Les cœurs animaux

L'appel du cerf



SARAH NIEUTIN

SARAH NIEUTIN

Les
Cœurs
Animaux
L'Appel du Cerf

Auto-édition

Auto-édition, 2021
ISBN 978-2-9579096-1-2

Á toutes les âmes ébréchées,
aux grands espaces sauvages et indomptables.

Prologue

Elizabeth.

Cœur de lion. Corps de lionne. C'est ce que ma mère n'a cessé de me répéter. Jour après jour. Nuit après nuit. À chacun de mes moments de faiblesse, elle s'est toujours trouvée à mes côtés pour me remettre sur le droit chemin et me pointer la lumière au bout du tunnel.

Au départ, cette comparaison me faisait pleurer à chaudes larmes. Il y a quelques mois encore, j'étais persuadée d'être faible et impuissante. Persuadée que si la nature en avait eu l'occasion, elle ne m'aurait jamais sélectionnée pour vivre en ses terres sauvages.

Avec le temps, j'ai appris. Je me suis rendue compte de la force qui couvait en moi. Ayant survécu plus d'une fois à la noirceur du monde, j'ai fini par adopter sa métaphore animale, embrassant les cicatrices de mon passé, souvenirs de mes combats férocement gagnés.

Ma mère occupait souvent ses soirées à caresser mes cheveux tout en essuyant mes larmes. À me rappeler que la lionne qui est en moi, quoi qu'il arrive, incarnerait toujours le féminin. Mon féminin. Qu'elle serait aussi majestueuse que je le veux, mais surtout : l'éternelle égale de son alter ego mâle. Je ne devais pas l'oublier. Les femmes sont aussi fortes et puissantes que les hommes.

Ma mère continuait, rassurante, m'expliquant que la force qui habitait en moi, me rendait tout simplement différente et unique. Il fallait juste que je trouve ma part. Ma place. Mon rôle.

Elle m'a affirmé que ma sensibilité extrême, ma capacité à ressentir et à m'ouvrir, bien que ces qualités me rendent plus vulnérable, ne voulaient pas dire que j'étais faible. Loin de là. Je devais faire la paix avec moi-même, trouver l'équilibre parfait.

— La lionne, c'est une reine. Elle domine les terres d'Afrique, auprès du lion, mais aussi les montagnes de l'Amérique, en compagnie de son roi, le puma. Attentive, rien ne lui échappe. Elle n'a aucun problème à se faire respecter, murmurait-elle tandis que je m'endormais.

Je devais retrouver mon fauve intérieur. Que je le réapprivoise pour ranimer la flamme de mon âme. C'est ce que j'ai fait. Je suis partie en

quête, non pas de ma savane, mais de mes montagnes. Celles où j’allais pouvoir m’épanouir, comme une reine.

***

Griffin.

La société attend des hommes qu’ils soient intransigeants, fort et à même de diriger leur propre vie ainsi que celle de leur famille. Ils doivent être de véritables leaders au travail, avec cette obligation de savoir s’affirmer et d’être capables. Je n’en suis rien. Je ne fais pas partie de ces prédateurs avides de pouvoir, ayant pour seule ambition qu’un jour, ils puissent assouvir leur soif de domination.

C’est ce que je me répétais alors que je réfléchissais au crâne d’animal que j’allais me faire tatouer. Les autres membres du gang avaient tous opté pour des animaux puissants : loup, dragon, ours, requin… Des carnivores aux longues dents qui n’ont peur de rien. Des bêtes qui ne me ressemblent pas.

J’ai longtemps tourné les pages du book du tatoueur, jusqu’à ce que je tombe sur les herbivores. Bélier, bouc, taureau et enfin, le cerf. Noble et digne, il m’a tout de suite fait de l’œil. Un animal à la fois fin et majestueux, droit. Ses bois chutent chaque hiver pour repousser au printemps, comme pour lui apporter une certaine humilité. C’est nécessaire pour lui rappeler qui il est : un simple mammifère… Bien qu’il soit le roi de la forêt. La repousse de ses bois sert à le guider, à retrouver sa noblesse et sa dignité perdues. Comme moi : j’ai tout perdu lorsque ma mère est morte.

Le cervidé est un symbole de résurrection permanente. Sa présence impose le respect. Il marche avec grâce, le cœur en avant et la tête relevée. Il est fier, mais non orgueilleux. Il est le roi dans la cour de dame nature. Le cerf est à la fois puissance et fragilité. Son brame devient alors le chant de sa fierté d’être. Pour moi, il allait être mon exutoire. Mon cri de détresse. Mon hurlement de désespoir.

PARTIE 1
EN PLEINE FOURNAISE D'ÉTÉ

1
BIENVENUE À LIVINGSTON
Elizabeth.

Haussée sur la pointe des pieds, j'essaye d'apercevoir mes valises sur le tapis roulant. Dans ma poitrine, mon cœur bat à tout rompre. Mes épaules sont tendues et pourtant, l'excitation me traverse de part en part. Je vais enfin pouvoir reprendre le contrôle de ma vie. Je vais enfin pouvoir offrir un nouveau souffle à mon avenir.

La foule est si dense que je peine à me frayer un passage jusqu'aux bagages. De justesse, j'arrive à intercepter la première valise. Elle est si lourde qu'il m'est compliqué de la faire descendre du girotapis. Heureusement, la seconde n'est pas loin et, une fois attrapée, je me faufile entre les gens, en direction de la douane. Dans la queue, je prends mon téléphone. Habilement, j'ouvre le petit compartiment des cartes SIM. Je récupère la puce française pour la jeter à la poubelle et laisse l'autre, américaine, à sa place. Mon père me l'a commandé il y a un mois, afin de pouvoir préparer mon départ tranquillement. Il m'a affirmé qu'avec ça, je serais bien plus difficile à trouver.

C'est avec un soupir de soulagement que j'emboîte à nouveau le petit carré métallique dans le portable. J'allume ensuite mon écran pour lancer l'application WhatsApp et vérifier que mon nouvel employeur ait bien vu mon message.

[Elizabeth] : Bonjour, j'ai bien atterri à 14 h 55 au terminal 2 de l'aéroport international Billings Logan.

[Lawrence] : Bonjour, Elizabeth, je suis là pour te récupérer. Je t'attends dans le hall d'arrivée. À tout de suite.

Soulagée par sa réponse, je m'empresse de lui écrire.

[Elizabeth] : Je fais la queue pour passer la douane, je ne devrai plus tarder.

J'ai du mal à croire que je foule le sol du Montana, et encore plus que j'ai décroché une place de fille au pair dans un ranch. J'ai longtemps cherché, épluché les sites sur Internet et les annonces dans les magazines. Jusqu'à ce que je trouve la perle rare. Quand j'ai lu qu'une place était disponible dans

un ranch au Montana, j’ai immédiatement sauté sur l’occasion. Un entretien d’embauche plus tard, j’ai été prise. Et me voilà donc, perdue en Amérique.

La bonne nouvelle, c’est que je n’ai aucune difficulté avec l’anglais. Mon père est originaire du Kentucky. Lorsqu’il parle en français et mâche ses « r », on devine tout de suite qu’il vient des États-Unis. C’est d’ailleurs grâce à son frère, que je peux repartir du bon pied ici. Travaillant à l’ambassade, il a réussi à me faire discrètement un visa d’une validité de cinq ans : de quoi gagner un peu d’argent et tenter de me faire oublier.

Une fois la douane passée, je me lance à l’assaut des gens qui retrouvent leurs proches. Les embrassades vont bon train, ralentissant mon avancée. J’essaye de sortir la tête de temps en temps afin de voir où je vais et respirer un air moins pollué. Je suis juste assez petite pour avoir pile-poil le nez au niveau des aisselles des autres. Un inconvénient de taille, c’est le cas de le dire.

— Elizabeth ?

Je ne remarque pas tout de suite que l’on s’adresse à moi et continue de marcher, sondant les visages des gens au loin. Une main finit par se poser sur mon bras, me faisant sursauter. Je me retourne, surprise et apeurée. Ma destination a été tenue secrète afin que je ne sois pas retrouvée. Seuls mes parents sont au courant.

Heureusement, je me retrouve nez à nez avec un homme d’une cinquantaine d’années. Il est grand et bien bâti. Un de ceux qui ont vécu toute leur vie en plein air.

— Oui ?

— C’est moi, Lawrence Williams, la voiture est par là, tu viens ?

Je mets un peu de temps à le reconnaître. Sa mâchoire carrée, ses cheveux blonds comme les blés, ses yeux bleus et sa peau hâlée… C’est bien Lawrence Williams, mon employeur. Je repense à notre appel Skype et à la pauvre image pixelisée à laquelle j’avais eu droit sur mon écran d’ordinateur… Il faut dire que la connexion Cévennes-Montana, ce n’est pas l’idéal.

Son sourire rassurant fait tout de suite baisser la tension qui m’oppresse depuis plusieurs jours.

— Je vous suis.

Je le regarde attraper l’une de mes deux valises avant de se frayer un chemin jusqu’à la sortie de l’aéroport. À l’extérieur, l’air brûlant de ce

début d’été m’enveloppe. La poussière se fait balayer par une brise chaude, apportant avec elle des odeurs de pollution liées à la ville.

— Nous avons deux heures de route jusqu’à Livingston, annonce-t-il en mettant mes valises dans la benne de son pick-up blanc.

Je hoche la tête et il me fait signe de monter à l’avant. J’en conclus qu’il a dû venir seul. J’ouvre donc la portière et me retrouve devant la gueule d’un labrador couleur chocolat. Hésitante, je lance un regard à mon hôte qui se met à rire allègrement.

— Pousse-la, elle ne va pas te manger. Elle s’appelle Cowa, dit-il en contournant le véhicule pour rejoindre la place du conducteur.

En essayant de pousser l’animal, ce dernier a l’air de prendre le geste comme une invitation à jouer. Cowa sort de la voiture pour me faire la fête sur le parking. Elle saute autour de moi en prenant soin de ne pas me toucher. Je ne peux m’empêcher de sourire.

— En voilà une qui est ravie de se faire une nouvelle amie ! s’exclame l’Américain depuis son siège. Allez, Cowa, derrière.

Le chien obéit au doigt et à l’œil, retournant dans le véhicule pour se faufiler à l’arrière et s’allonger sur la banquette.

Je monte à mon tour dans le pick-up pour m’installer. L’intérieur de la voiture a une odeur de cuir et de bête. Certains diraient que ça sent le fauve. Moi, j’aime ça. Ça me rappelle ma propre ferme, avec nos moutons, chèvres et chevaux.

Lawrence n’attend pas pour tourner la clef dans le contact et quelques minutes plus tard, nous sommes sur la route, l’aéroport s’éloignant toujours un peu plus dans mon rétroviseur.

— Dis-moi, Elizabeth, le voyage n’a pas été trop long ? Tu as faim ? demande mon hôte en me jetant un coup d’œil.

— Si, mais ça a été. Avec les tablettes, le temps passe beaucoup plus rapidement, lui dis-je en souriant. J’ai l’estomac retourné pour le moment, à cause du décalage horaire, ça ira merci.

— Pas de problème, je comprends ! Je déteste les voyages, surtout en avion ! Ils me rendent toujours nauséeux et à moitié malade ! Je préfère de loin rester chez moi.

Il se met à rire doucement. Un son qui m’est agréable à l’oreille. Je lui offre un sourire et le silence finit par s’installer dans l’habitacle. Les seuls bruits proviennent des grincements du pick-up ou bien du chien qui bouge. La labrador est des plus amicales. Au lieu de rester confortablement

allongée, elle a préféré venir poser sa grosse tête sur le bord de mon siège, ne me quittant pas de ses yeux ambrés. Je la caresse distraitement, appréciant la douceur de son poil soyeux sous mes doigts. Je crois pouvoir avancer que je me suis fait ma première amie.

Je finis par me laisser aller contre la vitre, me perdant dans l'immensité du paysage et ferme les paupières.

***

— Elizabeth ? Elizabeth ?

J'ouvre doucement les paupières. Lawrence m'observe de sa place. J'émerge de mon sommeil en regardant autour de moi. Nous sommes garés dans une vaste cour.

— Nous sommes arrivés. Comme je te l'ai déjà dit pendant notre entretien, ma femme est décédée l'an dernier, d'où notre besoin d'avoir de l'aide en plus… Son regard se teinte de tristesse et sa voix tremble légèrement.

Mon cœur se serre instantanément.

— Grace est à la maison, je vais te la présenter tout de suite. Griffin, mon fils, vit aussi avec nous, il a vingt-trois ans, donc il va et vient un peu à sa guise. Un jeune adulte quoi, comme toi non ? Tu as bien vingt-deux ans ?

En évoquant les prénoms de sa progéniture, il semble retrouver sa joie. Son sourire chasse la peine que je ressens pour cette famille blessée : je sais ce que ça fait de perdre quelqu'un de cher à son cœur.

— Oui, c'est bien ça.

— Bon et bien, allons-y !

Nous sortons de la voiture, Cowa sur mes talons. Je m'arrête un instant pour observer le paysage qui s'offre à moi. L'immensité des montagnes me prend à la gorge. Je me sens si petite tout à coup. Je balaye ensuite la cour des yeux, comptant cinq bâtiments en bois. Je devine une écurie, une étable et sans doute une grange. Ces trois bâtiments ont été peints en rouge et le contour de leurs ouvertures en blanc. Les deux autres constructions semblent être des habitations.

Je tapote la tête de la chienne qui s'est assise à mes pieds, et suis le cow-boy qui a accepté de m'accueillir. Je gravis les marches du porche de ce que je devine être leur maison. Cette dernière oscille entre l'écarlate pétant des granges et le brun. Pas de contour blanc autour des ouvertures.

Devant moi, Lawrence pousse la porte-moustiquaire et me fait entrer. L'habitation me semblait plus petite de l'extérieur. À gauche, je découvre une cuisine et à droite, un salon relativement spacieux avec tout au fond, un escalier qui mène à l'étage.

Nous nous avançons dans la pièce à vivre. Je balaye du regard les photos accrochées au mur. Le premier cliché retient particulièrement mon attention : une femme, pas très grande, aux yeux très sombres et aux longs cheveux noirs. Ses pommettes sont hautes, les traits de son visage bruni par le soleil, saillants. On dirait une Amérindienne.

— C'est Georgia, m'explique Lawrence avant de lever la tête vers l'étage. Grace, tu descends ? On vient de rentrer !

— Papaaaaaaa !

Du haut des escaliers, jaillit une enfant âgée de six ans, pas plus. Comme ceux de son père, ses cheveux sont d'un blond aux reflets plus ou moins sombres. Ses grands yeux clairs se baissent rapidement après s'être posés sur moi : je ne suis pas la seule timide ici.

Lawrence se met à la hauteur de sa fille et la prend dans ses bras en me regardant.

— Grace, je te présente Elizabeth. C'est elle qui va vivre avec nous pendant un certain temps afin de nous aider au ranch et… s'occuper de toi quand tu ne seras pas à l'école ! rit-il en venant appuyer sur le bout de son nez avec son index.

— Bonjour, Eli… dit-elle timidement, ne terminant pas mon prénom sans doute trop compliqué pour elle.

— Bonjour, Grace.

— Bon, les filles, je vais vous laisser faire connaissance. Grace, tu montres sa chambre à Elizabeth ? Tu l'emmèneras voir Teasle et Jack après ?

Comme moi, la petite fait oui de haut en bas avec sa tête et son père la repose à même le sol. Le chef de famille me sourit et sort, m'abandonnant avec sa fille. On se regarde longtemps. Juste elle et moi, les yeux dans les yeux. Puis un sourire étire ses lèvres fines d'enfant et je ne peux m'empêcher de faire de même.

— Tu me montres cette chambre alors ?

— Oui ! Viens ! Il faut monter !

— Attends, avant je vais prendre mes valises dans la voiture.

Grace me suit jusque sur le porche pour m'observer. J'essaye d'ouvrir la benne, mais impossible, j'ai l'impression que c'est coincé. Résignée, je m'aide de la roue pour monter à l'arrière de la voiture.

— Laisse-moi t'aider ! Bonjour Grace !

— Bonjour, Sam, s'exclame la petite.

Alors que je m'apprête à faire passer ma valise par-dessus bord, un garçon d'une trentaine d'années arrive en courant pour l'attraper. Ses cheveux châtains sont tirés en une queue de cheval, il a une jolie barbe bien taillée. Il n'est pas bien large, assez petit, très menu.

— Je suis Sam. Tu dois être Elizabeth non ? Je travaille sur le ranch de Lawrence. Tu ne devrais pas tarder à rencontrer John.

Son sourire est éclatant de chaleur.

— John ? demandé-je.

— L'autre employé ! On est deux, on vit dans la petite maison là-bas, donc tu risques de nous croiser souvent, répond-il en me pointant leur lieu de vie du doigt.

— Oh, je vois ! Enchantée !

Sam m'aide à descendre mes valises, sous les yeux curieux de Grace.

— Allez, je retourne travailler, à bientôt !

Il disparaît aussi vite qu'il est arrivé. Je me tourne vers la fille de Lawrence, un grand sourire aux lèvres.

— On y va ?

— Oui !

Voyant qu'elle me tend la main, je la saisis. Sa peau est douce. Tant pis pour les valises, au moins, maintenant, elles sont sur le porche.

Marchant devant moi, elle m'entraîne vers les escaliers. À l'étage, elle me fait aller au bout du couloir non sans m'informer que la première porte à droite est la chambre de son père, celle d'en face, la sienne, que la porte du milieu est celle de la salle de bain et que la pièce qui se situe en face de la chambre de Griffin est pour moi.

Je rentre et découvre mon nouveau chez-moi. La pièce est chaleureuse : le sol est en parquet et les murs ont été peints dans un jaune pâle, offrant beaucoup de luminosité à la pièce. Les meubles sont tous en bois. J'ai l'impression qu'ils ont été faits à la main, je peux sentir leur odeur embaumer la pièce. Sur la droite se trouve une grande baie vitrée qui donne sur un balcon. En contrebas, on peut apercevoir une prairie verdoyante

avec, au fond, la montagne. Le paysage est magnifique. Je souris, conquise : je sens que je vais me plaire ici.

— Allez, viens ! On va voir les chevaux maintenant ! s'exclame Grace.

Tirée de ma contemplation, je pose mes iris sur la petite blonde. Elle a l'air très heureuse de m'accueillir chez elle.

— Oui, bien sûr ! J'ai hâte de rencontrer Jack et Teasle !

Toujours main dans la main, elle me fait faire le chemin en sens inverse. Nous sortons, souriantes, et elle m'entraîne vers la grande écurie rouge. Sur notre passage, les chevaux passent la tête par-dessus la porte de leur box.

— Alors lui, c'est Cloud, l'étalon de papa !

Le quarter horse[1], d'une couleur palomino[2] et aux yeux bleus, nous suit du regard.

— Lui, c'est Rhys, le cheval de Griffin !

La petite s'arrête devant chaque cheval pour m'annoncer son heureux propriétaire. Leurs grands yeux se posent sur nous, intrigués. La blondinette finit par se stopper devant la seule porte où aucun équidé n'a osé se manifester.

— Tu peux ouvrir la porte de Jack s'il te plaît ? C'est mon poney, demande-t-elle en me fixant de ses grandes opales bleues.

— Oui, bien sûr…

Je lève le loquet, le fais glisser puis tire le battant vers moi. La petiote se glisse par l'ouverture pour pénétrer dans le box. Je l'imite et me retrouve nez à nez avec un shetland gris. Grace est pendue à son cou, la tête dans sa crinière fournie. Du bout des doigts, j'effleure ses naseaux veloutés. Je remarque que son œil gauche est bleu alors que le droit est sombre. Original ce poney. Soudainement, quelque chose d'humide touche ma main. Prestement, je sursaute, faisant se lever la tête du petit cheval et piailler l'enfant. Je regarde vers le sol, le cœur battant à tout rompre dans ma poitrine. C'est Cowa.

— Tu m'as fait peur, dis-je en lui tapotant le crâne. Et Teasle alors, c'est qui ? terminé-je en me tournant vers Grace.

— Viens.

Après avoir embrassé son poney, elle sort du box pour marcher vers une stalle un peu plus loin. Je referme bien la porte derrière moi et la rejoins, accompagnée de la chienne. La jument me scrute, les yeux empreints d'une grande curiosité. C'est une quarter horse alezane[3]. J'avance ma main vers sa tête et la caresse du bout des doigts.

— Elle attend un poulain. C’est Cloud le papa. J’ai trop hâte de voir le bébé, il sera tout petit, comme moi !

Je ris, amusée.

Nous restons encore quelques minutes avec les chevaux puis nous rentrons. Je suis épuisée par le voyage. Je finis par monter mes valises, suivie de près par Grace et Cowa.

— Je peux t’aider à ranger tes affaires ?

— Oui, si tu veux.

Je lui souris et ouvre la première valise tandis qu’elle s’occupe de la deuxième.

— Je suis contente que tu sois venue, Eli !

— Moi aussi je suis contente d’être là, ma jolie.

Cowa ponctue cet échange par un jappement, comme si elle aussi, elle était heureuse de ma présence.

2
DERRIÈRE LES BARREAUX
Griffin.

Je me suis douté, hier matin, après avoir mis mon t-shirt à l'envers et renversé mon café, que ça allait être une journée de merde. Je n'ai pas été déçu : je viens de moisir toute la nuit en cellule. Tout ça à cause de ce gros con de Jeff. Il n'en fait toujours qu'à sa tête, incapable de recevoir le moindre conseil sauf s'il vient de son père… Détail intéressant quand on sait que ce dernier est en taule.

— T'as de la chance de ne pas être derrière les mêmes barreaux que moi, enfoiré ! lancé-je à son intention.

— Rhoooo, c'est bon Griffin, on va sortir d'ici sans aucun problème.

— Tu sais très bien que les faveurs de la police ont beaucoup diminué depuis que ton père n'est plus là pour leur graisser la patte ! La preuve en est : on est dans leurs cellules ! Et puis merde, moi j'en ai plein le cul de tes plans foireux ! Je t'avais prévenu Jeff. Si jamais je me faisais arrêter une deuxième fois, j'arrêtais tout.

— Tu partiras pas, arrêtes tes conneries, ricane-t-il, sûr de lui.

Je plante mes yeux dans les siens, intransigeant.

— Je pars.

Il comprend que je ne plaisante pas.

— T'es au courant que tu ne peux pas partir comme ça ? Tu dois réaliser un coup pour mon père si tu veux gagner ta porte de sortie. Mais comme il est encore en taule, tu vas devoir attendre et rester avec nous mon pote.

— C'est ce que tu aimerais ça. Je vais t'expliquer comment ça va se passer et tu vas l'enregistrer dans ta petite cervelle. Mon père va arriver, va payer ma caution et je vais m'en aller. Quand ton père sera de retour, je vais m'arranger avec lui, mais en attendant, vous ne me verrez plus.

— T'es vraiment con de faire ça, dit-il, la panique le gagnant.

— Mec, on a failli se faire buter cette nuit. J'ai pas signé pour ça. J'aime pas vos manières de faire. Je pensais pas que vous iriez aussi loin. C'est du grand n'importe quoi. J'en ai marre. Et puis merde, j'ai pas à me justifier.

— Griffin Williams, vous sortez.

Un tintement de clefs plus tard, ma porte s'ouvre. On me passe les menottes, ce que je trouve complètement débile puisqu'ils vont me les enlever dans le hall d'entrée du poste de police.

— Une dernière chose, Jeff. Touches un seul cheveu de ma famille pour te venger de mon départ ou dans une veine tentative de me récupérer et ça va très mal se passer. On s'est compris ? lui lancé-je en passant devant sa cellule.

Il se contente de hocher la tête, la mine sombre. Je me reconcentre sur le policier qui m'escorte. Je sais que je ne peux pas avoir confiance en la parole de Jeff. Nous déambulons dans un couloir et, enfin, je passe la dernière porte qui me sépare de ma liberté.

Mon père m'attend, les bras croisés sur son large torse. Il a les lèvres pincées et la déception se lit sur son visage. Je ne peux pas lui en vouloir.

Je signe quelques papiers, on me rend mes affaires puis nous sortons. On marche en silence jusqu'à la voiture. J'en profite pour apprécier la chaleur de ce soleil matinal.

— Il est quelle heure ?

— 8 h. Monte.

Je m'exécute. Sa voix est glaciale.

— Une fois Griffin, je peux comprendre. Ça arrive à tout le monde, même aux meilleurs. Mais deux fois ! Dans la même année ! Quand est-ce que tu vas comprendre que ces gars-là ne sont pas bons pour toi ? Qu'ils fassent partie de ta famille ou non.

Je baisse les yeux. J'ai l'impression qu'il me sermonne comme lorsque j'avais 15 ans. Steve est le frère de mon père, ce qui fait de Jeff, mon cousin.

— Je leur ai annoncé que j'arrête tout. Dès que Steve sortira de prison, j'irai le voir pour qu'on s'arrange.

— C'est vraiment n'importe quoi… Pourquoi tu devrais t'arranger avec lui ? Vous n'avez pas signé de contrat à ce que je sache ?

— Non, mais c'est par principe. Ils se prennent pour un vrai gang papa. Ils pourraient me buter pour ce que je viens de faire.

— Mais c'est de la merde leur truc ! *Skulls of Hell* ou non, ils ne sont pas un vrai gang, ils ne font peur à absolument personne ! Ils ont juste un bar qui pue l'illégalité.

Il soupire d'agacement, les mains crispées sur le volant.

— Elizabeth est arrivée hier.

Cette fois, c'est à mon tour de me crisper.

— Je sais que tu n'étais pas pour que quelqu'un vienne nous aider, mais nous n'avons pas le choix. C'est mieux comme ça, et surtout, pour Grace.

— Je peux très bien m'occuper de Grace.

— Tu as déjà du mal à t'occuper de toi. Qu'est-ce qui me prouve que tu ne vas pas retourner dans quelques jours te frotter au gang Griffin ? Je ne peux avoir confiance en toi.

Ses derniers mots me perforent le cœur. Pourtant, il a raison. Ni Grace ni papa n'ont pu compter sur moi ces derniers temps.

— Elle s'est installée dans la chambre d'ami.

— Je me doute bien, tu n'allais pas la faire dormir dans le chenil de Cowa, répondis-je, acerbe.

— Essaye d'être sympa avec elle.

— J'ai une soirée samedi, je l'emmènerai avec moi pour qu'elle rencontre du monde.

— Merci. Tu seras aussi son chauffeur si elle a besoin d'aller faire des courses ou autre. Montre que tu t'investis un peu dans cette famille, ok ?

— Ok.

— Je t'aime fiston, je suis juste… j'ai besoin de digérer. Ce n'est facile pour personne et on va dire que tu n'arranges pas les choses.

— Je sais. On peut passer au bar pour que j'y récupère ma caisse et quelques affaires ?

— Oui.

— Merci papa.

Il me conduit jusqu'au bar. Je descends de sa voiture puis m'appuie sur le rebord de la fenêtre ouverte.

— J'ai besoin de réfléchir à tout ça papa. De me retrouver un peu seul. Je rentrerai ce soir, promis.

Je n'ai pas à lui dire où je me rends, il le sait. Il acquiesce, enclenche la marche arrière pour retourner sur la route, puis s'en va.

3
PANCAKES EN FAMILLE
Elizabeth.

Je baille à m’en décrocher la mâchoire, la main devant la bouche, afin de rester polie devant Grace. Le voyage m’a fatigué bien plus que je ne le pensais.

— Grace, tu veux m’aider à faire les pancakes ?

Des pancakes. C’est ce qu’elle m’a répondu quand je lui ai demandé ce qu’elle voulait pour le petit déjeuner.

— Oui !

Elle arrive en courant dans la cuisine, Cowa à ses côtés. La chienne est surexcitée. Je les regarde tour à tour, souriante.

— Cowa aussi adore les pancakes ! s’exclame l’enfant.

— Je vois ça !

En entendant le mot « pancakes », la labrador aboie en remuant vivement la queue. Je tapote la tête du chien et vais chercher les œufs dans le frigo.

— Tu sais où est la farine ?

Je pose ma trouvaille à côté des autres ingrédients et vois la petite blonde partir dans l’arrière-cuisine avant d’en revenir avec un sac. Elle le pose sur le plan de travail et me regarde, impatiente. J’approche une chaise du plan de travail et elle monte dessus, prête à mettre la main à la pâte.

— Tu t’es lavé les mains j’espère ? lui demandé-je gentiment.

Elle secoue la tête et saute de sa chaise avant de courir jusqu’à la salle de bain. Je fais de même dans l’évier de la cuisine. Quand elle revient, j’ai déjà cassé les œufs qui sont prêts à être battus avec le reste des ingrédients. Grace reprend sa place et je lui tends le fouet pour qu’elle se mette au travail.

— Dis-moi, Grace, on les fait au chocolat ?

— Oh oui ! On a des pépites en plus !

Ses yeux s’illuminent à cette annonce et, déjà, elle délaisse la pâte à moitié mélangée pour aller prendre ce qu’il faut. À son retour, elle n’a plus qu’à verser les petits morceaux de cacao dans la pâte.

— Vous mangez tous ensemble le matin ? interrogé-je en versant une première louche dans la poêle.

— Non. Quand Griffin est là, il se réveille tard et ne mange même pas avec nous le midi. En fait, on ne le voit quasiment jamais depuis que maman est morte. Papa rentre à dix heures, répond-elle en remettant sa chaise à sa place pour s'y asseoir.

Je hoche la tête. La pointe de tristesse qui a teinté dans sa voix ne m'a pas échappée.

Je finis la première crêpe, la mets dans une assiette et la lui apporte à table.

— Je vois. Je te laisse prendre des couverts, je ne sais pas où ils sont. Goûte et dis-moi si ça te convient !

Cette petite doit se sentir bien seule entre son frère relativement absent et son père toujours au travail. Je finis la pâte, et m'adosse au plan de travail, observant Grace engloutir avec gourmandise la crêpe américaine.

— Il est dix heures dans quinze minutes, ton père ne devrait plus tarder, annoncé-je en regardant l'heure sur mon téléphone.

— Et si on allait le réveiller ? Comme ça, on pourra déjeuner tous ensemble !

Le réveiller ? Qui ça ? Lawrence est en train de travailler non ?

— Ton père n'est pas là ma belle, qui est-ce que tu veux réveiller ?

— Griffin ! Il est rentré tard hier soir ! Peut-être que si on va le réveiller, il viendra manger avec nous !

— Et comment tu sais qu'il est rentré ?

— Parce que je l'ai entendu et qu'il y a ses chaussures dans l'entrée !

Grace a l'air ravie de son idée. Je fronce les sourcils, appréciant peu l'idée. Je ne suis là que depuis deux jours, ce serait déplacé que j'entre dans la chambre de Griffin. Personne n'aime qu'on interrompe son sommeil. Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée.

— Allez, ça pourrait être amusant, non ? me pousse-t-elle.

Son sourire joyeux et la lueur malicieuse qui allume son regard finissent par me faire craquer.

— Ok, allons-y, cédé-je.

Elle se lève et vient me prendre par la main. Nous sortons de la cuisine, traversons le salon et montons les escaliers sur la pointe des pieds. On ne s'arrête qu'une fois devant la porte de la chambre de Griffin. Aucune lumière ne filtre sous celle-ci. Sans un bruit, je l'entrouvre et laisse passer

Cowa qui nous a suivies. La chienne s’approche du lit en reniflant. Toutes les fenêtres sont fermées. Sur le sol, je devine des piles de vêtements entassés çà et là. L’odeur est forte. Je ne sais pas quand il a aéré pour la dernière fois.

— Vas-y la première, m’intime Grace.

— Pourquoi ? Tu ne veux plus réveiller ton grand frère ?

— Si, mais j’ai peur du noir…

Je regrette déjà de m’être lancée dans cette aventure. J’entre dans la pièce, me dirige vers la fenêtre et ouvre les rideaux. Griffin ne se réveille même pas. La lumière pénètre dans la chambre. Un vrai bordel. Je ne sais même pas comment j’ai pu traverser l’endroit sans m’être pris les pieds dans quelque chose.

Je fais signe à Grace d’aller réveiller son frère qui dort profondément. J’ai du mal à discerner ses traits. Je me détourne de lui et ouvre la baie vitrée. Je réalise qu’il s’agit du même balcon accessible depuis ma chambre puisque lui aussi, rejoint l’angle de la maison.

— Grace, putain !

Je me retourne et observe Griffin en train de se débattre dans sa couverture. La petite est montée dans son lit et elle le regarde, hésitant entre sourire et s’enfuir. Je me rapproche d’elle et lui ébouriffe les cheveux.

— Heu, salut.

Nos yeux s’accrochent et je ne le lâche pas du regard. Cowa nous observe, assise dans un coin. Ses yeux gris sont hypnotisant.

— Bordel, lâche-t-il simplement en portant sa main à son visage, exaspéré.

— Effectivement. Ta chambre est un bordel sans nom, réponds-je avec une pointe d’humour tout en regardant autour de nous.

— Cassez-vous, siffle-t-il.

Sa voix est froide et rauque. Ce n’est pas un réveil facile pour lui et je ne lui en veux pas du tout.

— Allez, viens, Grace. On a assez ennuyé ton frère comme ça.

Je la prends par la main pour sortir de la chambre. Une fois dehors, j’appelle Cowa qui nous rejoint en trottinant. Avant de fermer le battant, j’ose affronter une dernière fois le regard agacé de Griffin. Ses cheveux châtains sont en bataille. Sa peau mate laisse deviner qu’il est souvent dehors, à affronter le soleil. Ses bras sont finement musclés. C’est tout ce que je peux voir d’ici.

— On a fait des pancakes si tu veux, lâché-je.

Je lui souris et ouvre totalement sa porte. Un geste taquin pour tenter de le forcer à se lever. Grace et Cowa sont déjà descendues. Je comprends pourquoi en entendant Lawrence. Je me dépêche de les rejoindre. En entrant dans la cuisine, je salue le père de famille puis sors un quatrième couvert.

— En France, les chiens mangent à table ? me demande Lawrence, une lueur amusée dans les yeux.

J'explose de rire et secoue la tête.

— Non, bien sûr que non. Mais je crois que votre fils va nous rejoindre.

— Ce serait un miracle.

Il me sourit et commence à servir sa fille. Plus j'en apprends sur Griffin et plus j'ai l'impression qu'il n'est pas aussi avenant que j'aimerai croire.

Je tends ensuite mon assiette à Lawrence pour qu'il la remplisse et m'assoie. Au moment où nous entamons nos pancakes, un bruit à l'étage fait converger tous les regards vers l'escalier. Griffin est là, descendant lentement les marches. Son père le sert avant même qu'il n'atteigne la table, l'invitant ainsi à se joindre à nous. Le silence est total. Même Cowa a arrêté de geindre pour un morceau. Le repas se poursuit ainsi.

— Bon, Grace, tu as fini ? On va aller sortir Jack, demande Lawrence à sa fille.

Grace hoche la tête, un sourire éclatant sur son visage rond. Ils quittent la table après m'avoir demandé poliment si ça ne me dérangeait pas de débarrasser.

Je me mets au travail tandis que Griffin est toujours à table, finissant d'engloutir le reste de son petit déjeuner.

— Tout compte fait, tu sais faire autre chose que me faire chier.

Je m'arrête net dans mon geste et me redresse, la poêle que je viens de nettoyer dans les mains. Je ne le connais pas assez pour savoir s'il plaisante ou non.

— Pardon ?

— Oh, tu m'as très bien entendu.

Mes doigts se resserrent sur le manche de l'ustensile. Je le vois de dos seulement, mais j'imagine très bien son sourire ironique. Il mériterait un bon coup de poêle.

— Je suis désolée pour tout à l'heure, mais ce n'est pas une raison pour me parler comme ça, dis-je en le contournant pour me planter face à lui.

— Je vois, tu es française, élégante, bien élevée, il faut qu'on s'adresse à toi avec des « *Madame* ».

— C'est quoi ces clichés pourris ? Tu veux qu'on parle de toi un peu, pour voir ? surenchère-je, piquée.

— Je t'écoute « *Madame Betty* », répond-il, un sourire en coin, s'appliquant sur le français des deux derniers mots.

— Tu m'as tout l'air d'être un bad boy, le genre de gars un peu mystérieux, mais pas trop, qui disparaît et réapparaît à sa guise en se foutant royalement de sa famille.

Il se met à ricaner en secouant la tête.

— Et toi, on dirait la petite nana vertueuse, chiante à en crever, écervelée et stupide, qu'on déteste toujours parce qu'elle est trop conne pour se rendre compte qu'elle fait de la merde.

— Tu es un beau connard.

— Merci.

Il se lève, prend ses couverts et les met dans le lave-vaisselle. Alors qu'il s'apprête à sortir de la cuisine, il se tourne vers moi et m'observe longuement. Je le regarde sans bouger. Yeux dans les yeux, on se défie. Il finit par se rapprocher de moi, toujours avec la même insolence peinte sur le visage. Il ne s'arrête qu'à quelques centimètres de moi. Mon souffle ralentit et je baisse les yeux instinctivement, les éclats du passé forçant les réactions de mon corps. Je n'ai plus aucun contrôle, seule la peur m'anime.

— Pourquoi tu as peur de moi ?

Je daigne lui jeter un coup d'œil et essaye de me détendre. Griffin a l'air curieux de ma réponse, mais reste sur la défensive.

— C'est quoi cette question ? Je n'ai pas peur de toi, réponds-je, la gorge sèche.

— Tu mens. Ton corps est en train de parler pour toi.

— N'importe quoi.

— Si, si. Ton pouls s'est accéléré. Tu as les pupilles dilatées comme si tu venais de prendre de la drogue, tu retiens ta respiration et tu es tendue à l'extrême.

— C'est bon, tu as fini ta liste de course ?

Il pouffe avant de reprendre.

— Presque. Tout ça pour dire que soit tu as peur, soit tu as un beau balai dans le cul, finit-il avec un grand sourire.

— Parce que t’es spécialiste en balai dans le cul ? Écoute, tes plaisirs ne concernent que toi, marmonné-je, le regard fuyant et les joues rouges.

Je vois son visage se décomposer un instant. Il ne s’attendait sans doute pas à une riposte de ma part. À vrai dire, moi non plus je ne me savais pas capable de répondre de la sorte. Il se reprend rapidement, tout sourire s’étant volatilisé de son visage.

— Au moins, avec ta répartie, on risque pas de s’emmerder.

Il se détourne et s’en va : je recommence à respirer plus librement.

— Il y a une soirée chez une amie à moi, ce soir. Si ça t’intéresse, je pars à 20 h.

4
« Drink or loose »
Elizabeth.

L’eau froide de la douche me fait un bien fou. Après cette journée à courir derrière Grace sous le soleil, je ne pouvais rien demander de mieux. Cependant, je n’ai pas le temps de me prélasser, il faut que je me dépêche. J’ai laissé Grace jouer avec mes bijoux sur mon lit et dans moins d’une demi-heure, il faut que je parte. J’ai longtemps réfléchi à cette invitation à la soirée. Je pense que c’est une bonne idée, je vais pouvoir rencontrer d’autres gens de mon âge et peut-être me faire des amis. Parce qu’une chose est sûre, ce n’est pas avec Griffin que je vais pouvoir remplir mon capital social. Il a l’air plus enclin à m’ennuyer plutôt qu’à vouloir créer des liens.

— Grace ?

J’entre dans ma chambre pour la retrouver couverte de colliers et de bracelets. Elle est vraiment adorable. Au sol, Cowa l’observe en battant le plancher de sa queue brune.

— Ooooooh, tu es splendide ! Il va falloir que tu m’en prêtes !

Je m’assois à côté d’elle. J’ai revêtu une robe noire, simple. Je récupère une chaîne en or avec pour pendentif une perle nacrée puis enfile une paire de sandales.

— Tu reviens quand ? s’inquiète Grace.

— Demain matin très tôt, je pense. Tu seras encore en train de dormir. Mais ne t’inquiète pas, je ne serai pas loin, Grace. Tout ira bien. Ton papa sera là pour s’occuper de toi, conclus-je en lui embrassant le front avant de lui offrir un sourire.

C’est impressionnant la vitesse à laquelle je me suis attachée à elle. Après une longue étreinte pour lui dire au revoir, je descends du lit en l’entraînant à ma suite. Le chien se lève également et nous descendons dans le salon. Griffin est déjà là, habillé d’un t-shirt gris ample et d’un jean banal. Il nous balaye du regard avant de se diriger vers la porte d’entrée.

— Si t’es prête, ramène-toi. Je pars dans une minute.

Dans ma main, celle de Grace se resserre.

— Il est vraiment bête parfois, dit-elle.

Je me retiens de rire en entendant la petite.

— J'arrive.

J'embrasse une dernière fois Grace en lui disant au revoir.

À l'extérieur, la chaleur de ce début de soirée m'enveloppe. Griffin est déjà dans son pick-up. C'est le même que son père, sauf qu'il est vert.

Je monte à ses côtés, sans un mot, sans un regard. Rien. L'ambiance devient glaciale. Le trajet risque d'être long.

Ma tension est palpable : les épaules remontées, je tape d'un rythme soutenu sur ma cuisse. C'est un vieux tic que je me suis découvert ces dernières années. Le fait d'aller rencontrer des inconnus me met mal à l'aise tout à coup. Ça fait trop longtemps que je n'ai pas côtoyé des gens de mon âge. Je ne suis plus certaine de savoir comment faire.

— Arrête de taper sur ta cuisse comme ça, ça m'agace.

Je stoppe mon geste. Ce sont les seules paroles que nous échangeons sur la route.

Il se gare dans une grande cour, à côté de plusieurs autres véhicules. Leurs propriétaires sont disséminés dans le jardin, un verre à la main, parlant fort. Le domaine est splendide. J'en déduis que les parents de Kim roulent sur l'or.

Griffin sort de la voiture en silence, m'ignorant superbement. Il s'en va taper dans la main de plusieurs gars et serrer dans ses bras quelques filles. J'inspire lentement et sors à mon tour. Personne ne me remarque. Tant mieux. J'avance parmi la foule, observant les jeunes qui m'entourent. Une bonne majorité d'entre eux est déjà saoule. Je rejoins donc la maison, mes sandales claquant sur les dalles, lorsqu'une voix m'interpelle.

Elle appartient à une jeune fille dont les cheveux châtains font ressortir ses grands yeux bleus. Très fine, elle me rejoint avec souplesse et légèreté.

— Salut, je suis Kim ! Ton visage m'est inconnu… Tu es nouvelle dans le coin ? Entre, je vais te servir un verre.

Avant même d'avoir le temps de répondre, je me retrouve traînée dans sa villa, sa main tenant la mienne. La fête bat son plein à l'intérieur. Les gens bougent en rythme sur la musique jaillissant des baffles qui sont disposés dans chaque pièce de la maison.

— Oui, je viens de France. Je m'appelle Elizabeth… Je suis fille au pair au ranch des Williams.

— Oh oui ! Je les connais très bien !

Je lui souris, peu certaine de savoir comment poursuivre cette conversation.

C'est très joli comme endroit, lancé-je en examinant les pièces que nous traversons.

— Ah oui, tu trouves ? Merci beaucoup. Mes parents en sont très fiers, réplique Kim, en me souriant.

En seront-ils aussi fiers en voyant ce bazar quand ils reviendront ? J'en doute fort. Mais qu'importe, elle, elle s'en fiche.

On finit par atterrir dans la cuisine. Sur la table, Kim attrape un verre en plastique rouge et s'approche d'un saladier plein d'un liquide rose. Elle remplit un verre à la louche et me le tend.

— C'est comme de la limonade, de la limonade américaine j'entends ! Avec du rhum. Tu vas voir, c'est très bon et surtout, fait maison !

— Tiens, tiens… de la chair fraîche.

Je me retourne pour faire face à un gars tatoué, piercé et tout de noir vêtu. Ses cheveux teints sont d'un noir de jais. Ses yeux sont clairs, oscillant entre le bleu et le gris. Sa peau est pâle, pas faite pour prendre le soleil. Les taches rouges sur ses joues et son nez en témoignent.

Un petit groupe d'autres garçons n'est pas loin et me fixe de leurs yeux perçants. Ils font bien plus vieux que les gens que j'ai pu croiser. Ils doivent avoir un peu moins de la trentaine.

— Qui t'a invité Jeff ? Ce n'est très certainement pas moi en tout cas, attaque férocement Kim.

— Tu sais bien que je m'invite aux fêtes qui me font envie. Personne ne me dit jamais non, poupée, tu le sais bien, ricane-t-il.

— Tu me dégoûtes.

Je me sens telle une proie prise au piège par une meute de loups et je crois que Kim doit avoir le même sentiment. Mon cœur s'arrête un instant et je tente de me calmer, de me remettre à respirer normalement.

— Tout le monde me le dit. Sinon, tu sais où est ce vieux con de Griff ? J'ai vu sa voiture devant la maison ? Et toi tu es qui ? termine-t-il à mon intention.

— Elizabeth, répondis-je.

— Je t'ai jamais vu ma belle, tu sors d'où ? poursuit-il, une lueur malsaine dans les yeux.

Je hausse les épaules et plonge mes lèvres dans la limonade alcoolisée pour me faire gagner du temps avant de répondre. Ces garçons ne me disent

rien qui vaille.

Le goût sucré est plaisant. Je bois une gorgée. Je ne sens presque pas l'alcool. Griffin décide d'entrer dans la pièce à ce moment et la tension monte d'un cran. Sur l'échelle du connard fini, j'ai envie de dire que les deux ne sont pas loin d'avoir atteint la note la plus haute.

— Qu'est-ce que tu fous là, Jeff ? aboie-t-il, la mâchoire serrée.

Je constate qu'ils ne s'apprécient pas. Heureusement, Kim m'attrape par le bras pour me traîner derrière elle.

— Bon, viens Elizabeth. Je dois aller accueillir les derniers arrivants, après on ira faire des jeux dans le salon, me lance-t-elle précipitamment.

Nous disparaissons vite, passant sous leur nez en les ignorant complètement. Le comportement étrange de Kim me laisse perplexe. Si elle ne les apprécie pas, pourquoi ne pas tout simplement les mettre dehors ?

Après avoir accueilli les retardataires, je suis Kim jusque dans le salon. Tous ont l'air ravis de voir leur hôte et s'agglutinent autour de nous. Je la sens tendue, mal à l'aise.

— Bon, faisons un jeu, ça aidera peut-être Elizabeth à s'intégrer un peu plus ! s'exclame Kim.

Les autres acquiescent, validant l'idée.

— Faisons un « *drink or loose* », propose l'une des filles du groupe.

— Oui, ça me semble une bonne idée, surenchérit un garçon.

Les invités s'assoient par terre, formant un cercle. Je les imite et prends place à côté de Kimberley.

— C'est très simple, c'est comme le jeu de la bouteille. Tu le connais, Elizabeth ? me demande Kim.

Tous les regards convergent vers moi. Je hoche la tête pour toute réponse, intimidée par ce trop-plein d'attention.

— Donc ! poursuit-elle solennellement. Quelqu'un fait tourner la bouteille puis remplit un verre avec la ou les boissons qu'on a installées au centre du cercle. La personne désignée par la bouteille doit alors boire le mélange qu'on lui a préparé. Si elle refuse, elle a un gage.

Effectivement, pendant que certains s'installaient, d'autres sont partis ratisser les pièces de la maison et les tables à l'extérieur, à la recherche d'alcools en tout genre, de diluants ou de softs.

Bon, ça ne me semble pas si terrible comme jeu alors je me détends un peu. Sort alors de la cuisine, Griffin. Il s'installe dans mon champ de vision. Adossé au mur, il nous observe, une bière à la main. Je greffe mon regard

au sien, le temps d'un instant. Je me demande bien ce qu'il s'est passé entre lui et le groupe de Jeff.

— Allez, Beth, à toi l'honneur !

Kim fait glisser la bouteille jusqu'à moi et je la saisis avant de la faire tourner. C'est à ce moment que Jeff et son groupe décident de faire leur apparition pour se joindre à nous. Je sens la tension monter d'un cran dans la pièce, comme si l'assemblée avait l'air de les craindre.

— Eh, mais fallait nous attendre ! Allez, Elizabeth recommence ! me dit Jeff en s'assoyant pile en face de moi tandis que ses quatre larbins prennent place au hasard entre les autres joueurs.

Les yeux de Jeff me détaillent sans vergogne. Ce type me fait froid dans le dos. Je redonne un coup à la bouteille qui part en vrille, jusqu'à s'arrêter sur une fille que je ne connais pas. Le coup de feu est lancé.

Le temps passe à une vitesse folle lorsque l'on s'amuse. Et actuellement, je m'éclate. J'ai bu des horreurs sans nom et découvert des cocktails merveilleux. Mes papilles sont complètement anesthésiées par l'alcool, tout comme mon cerveau. Je n'arrête pas de rire, pour tout et pour rien. Nous sommes tous complètement saouls.

C'est au tour de Jeff de faire tourner la bouteille. D'un coup de main, il l'envoie valser sur le sol, jusqu'à ce qu'elle s'arrête sur moi. Je ris un peu moins et pose mon regard sur lui. Son sourire est mauvais. Il se lève pour venir prendre mon verre vide, puis il s'en va quelques instants. Lorsqu'il revient, il est presque plein. Il y ajoute de la vodka et du sirop avant de me le tendre. Je prends le récipient, peu rassurée. Qui sait ce qu'il est allé mettre dans ce verre ? Le plastique est étrangement chaud entre mes doigts… Je fronce les sourcils et lève les yeux vers lui.

— Bah alors, Beth, tu as peur ou quoi ? Bois, ça ne va pas te tuer, je te jure ! s'exclame-t-il en riant.

Les autres me regardent : je suis la seule qui n'ai pas encore eu de gage jusqu'à maintenant. Cependant, quelque chose cloche avec ce verre. Avant de faire quoi que ce soit, je me mets à chercher Griffin du regard. Il est dorénavant installé sur un canapé, non loin. Il me scrute également, secouant négativement la tête pour m'intimer silencieusement de ne pas boire. Je porte le verre à mon nez et le repose d'un geste vif, choquée.

— Mais t'es complètement malade, putain ! lancé-je, furibonde. Quel genre de mec pisse dans un verre pour que quelqu'un y boive !

Je suis debout maintenant, le visage rougi par la colère. Mes mains tremblent, je ne me contrôle plus. C'est tout le stress accumulé depuis des jours qui ne demande qu'à sortir. Entre les tensions qui se révèlent au ranch, mes propres démons et maintenant ça… J'explose.

— Tu te prends pour qui ? Tu penses vraiment que ton âge, tes tatouages, tes piercings et ton air de petit mec dur te permettent de faire la loi ? sifflé-je.

Du coin de l'œil, je vois Griffin qui s'est approché, prêt à intervenir. Je me tourne vers lui, lui lançant un regard noir qui le stoppe net. Je reporte mon attention sur Jeff qui a un peu perdu de ses couleurs et dont le visage se décompose lentement. Il ne s'attendait pas à une telle réaction de ma part.

— Moi, je vais te dire qui tu es, tu n'es qu'une merde et je n'ai pas peur de toi, affirmé-je, sûre de moi.

Je me baisse pour reprendre le verre et lui lancer son contenu à la figure. Les autres me regardent, ébahis. Même Griffin est surpris. Tant pis. J'ai fini de jouer et je veux rentrer. Je m'approche du fils de Lawrence sans un regard pour le connard qui a essayé de me faire boire son urine.

— On peut rentrer maintenant ? lui demandé-je, un peu plus calme.

— Oui.

Il m'attrape par le bras et m'entraîne à sa suite. Derrière nous, Jeff, qui a repris ses esprits, vocifère des insultes à mon égard tout en envoyant ses petits compagnons à notre poursuite.

— GRIFFIN ! RAMÈNE-LA TOUT DE SUITE !

Mais il n'en fait rien, il se met plutôt à courir, me forçant à tenir la cadence. Les effets secondaires de l'alcool débutent et l'adrénaline qui vient d'envahir mon corps disparaît aussi vite qu'elle est apparue. Je commence à avoir mal au cœur et tout se met à tanguer autour de moi.

— Allez, Betty, on y est presque, souffle Griffin.

Je suis complètement déconnectée de la réalité. J'entends des portes qui s'ouvrent et se claquent. Je ne sais même pas comment j'ai fait pour me retrouver assise et attachée sur le siège passager du pick-up. Le moteur rugit enfin et on s'en va sur les chapeaux de roues. Ma dernière vision est celle de Jeff apparaissant dans la lumière des phares du véhicule, trempé et dans une rage noire.

***

— Betty ? Betty !

J’ouvre les yeux pour regarder le garçon brun à mes côtés. Je grommelle et me redresse.

— Ne m’appelle pas Betty…

Je devine un sourire sur ses lèvres fines. Il sort et vient m’ouvrir la porte. Je remarque tout de suite que nous ne sommes pas au Ranch et la peur revient au grand galop, me faisant dessaouler en quelques secondes. L’air frais m’aide aussi et, inquiète, je me tourne vers lui.

— On est où ?

— Sur la propriété de mon père, pas loin de la maison. Je vais attendre que tu ailles mieux avant de rentrer, je n’ai pas envie que tu gerbes sur le parquet de la baraque.

Je lève les yeux au ciel et descends de la voiture pour aller m’asseoir dans l’herbe, un peu plus loin. Les étoiles brillent comme jamais. On peut même apercevoir la Voie lactée. C’est magnifique. Ça me rappelle mon chez-moi, dans les Cévennes. Bien que là-bas, le spectacle ne soit pas aussi grandiose.

Griffin s’assoit à son tour, un peu plus loin. On ne parle pas. Le silence est entrecoupé du chant des grillons et de la légère brise venant remuer les feuilles des arbres alentour. Je suis apaisée. Assez pour prendre la parole.

— Merci, murmuré-je.

Je ne sais pas s’il m’a entendue puisqu’il ne me répond pas. Tant pis. J’ai fait ma part des choses. Je finis par m’allonger et planter mon regard dans le ciel. Je reste ainsi longtemps, jusqu’à voir une étoile filante. Ma respiration s’accélère et je ferme les yeux pour faire un vœu. J’espère de tout mon cœur que le ciel m’a entendu et qu’il va exaucer ma prière. J’en ai assez de vivre dans la peur. Je voudrais profiter de la vie. Comme une fille normale de vingt-deux ans.

5
BALLET D’ÉTOILES
Griffin.

Je n’en reviens pas. Personne, en dehors des membres du gang, n’a jamais osé remettre Jeff à sa place. Sa popularité est grande en ville et tous savent qu’il ne faut pas lui dire non. Jamais. C’est un sale gosse qui a été élevé avec un semblant de cuillère en argent dans la bouche.

Bien installé dans l’herbe, j’observe du coin de l’œil la Française qui s’est assise un peu plus loin. Elle a les yeux rivés sur le ciel illuminé. Les nuits dégagées sont belles dans le Montana et ce soir n’y fait pas exception. Le ballet des étoiles orchestré par la lune est grandiose. Moi, j’ai l’habitude, mais pour une fille comme elle, ça doit être nouveau. À vrai dire, je n’en sais rien. Je sais juste qu’elle vient du sud de la France où ses parents tiennent une ferme. Je ne sais même pas de quoi et à vrai dire, je m’en balance. Ce qui me préoccupe davantage, c’est comment je vais pouvoir aider cette nana. Elle n’a aucune idée de ce dans quoi elle vient de se fourrer. Moi, je sais. Jeff va se venger, c’est certain. J’ai déjà ma petite idée de comment… Elle va devoir faire attention.

Un mot sortant de sa bouche me fait tressaillir. Personne ne m’a remercié depuis bien longtemps. Je ne réponds pas, touché. Depuis que ma mère est morte, je n’ai fait qu’enchaîner connerie sur connerie. J’ai rejoint la bande de mon oncle, Steve, sans vraiment me poser de question. Le grand Steve Williams dont le prénom fait frémir toute la ville de Livingston. Ce sale type n’est pas un mec bien. Il est à la tête d’un petit gang de moins que rien, qu’il a monté il y a bien longtemps. Ils dealent, vendent des armes illégalement et surtout, tiennent un bar peu recommandable où les strip-teaseuses font aussi office de prostituées. Tout l’argent finit dans les poches de Steve et de ses lieutenants. Évidemment, ils ont corrompu la police de la ville grâce à des pots-de-vin. La seule limite imposée par les forces de l’ordre était que le gang avait interdiction de tuer qui que ce soit.

Mon oncle, il a fait de la taule plusieurs fois et il y est encore aujourd’hui. Ce coup-ci, on parle d’une vraie prison, sous haute sécurité. Il s’est retrouvé là-bas après qu’une transaction a mal tourné. Un acquéreur

totalement inexpérimenté a voulu faire le malin en essayant son nouveau jouet. Le coup est parti, faisant une victime au sein du gang des *Skulls of Hell*. La riposte fut immédiate, et l'acheteur se fit dézinguer en moins de deux. Alertée par les coups de feu, une patrouille s'est pointée sur les lieux et a embarqué toutes les personnes présentes.

Steve, il a la « neige » qui lui est montée au cerveau et qui lui a grillé le peu de neurones que la nature a daigné lui donner à la naissance. Il n'a absolument aucun savoir-vivre et les seules règles qu'il respecte éventuellement, ce sont les siennes.

Jeff suit ses pas à la trace. C'est devenu un vrai petit con sans cœur et il a déjà fait beaucoup de mal. Le sang ne l'effraie pas, infliger de la douleur est devenu une addiction pour lui. Du moins, quand il n'a pas à mettre la main à la pâte.

À un moment, rejoindre leur gang m'a semblé être une bonne idée pour oublier ma propre souffrance. Sauf qu'une fois qu'on est pris dans l'engrenage d'un gang, il est très difficile d'en sortir : non seulement, on sait trop de choses, mais quand, en plus, tu te trouves être un bon élément alors personne ne veut te laisser partir… Ça fait un moment que j'essaye pourtant. Steve a toujours été fermement opposé à l'idée. Et puis j'ai laissé les choses traîner en longueur, jusqu'à ce que je me fasse arrêter pour la deuxième fois. Là, j'ai réellement pris conscience de la dangerosité de mon implication au sein des *Skulls of Hell*. Je ne veux pas de casier judiciaire et encore moins finir en taule. Alors je profite de l'absence de mon oncle pour me la couler douce et faire comme si j'étais parti : Jeff ne peut rien contre moi.

Lorsque mon père est venu me récupérer au commissariat, le lendemain de l'arrivée de Betty… J'ai eu encore plus honte que la première fois. Nous n'en avons jamais reparlé, mais la déception dans ses yeux a suffi à m'anéantir.

Comme Betty, je m'allonge, mes iris gris plantés dans le décor céleste. Une étoile filante passe, accélérant les battements de mon cœur. Rapidement, je fais un vœu. Je ne crois pas à ces conneries, mais si seulement… Enfin bref, ne dit-on pas que l'espoir fait vivre ?

— Griffin ?

Je tourne la tête vers elle. Elle me scrute et je fronce les sourcils. Qu'est-ce qu'elle me veut maintenant...

— T'es ami avec le groupe de tarés ?

— J’étais.
— C’est pour ça que t’es aussi con ?
— Ouais, on peut dire ça, pouffé-je.
Le silence s’installe quelques secondes entre nous. On ne se quitte pas des yeux, j’attends la suite.
— C’est bon, on peut rentrer.
— T’as fini de dessaouler ? ricané-je en me remettant debout.
— Oui.
Elle se lève à son tour avant de se ramasser dans l’herbe. Elle n’a pas complètement terminé apparemment. Je m’approche d’elle et lui tends la main. Ses mèches brunes recouvrent son visage qui semble avoir perdu de ses couleurs. Je retiens un soupir puis me baisse à son niveau afin d’écarter les cheveux de sa tronche. Nos yeux se rencontrent et je peux lire dans les siens un grand mal-être.
— Tu veux vomir peut-être ?
Je ne peux m’empêcher de sourire, amusé par la situation.
— Ce n’est p-pa…
Je m’écarte de justesse pour éviter le renvoi de son estomac. Rapidement, je la contourne pour attraper le reste de sa crinière. Je ris intérieurement et patiente jusqu’à ce qu’elle ait terminé pour reprendre de plus belle.
— Bah alors, Betty ? On n’a pas l’habitude de boire ?
— Ta gueule, Griffin.
Je ris encore plus. Elle se dégage de moi et se lève, le regard noir. Elle n’est vraiment pas contente, mais surtout, je décèle dans son comportement autre chose. Encore de la peur ? Ce n’est d’ailleurs pas la première fois que ça arrive. Elle a envoyé ces mêmes signaux, lors de notre discussion dans la cuisine. Il y a vraiment un truc qui cloche chez cette fille. Un coup, elle est sûre d’elle, prête à affronter le monde et la seconde d’après on dirait une souris effarouchée à la recherche d’un trou pour se terrer.
— Allez, on rentre, Betty.
— Et arrête de m’appeler Betty ! Je ne suis plus une enfant !
— Non, mais c’est tout comme : tu es petite et tu as les mêmes réactions qu’un enfant quand on l’emmerde. Alors je vais continuer par pur amusement.
Je souris comme un con en l’observant rejoindre le pick-up. Je lui emboîte le pas et monte côté conducteur. Elle est déjà attachée et regarde droit devant elle, la moue boudeuse. Ça me va très bien ainsi. Je démarre et

prends le chemin du retour. Nous ne sommes vraiment pas loin de la maison alors lorsque j'arrête la voiture et me tourne vers elle pour lui annoncer que nous sommes arrivés, je suis surpris de la voir endormie. Encore. La lune éclaire son visage apaisé et je me mets à l'observer sous toutes les coutures. Elle a un grand front avec une implantation de cheveux qui fait comme un haut de cœur. C'est mignon. Elle a aussi des sourcils épais et fournis, un petit nez rond, mais pas en patate, une bouche aux lèvres fermes et pulpeuses et des taches de rousseur fines qui sont très certainement apparues à cause du soleil d'été. Elle est jolie. Sans être une bombe qui fait tourner les têtes sur son passage dans la rue. Betty, elle est belle dans sa simplicité et son naturel.

Je finis par lui secouer l'épaule assez durement, jusqu'à ce qu'elle grogne pour me signifier qu'elle est réveillée.

— On est arrivé. Tu peux dormir dans ma caisse, je m'en fous, mais je pense que tu seras quand même mieux dans ton lit. Et ne compte pas sur moi pour t'y porter.

Une fois que j'ai fini de parler, je sors. Elizabeth, quant à elle, n'a pas bougé d'un pouce. Quelle plaie !

6
COURS DE FRANÇAIS
Elizabeth.

Il s'est passé une semaine depuis la soirée chez Kimberley. La vie a repris son cours et je n'ai plus entendu parler ni d'elle, ni de Jeff, ni d'aucune personne croisée à la fête. D'un côté, tant mieux, ainsi, je peux garder ma honte pour moi. Je n'en reviens toujours pas. Je ne connais pas la fille qui a osé exploser à la face de Jeff. D'un côté, on peut dire qu'il l'a cherché… Mais en temps normal, l'Elizabeth de tous les jours aurait simplement baissé les yeux et accepté sa défaite. C'est l'alcool qui a fait des siennes, me rendant moins vulnérable au point de faire jaillir le fauve qui habite en moi.

Griffin, quant à lui, m'ignore superbement depuis. Nous ne faisons que nous croiser en nous échangeant des regards vides d'émotion. Nous ne nous apprécions toujours pas malgré notre petite discussion à la belle étoile. Je ne comprends pas pourquoi il a besoin d'être aussi désagréable… Après tout, je ne le connais pas. Encore moins son passé. Je ne peux donc pas encore me permettre de donner mon opinion sur lui. Cependant, ce qui m'étonne et me donne un peu d'espoir, c'est que depuis que nous sommes allées le réveiller avec Grace, j'ai l'impression qu'il a mis un réveil. Tous les matins, il descend prendre le petit déjeuner à dix-heures, avec tout le monde. Certes en silence, mais il daigne au moins nous honorer de sa présence.

Pour ma part, je commence à trouver mon rythme. J'ai dit à Grace de venir me réveiller dès qu'elle sortait des bras de Morphée. Ce qu'elle fait en y prenant un malin plaisir. Son plus grand bonheur est d'entrer en trombe dans ma chambre, Cowa jappant comme une possédée sur ses talons, pour venir sauter sur mon lit en criant sa joie. Finalement, c'est peut-être ça qui réveille Griffin… Après tout, sa chambre est en face de la mienne.

Ce matin ne fait pas exception à la règle et Grace débarque aux alentours de huit heures. La labrador est là aussi et les deux sautent sur mon matelas : l'une, pour me couvrir de léchouilles affectueuses et l'autre, pour rebondir joyeusement sur mon lit.

— Bonjour Eli ! Allez debout ! C'est l'heure de se lever ! piaille l'enfant.

Je réponds en grognant et tente de chasser le chien qui envahit un peu trop mon espace vital. C'est Grace qui m'en libère, pour mieux prendre sa place afin de me couvrir de bisous à son tour. J'ouvre les paupières pour la découvrir en train de m'observer, les yeux brillants d'excitation.

— Qu'est-ce qu'il y a, petit monstre ? lui demandé-je, la voix rauque des matins difficiles.

En bougeant pour me redresser, je sens tout mon corps me hurler sa douleur. Les courbatures sont vives et je crois même que je suis en train de me découvrir de nouveaux muscles. La veille, j'ai aidé Lawrence à nettoyer son étable. J'ai passé l'après-midi avec un râteau et une pelle dans les mains, à ramasser la paille, la poussière et la terre battue du sol du bâtiment. Ça m'a littéralement cassé. Heureusement, aujourd'hui, je ne dois que m'occuper de la petite miss.

— J'ai faim ! s'exclame-t-elle, un grand sourire étirant sa bouche tout en dévoilant ses dents.

— Je vois… Et tu ne peux pas te faire à manger toute seule, c'est ça ?

— Non, je suis trop petite et papa m'a formellement interdit de toucher à la gazinière ou au four !

— Parce que des céréales, ce n'est pas assez pour ton petit ventre de morfale ?

Je l'attrape en terminant ma phrase et commence à lui chatouiller les côtes, lui soutirant des cris à en réveiller toute la maisonnée. Lorsque j'arrête enfin, ses yeux brillent tellement elle a ri.

— Allez, princesse, je vais aller me doucher pour finir de me réveiller, tu sais ce que tu dois faire, n'est-ce pas ? lui lancé-je, le regard espiègle.

— Oh oui ! me répond-elle en imitant ma mimique.

Je file ensuite sous la douche, laissant l'enfant choisir ma tenue dans mon placard. C'est devenu une vraie routine et je sais que Grace prend grand plaisir à mettre mon armoire sens dessus dessous pour choisir les affaires qui lui plaisent le plus. Je reviens dix minutes plus tard, une serviette autour de la tête et une autre enroulée autour du corps. Grace est sur mon lit, une robe posée à ses côtés. Je lui souris en la prenant pour la regarder et mon cœur se serre. C'est un cadeau de ma mère, le premier qu'elle m'a fait alors qu'elle m'emmenait pour ma toute première virée shopping mère-fille. J'avais dix-huit ans.

— Tu n'aimes pas ?

Je sors de ma nostalgie et souris à Grace. D’une main, je viens caresser sa joue rebondie.

— Si, je l’adore ! C’est un cadeau de ma mère. Et toi, elle te plaît ?

— Oui, j’aime beaucoup les couleurs ! Elle s’appelle comment ta mère ? Et ton père ? Tu as des frères et sœurs ?

Ses questions me fusillent le cœur. J’ouvre la bouche et détourne le regard pour le reposer sur ma robe. Je me perds un instant dans les motifs floraux ornant le tissu léger de couleur rouge.

— Ils te manquent, c’est pour ça que tu es triste ?

L’innocence de cette enfant va me tuer. Me reprenant, j’affiche mon plus beau sourire pour lui faire face, prête à lui avouer une semi-vérité.

— Oui, ils me manquent. Ma mère s’appelle Marianne, mon père Alexander et j’ai trois frères, Eden, Adrien et Maxime.

Je prononce les prénoms en français. Elle adore quand je parle dans ma langue natale et j’adore lui offrir ce bonheur simple. Elle essaye de répéter les prénoms de ma famille, avalant les « r » dans sa gorge comme toute bonne Américaine qui se respecte.

Une fois que je suis habillée et coiffée, nous descendons ensemble pour préparer le petit déjeuner. La petite tient à ce que nous cuisinions des french toasts avec la vieille brioche. Ce que nous faisons, au plus grand bonheur des papilles de Lawrence, qui n’a pas manqué de le faire remarquer en rentrant. Griffin, comme à son habitude, est descendu sans un mot et s’est contenté de manger en silence, avant de débarrasser ses affaires et de disparaître.

En général, après le petit déjeuner, j’ai un peu de temps pour moi puisque Lawrence emmène Grace s’occuper de Jack. J’en profite pour rendre visite à Teasle. Je ne suis pas encore montée sur son dos, la jument étant aussi ronde qu’un baril. La rouquine porte la vie depuis quelques mois maintenant et elle ne va plus tarder à mettre bas : un événement attendu avec impatience par tout le monde.

Alors que je finis de m’occuper de la jument qui m’a été confiée, j’entends Lawrence m’appeler du box de Jack. Après avoir embrassé ses naseaux duveteux, je referme la porte de la stalle de Teasle, puis je rejoins le père et sa fille. Lawrence tient son téléphone dans sa main quand j’apparais face à lui. Il me sourit, les yeux pétillants.

— Oui ? demandé-je, peu certaine quant à l’annonce qu’il s’apprête à me faire.

— Je viens d'avoir Kimberley au téléphone. Elle m'a demandé s'il était possible, que plusieurs fois par semaine, tu ailles chez elle lui donner des cours de français. Je n'ai pas de problème vis-à-vis de ça, à partir du moment où c'est après seize heures et que tu es de retour pour travailler le matin. Je te laisse décider. Je t'ai envoyé son numéro sur WhatsApp pour que tu puisses lui donner ta réponse.

Je reste bouche bée. Ainsi, Kim, ne m'a pas oubliée, voire reniée suite à ma crise lors de sa soirée. C'est une vraie surprise qui, étrangement, me réchauffe le cœur.

— Oh, et je vais prendre ma demi-journée, les gars n'auront pas besoin de moi cet après-midi, donc tu peux vaquer à tes occupations, je vais prendre le relais auprès de Grace.

— Vous êtes sûr ?

— Oui, oui, file t'amuser un peu, va visiter le coin et si besoin, demande à Griffin de t'emmener en ville s'il n'est pas déjà parti.

Je le remercie chaudement avant de partir en courant vers la maison pour y récupérer mon téléphone. Étrangement, je n'ai pas reçu le message de Lawrence contenant le numéro de Kim, mais j'ai bel et bien un message d'elle sur WhatsApp. Peut-être qu'il s'est trompé ? Peut-être que c'est à elle qu'il a envoyé mon contact ? Tant pis, le principal, c'est que l'on puisse communiquer ! J'ouvre donc l'application pour y lire son message.

[Kim] : Hello Elizabeth ! Tu es dispo cet aprèm ? On pourrait se retrouver au *Titty Twister* pour discuter, c'est un café très sympa en ville ! 16 h, ça te va ?

[Elizabeth] : Hey ! Ok, à tout à l'heure !

Curieuse, j'ouvre ensuite une page Internet pour voir à quoi ressemble ce fameux *Titty Twister*. La devanture ne ressemble en rien à un café et il n'y a aucune indication sur les horaires ou autre. Étrange. Mais je relativise, me disant que l'établissement vient peut-être d'être racheté et qu'ils n'ont pas encore eu le temps de mettre à jour les informations sur le Net. Je ferme donc la page et regarde l'heure : il est midi. Avant de redescendre dans la cuisine, je fais un détour par la chambre de Griffin. Je prends une longue inspiration avant de toquer à sa porte. Personne ne répond, pourtant, je sais qu'il est là. Ses chaussures sont dans l'entrée et sa voiture est dans la cour. Alors je recommence, plus fort.

— Quoi putain ?

— C'est Elizabeth…

— Oh ! Betty ! Je suis sur le balcon !

Je grince des dents, prenant sur moi. Au lieu de traverser sa chambre, je fais demi-tour dans la mienne, ouvre ma porte vitrée et longe le mur de la maison jusqu'à le retrouver à mi-chemin. Il est adossé à la balustrade, me fixant de ses yeux gris.

— Tu veux quoi, Betty ? me demande-t-il, son éternel sourire narquois plaqué sur les lèvres.

— Tu peux m'emmener en ville tout à l'heure ? Je dois y retrouver Kim, réponds-je sans me démonter.

— Non.

Je reste interdite face à son arrogance. Il n'a pas bougé, nonchalant. À cet instant, je n'ai qu'une envie, le gifler, mais je me retiens, plantant mes yeux dans les siens, et j'ose.

— Pourquoi ?

— Parce que t'es malpolie, réplique-t-il du tac au tac.

— S'il te plaît, soufflé-je, excédée.

— Pardon, Betty ? Je ne t'ai pas bien entendu.

Je sens mes narines se dilater sous l'effet de la colère qui m'envahit, mais je garde mon calme malgré tout, car exploser, c'est le faire gagner.

— Griffin, pourrais-tu, s'il te plaît, m'emmener tout à l'heure en ville afin que je puisse y retrouver Kimberley… recommencé-je, les lèvres pincées.

— Je vais y réfléchir, je te tiens au courant, me répond Griffin, un large sourire dévoilant ses dents blanches.

Dieu ce que je maudis ce garçon.

7
TITTY TWISTER
Elizabeth.

Griffin a les yeux fixés sur la route. Finalement, il a accepté de m'emmener. Je savais que son intention de ne pas le faire avait été fausse. Depuis que je suis arrivée, il ne fait que me tester, me poussant jour après jour dans mes retranchements. Je ne sais pas ce qu'il attend de moi et à vrai dire, je n'ai pas vraiment envie de le savoir.

— Tu veux que je te dépose où ? me demande Griffin en me jetant un coup d'œil.

— A-au *Starbuck* s'il te plaît, réponds-je, incertaine.

Il ne relève pas mon petit bégaiement et mon regard fuyant. Je ne veux pas lui dire où je vais. Une vieille habitude sans doute. Je me crispe légèrement, repensant à tous les mensonges que j'ai dû inventer durant les trois dernières années de ma vie. Tout ça pour sauver ma peau. Et puis finalement, la seule et unique solution pour me protéger avait été la fuite.

— Voilà, Betty. Je reviens te chercher à quelle heure ? poursuit-il en enclenchant le frein à main.

Je me tourne vers lui, affrontant ses iris gris. Nous nous sondons l'un et l'autre, à la recherche d'un je ne sais quoi. Je flanche la première, détournant les yeux, intimidée par la profondeur de son regard.

— Je… Heu… Je ne sais pas, bégayé-je de plus belle.

Il soupire et me demande de sortir mon téléphone. Il me dicte son numéro puis me fout dehors sans attendre, me poussant presque pour que je déguerpisse hors de sa vue. Quel étrange spécimen... Il repart ensuite, sans un regard.

Mon téléphone dans la main, je lance Google Maps pour rejoindre le fameux *Titty Twister*. J'arrive devant une bonne dizaine de minutes plus tard. Je fronce les sourcils en observant le bâtiment. Il a exactement la même façade que sur les photos. Les grosses lettres en néon rose et bleu sont éteintes et aucune lumière ne filtre à travers les fenêtres. Curieuse, je me penche quand même jusqu'à coller mon nez sur la vitre. À l'intérieur, les chaises sont sur les tables, je vois aussi un bar, mais… Pas un chat. Peut-

être que je me suis trompée ? Peut-être que le café a déménagé ? Pour en avoir le cœur net, j'envoie un message à Kim.

[Elizabeth] : Je suis là, mais je pense que je me suis trompée de café. Je suis devant ce qui ressemble à un bar, rue Washington.

Sa réponse ne tarde pas, mon téléphone émettant un bruit sonore dans la seconde.

[Kim] : Je te vois, j'arrive.

Je sonde la rue, mais personne à l'horizon : je suis bel et bien seule. Un bruit de clef qui tourne dans une serrure me fait relever la tête. Quelqu'un ouvre la porte d'entrée de l'établissement. Peut-être que ça appartient à la famille de Kim ? Je m'approche et, au moment où la porte se met à grincer sur ses gonds, j'ouvre la bouche de stupeur. Je n'ai pas le temps de crier. Je n'ai pas le temps de m'enfuir. On me pousse de l'extérieur, me faisant trébucher vers l'avant. C'est un garçon qui me rattrape de justesse, avant que je ne me rétame sur le parquet ciré du bar. La personne qui m'a bousculée referme la porte derrière nous. Elle passe ensuite devant, m'offrant un vilain sourire. Je le reconnais, il fait partie du groupe de Jeff.

Je ne comprends pas tout à fait ce qu'il se passe. Deux autres jeunes hommes finissent par faire leur apparition. Il n'en manque plus qu'un pour que le groupe soit au complet.

— Je ne pensais pas qu'il serait aussi facile de te tromper, ma chère Elizabeth.

Il est là. Jeff. Pourtant, je ne le vois toujours pas. Les garçons les plus proches de moi m'empoignent par les bras. Mon cœur s'emballe dans ma poitrine. Je suis tétanisée par la peur, si bien que je n'arrive même pas à hurler, encore moins à me débattre. Je me laisse traîner jusque sur une estrade où se trouve le mec qui m'a récupérée avant que je ne m'étale sur le sol. Ce dernier m'attache les poignets dans le dos, à une barre de pole dance.

— Tu dois déjà le savoir, mais rien ne vaut une petite piqûre de rappel. Je suis Jeff et voici, Caleb, Matthew, Zeke et Max.

Je ne comprends rien à ce qu'il se passe. Et encore moins pourquoi. Je n'ai aucune idée de qui est qui malgré les présentations : je peine à voir leurs visages tellement il fait sombre.

Mes yeux s'habituant à l'obscurité, je finis par deviner que ce que je croyais être un bar lambda est en fait un bar érotique. Je peux très bien deviner les danseurs onduler sur les estrades, leur corps tournant encore et

encore autour des barres en métal. Un peu plus loin, tout au fond de la salle, se tient une grande scène dont les lourds rideaux de velours sont fermés.

— Eh bien, tu n’as rien à dire aujourd’hui, ma belle ? ricane Jeff.

Il apparaît enfin dans mon champ de vision. Il ne me regarde pas. Ses yeux sont rivés sur un objet dont le métal étincelle à la lueur du jour. Je devine que c’est un couteau. Je ferme les yeux un instant et inspire longuement. Ma peur est tangible : tout mon corps tremble. Je suis incapable de prononcer le moindre mot. Mes pensées sont accaparées par les souvenirs et la douleur. Ma poitrine se fait marteler par mon cœur emballé. J’ai l’impression d’avoir un troupeau de chevaux sauvages lancé au grand galop dans ma cage thoracique.

Je sens mon pouls s’emballer dans mon cou. Je suis certaine qu’ils entendent tous aussi distinctement que moi les pulsations folles envoyant mon sang dans mes veines. En tout cas, à l’intérieur de mon crâne, ça me fait l’effet d’un coup de marteau s’abattant sur une enclume. J’ai la gorge sèche et serrée à en avoir l’impression que quelqu’un m’étrangle. Je ne peux m’empêcher de me demander ce que je vais devenir.

— Ce n’est pas grave, je n’ai pas besoin que tu parles. Tu es bien trop impertinente à mon goût. J’ai d’abord pensé à te couper la langue et puis je me suis dit que si on devenait plus que de simples amis, tu risquerais d’en avoir besoin… Tu me suis ? poursuit-il sur un ton sec.

Ses paroles me sortent de ma torpeur. Son sourire est mauvais. Tellement mauvais que j’arrête de respirer un court instant. Il s’est rapproché et est maintenant sur l’estrade, trop proche de moi. Doucement, il se met à me tourner autour, laissant glisser son couteau sur ma robe rouge.

— Tu sais, j’ai beaucoup réfléchi à ce que tu m’as dit l’autre soir. Et je t’ai trouvé bien grossière pour une si jolie fille… Tes parents ne t’ont jamais appris les bonnes manières ?

Je serre les dents à m’en briser la mâchoire. Il est à nouveau devant moi. Il me scrute de ses yeux clairs. Je suis toujours incapable de dire quoi que ce soit. Alors il reprend, satisfait de son effet.

— Tu n’as pas bu le verre que je t’ai préparé l’autre soir, ce qui fait que tu me dois un gage. Si tu le fais, j’oublierai les vilaines paroles que tu as prononcées à mon égard, ainsi que ton geste très déplacé. Autrement, tu risques d’avoir de sérieux problèmes avec moi… Avec tout le gang même, annonce-t-il, très sérieux.

Le gang ? Je cligne des yeux, perdue. Je ne suis au courant de rien et pourtant, ça semble logique : les jeunes à la soirée qui sont terrorisés dès que lui et ses sbires rentrent dans une pièce. Kimberley qui ne l'a pas invité et lui qui vient quand même. Elle n'a même pas essayé de le mettre dehors.

— Tu n'as toujours rien à dire ? Tu ne veux même pas savoir comment j'ai réussi à obtenir ton numéro de téléphone ? continue-t-il avec acharnement.

Je baisse les yeux et tourne le visage alors qu'il vient de mettre le sien à ma portée. Je sens son haleine chargée de marijuana brûler ma peau. C'est dégoûtant. Mon rythme cardiaque, qui s'était un peu calmé, remonte en flèche, rendant ma respiration difficile.

— Ça a été assez simple, je dois dire. Griffin, mon cousin, m'avait parlé du site web que son père utilisait pour trouver quelqu'un qui puisse l'aider à la maison. Ton profil était toujours en ligne, avec ton numéro de téléphone, lâche-t-il, un sourire triomphant étirant ses lèvres.

Jeff a l'air plus que satisfait de sa petite manigance. Quel con ! En revanche, j'ai du mal à digérer l'information : Griffin est son cousin ?

— Ton gage maintenant princesse.

D'une main, il attrape mon visage afin que nos yeux se rencontrent. Furieuse, je lui lance un regard noir. Comme si le contact de ses doigts sur mes joues m'avait réveillée.

— J'irai voir la police dès que j'aurai mis les pieds dehors ! vociféré-je.

— Oh, tu peux. Il ne se passera absolument rien. La police est avec nous. Si on ne tue pas, tout va bien. Et je n'ai pas l'intention de te tuer, sinon je t'aurai fait venir en dehors de la ville.

Je déglutis, repensant à pourquoi Steve et leurs autres membres sont en prison.

— Avant toute chose, jolie Elizabeth, je dois juste m'assurer que tu vas faire l'affaire, dit-il en s'approchant encore plus, lorgnant ouvertement mon décolleté.

Appliqué, il vient faire sauter les boutons de ma robe un à un, du haut vers le bas, jusqu'à ce que mon corps soit dévoilé. Je ne suis pas grosse, mais je ne suis pas fine non plus. Les garçons laissent leurs yeux embrasser mes formes et moi, rouge de honte, je sens les larmes se mettre à rouler sur mes joues, puis jusqu'à mon menton. Dans le silence qui s'est installé, je pourrais presque croire que je les entends s'écraser sur le sol. En tout cas, leurs brûlures sur ma peau finissent d'allumer le brasier de mes souvenirs.

Celui que j'avais réussi à éteindre en venant ici. Je ferme les yeux dans l'espoir que les images du passé disparaissent. Mais rien n'y fait. Les scènes se rejouent inlassablement, mes larmes continuent de perler pour rouler : elles connaissent le chemin par cœur.

Mon désarroi est grand. Tout aussi grand que mon incompréhension. Venir ici, dans le Montana, devait m'aider à oublier la perversité de certains hommes.

— Ton gage, ça va être de venir travailler un vendredi soir ici. Sur la scène. Tu ne seras pas seule, je te rassure et ton identité sera dissimulée. Qu'en dis-tu ?

Je les sens toujours me dévorer du regard. Je n'ose pas relever la tête. C'est trop pour moi. Mais Jeff n'est pas de cet avis et du bout de son couteau qu'il glisse sous mon menton, il me force à redresser la tête. Fuyante, je n'ose pas affronter son visage et je laisse mes iris dévier sur la droite pour aller fixer un point imaginaire. Dans cette position, je ne suis pas en capacité de refuser quoi que ce soit. Je ne suis même pas certaine d'avoir bien compris ce qu'il vient de dire.

— Alors, Elizabeth ? insiste-t-il, impatient.

— Oui… soufflé-je.

Je ne préfère pas imaginer ce dont ils seraient capables de me faire là, maintenant, tout de suite, si j'en venais à dire non.

— Très bien. On t'enverra la chorégraphie et toi, tu nous enverras tes mensurations bien que je devine déjà ton tour de poitrine… ricane Jeff en se tournant vers ses acolytes qui font de même.

D'un coup sec, il vient couper la corde qui me retenait prisonnière jusqu'à maintenant.

— Tu claqueras la porte derrière toi, lance-t-il à mon attention en sautant de l'estrade.

Les cinq garçons disparaissent dans ce que je devine être l'arrière du bar. J'ai l'impression d'être en train de me faire chasser par un amant qui ne veut plus jamais me revoir. Sauf que l'amertume que ce moment me laisse est bien plus désagréable.

Précipitamment, je récupère chaque bouton de ma robe sur le sol. Je ne réfléchis plus. Je veux nous sauver, moi, ma dignité et ma tenue.

Paniquée, ma respiration se fait hachée : je ne peux pas sortir comme ça. Ma robe est ouverte de haut en bas, sans aucun moyen de la fermer. Mes larmes recommencent à jaillir. Je sens toujours les brûlures de leurs yeux

pervers sur ma peau. Cette sensation de salissure que j'avais tant espéré ne plus ressentir revient au grand galop. Il faut que je prenne une douche. Maintenant.

Enragée, je sors mon téléphone de ma poche. Qu'allait dire Griffin ? Peu importe. Je l'appelle, priant pour qu'il décroche rapidement. Ce qu'il fait.

— Betty ! Tu as fini d'échanger tes ragots avec Kim, c'est ça ? s'esclaffe-t-il à l'autre bout du fil.

— Viens me chercher rue Washington, Griffin. Vite, murmuré-je, la voix tremblotante.

Un craquement derrière moi me fait sursauter. Je manque de lâcher mon téléphone en me retournant. Je balaye la pièce sombre du regard à la recherche de mes harceleurs, mais il n'y a rien. Juste le silence et ma solitude oppressante.

— Je suis là dans cinq minutes. Tu es où exactement ? enchaîne-t-il, toute trace de plaisanterie ayant fui sa voix.

— Au *Titty Twister*.

— J'arrive. Ne raccroche pas.

Le temps se fait interminable. J'ai mis l'appel en haut-parleur. J'entends le moteur de la voiture ronfler et Griffin insulter les autres usagers de la route. Le regard vide, j'attends. Jusqu'à ce qu'il me dise qu'il sera là dans trente secondes.

Les mains sur ma robe, je tente, tant bien que mal, de cacher ma nudité. Je ne pleure plus. Je suis vide. Je me sens sale. Bête. Nulle. Conne. Je m'en veux et en même temps, j'en veux à la terre entière.

Je n'ai pas le temps de m'apitoyer plus sur mon sort que quelqu'un secoue la porte d'entrée du bar. Je m'élance pour l'ouvrir et tombe nez à nez avec Griffin. Il attrape mon visage pour l'observer sous toutes les coutures puis me tire dehors une fois qu'il est sûr que je n'ai rien. Comme si c'était à Griffin que Jeff l'avait demandé, il claque la porte. Je ne m'en formalise pas. Il a très bien pu agir sous le coup de l'énervement.

Il me prend par la main et m'entraîne jusqu'à sa voiture où il me fait monter. Il va ensuite à sa place et un silence pesant s'installe. Il ne me regarde pas. Je le sens bouillir. Une veine est apparue sur son front et ses mains tremblent. Prenant une grande inspiration, je me lance.

— Ça aurait pu être pire, tu sais… Ils ont juste enlevé tous les boutons de ma robe… C'était pour se venger de ce que j'ai fait et dit à la soirée de Kim, expliqué-je, honteuse.

Je ne le regarde pas non plus, mal à l’aise.

— Ne banalise pas ce qu’ils t’ont fait, et ça, c’est quoi ? demande-t-il en pointant du menton une estafilade sur ma cuisse que ma robe ne protège plus.

Vivement, je pose ma main dessus, laissant ma manche tomber de mon épaule pour en dévoiler plusieurs autres, sur le haut de mon bras et qui continuent vers l’arrière, sur mon omoplate et dans mon dos.

— Ça ne te regarde pas, lancé-je froidement.

C’est trop tard. Il a vu. La seule autre personne qui soit au courant est Grace. À sa question, je lui ai simplement répondu que c’était la vie qui avait décidé de marquer mon corps, afin que je n’oublie jamais d’où je viens. Elle a trouvé ça beau et espérait, elle aussi, avoir un jour sa propre histoire gravée dans sa chair. J’ai croisé les doigts à sa demande, priant intérieurement pour que personne n’ait entendu son rêve de gamine.

Le fils de Lawrence a les lèvres pincées en m’observant une dernière fois de haut en bas, sans doute à la recherche d’une blessure qui aurait pu lui échapper. Il se penche ensuite entre nos deux fauteuils et prend son sweat à capuche qu’il me tend, sans un mot. Je le prends et l’enfile sans attendre, le tirant le plus possible, jusqu’à ce qu’il me recouvre jusqu’aux cuisses.

Il finit par démarrer afin de nous ramener à la maison. Sur la route, je me mets à pianoter sur mon téléphone pour changer les informations à propos du contact de Kim. Entre-temps, j’ai reçu le message de Lawrence. Quelle ironie... De nouvelles larmes perlent au coin de mes yeux : qu’est-ce que j’ai fait pour mériter ça ?

8
LES DEUX PATTES
Cowa.

— Cowa, attrape !

Je saute autour de La Petite qui court à travers la maison. L'Alpha est dans l'arrière-cuisine, en train de ranger la nourriture.

Dans sa main, elle tient ma balle. Je finis par m'arrêter, la tête collée contre le plancher tandis que mes fesses sont en l'air, ma queue battant le vide. Je m'amuse comme une folle. J'adore jouer avec La Petite.

Des pneus crissant sur les graviers me tirent de ma concentration. J'abandonne ma partenaire de jeu pour me ruer vers la porte moustiquaire où je me mets à aboyer.

— Assez, Cowa, c'est Griffin ! Bon Grace, je ne sors pas longtemps. Betty va rentrer d'une minute à l'autre, tu lui diras que je reviens ?

Je me tais sous l'ordre de l'Alpha. J'attends de voir qui sort de la voiture.

— Oui papaaaaa !

Je reconnais Le Solitaire et La Nouvelle. Plus détendue, je retourne auprès de La Petite et nous reprenons notre jeu là où nous l'avons laissé.

— Allez, Cowa, attrape-moi si tu peux !

Je trottine derrière la jeune deux-pattes encore maladroite. Je ne veux pas lui faire de mal. Du bout des dents, j'essaye d'attraper la balle qu'elle tient. Excitée par le fait qu'elle refuse de lâcher, je commence à japper. Derrière nous, la porte moustiquaire de l'entrée claque furieusement. Le bruit me rend plus nerveuse, plus brusque. Je deviens plus bruyante involontairement, laissant mon instinct primaire prendre le dessus. La Petite, piaille de plus en plus fort de son côté, afin de se faire entendre par-dessus mes propres grognements. Nous continuons de nous courir après dans un joyeux brouhaha.

— CESSEZ ! ET TOI, COWA, LA FERME !

Le silence s'installe d'un coup sur la maison. Intimidée, je me mets à geindre et m'enfuis vers le coin le plus reculé du salon. Le Solitaire est en colère. Je peux sentir chaque parcelle de son corps frémir sous l'effet de sa rage. Je me tapis contre le sol, la queue entre les jambes. J'aimerais

disparaître. Mes yeux dorés se baissent, en reconnaissance de ma soumission envers lui. Je suis mon instinct qui me crie de lui montrer mon ventre. Je me propulse sur le dos jusqu'à avoir les quatre pattes en l'air et je lui offre la partie la plus vulnérable de mon corps.

— T'es vraiment méchant Griffin ! On a le droit de jouer avec Cowa ! Ça ne dérangeait pas papa !

— Grace, ne commence pas.

— Je te déteste ! T'aurais jamais dû revenir à la maison ! Au moins, sans toi on était plus tranquille !

— T'as bien raison de me détester ! Et d'ailleurs, je ne t'ai jamais demandé de m'aimer Grace ! Je ne suis pas ton père et encore moins ta mère !

— Encore heureux que tu ne sois pas maman ! Tu es beaucoup trop bête pour être comme elle !

— Tu veux que je te dise la vérité Grace ? C'est à cause de moi que maman est morte ! Voilà, maintenant tu peux me détester pour toujours ! N'importe comment, tout le monde s'en fout de ce que tu penses de moi ! Moi le premier !

Je reste ainsi de longues minutes, attendant que la situation se calme. Je tends l'oreille lorsque j'entends des sanglots. C'est La Petite. J'ose me redresser et lève le bout de ma truffe pour lui jeter un coup d'œil. Ses yeux sont remplis de ce qu'ils appellent larmes. Je n'ai pas besoin de cette démonstration pour savoir à quel point La Petite est triste. Je ressens absolument toutes les émotions des deux-pattes. En ce moment même, j'ai l'impression que mon cœur se déchire dans ma poitrine.

La Petite finit par s'enfuir. Elle court et monte les escaliers le plus vite possible pour disparaître. Mon cœur me picote. Je me remets debout pour lui courir après afin d'aller la réconforter, mais un claquement de langue de la part du Solitaire m'oblige à me recoucher. De là où je suis, je peux observer leurs pattes. Les pieds de La Nouvelle n'ont pas bougé d'un poil. Le choc la clouant au sol en bois. En revanche, ceux du Solitaire le battent dans un rythme effréné, synonyme de son énervement.

Je ne peux m'empêcher de gémir, ce qui me vaut un regard aussi sombre qu'une tempête de neige par une nuit d'hiver. Je recule jusqu'au mur et ferme les yeux. La Nouvelle apostrophe Le Solitaire. Je les ignore, profitant de cette diversion pour ramper jusqu'aux escaliers. Je m'y engage en trottinant, mes griffes claquant sur le parquet ciré. Arrivée en haut, je me

glisse par l’embrasure de la porte de la chambre de l’enfant. Elle pleure dans son lit. Je saute avec aisance sur le matelas et m’allonge auprès d’elle. La jeune deux-pattes a la tête enfouie dans son oreiller. Je fourre ma truffe contre sa joue, tentant d’atteindre son cou. J’inspire son odeur douce. Elle est sucrée et forte. J’ai toujours apprécié le savon qu’elle utilise pour se laver. Un mélange de framboise et de noix de coco… À chaque fois, je m’amuse à la lécher lorsqu’elle sort de la douche. La Petite en rit beaucoup, L’Alpha, moins. Il dit que ça ne sert à rien de se doucher si c’est pour que je la barbouille de salive juste après. Seulement, je ne peux pas m’en empêcher ! C’est plus fort que moi !

Ses petits bras se referment autour de ma nuque. Elle me sert fort, comprime ma gorge, m’étouffe. Je me laisse faire.

Les deux pattes sont des êtres extraordinaires. J’ai beau vivre avec eux depuis ma naissance, ils continuent de m’impressionner. Ils sont capables de tant de choses. Ils sont aussi effrayants qu’appréciables. Mon amour pour les membres de cette famille n’a pas de limites. Je serais capable de tout pour rester avec eux, capable de tout, pour les rendre heureux.

Je n’aime pas voir La Petite, Le Solitaire ou encore l’Alpha tristes. La gaieté doit régner dans cette maison. Comme quand La Défunte était encore de ce monde… Je me souviens des odeurs alléchantes s’échappant de la cuisine, des rires du Solitaire qui se mêlaient à ceux de l’Alpha et de la Petite. C’était avant que les secrets ne soient dévoilés. Avant que la mort ne frappe cette maison. La Faucheuse a réduit à néant cette famille unie et heureuse, la plongeant dans la douleur.

— Hein, Cowa, il ment, Griffin ?

Ses grands yeux innocents se perdent dans les miens. Je lui donne un grand coup de langue pour la réconforter. Si seulement elle savait l’entière vérité…

Je suis la confidente de chaque membre de cette famille… Ma famille. Combien de fois mon poil a été mouillé par leurs larmes ? Combien de fois, j’ai été serré contre leur poitrine, leurs lèvres me chuchotant leurs plus sombres secrets ? Quand les deux-pattes ne savent plus vers qui aller, ils se tournent vers nous, leurs bêtes, leurs plus fidèles compagnons. Ils savent que nous ressentons énormément de choses. J’irais même jusqu’à dire que notre empathie est bien plus élevée que la leur. Il suffit qu’ils plongent leur regard dans le nôtre pour y trouver toute notre compassion. Tout notre amour… Tout.

Je me souviens notamment d'une révélation. Il y a quelques années, j'ai trouvé la Défunte observant des photos de son fils, le regard mélancolique. Elle m'a alors confié un terrible secret. Aucun membre de la meute n'est au courant : l'Alpha n'est pas le géniteur du Solitaire. Son vrai père, je ne l'ai jamais aimé. Son père, c'est Le Fou.

9
PÈRE ET FILS
Griffin.

Depuis que j'ai retrouvé Betty au *Titty Twister* à moitié à poil, je ne suis plus qu'une boule de nerfs à vif. Je sais très bien ce qu'il s'y est passé et ce qu'elle va devoir faire. J'ai déjà assisté à ces plans foireux. Rares sont les jeunes filles de Livingston qui n'ont pas eu à danser sur la scène du bar du gang. L'avantage, c'est que dorénavant, comme je suis sobre avec les idées bien lucides et la honte me poursuivant comme mon ombre, je vais pouvoir agir. Il faut juste que j'attende le bon moment. J'ai déjà prévenu Jeff de ne plus toucher à ma famille et désormais, Betty en fait partie. Elle travaille pour nous. Avec nous.

Et puis il y a ces marques que j'ai vues sur le corps d'Elizabeth. Des belles cicatrices. Le genre de blessures à mettre plusieurs semaines avant de guérir. J'ai imaginé tout un tas de choses quant à leurs provenances et je suis presque certain qu'elle en a d'autres. Cette fille, je ne l'ai jamais vue en débardeur, en fines bretelles, crop top ou autre connerie du genre qui dévoilerait un tant soit peu la peau de son corps. Les seules parties dénudées que je n'ai jamais vues étant ses jambes et ses avant-bras.

Plus les jours passent, plus j'en apprends sur Elizabeth, et pourtant elle reste une énigme. En fait, on ne sait rien d'elle. Mon père a échangé quelques fois avec ses parents, mais sans plus. Le pire, c'est quand on ose l'interroger sur son passé. Son regard devient plus fuyant et elle élude la question avec grâce ou alors, elle balbutie des mots qu'on ne peut que peiner à comprendre. Alors on finit par la laisser tranquille. Tout le monde a ses secrets, moi le premier, mais j'ai bien peur que les siens soient plus gros qu'on ne se l'imagine. Je le sens, un jour, ça va nous exploser à la tronche sans que nous n'ayons rien vu venir.

— Griffin, viens m'aider s'il te plaît !

Appuyé sur la balustrade du balcon, je baisse les yeux et aperçois mon père qui me hèle depuis l'étable. Ce satané bâtiment n'est toujours pas propre. Tous les ans, c'est la même chose… C'est terriblement chiant. Résigné, je rentre dans ma chambre et me change pour enfiler un pantalon

de travail en coton épais ainsi qu'une chemise. Il a beau faire chaud, je préfère bien me couvrir pour éviter de me blesser.

En descendant, je découvre Grace et Betty attablées dans le salon, en train de jouer à l'un des jeux de société de ma petite sœur. Il faut dire que depuis qu'Elizabeth est là, Grace s'est remise à vivre. Elle ne pleure pratiquement plus et elle est même redevenue aussi chiante qu'avant la mort de notre mère. Je les observe assez longtemps pour que la brune s'en rende compte et lève la tête. Nos regards se croisent un instant et je détourne les yeux. J'enfile mes chaussures à la hâte pour m'éloigner le plus rapidement des deux filles.

J'ai honte de mon comportement de la veille au soir. Je n'ai juste pas pu m'en empêcher. J'étais tellement en colère après le gang. Il va falloir que je m'excuse auprès de Grace. Je soupire et sors, laissant la porte moustiquaire claquer derrière moi.

Dehors, Cowa m'accueille en jappant de plaisir. Cette chienne est folle. J'ai beau la chasser à chaque fois qu'elle vient me voir, elle continue de venir danser autour de moi dès que j'apparais dans son champ de vision. Je lui offre une caresse distraite pour la féliciter de son assiduité. Ça a l'air de lui suffire, car elle retourne s'installer à l'ombre, sur le porche de la maison. Moi, je continue mon chemin vers l'étable.

— Prends le Karcher, il faut juste arroser la chaux, m'annonce mon père alors qu'il prend lui-même un tuyau d'arrosage.

En tant qu'éleveur de vaches à viande bio, on ne peut pas désinfecter n'importe comment notre étable. Tous les ans, on retire la paille qui s'est accumulée durant douze mois puis on karchérise les murs, le couloir principal et les cornadis [4]à l'eau à quatre-vingt-dix degrés. La pression permet d'enlever le surplus de saleté. On désinfecte ensuite le tout à la chaux. Ce foutoir, ça nous prend toujours entre deux et trois semaines. Un vrai calvaire.

— Tu sais ce qu'il lui arrive à la petite Davancour ? me questionne mon père.

— C'est le cousin qui l'a un peu secouée, mais rien de bien méchant, tenté-je de le rassurer.

Je n'ai jamais menti à mon père. Il connaît toutes mes conneries. S'il veut savoir, il n'a qu'à demander. J'ai toujours été honnête et cette qualité, je la tiens de ma mère. C'est elle qui nous a élevés comme ça, Grace et moi.

— Pourquoi il a fait ça ? poursuit-il sans me regarder, arrosant la poudre blanche sur le sol.

— C’est une longue histoire, mais à la soirée de Kim, il a fait un sale coup à Betty qui lui a bien fait comprendre qu’elle n’avait pas apprécié… Il s’est vengé.

— Il lui a fait quoi ?

— Je ne suis pas certain que tu veuilles le savoir.

Il arrête l’eau puis se tourne dans ma direction. Mon père a toujours souffert de la position de son frère. Ici, les Williams sont connus pour deux choses : les histoires de gang pourries de mon oncle et la superbe qualité de la viande bio de mon père.

— Dis-moi. Tu sais très bien que dans tous les cas, je ne pourrais pas intervenir en dehors du Ranch. Mais je peux toujours aider Elizabeth ici… dit-il fermement.

— Très bien, soupiré-je.

Je lui explique en détail le jeu de la bouteille à la soirée. Je lui raconte que Jeff a pissé dans le verre de la Française et qu’elle l’a bien remis à sa place avant de lui jeter son urine au visage.

Lawrence se mord la lèvre pour se retenir de rire, amusé. Il va vite déchanter… Je lui raconte, sans connaître les détails de ce qu’il s’est passé au *Titty Twister*, me basant simplement sur mon propre vécu. Je n’en suis vraiment pas fier.

Lorsque j’ai fini, mon père me sonde de ses yeux bleus, tout amusement ayant disparu des traits de son visage.

— Et toi, tu l’as déjà fait ?

— Non, mais j’ai déjà été présent, soufflé-je en baissant les yeux.

Il soupire et se détourne pour se remettre à travailler. Il est déçu. Incroyablement déçu.

— J’ai arrêté, papa. J’ai quitté le gang pour de bon.

— Je sais, mon fils, je sais… pour le moment. Jusqu’à ce que Steve revienne, murmure-t-il à son tour.

— Papa ?

— Oui ?

— Je suis désolé pour hier soir. Pour Grace. Je n’aurais pas dû me laisser emporter par mes émotions. J’étais juste tellement en colère et tout le bruit qu’elle faisait avec Cowa m’a fait péter les plombs.

— Ce n’est pas à moi que tu dois des excuses Griffin, c’est à ta sœur. Il va vraiment falloir que tu prennes sur toi et que tu fasses des efforts pour te réintégrer à la famille. Comme je te l’ai déjà dit, c’est difficile pour nous… Mais je sais que tu vas y arriver.

On continue de travailler sans un mot de plus. Je crois que c’est la première fois depuis la mort de ma mère que j’ai un moment de confession avec mon père. Certes, ce n’est pas grand-chose, mais c’est déjà mieux que rien. Et pour moi, ça veut tout dire : il ne m’a pas abandonné. Il croit toujours en moi. Et surtout, il m’aime encore.

10
CONFIDENCES
Elizabeth.

J’observe Jeff et sa bande. Le chef dénude mon corps avec l’aide de son couteau, supprimant une à une les attaches de mes vêtements. Cinq paires d’yeux affamés me dévorent du regard. Puis ils m’abandonnent et se replient dans un coin de la pièce, sans quitter des yeux mon corps nu tremblant. C’est alors qu’une femme fait son entrée. Elle s’approche de moi, une aiguille plantée dans le bras et les larmes aux yeux. Elle s’effondre à mes pieds, terrassée par une overdose.

Entre ensuite en scène une première famille dont le mari tombe à la renverse, à côté de la droguée : une crise cardiaque fulgurante l’abat. Le reste de la famille part rejoindre les membres du gang, les yeux rivés sur moi. Trois autres familles dont les visages me sont familiers défilent pour se rendre elles aussi dans le fond du bar. Ils me regardent tous.

Le vieux arrive finalement, son cigare à la bouche et sa ceinture dans une main. Lorsqu’il apparaît, toutes mes cicatrices éclatent, laissant la vie qui m’anime s’écouler par les blessures rouvertes. J’aimerais que ce soit enfin terminé. Je n’arrive plus à respirer, j’ai mal, mon corps me brûle. Mais ce n’est pas fini. Le diable en personne fait maintenant son entrée.

Je me réveille en sursaut et allume ma lampe de chevet. J’ai chaud. Je suis en sueur. Mes joues sont trempées de larmes. Terrorisée, je jette un regard circulaire dans ma chambre. Personne. Je lève mon t-shirt pour être certaine que je ne saigne pas. Je n’ai rien. Je soupire et me lève, sortant dans le couloir pour rejoindre la salle de bain. Je me sers un verre d’eau que je bois d’une traite. Je suis exténuée. Ce cauchemar, je le fais toutes les nuits depuis l’incident avec Jeff.

En retournant vers ma chambre, j’entends du bruit chez Griffin : il vient d’ouvrir sa baie vitrée. Apparemment, je ne suis pas la seule à avoir une vie nocturne. Je décide de sortir sur le balcon à mon tour. Je longe le mur jusqu’au bout et y trouve Griffin. Il est appuyé sur la rambarde, les yeux perdus dans la nuit claire. Une odeur de cigarette vient me chatouiller les narines. Je suis surprise. Je ne l’avais jamais vu fumer jusqu’à maintenant.

— Je m’en grille une quand je passe une bonne journée.

Je tétanise. Comment m’a-t-il entendue arriver ?

— Ça va ? poursuit-il sans daigner me regarder.

— Ouais… soufflé-je.

— T’en veux une ? me demande Griffin.

Il bouge, saisissant le paquet dans la poche arrière de son short, et me le tend. Je prends une cigarette et le briquet qui traîne à l’intérieur de la boîte. Je l’allume et lui rends l’objet.

— Merci.

— T’arrives plus à dormir à cause de l’autre ? Toutes les nuits, je t’entends te lever à la même heure depuis… Jeff, poursuit le fils de Lawrence.

Il me regarde maintenant avec douceur, de mes pieds nus jusqu’à mon visage. Je porte le t-shirt du plus grand de mes frères. Il m’arrive aux cuisses. Dessus, on peut y lire « J’aime les Cévennes ».

— Entre autres oui… dis-je, évasive. Et toi ? Tu vis la nuit ?

— Entre autres… me répond-il sur le même ton, son éternel sourire narquois de retour sur ses lèvres.

J’imagine que lui aussi, il doit faire des cauchemars. Je profite de la noirceur de la nuit pour me perdre dans la contemplation des étoiles.

— Betty ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu vas nous créer des emmerdes ? me questionne-t-il.

— Je ne sais pas. Normalement non. Mais tout peut arriver… murmuré-je, peu certaine.

Je tire sur ma cigarette. Entre mes doigts, le papier crépite et des cendres s’envolent. J’inhale la fumée et ça me fait un bien fou. Je me détends à chaque bouffée, appréciant toujours un peu plus la fraîcheur de la nuit. Griffin a fini de son côté, mais il reste avec moi, silencieux. Il doit très certainement être en train de réfléchir.

— Tu voulais partir de chez toi ou tu as été forcée de t’en aller ? reprend-il.

— Tu poses beaucoup de questions, répliqué-je.

— Réponds.

Je plante mes yeux dans les siens, le cœur serré.

— Les deux.

— Ok.

Je termine lentement afin de profiter de ce moment le plus longtemps possible. Griffin joue bien son rôle. Il passe son temps à se comporter comme un petit con, mais dans le fond, ça se sent qu'il n'en est pas un. Je crois juste qu'il n'arrive pas à gérer ses émotions.

— Bonne nuit, Betty.

— Bonne nuit, Griffin.

Il part sans un regard, contournant son angle de maison pour rejoindre sa chambre. Enfin seule, je me laisse aller. Mes larmes se remettent à couler, intarissables. Des sanglots se mettent à jaillir de ma gorge et je me laisse tomber à même le sol du balcon. Peut-être que tout serait plus facile si j'avais le courage de me balancer par-dessus bord. Le mal de mer, je l'ai depuis des années. Ma vie est un océan en colère depuis que je suis née et si, durant quelque temps il s'était calmé, une nouvelle tempête avait fini par arriver, anéantissant le fin espoir que j'avais eu d'être enfin heureuse.

Des pas feutrés me font lever la tête. Griffin est de retour, pieds nus. Son short a disparu et, comme moi, il porte un t-shirt un peu trop grand pour lui. Dans une main, il tient un verre d'eau, dans l'autre, un paquet de mouchoirs. Il s'assoit à mes côtés et nos épaules se frôlent. Je ne réagis pas.

— Tu veux en parler ?

— Non.

Je renifle, amère. Qu'est-ce qu'il fout là ? Il ne pouvait pas rester dans sa chambre et me laisser tranquille ? Je l'observe se battre avec le sachet qui enveloppe les mouchoirs. Sa poigne, bien trop forte, finit par avoir raison du plastique qu'il déchire. Il me tend un kleenex dont je m'empare en le remerciant.

— Tu veux que je parte ?

— Non.

On reste assis, l'un à côté de l'autre, à observer le mur devant nous. Bientôt, nous sommes rejoints par Cowa qui s'allonge à nos pieds. Je la soupçonne d'avoir réussi à ouvrir ma porte. J'ai surpris plusieurs fois, Grace, en train d'apprendre à la chienne comment abaisser une poignée. J'ai eu beau lui avoir fermement interdit de recommencer, je sais que la petite n'en a rien fait : il n'est pas aisé de dissuader une enfant de six ans.

— Pourquoi t'es pas gentil avec Grace ? demandé-je

— Elle ressemble trop à notre mère. La voir si heureuse comme ça et insouciante, ça me fait trop souffrir, soupire-t-il.

Sa franchise m'étonne. Le silence revient au grand galop et nous nous laissons bercer par le chant des cigales. Jusqu'à ce que j'ose lui parler de l'esquisse de mon premier cauchemar. Celui qui a déclenché cet effet boule de neige. Celui qui a complètement bouleversé ma vie déjà terrible.

— Tu sais, ma mère aussi est morte.

11
TU VEUX JOUER ?
Elizabeth.

Plus d'une semaine après sa demande, je me suis enfin décidée à contacter Kim. Il faut dire que suite à mon entrevue avec Jeff, j'ai été assez refroidie quant à remettre les pieds en dehors de la propriété des Williams. Aujourd'hui, je me sens enfin prête : la nuit dernière, je n'ai pas fait de cauchemars. J'ai interprété ce message comme quoi, je pouvais enfin recommencer à affronter la vie. Attablée dans le salon, avec Grace qui fait du coloriage, je me lance. Je prends mon téléphone et ouvre WhatsApp.

[Elizabeth] : Salut Kim, c'est Elizabeth. Comment tu vas ? Lawrence m'a dit que tu souhaitais que je te donne des cours de français, je suis prête à commencer. Tu veux faire ça quand ?

J'ai à peine le temps de reposer mon portable qu'il vibre dans ma main en émettant un bruit sonore : c'est elle.

[Kim] : Hellooooooo ! Je pète la forme ! On se retrouve cet après-midi chez moi ? Mes parents ont pris la voiture et la mienne est au garage, tu pourras te débrouiller pour venir ? XOXO

[Elizabeth] : Je vais voir ça, je te redis :)

Je soupire. Je vais encore devoir demander à Griffin de me faire le taxi. Résignée, je change de contact sur WhatsApp et envoie un nouveau message.

[Elizabeth] : Est-ce que tu peux me déposer chez Kim tout à l'heure s'il te plaît ?

[Griffin] : Non.

Je grogne en claquant mon téléphone sur la table. Ce sale petit effronté… Il fait ça uniquement pour me rendre folle. Je relève la tête et vois que Grace me regarde, curieuse. Je lui souris et me saisis de son coloriage pour le regarder. Elle s'est appliquée, prenant son temps pour ne pas dépasser des lignes noires du dessin. C'est un beau tracteur, aux mêmes couleurs que celui de son père.

— C'est très beau, Grace ! Tu t'es bien appliquée, bravo ! m'exclamé-je, vraiment fière d'elle.

— C’est pour papa ! Il garde tous mes dessins depuis que je suis toute petite ! m’explique la petite fille.

— Eh bien, tu en as de la chance !

Personne n’a jamais gardé les miens. Je lui ébouriffe les cheveux et lui demande de monter avec moi afin qu’elle s’installe dans ma chambre. Cowa nous a suivies et s’est allongée à côté d’elle.

— Tiens, amuse-toi avec mes bijoux, je reviens tout de suite.

— Ouais ! Trop bien ! J’aime autant les pierres précieuses que les tracteurs !

Je lui souris tendrement puis sors de ma chambre en laissant ma porte entrouverte, au cas où. J’effectue un pas pour traverser le couloir et toque à la porte de Griffin. Personne ne répond. Je recommence, toujours rien. Il commence à sérieusement m’énerver. Prenant mon courage à deux mains, je rentre. Comme la première fois, sa chambre est un bordel sans nom. Des fringues traînent, des paquets de gâteaux et de chips en tout genre sont éparpillés partout. Le point positif : il s’est mis à aérer.

Bien décidée à faire mon boulot de fille au pair jusqu’au bout, je vais chercher une bassine et un sac-poubelle. En revenant, je fourre tous les vêtements que je vois dans ma bassine et tous les détritus dans le sac. Au bout d’une quinzaine de minutes, plus rien ne traîne ni par terre ni sur sa chaise. Je pousse le vice jusqu’à aller faire son lit. Ou pas. Je défais les draps pour les laver eux aussi, puis je sors de sa chambre. En refermant la porte derrière moi, je me retrouve nez à nez avec le fils de Lawrence. Ce dernier me regarde, surpris. Je lui fais un sourire contrit et me redresse comme je peux avec ma bassine pleine à craquer sur la hanche et mon sac-poubelle remplis dans la main.

— Heu… Salut, dis-je.

— Tu sais, tu n’étais pas obligée de nettoyer ma chambre pour que je t’emmène, réplique-t-il en se retenant de rire.

Il pose son épaule contre le mur et croise une jambe sur l’autre, puis fait pareil avec ses bras. La situation a l’air de grandement l’amuser. Pas moi. Je me sens bête. Mais au moins, il n’est pas rentré dans une colère noire comme j’avais pensé qu’il le ferait.

— Ce n’est pas pour ça que je l’ai fait.

— Et c’est pour quoi alors ? continue-t-il en souriant.

Je tente de déglutir, mais ma gorge est sèche. Mes yeux le fuient pour ne pas atteindre à sa pudeur. Le garçon sort tout juste de la douche, une simple

serviette autour de la taille. Ses cheveux sont encore humides et quelques gouttes ont réussi à échapper à l'assaut de sa serviette. Griffin n'est pas du genre à être excessivement musclé. Il est carré d'épaules certes, mais le reste, il ne le doit qu'au travail physique de la ferme. Ses muscles sont finement dessinés sans pour autant être outranciers. Ses bras ne sont pas étriqués dans ses manches et ses cuisses ne remplissent pas ses shorts. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir un V et quelques tablettes apparentes. En réalité, tout ce qui fait sa beauté, ce sont ses yeux gris dissimulés par ses quelques mèches châtains.

— Parce que c'est impossible de vivre dans une telle porcherie ! Et aussi parce que c'est mon travail de faire le ménage dans cette maison ! réponds-je, agacée.

Je me reprends et passe devant lui, le bousculant au passage. À mon grand dam, il n'en a pas fini avec moi, je l'entends me poursuivre dans les escaliers.

— Et qu'est-ce qui te fait dire que je ne suis pas un cochon, Betty ? m'annonce-t-il en riant.

— Tais-toi.

Je sens mes joues s'empourprer à cause de son allusion. Je ne m'arrête pas pour autant et traverse la cuisine jusqu'à la buanderie. Je m'agenouille face à la machine à laver et la remplis avec ses vêtements.

— Tu as pensé à vider mes poches ? me questionne Griffin, plus taquin que jamais.

— Non, répliqué-je sèchement.

— Tu devrais.

Agacée, je me redresse pour lui faire face, un jean dans les mains.

— Très bien, dis-je fermement.

Je plonge ma main dans un premier pli : rien. Je continue jusqu'à arriver aux poches arrières. L'une est vide, mais pas l'autre. J'en sors un petit carré argenté et soupire avant de lui sourire à mon tour. Il veut jouer ? Très bien.

— C'est gentil, j'en avais besoin ! Tu en as dans chacun de tes pantalons ? demandé-je.

Son sourire se fige alors que je me remets à genoux à la recherche d'autres préservatifs.

— Mais c'est à moi ! Tu ne vas pas me les piquer ! Tu n'as qu'à t'en acheter ! s'écrie-t-il, pris au dépourvu.

— Bah si, tu m’as demandé de vider tes poches. Et puis ça coûte cher, tu devrais le savoir… continué-je, tout sourire.

Je relève la tête.

— Au fait, tu as encore de quoi t’habiller dans ton armoire ? Parce que ça fait quand même un bon paquet de linge sale !

— Ta gueule, Davancour, réplique-t-il.

Je pouffe de rire en posant mes trouvailles sur la machine à laver. Le silence s’installe entre nous, pesant. À tel point que je commence à me sentir gênée. Je relève les yeux vers lui, observant son visage à la mâchoire carrée. Cette dernière est contractée. Interloquée, je tente d’aller trouver une réponse dans ses yeux. Ils sont ardents. Un petit peu trop. Mes joues s’empourprent et je baisse le regard, me concentrant sur le lancement de la machine. Derrière moi, j’entends Griffin s’approcher, jusqu’à se plaquer dans mon dos. Mes muscles se contractent et je ferme les yeux. Je peux sentir son souffle dans mes cheveux.

— Je viens juste récupérer ça avant que tu ne me les voles pour de bon… murmure-t-il à mon oreille.

Je rouvre les yeux et le vois attraper les quelques protections que j’ai trouvées dans ses poches. Puis lentement, il recule et part, me laissant seule, avec son linge, et une étrange sensation dans le ventre.

— Betty, on part quand tu veux ! Oh ! Grace est toujours dans ta chambre avec Cowa ! me crie-t-il depuis le premier étage.

Sa porte claque. Moi, je fulmine.

12
SKULLS OF HELL
Elizabeth.

Le trajet en voiture avec Griffin s'est fait comme d'habitude : en silence. En revanche, au lieu de repartir au moment même où je ferme la portière, il arrête sa voiture. Je me contente de l'ignorer et marche vers l'entrée de la maison, appréciant l'allée fleurie qui mène jusqu'à la villa. Je sonne et en attendant que ma future élève vienne m'ouvrir, je me retourne. Il est toujours là, m'observant de ses yeux gris. Je sais très bien ce qu'il fait : il veut s'assurer que je rentre bien chez les Jacobson. Je soupire et me détourne quand j'entends la porte tourner sur ses gonds. Elle laisse apparaître Kim en maillot de bain.

— Enfin ! Viens, viens ! On a plein de trucs à se raconter ! s'exclame l'Américaine.

Elle m'attrape par le bras et me tire à l'intérieur avant de fermer derrière moi.

— Alors, la Française, c'est comment, la vie chez les Williams ? Tu aimes Livingston ? Bon, il y a mieux comme ville, mais on se débrouille pas mal, je trouve ! Tu veux boire quelque chose ? dit-elle en me tirant à travers l'immensité des pièces de sa maison.

— C'est bien. C'est très très bien… Je veux bien un verre d'… commencé-je.

— Tu veux de la limonade ? Notre gouvernante en a fait tout un pichet ce matin, me coupe-t-elle.

— Ça me va, réponds-je rapidement.

Elle me sert un verre, papotant avec moi comme si nous nous connaissions depuis toujours. Je l'écoute, amusée par cette personnalité exubérante et pleine de vie. Elle est rafraîchissante, ça me change un peu du Ranch où la seule autre fille est Grace. Et du haut de six ans, on ne peut pas dire que l'on ait les conversations les plus sérieuses du monde.

— Tu en as mis du temps à me contacter ! Qu'est-ce qui t'a retenue ? Je pensais que tu me snobais, reprend-elle avec autant d'énergie.

Je botte en touche. J'ouvre la bouche puis la referme, les souvenirs assaillant ma mémoire.

— Bon, ce n'est pas grave. Viens, on va à la piscine. Tu as pris un maillot de bain ? Je peux t'en prêter un sinon !

— Je n'ai pas envie de me baigner merci… dis-je simplement.

— Et bronzer ? Tu me diras, tu as déjà la peau plutôt mate ! Bon, tant pis, viens.

On va dehors, où des transats sont installés sous de grands arbres. On s'y installe, allongées face à face.

— Pour les cours de français… reprends-je.

— En fait, je n'en ai pas besoin, mais tu seras quand même payée ne t'inquiète pas. Comme ça, mes parents pensent que je fais quelque chose de censé de mon été. En réalité, c'est juste un prétexte pour te voir plus souvent. Je t'apprécie vraiment ! Et la manière dont tu as envoyé chier Jeff à ma soirée ! Franchement chapeau ! Personne n'a jamais osé faire ça ! dit Kim en riant. Mais c'est parce que tu ne savais pas, j'imagine… finit-elle sur le ton de la confidence.

— Je ne savais pas quoi ? questionné-je, intriguée.

— Jeff, c'est le fils de Steve Williams. Le frère de Lawrence, celui pour qui tu travailles. C'est le chef des *Skulls of Hell*, le petit gang de Livingston. Ils ne sont pas nombreux, mais ils ne rigolent pas… me chuchote-t-elle, les yeux plissés, comme si elle me confiait son plus grand secret.

J'encaisse les informations. Je suis sidérée. J'en ai appris plus en quelques minutes avec cette fille qu'en un mois.

— Aujourd'hui, Steve est en prison. Ce doit être la deuxième ou troisième fois que ça lui arrive. Ils ont tué un gars il y a quelques mois. Je ne sais pas dans quelles circonstances, finit-elle en sirotant sa limonade.

— Ils ? J'espère qu'ils ont tous accompagné Steve derrière les barreaux ?

— Oui, les *Skulls of Hell* comptent à peine une quinzaine de membres. Tous les plus âgés se sont fait arrêter, car ils étaient présents le jour de la fusillade. C'étaient les plus dangereux. Aujourd'hui, les derniers membres actifs sont Jeff et ses acolytes.

Je ne sais même plus quoi dire. J'ai l'impression que ce que Jeff m'a fait subir était un traitement de faveur à côté de l'acte barbare des membres arrêtés. En fait, j'ai même du mal à croire le récit de Kimberley. Lawrence est tellement différent… Comment deux frères ont-ils pu prendre deux directions totalement opposées ? Si j'avais su, je n'aurais très certainement

jamais accepté de travailler pour cette famille. J'ai eu assez d'ennuis comme ça par le passé.

— D'ailleurs, je suis étonnée qu'il ne t'ait pas encore trouvée pour te remonter les bretelles après la honte que tu lui as infligée à ma soirée… À moins que ce ne soit déjà fait ? Il t'a emmenée au *Titty Twister* et t'a demandé de danser pour lui un vendredi soir ? recommence-t-elle. Sans aucun tact.

Ma mâchoire se décroche littéralement. Je n'ai plus qu'à lui dire la vérité.

— Oui… dis-je en baissant les yeux, les joues rouges, honteuse de cet aveu.

— Tu n'as pas à avoir honte, ce n'est pas de ta faute, dit-elle en attrapant mon menton entre ses doigts fins pour me faire relever la tête. Une fois par mois, ils organisent ce petit événement où ils masquent les filles de la ville afin de ne pas dévoiler leur identité. Les clients pensent que nous faisons ça de notre plein gré. Il y a même des paris de lancés et le but est de découvrir qui nous sommes. La réalité est bien plus moche, n'est-ce pas ? finit-elle en grimaçant.

— C'est clair… Du coup toi, tu as déjà dansé pour eux ? la questionné-je.

— Non, pas du tout. Je me suis fait choper il y a un moment. Je ne sais même plus ce que j'ai fait pour mériter ça. Toi et moi, on va se retrouver ensemble pour l'événement du mois prochain. Ils appellent ça le « *Titty's Daughters* ».

— Qu'est-ce qu'ils font quand une fille refuse ? demandé-je sans réellement savoir si je veux entendre la réponse.

— Personne ne sait vraiment. Des rumeurs courent. Je crois que personne n'a jamais dit non.

Je prends une grosse gorgée de mon verre de limonade afin de faire passer la pilule. Kim n'a pas l'air terrorisée plus que ça. Je ne sais pas si je dois me détendre ou au contraire, stresser encore plus, pour nous deux.

— Je dois leur envoyer mes mensurations aujourd'hui, lui annoncé-je.

— Moi aussi.

On se regarde. J'ai l'impression qu'elle perd un peu de sa fougue au fur et à mesure que les secondes passent.

— On devrait peut-être faire ça maintenant… dit-elle.

Je la suis, rentrant à nouveau dans la maison, jusqu'à sa chambre. Elle a une vue imprenable sur les montagnes. Tout un mur de sa chambre n'est

qu’une baie vitrée. Elle a bien évidemment un dressing, une salle de bain privative, et même un jacuzzi dans un coin. Je suis soufflée.

— Allez, en sous-vêtements, ma belle, me presse ma nouvelle amie.

— Non, je vais me débrouiller seule dans la salle de bain, ne t’inquiète pas, réponds-je, prise de court.

— Tu ne peux pas le faire toi-même, ça va fausser la plupart de tes résultats. Allez, j’ai déjà vu une paire de seins et un cul ! dit-elle presque en riant.

Je ne suis pas pudique. Je ne l’ai jamais été. Je n’aime tout simplement pas montrer mon corps marqué par les affres de la vie. Prenant une grande inspiration, je me déshabille. Elle, elle est déjà en maillot, donc ça facilite grandement les choses. Lorsqu’elle me découvre, moi et ma peau zébrée de cicatrices, elle ne dit rien. Je pense qu’elle a lu dans mes yeux que je ne voulais pas m’étaler sur le sujet.

— Lève les bras, Beth, poursuit-elle en souriant, encourageante.

Kim retrouve un peu de son panache. En fait, on dirait presque qu’elle se fiche de la situation. Elle enroule le mètre autour de moi, notant mes mesures sur une feuille. Je fais ensuite pareil pour elle. Puis nous envoyons respectivement nos chiffres sur nos téléphones. Quelques secondes plus tard, nos portables sonnent en même temps.

[Jeff] : Pas mal ! Voici la chorégraphie. Vous n’aurez pas besoin de la barre, c’est réservé aux pros ;).

Je retiens un grognement et regarde Kim qui ne s’est pas démontée et lève les yeux au ciel.

— On sait quoi faire aujourd’hui, n’est-ce pas ? soupire-t-elle.

— Ça n’a pas l’air de t’affecter ? risqué-je.

— Oh si, bien plus que tu ne le crois. Je ne le montre juste pas. Tu apprends ça quand tu mènes une vie de bourgeoise comme la mienne.

Ainsi, j’apprends que Kim descend d’une famille de nobles et que ses parents sont membres de clubs : de gentlemen pour monsieur et de ladies pour madame. À ses seize ans, Kim s’est retrouvée à se pavaner au bal des débutantes afin de faire son entrée officielle à « la cour ». Heureusement, elle n’est pas promise à un prince charmant. Ce qui n’est pas le cas de toutes les filles de son âge.

— Tes parents ne peuvent pas non plus t’aider ? Ils ont l’air influents…

— Mes parents ne savent rien de la vie que je mène. Ils sont trop obnubilés par leurs galas à la con, leur couronne invisible et leurs faux

amis. Mon père pense que je suis encore vierge et ma mère ne songe qu'à me présenter les prétendants les plus friqués du pays. À mes vingt-et-un ans, ils ont même invité le pasteur afin qu'il m'explique que je ne dois offrir ma vertu qu'à l'homme de ma vie. Crois-moi, ils sont loin de se douter que je vais me retrouver à danser sur la scène du Titty-Twister, dit-elle avec hargne.

Kim n'a pas du tout l'air d'apprécier ses parents. Fille unique, aucun membre de sa famille ne s'est jamais occupé d'elle. Seules les gouvernantes ont eu ce privilège. L'absence de ses parents a ensuite été comblée par des cadeaux. J'ai de la peine pour elle. Comme quoi, avoir une famille ne veut pas forcément dire que l'on sera aimé et soutenu.

Nous nous sommes mises dans son salon pour regarder la chorégraphie sur son vidéoprojecteur. La danse est si longue qu'il va nous falloir des heures pour l'apprendre par cœur. Et encore d'autres pour la rendre fluide et légère. Chaque geste est sensuel à outrance. Tout est fait pour mettre en valeur nos corps. Sauf que le mien, je ne l'aime pas. Je me trouve pataude et gauche du haut de mon mètre soixante-trois pour mes soixante-cinq kilos. Pourtant, je ne suis pas grosse. Je suis musclée grâce au travail en extérieur et à l'équitation.

— Je suis désolée, mais je ne peux pas, commencé-je.

— Elizabeth, tu as vu ce qu'ils nous ont fait, ils peuvent faire bien pire.

— Eh bien qu'ils fassent. Je ne peux pas me faire humilier ainsi en public. Même toi tu devrais être d'accord. Ta mère t'utilise déjà pour que le statut de votre famille persiste. Si ça, ça te rend dingue, le fait que des garçons te balancent sur une scène pour te trémousser et se faire du fric sur ton dos devrait te révolter encore plus. Nous ne sommes pas des objets de divertissement.

— Tu n'as pas peur d'eux ? demande-t-elle.

— Si, évidemment. Mais on doit se battre, tu ne crois pas ?

La vérité c'est qu'ils ne peuvent pas faire pire que ce que j'ai déjà vécu.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ?

— On va les prendre à leur propre jeu et leur faire perdre énormément d'argent.

Après des heures à réfléchir sur un éventuel plan d'attaque, nous nous mettons enfin d'accord sur une idée. En partant de chez elle, je me sens plus légère. J'ai un fardeau en moins à porter sur mes épaules. Dorénavant, je

sais à quoi m'attendre et surtout, je ne suis plus seule : maintenant, j'ai Kim pour m'aider à affronter la vie.

13
ROI DE LA FORÊT
Elizabeth.

Je n'arrive pas à croire que ça fait déjà un mois que je suis dans le Montana. Je commence enfin à comprendre le sens de la phrase « le temps est éphémère ». J'ai recommencé à apprécier ma vie au ranch. Je me suis plongée dans le travail à fond, ne sortant de la propriété que pour me rendre chez Kim. On a profité de ces moments ensemble pour apprendre réellement à nous connaître. Elle est devenue une vraie amie. Au premier abord, c'est le genre de fille que l'on va facilement qualifier de hautaine et arrogante. Elle n'en est rien. Kimberley a le cœur sur la main et est toujours là lorsque l'on a besoin d'elle. Elle sait respecter la vie privée des autres et leur espace vital. Une fille en or, je vous le promets.

— Bon, tu es prête ? Ils vont arriver d'une minute à l'autre… me demande Kim.

Je lève les yeux vers elle, pas sereine du tout. J'ai les mains qui tremblent et je suis tendue à l'extrême. Aujourd'hui, c'est le grand jour. Nous sommes devant le portail de Kim, à attendre que les sbires de Jeff viennent nous chercher. Nous avons vu et revu notre plan tout l'après-midi. Nous le connaissons par cœur et tout devrait bien se passer.

— Non, mais on n'a pas le choix, n'est-ce pas ? réponds-je, anxieuse.

— Non. On n'a pas le choix. Ils sont là, dit-elle fermement, comme pour se redonner contenance.

Je tourne la tête vers la provenance d'un bruit de moteur et j'aperçois un gros SUV noir s'approcher. Toutes les vitres sont teintées. Je me tourne vers mon amie, les sourcils froncés.

— C'est une blague ? Ils se croient dans un film ? m'exclamé-je.

— Oui, tu as tout compris… Leur gang est le plus gros cliché que la Terre ait connu. Malheureusement, ils restent dangereux alors… garde tes moqueries pour toi, réplique la blonde, les traits tirés.

Je suis bouche bée. Le véhicule s'arrête devant nous et la portière coulissante s'ouvre sur Matt qui nous demande de monter, tout sourire.

— Alors, mes jolies, vous êtes prêtes à remuer du cul, ce soir ?

— La ferme, Matt, lance Kimberley en montant après moi.

Il explose de rire, accompagné de Zeke qui conduit. Ils ne sont que deux. Il est rare de voir leur petit groupe divisé.

— Tiens, tiens, vous vous êtes sentis assez en sécurité pour vous promener sans votre meute aujourd'hui ? dis-je, acerbe.

— Tu ferais mieux de tenir ta langue, Davancour, si tu ne veux pas qu'on te la coupe, réplique Matt en se tournant vers moi. Tu as déjà été prévenue une fois.

Je me tais et serre les poings. Je me souviens très bien de la menace de Jeff, son couteau si proche de mon visage. Pourtant, j'ai du mal à croire qu'il l'aurait fait.

Le reste du trajet se passe dans le silence. En arrivant au bar, ils nous font entrer par-derrière et nous demandent de les suivre jusqu'à la salle principale. Cette fois, les lumières sont allumées et je peux observer mon environnement à loisir. Il faut dire que le lieu est assez impressionnant. L'entrée donne sur un large bar. Sur la gauche, la pièce s'étend en profondeur, jusqu'à la fameuse scène que j'avais déjà remarquée la dernière fois.

Les rideaux sont ouverts et j'aperçois quelques filles dans les coulisses. Une multitude de tables sont disposées à travers la salle et, parmi elles, les estrades avec une barre de pole dance en leur milieu. Tout est en bois et cuir de couleurs sombres. Des néons sont accrochés aux murs et des projecteurs aux plafonds. Il y a même de quoi enfumer la pièce. L'installation est remarquable, je ne vais pas le nier. Ce doit très certainement être la seule chose dont le gang peut être fier. Cependant, les clients ne doivent pas être dupes. L'endroit a beau être bien agencé et décoré, il n'y a qu'à gratter un peu la couche de vernis et paillettes, pour que les secrets bien sales des *Skulls of Hell* se révèlent…

— Aaaaah ! Vous voilà, les filles ! Allez vous préparer, on ouvre dans trente minutes ! Je vous appellerai quand ce sera votre tour ! Demandez aux *Bunnies* de vous filer une place devant un miroir, nous balance Jeff en passant devant nous.

— Aux quoi ? dis-je en me tournant vers Kim.

— Aux *Bunnies*. Viens, je vais te raconter, souffle-t-elle en m'attrapant par le bras pour que je la suive.

On gravit les marches de la scène puis passe derrière les rideaux. Nous découvrons une vingtaine de filles en train de se préparer pour leur show.

Certaines sont à moitié nues, d'autres le sont totalement.

— Elles, me chuchote mon amie en pointant les filles du doigt, ce sont les *Bunnies*.

Je hoche la tête, intimidée par ces femmes si sûres d'elles.

— C'est vous deux les *Titty's Daughters* ?

On se retourne pour faire face à une femme d'un certain âge. On hoche toutes les deux la tête. Elle nous jauge intensément puis nous fait signe de la suivre. On lui emboîte le pas sans un mot, jusqu'à notre place. Du maquillage à en rendre dingue une youtubeuse beauté a été soigneusement posé sur la table de la coiffeuse. Il y a aussi deux tenues pendues sur chaque chaise. Je soupire de soulagement en m'apercevant que ce sont des bodies. J'avais peur que l'on se retrouve en bikini, ou encore, en monokini devant la foule de spectateurs. Dans tous les cas, je m'étais parée face à cette éventualité : j'avais demandé à Kim de maquiller mon corps pour faire disparaître mes cicatrices. Le fond de teint les avait rendus invisibles.

On s'habille, découvrant la vraie nature de notre costume. J'ai l'impression qu'il a été peint à même notre peau tellement il épouse parfaitement nos formes. À l'avant, le décolleté plongeant s'arrête en pointe juste au-dessus de notre nombril. Dans le dos, l'ouverture va jusqu'à la chute de nos reins. C'est indécent. Je me regarde dans le miroir, intimidée par la fille qui a remplacé mon reflet habituel.

— Ne t'en fais pas Beth, ça va aller. Notre plan est parfait.

Je lève les yeux pour croiser le regard de Kim dans le miroir. Elle est tout aussi tendue que moi et pourtant, elle arrive à sourire. Je me force à faire de même et détache mes cheveux pour les laisser tomber en cascade dans mon dos. On maquille seulement nos lèvres, les peignant d'un rouge carmin. Le haut de notre visage va être recouvert par un masque de lionne, ce qui nous arrange bien.

Nous finissons de nous préparer pour duper tout le monde. Parce que s'il y a bien une chose que nous n'allons pas faire ce soir… C'est bien danser pour cette bande de dégénérés.

— Leur thème est quand même sacrément nul, dit-elle en finissant d'appliquer le rouge sur sa bouche.

— Il est nul, tu veux dire ? continué-je.

On se regarde, un sourire mutin aux lèvres. Je suis vraiment contente qu'elle soit là. Toute seule, je pense que je me serais évanouie avant même d'avoir passé une jambe dans le body.

Les *Bunnies* dansent depuis un bon moment maintenant. Nous, ça fait des heures qu'on attend notre tour. Le temps commence à se faire long et on se demande s'ils ne nous ont pas oubliées. Puis les baffles se mettent à crachoter, la musique n'est plus qu'un fond sonore et la voix de Jeff se fait entendre.

— Aaaah ! Le Roi de la forêt a enfin daigné pointer le bout de son nez ! Accueillez chaleureusement Griffin, nous n'attendions plus que lui pour vous dévoiler nos deux « *Titty's Daughters* » !

Je lève les yeux au ciel puis m'étrangle. Griffin ! Qu'est-ce qu'il fait là ? Je me tourne vers Kim, les yeux exorbités par la surprise.

— C'est quoi ça encore ? lui demandé-je

— Tu ne savais pas ? Griffin fait partie du gang… D'ailleurs, il était présent quand Jeff a ouvert mon chemisier et remonté ma jupe pour voir comment j'étais gaulée… commence-t-elle à m'expliquer.

Je suis estomaquée. Je n'en savais absolument rien. Jamais je ne m'étais doutée de son implication dans le gang. Mes épaules s'affaissent face à cette annonce. Pire encore, je perds pied. À cet instant, je suis incapable de me mettre debout, sur mes talons aiguilles démesurés.

— Ils l'appellent le Roi de la forêt parce qu'il a décidé de se faire tatouer un crâne de cerf dans le dos, poursuit-elle.

Je me traite d'idiote. Comment ai-je fait pour ne jamais voir son tatouage ? Et lui, pourquoi n'a-t-il rien dit ? Ma respiration s'accélère, j'ai l'impression de me noyer avec ce trop-plein d'informations. Mes pensées se bousculent dans ma tête. J'ai l'impression que tout tourne autour de moi.

— Tiens, regarde.

Kim me tend son téléphone où j'y découvre une photo de Jeff, ses acolytes ainsi que Griffin. Ils sont tous de dos, arborant fièrement leurs tatouages de crânes d'animaux : Jeff a un puma, Caleb un requin, Matt un dragon, Zeke un tigre et Griffin un cerf. Étrangement, sur la photo, c'est le seul qui a choisi un herbivore.

— Allez, viens Beth, on a été appelées.

— Je n'arrive pas à croire qu'il était présent quand Jeff t'a agressée et qu'il n'ait rien fait… murmuré-je.

— Ce n'est pas le moment pour en parler. On a quelque chose à faire, viens ! dit-elle, pressée.

Je plante mes yeux dans les siens, effarée. Elle me sourit et attrape ma main pour me traîner jusque sur scène, devant le rideau fermé. J'ai du mal à

la suivre, encore choquée par ce que je viens d’apprendre.

Derrière nous, j’entends les Bunnies se moquer. Je me tourne vers elles, les joues rouges de honte. Kim m’attrape le visage pour que je la regarde, on ne peut plus sérieuse.

— Beth, commence-t-elle, ignore-les. Une lionne ne se retourne jamais lorsqu’une chienne aboie.

— Tu as raison.

Je prends une longue inspiration, oubliant le monde autour de moi : la lumière vient de s’éteindre. Nous avons seulement quelques secondes pour nous éclipser avant que le rideau ne se lève.

On se dépêche. On se faufile dans les coulisses, à l’opposé de ceux par lesquels nous sommes entrées sur scène. La pénombre nous offre assez d’obscurité pour rester dissimulées. Notre mission ? Trouver le disjoncteur. Nous avons eu un mois pour nous préparer. Kim a fait jouer son statut de « fille de descendant de familles fondatrices de la ville » pour avoir accès aux archives de la bibliothèque municipale. On a bien évidemment prétexté un faux projet : celui de faire un mémoire de fin d’études sur l’histoire de la ville. La bibliothécaire n’y a vu que du feu et nous a prêté la clef de la salle des archives pour tout le temps où nous en aurions besoin.

Après des heures de recherche, on a finalement réussi à trouver les plans du *Titty Twister*. Nous avons établi notre arnaque basée sur un élément fondamental : nous ne devions blesser personne. Le plus important pour nous c’est de leur faire perdre énormément d’argent. Quoi de mieux que de faire fuir les clients ?

— Je ne vois absolument pas où nous sommes… râle Kim.

— Tais-toi, on arrive à côté de la cuisine. La cave est juste en face, tu vois la porte ?

— Oui…

On se faufile comme on peut jusqu’à ladite porte que nous ouvrons pour nous engouffrer à l’intérieur.

— Je peux vous aider ?

On se retourne, le souffle court. Évidemment… le cuisinier. Il nous observe, les yeux plissés, sceptique.

— Eh bien… on a une petite faim donc on s’est dit qu’on pouvait aller piquer deux ou trois petites choses dans la cave, commencé-je, la voix tremblante.

— Il n’y a rien à grailler en bas. Personne n’a accès à l’arrière du bâtiment. Sauf si vous êtes accompagnées par un membre du gang. En l’occurrence, vous êtes seules, donc vous n’avez rien à faire là. D’autant plus que vos visages ne me disent rien. Vous cherchez quoi ? grogne-t-il, menaçant.

Kim commence à se rapprocher de lui et pénètre dans la cuisine sans se poser de question.

— On vient de te le dire, on a faim. C’est où la bouffe alors ? lâche-t-elle en furetant.

— Je vais appeler…

La poêle s’abat sur le crâne du cuisinier dans un bruit sourd. Je regarde mon amie avec de gros yeux.

— Kim ! On avait dit pas de violence ! m’exclamé-je, choquée.

— C’était soit ça, soit on se retrouvait dans de beaux draps. Allez, à la cave maintenant !

Elle me pousse vers notre destination. Je manque de me tordre la cheville en faisant demi-tour sur moi-même. On se précipite dans les escaliers que la porte ouverte a dévoilés, allant aussi vite que nos talons nous le permettent.

— C’est ça ! Là-bas ! On a réussi, m’exclamé-je ! en pointant du doigt le carré en plastique du tableau électrique.

J’attrape la main de Kim pour me donner du courage. Nous sommes proches de notre but : le Graal est devant nous. Je ricane en apercevant la clef sur la serrure. Quels idiots ! Tant mieux pour nous, tant pis pour eux ! Je ne regarde même pas les petits interrupteurs, je me jette directement sur le gros.

— Bon, t’es prête ? demandé-je à ma comparse.

— Vas-y.

J’abaisse le levier d’un coup franc et toutes les lumières s’éteignent, ne laissant plus que les panneaux « sortie de secours » faire leur boulot : éclairer faiblement la nouvelle obscurité ambiante. À l’étage, des fracas et des cris nous parviennent.

— Tiens, coupe les fils !

Elle me fourre une pince dans les mains. Je ne réfléchis pas beaucoup plus longtemps, l’euphorie de la réussite m’empêchant de réfléchir correctement. Je coupe quelques fils au hasard.

— Tu as trouvé ça où ?

— Sur la table là-bas, en descendant. Allez, on s’en va !

On remonte à l’étage après que j’ai remis la pince dans la boîte à outils et décidons de nous cacher dans le placard à balais le temps que l’émeute se calme.

— Attends, je reviens…

Je n’ai pas le temps de l’empêcher de s’en aller. Kim ressort et, quelques secondes plus tard, l’alarme incendie se déclenche. À son retour, je ne peux m’empêcher de rire : elle est trempée de la tête aux pieds.

— Tu es folle ! lui annoncé-je.

— Tu ne le savais pas encore ?

— Et dire qu’on ne devait que couper le jus…

— On s’en fout, ces enfoirés le méritent. Ils méritent même bien pire !

Des pas se rapprochant nous font taire.

— LA FERME BANDE DE VAURIENS !

Je reconnais la voix de Jeff. Il est furieux.

— Alors maintenant on va monter au club house. Faire en sorte que les pompiers et la police ne déboulent pas ici et on va discuter de l’avenir de ces deux pétasses, poursuit-il.

— On ne sait même pas si ce sont elles… avance l’un des autres garçons.

— Ah oui ? Tu veux parier tes couilles, crétin ?

— Heu, pourquoi John il est par terre ?

— Putain… Emmenez-le. On va aller l’allonger dans une chambre à l’étage.

Leurs voix se font de moins en moins fortes au fur et à mesure qu’ils s’éloignent. J’ai le cœur qui tambourine fort contre ma poitrine. Allaient-ils réellement oser faire quelque chose contre nous ?

On reste une bonne vingtaine de minutes dans notre boîte avant de prendre le risque d’en sortir. Discrètes, on va droit à la porte de derrière. J’enclenche la poignée et pousse la porte, mais rien n’y fait : le battant ne tourne pas sur ses gonds.

— La porte est coincée, chuchoté-je.

— Comment ça ? Laisse-moi essayer.

— Elle est bloquée, je te dis…

Malgré tout, à son tour, Kim essaye : l’échec est cuisant. Bien évidemment, en tant qu’amatrices que nous sommes, nous n’avons jamais évoqué cet éventuel petit problème.

14
CHIENS DE FAÏENCES
Griffin.

Ce soir, c'est le grand événement du mois au *Titty Twister*. J'ai un haut-le-cœur en pensant à Betty et Kim. Elles doivent être complètement terrorisées les pauvres… Je ferme les yeux et serre les poings en repensant à comment j'ai laissé Jeff arracher les fringues de cette pauvre fille. Je suis vraiment un connard fini. Je ne vaux pas mieux que les autres membres de ce gang pourri. Au moins, mon cousin n'a pas essayé de me contacter pour que je vienne. J'ai l'espoir qu'il ait enfin compris que je n'ai réellement plus envie de les avoir dans ma vie.

En début d'après-midi, je suis allé déposer Betty chez Kim. J'ai dû faire semblant de ne rien savoir. Elle ne m'a rien confié, soulignant ainsi le fait que toute cette histoire n'est pas mes affaires. Soit. Pourtant, je ne vais pas pouvoir rester sans rien faire. J'avais prévenu Jeff de ne pas la toucher et il n'en avait rien fait. Rien qu'à cette idée, j'ai envie d'aller le trouver pour l'étriper. Ce que je vais faire. Je dois juste attendre encore un peu. Je ne veux pas arriver avant la fin de leur numéro. Il est hors de question que j'assiste à ce spectacle. Je n'ai plus qu'à ronger mon frein et à me calmer.

Il est minuit quand je me gare sur le parking du bar. En sortant de la voiture, je lisse mon t-shirt gris un peu trop grand et remonte mon jean. Je n'ai aucune dégaine, mais pour ce que j'ai à faire, je n'en ai rien à carrer.

Je pousse la porte du bar et pénètre dans la tanière des *Skulls of Hell*. L'odeur de sueur et d'alcool me prend à la gorge et mes oreilles sont assaillies par le public sifflant les filles. J'ignore la scène et me dirige vers le barman. Ce dernier me connaît bien et n'a pas besoin d'entendre ma commande pour me servir une bière. On s'échange un sourire entendu et je file slalomer entre les hommes venus admirer les formes alléchantes des danseuses. Au départ, ce monde m'a plu. J'ai bien dû m'envoyer en l'air avec les trois-quarts des employées de la boîte. Et tout ça gratuitement. J'ai carrément abusé de mes droits, me comportant comme un petit roi pour qui tout est permis. J'ai bu à en oublier quel jour on était. Je me suis défoncé au point d'être stone durant une éternité. Le but ? Ne pas me souvenir du

passé, du présent ni de penser au futur. Je me suis égaré du droit chemin sans penser aux conséquences de mes actes et aujourd'hui j'en suis là… À tenter de me dépêtrer de tout ce merdier dans lequel je me suis fourré.

Je ne supporte plus cet endroit. Je ne supporte plus mon cousin, ses larbins… En fait, je ne supporte plus cette vie de débauché. C'est pour ça que je suis parti.

— Aaaah ! Le Roi de la forêt a enfin daigné pointer le bout de son nez ! Accueillez chaleureusement Griffin, nous n'attendions plus que lui pour vous dévoiler nos deux « *Titty's Daughters* » !

Je m'arrête net. Il n'a pas osé faire ça… Ce salopard de Jeff m'a attendu pour que j'assiste au spectacle de Kim et Betty. Il savait que j'allais venir. Il me connaît trop bien. Ce mec est un putain de sournois. Une rage noire m'envahit, me prend aux tripes. Je me mords la lèvre inférieure en fermant les yeux et serrant les poings. Dire que j'ai fait exprès d'arriver en retard pour louper leur numéro…

Les gens se mettent à m'approcher pour me prendre dans leurs bras ou me serrer la main. Je les repousse : qu'ils aillent se faire foutre. Personne ne sait que je ne fais plus partie du gang. Jeff essaye de taire cette information dans l'espoir de me récupérer avant le retour de Steve. Ce connard va m'entendre…

Mon cousin ne tarde pas à apparaître sur scène pour annoncer le début du spectacle. Je le fusille du regard. Il est torse nu afin que tous puissent admirer le crâne de loup qui recouvre son dos. Tous les membres du gang en ont un, chaque squelette différant en fonction de l'animal choisi.

Putain, en y repensant, jamais je n'aurais dû faire le mien… J'ai choisi le crâne d'un cerf qui a encore ses bois. Le tatoueur s'est démené. Il est splendide. Malheureusement, il représente une partie de ma vie bien triste et sombre.

— J'invite toutes les *Bunnies* à retourner dans les coulisses pour faire place à nos deux déesses de la savane. Allez, dépêchons les filles ! continuent de crachoter les enceintes.

Je soupire. Franchement, leur petite mafia, c'est une blague à part entière. Elle est inspirée des plus gros gangs du monde entier, mais pas que… Steve s'est enfilé chaque série ou film basé sur des histoires de clans armés jusqu'aux dents. Sa préférée étant de loin « *Sons of Anarchy* ». D'ailleurs, il a poussé le vice jusqu'à s'acheter une Harley-Davidson.

Je me souviens, quand on était jeunes, avec Jeff, on était complètement ébahis face aux histoires de Steve. On avait d'ailleurs qu'une envie : devenir assez grands pour prendre part à la vie des *Skulls of Hell*. Aujourd'hui, le gang est la risée du Montana et des États voisins. D'ailleurs, nous ne faisons tellement pas peur aux mafias des villes voisines qu'elles nous laissent tranquilles… C'est pour dire.

Je lève les yeux en entendant les *Bunnies* s'enfuir en gloussant. C'est le nom qu'ils ont donné à leurs filles. Ce soir, elles sont habillées de rayures noires et blanches, de taches brunes sur fond jaune, elles portent des cornes et des oreilles ainsi que des queues. Blasé, je porte mes doigts à l'arête de mon nez pour la pincer. Dites-moi que je rêve, putain…

Déjà qu'avec Steve aux commandes, les thèmes de ces soirées n'étaient pas sensationnels, mais alors avec Jeff comme leader, c'est un désastre.

— Mesdames et Messieurs, veuillez applaudir bien fort les lionnes de Livingston !

Je lève les yeux vers la scène pour voir le rideau se lever. Toutes les lumières s'éteignent. Lorsqu'elles se rallument, je fronce les sourcils : la scène est vide. Les spectateurs commencent à chuchoter entre eux. Encore quelques secondes avant qu'ils ne réclament leur pognon investi dans les paris sur les identités des filles. Jeff devient tout pâle, il ne maîtrise absolument pas la situation. J'en aurai bien ri, mais je me demande où ont bien pu passer Kim et Elizabeth. La musique finit par être coupée, puis c'est absolument toutes les lumières qui lâchent, nous plongeant dans le noir. Les clients alcoolisés grondent leur mécontentement. Je me fais bousculer. Quelques bagarres éclatent. D'autres, angoissés par la situation qui dérape, tentent de sortir le plus vite possible.

Le coup de théâtre finit par arriver : l'alarme incendie. Les extincteurs à eau installés au plafond s'activent et la salle entière se fait arroser. Tout le monde se met à s'époumoner en se ruant vers les sorties de secours. Je me lance dans la foule et au lieu de suivre le courant, je le remonte, jusqu'à l'arrière du bar. Je sais parfaitement bien que ce n'est pas un exercice, mais je sais aussi qu'il n'y a pas le feu. Je soupçonne fortement les deux filles d'être à l'origine de tout ce foutoir.

Je monte à l'étage où se trouve le club house. Tout est en bois. Au milieu de la salle trônent un baby-foot et un billard. Sur les murs, des crânes d'animaux de toutes sortes sont exposés. Il y a également nos photos. Tout

est trempé, Jeff aussi. Tandis qu'il m'observe, le regard noir, installé dans un fauteuil en cuir, je m'approche.

— C'était le thème « mousson dans la savane » ce soir ? lancé-je en ricanant.

— Ta gueule ! réplique-t-il sèchement. Qu'est-ce que tu fous là d'ailleurs ? Je croyais que tu ne voulais plus rien avoir à faire avec nous ?

— Tu te demandes vraiment ce que je fais là ? Tu n'as même pas une petite idée ?

— C'est pour la brunette c'est ça ? sourit-il. Tu sais très bien ce qu'il se passe quand on nous manque de respect.

Il joue avec son couteau, ne me regardant plus, comme si toute la situation commençait à le saouler.

— Pas que. La prochaine fois que tu vois ton père, je veux que tu lui dises que j'aimerai sortir du gang et que pendant son absence, je vais stopper toute activité avec vous, lancé-je fermement.

Il lève enfin les yeux vers moi.

— Tu sais que ça ne va pas du tout passer, ricane-t-il.

— Tant que ton père n'est pas là, je ne suis pas là, c'est aussi simple que ça. Quand il reviendra, on discutera de mon cas. Quant à Elizabeth…

Sans prévenir, je me jette sur lui et écrase mon poing sur son nez. Il en lâche son couteau. Le sang gicle partout. Avant que je puisse lui porter un autre coup, des paires de bras m'assaillent de toutes parts pour me forcer à reculer.

— Jeff, quand t'as un chien de garde aussi bon que moi, meilleur que tous tes petits cons de larbins réunis. Meilleur que toi-même, tâche de ne pas l'énerver. Parce que ça, mon pote, c'est que le début. La prochaine fois que j'arrive à te coincer, seul… Ce sera ta fête, lui dis-je en grondant, yeux dans les yeux, jusqu'à ce qu'il baisse les siens.

Je me libère de l'emprise de mes anciens camarades et, sans un mot de plus, je redescends. J'essuie mon visage et mes avant-bras sur mon t-shirt tout en marchant vers les coulisses : les filles sont peut-être toujours là, planquées quelque part. Tout est mouillé. L'eau n'a rien épargné. J'avance dans l'obscurité grâce aux lumières vertes des sorties de secours. Des voix m'attirent jusqu'à la porte qui donne dans la ruelle derrière le bar.

— Elle est bloquée, je te dis…

— Fais chier… on ne peut pas sortir par l'autre porte on va se faire chopper !

— Poussez-vous, dis-je.

Kim et Betty sursautent en se retournant et me regardent, ahuries.

— Allez, poussez-vous, je veux autant me casser d'ici que vous.

Elles obéissent et se décalent, les yeux rivés aux traînées de sang que j'ai sur le visage et les bras. M'essuyer n'a fait qu'empirer les choses. J'enfonce la porte d'un coup d'épaule : elle a toujours été capricieuse. Une fois ouverte, je m'engouffre dehors. La fraîcheur de la nuit me fait un bien fou. J'effectue quelques pas avant de jeter un coup d'œil aux filles. Agacé par leur lenteur, je les attrape par le bras et les pousse devant moi. Foutus talons de merde.

— Vous avez tout ce qu'il vous faut ? Oui ? Non ? Tant pis, je vous ramènerai ça une prochaine fois. Go, on marche, droit devant ! poursuis-je, agacé.

Je les pousse encore. Je ne suis pas garé loin. Malgré l'obscurité ambiante, j'arrive à deviner leurs courbes. Je ne peux m'empêcher de les observer. Les deux filles ont des morphologies complètement différentes : Kim est grande, élancée, sans une once de gras sur son corps « parfait » selon les standards de la société. Elle pourrait facilement poser pour tous ces magazines à la con. Betty, quant à elle, est toute en formes. Les talons la grandissent indéniablement, remontent ses fesses musclées pour accentuer la chute de ses reins. Ses cheveux sont lâchés dans son dos, bien plus bouclés que d'habitude. Elle est renversante. Je remarque qu'elle n'a pas une seule cicatrice. Ni sur les cuisses, ni sur les bras, ni dans le dos. Pourtant, je n'ai pas rêvé la dernière fois, lorsque je l'ai récupéré au bar après son humiliation. Même qu'elle m'avait demandé de m'occuper de mon cul quand j'avais eu la désobligeance de demander ce que c'était. Je déglutis et détourne les yeux.

Je les laisse s'installer dans ma caisse et démarre. Je dépose d'abord Kim chez elle, puis je roule jusque chez nous.

— Ça va ?

— Oui.

Je l'observe intensément. Je suis tellement en colère. Contre elle et sa prise de risque. Contre Jeff, le gang et leur connerie titanesque. Contre mon père qui l'a fait venir jusqu'ici. Elle aurait dû rester en France, auprès des siens.

On rentre et monte en silence. Elle pénètre dans sa chambre, moi dans la mienne. Quelle vie de con !

15
LA FUITE
Griffin.

Les jours passent et Betty ne m'adresse plus la parole. Pourquoi ? Je n'en sais foutrement rien. Je dois admettre que ça commence à me prendre la tête. Elle fuit mon regard quand j'entre dans la même pièce qu'elle. Même plus que ça, elle me fuit tout court.

Son mutisme ne peut être percé que par mon père ou Grace. Avec eux en revanche, elle reste le même éternel rayon de soleil. Elle sourit, parle, rit. Je pourrais essayer de chercher à comprendre pourquoi elle se comporte ainsi avec moi. Je pourrais, mais je préfère ne rien en faire. J'irais même jusqu'à dire que c'est mieux comme ça, au moins, je n'ai plus besoin de m'occuper d'elle ou bien d'exécuter ses requêtes à la con.

Énervé, je sors de ma chambre et descends. Grace et Betty sont dans le salon. Je leur lance un regard en me dirigeant vers la porte d'entrée. La Française me jette un coup d'œil furtif et reporte toute son attention sur les dessins qu'elles sont en train de faire. Je retiens un grognement et laisse la porte-moustiquaire claquer derrière moi. Quelle conne ! Et moi, quel con à lui accorder autant d'importance.

Il faut que je fasse quelque chose qui va me permettre de me vider la tête. Je réfléchis rapidement, regardant autour de moi, jusqu'à poser les yeux sur ma bagnole poussiéreuse. Voilà qui fera l'affaire. Je monte dedans pour aller la garer sur le côté de la maison, là où se trouve le tuyau d'arrosage. Je vais également chercher l'aspirateur Le soleil a entamé sa lente descente lorsque j'ai enfin terminé. J'ai briqué mon pick-up à fond, recommençant encore et encore, jusqu'à ce qu'il n'y est plus une seule trace de saleté, à l'extérieur comme à l'intérieur. Du revers de mon poignet, je viens essuyer la sueur qui perle sur mon front. Fier de mon travail, je vais ranger le matériel à sa place puis enroule le tuyau d'arrosage afin de pouvoir le remettre sur son socle.

— Enlève ton t-shirt.

Je tressaille. Betty. Je ne l'ai pas entendue sortir de la maison. Je souffle fort, pose le tuyau puis j'attrape le bas de mon t-shirt trempé par la sueur et

l'eau. Je l'ôte en le faisant passer par-dessus ma tête. Je lui dévoile le symbole de ma lâcheté : le fameux crâne de cerf, flanqué de l'inscription « *Skulls of Hell* ». J'avais également demandé au tatoueur de rajouter quelques fleurs et oiseaux.

Ce tatouage, c'est la débauche peinte à même ma peau : l'alcool, la drogue et la mort.... Mais c'est aussi la honte, la douleur et la perte de ma mère enracinée dans mon être. J'en avais été fier. Je m'étais souvent baladé torse nu, affichant mon appartenance dans toute la ville.

Durant un temps, ça m'avait suffi pour oublier ou tout du moins à atténuer les sentiments de souffrance qui m'habitaient. Et puis ça n'avait plus été assez. J'ai alors pris part aux magouilles de mon oncle et de son fils. J'ai réalisé des tâches toutes plus horribles les unes que les autres. Je pensais enfin être devenu bon à quelque chose, mais la vérité m'a rattrapé et j'ai réalisé à quel point j'étais tombé bien bas. Sauf que je n'ai pas réussi à me relever. Je n'en ai pas eu la force. Alors j'ai continué. Jusqu'à ce que je me fasse choper et que je me retrouve au poste de police. Deux fois.

Ses doigts frais sur ma peau chaude me surprennent, m'arrachant un léger sursaut.

— Pourquoi un cerf ? me questionne-t-elle.

Je ne lui demande pas comment elle sait ce qu'elle avance. Kim y est sans doute pour quelque chose. Je soupire.

— Je ne sais pas trop. Je trouve cet animal majestueux et puis c'est le roi de la forêt. C'est aussi un symbole de la régénération de la vie. J'ai sans doute pensé qu'en me le faisant tatouer, il allait m'aider à revivre, expliqué-je.

Les sillons frais qu'elle laisse sur moi retracent le dessin fait à l'encre, parcourant chaque courbe dans mon dos.

— Il est beau. Pourquoi les roses et les oiseaux ? poursuit-elle.

— C'étaient les fleurs préférées de ma mère et elle avait une passion pour les oiseaux.

Au final, ce tatouage, il m'a aussi permis de garder un morceau de ma mère avec moi. Je serre les dents et les poings, fermant les yeux pour ne pas me laisser aller. Je ne veux pas pleurer devant elle. Je préfère garder mes larmes pour plus tard.

— Pourquoi tu n'as rien fait quand Jeff a arraché les vêtements de Kim ?

— Ça ne te regarde pas, réponds-je plus sèchement.

Brusquement, je me retourne, la foudroyant du regard. Elle empiète un peu trop sur ma vie privée. D'autant plus que je ne vois pas pourquoi je dois lui faire la causette alors qu'elle m'a ignoré pendant des jours.

— Et toi, pourquoi tu m'évites ? dis-je en reprenant le dessus.

— Parce que je voulais être sûre que tu n'étais pas un prédateur, comme eux, lâche-t-elle en plantant ses yeux dans les miens.

Je m'approche d'elle, un grondement résonnant dans le fond de ma gorge. C'est la goutte de trop. Celle qui fait déborder mon vase de colère.

Je la bouscule avec mon épaule en partant, la plantant dans la cour. Je me dirige droit vers l'écurie et attrape le matériel de Rhys. Le hongre[5], en m'entendant arriver, tourne sa tête dans ma direction. J'ouvre la porte de son box et le selle à la vitesse de l'éclair. Je ne prends pas le temps de flatter son encolure. Encore moins de le brosser. Quelques minutes plus tard, je m'enfuis au grand galop vers la montagne, les larmes ruisselant sur mon visage. Je me sens vide.

Je ne suis rien. Même pas un con ou une merde. Je suis aussi insignifiant que de la poussière. Je ne sers qu'à semer la discorde et la détresse sur mon passage. Je suis bien trop perdu dans l'océan de ma souffrance, à tel point que je ne suis pas certain de pouvoir sortir la tête de l'eau un jour.

16
L'INVITATION
Elizabeth.

— Elizabeth ! Tu es là ?

La voix de Lawrence résonne dans toute la maison. Je frémis et sors de ma chambre.

— Oui ! Je descends !

D'un pas rapide, je traverse le couloir et dévale les escaliers. Grace se jette sur moi pour enlacer mes jambes, ravie de me voir. Avec douceur, je passe une main dans ses boucles blondes.

— Elizabeth, avec Grace et Cowa nous allons partir vendredi dans l'après-midi pour aller rendre visite à mes parents. Nous serons de retour dimanche soir. Ça ira pour te débrouiller ? me demande-t-il en souriant.

J'arrête de respirer et me retiens de grincer des dents. À la place, j'offre un sourire qui se veut rassurant à Lawrence.

— Oui, ça ira. Ne vous en faites pas pour moi. Vos parents habitent loin ?

— Un peu, ils vivent dans la capitale, à Helena. Quant à Griffin et bien, ne t'en occupe pas. Fais ta vie, repose-toi et amuse-toi surtout ! Si jamais tu quittes la maison, ferme à clef. Je vais juste te demander de ne pas utiliser les voitures, elles ne sont pas assurées pour que tu puisses les conduire et la police ne rigole pas avec ça…

J'acquiesce. N'importe comment, stressée comme je suis au volant, je ne vais pas prendre le risque de rouler seule sur des routes que je ne connais pas !

— Ça va vous faire du bien à tous les deux, hein Grace ? Des petites vacances ! Qu'est-ce que tu en penses ! dis-je à l'intention de l'enfant toujours collée contre mes jambes.

— Oui ! s'exclame-t-elle, ravie.

— Bon et bien, je vais retourner travailler. Je vous laisse à vos affaires les filles, à plus tard ! lance Lawrence.

Il s'en va après un dernier sourire, nous laissant seules avec le silence pesant de la maison. Je baisse les yeux vers la petite qui m'observe. Bientôt, la moustiquaire de l'entrée claque de nouveau. Je sursaute, me redressant

vivement, le cœur au bord des lèvres, espérant qu'il soit revenu. Mais ce n'est que Cowa qui vient se joindre à nous pour un câlin groupé. Je m'agenouille pour les serrer toutes les deux très fort dans mes bras.

— Raconte-moi tout, comment c'était avec ton poney Jack ? soufflé-je, ma bouche écrasée contre le crâne de l'enfant.

— C'était chouette ! Est-ce que je peux jouer avec Cowa sur le porche ?

— Oui, bien sûr, allons-y !

Je suis la chienne et la petite dehors. Je m'assois dans l'une des chaises à bascule pour garder un œil sur elles. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de mon week-end ? Je n'ai absolument pas envie de rester seule ici. Mes pensées s'envolent vers Kim. Peut-être qu'elle accepterait de m'héberger chez elle ? Décidée, je prends mon téléphone.

[Elizabeth] : Salut Kimy ! Je suis seule et libre comme l'air de vendredi après-midi jusqu'à dimanche soir, tu serais dispo pour qu'on passe du temps ensemble ?

J'envoie puis éteins l'écran de mon portable. Mes pensées dérivent vers Griffin. Cela fait maintenant plusieurs jours qu'il est parti. Je le soupçonne d'être revenu la nuit où il s'est enfui pour récupérer quelques affaires dans sa chambre. J'ai entendu le parquet du couloir grincer et la porte de sa chambre s'ouvrir avant d'être claquée brutalement tandis que les pas repartaient dans l'autre sens. Depuis, il ne donne plus aucun signe de vie.

Lawrence dit qu'il ne faut pas s'inquiéter. J'aimerais avoir sa force tranquille et sa patience. Grace m'a raconté que ce n'était pas la première fois que son frère disparaissait sans un mot. Une fois, il est même parti un mois. Personne ne s'est inquiété : apparemment, son père sait où il se terre. Ce garçon est comme un chat : il va et vient.

Je vis son départ comme une leçon. Moi qui pensais n'avoir vu en ce garçon qu'un simple colocataire de vie… Je m'étais lourdement trompée. Griffin avait réussi à se faire une place dans ma tête de la plus subtile des manières. Si auparavant, je ne m'en étais pas rendu compte, aujourd'hui la vérité est bien lourde à gérer.

J'ai commencé à l'apprécier au-delà des limites que je m'étais fixées. Assez pour me demander s'il va bien où qu'il se trouve. Pourtant, Griffin n'est toujours pas mon ami. L'agacement qu'il génère chez moi continue même en son absence. Je n'ai qu'à penser à son sourire narquois pour que mes dents se serrent. Et malgré tout, il y a ce petit quelque chose qui me titille le cœur. C'est cette immense souffrance chez lui qui me pousse à

m'attacher. Je sais ce que ça fait de perdre quelqu'un. Je sais ce que ça fait de se sentir abandonné par les siens. Je sais ce que ça fait de se sentir seul au monde.

Seulement Griffin a la chance d'avoir encore une famille : un père et une sœur. Ces derniers l'aiment inconditionnellement malgré tout ce qu'il a pu faire ou dire. Ça se voit dans leurs yeux. Alors pourquoi tant d'acharnement contre lui-même ? Pourquoi s'infliger une telle punition en se récusant de la sorte ? J'avais bien compris qu'il n'aimait pas la solitude. Sinon il n'aurait jamais rejoint le gang familial, il se serait tout simplement volatilisé dans la nature, comme il sait si bien le faire.

À la place, il a agi comme un animal grégaire blessé. Il est resté non loin du troupeau, en attendant que le grand méchant vienne le cueillir. Ce que les prédateurs n'ont pas attendu de faire. Sauf qu'au lieu de l'achever, ils lui ont offert un pacte avec le diable : Steve. Tatoué d'un crâne de bouc dans le dos, il en est la réincarnation suprême. Du moins, c'est ce qu'il se raconte. Lui, il a dû mettre les doigts assez régulièrement dans la prise en étant plus jeune… Parce qu'il faut y mettre du sien pour avoir autant de fils qui se touchent là-haut.

Mon téléphone vibre dans ma main, me tirant de ma rêverie : c'est Kim.

[Kim] : Hello ! Alors, je ne suis pas vraiment disponible puisque j'ai un plan, mais peut-être que ça peut t'intéresser ?

[Elizabeth] : Dis toujours.

[Kim] : Tous les ans, il y a une sorte de gros rassemblement à Hebgen Lake. Ça commence vendredi soir et se termine lundi matin, mais on peut partir avant, bien évidemment ! C'est un genre de fête, tu veux venir ?

L'idée est alléchante. Elle tombe parfaitement à pic même ! Rien de mieux pour oublier les récents événements. Sauf que je ne peux pas. J'imagine déjà les autres me dévisageant, chuchotant dans mon dos à propos de mon passé gravé à même mon corps. D'ailleurs, j'en ai tellement eu honte toute ma vie que je n'ai jamais porté un seul maillot de bain. Je ne sais même pas nager. En fait, je n'aime même pas l'eau. Il serait donc dommage de me rendre là-bas pour ne pas réussir à en profiter.

Armée de mes doigts, je lui réponds.

[Elizabeth] : Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

[Kim] : Allez, on ira t'acheter de quoi te couvrir si c'est ça qui t'inquiète.

Kim est la deuxième à avoir côtoyé mes cicatrices de près. Et elle n'a posé aucune question malgré la curiosité qui avait habité son regard. Mon

amie a toujours respecté mon silence vis-à-vis de mon passé. Elle ne sait que le strict minimum et c’est suffisant. Je ne suis pas encore prête à m’épancher plus sur les malheurs de ma vie. Je ne suis pas certaine de pouvoir supporter son regard plein de pitié et de compassion. Ni les larmes d’émotions qui pourraient éventuellement finir par naître à la fin de mon discours. Je n’aurais jamais la force d’affronter tout ça.

Je sais très bien que je ne vais pas avoir le dernier mot face à Kim. Je vais beau trouver n’importe quelle excuse, elle saura que ce n’est ni plus, ni moins, que de la mauvaise foi. Résignée, je lui envoie un dernier message.

[Elizabeth] : Au moindre problème, ce sera de ta faute !

[Kim] : Ne t’inquiète pas, j’endosserai toutes les responsabilités !

C’est si facile à dire… Ne pas s’en faire. Ne pas s’inquiéter. Vivre sa vie. Je vais alors suivre le conseil de Lawrence et embrasser les opportunités qui s’offrent à moi.

17
HEBGEN LAKE
Elizabeth.

Après deux longues heures de route, Kimberley gare enfin son van familial sur un parking déjà bondé. Dehors, différentes musiques me parviennent aux oreilles. Les voitures sont nombreuses et continuent d'arriver. Je ne sais plus où donner de la tête. J'ai l'impression qu'il y a déjà un millier de jeunes sur place. Je n'ai aucune idée de ce dans quoi je viens de m'embarquer. Je tourne la tête vers mon amie et je crois qu'elle y lit mon désarroi.

— Rhoooo, mais arrête de t'en faire, Beth. Tout va bien se passer. On va s'installer avant de faire quoi que ce soit… Sinon on risque de le regretter, me sourit-elle.

Elle passe à l'arrière de notre véhicule et ouvre la tente de toit. Je la laisse faire, observant chacun de ses gestes. C'est moi qui vais dormir en haut : Kim préfère le lit du bas. Ça ne me dérange pas. Nous avons fait le plein de provisions sur la route : nouilles instantanées, gâteaux, chips… De quoi garder la ligne. J'ai insisté pour que nous achetions au moins quelques fruits.

— Allez, viens te changer, on va tester ton super maillot de bain comme ça ! Et puis on t'a trouvé une excellente excuse si jamais on te pose des questions sur les manches longues, tu te souviens ? Alors, souris !

Je lève les yeux au ciel et la rejoins. J'ai l'impression d'être une petite fille dont la mère tente de la motiver. J'ouvre mon sac et en sors mon dernier achat : un maillot une pièce avec des manches longues et un dos couvert. Kim a insisté pour que je prenne le modèle avec un décolleté vertigineux, m'arrivant jusqu'au ventre. J'ai rechigné jusqu'à ce qu'elle me dise que si je ne le prenais pas, elle me l'achèterait. Ne souhaitant pas qu'elle gaspille son argent, j'ai fini par céder. Je n'irai pas jusqu'à dire que je n'aime pas ce maillot. Il est magnifique avec sa couleur jaune. Je ne suis juste pas certaine de la femme que je suis en train de devenir. Je n'ai jamais autant exploré ma féminité que depuis que je côtoie cette fille. Je monte jusque sur mon lit et me change, enfilant par-dessus le maillot une jupe à

fleurs m'arrivant aux chevilles et ouverte sur les côtés. Lorsque je redescends, Kim est prête avec son bikini et cette exacte même jupe accrochée à sa taille.

— Oui, je la trouvais tellement jolie que je suis retournée l'acheter… Et puis comme ça, on est habillées presque pareil ! C'est chouette non ? Allez, viens, allons nous chercher à boire ! Le but, c'est quand même d'être bourrée pendant trois jours non ?

— Mouais… Personne ne s'est jamais noyé ?

— Non, jamais ! Il y a des agents qui nous surveillent ne t'inquiète pas !

On sort et la chaleur nous écrase. J'abaisse immédiatement mes lunettes de soleil sur mon nez et remonte mon épaisse crinière en un chignon haut. Bon, peut-être que j'irai mettre les pieds dans l'eau finalement…

Nous suivons les panneaux qui indiquent les buvettes. Nous marchons sur des centaines de mètres, longeant le lac, jusqu'à ce que nous arrivions dans une forêt où tout un tas de stands a été installé. Les queues aux buvettes ont l'air de s'éterniser.

— Pourquoi on a ramené notre propre alcool si on ne le boit pas ? demandé-je en me tournant vers mon amie.

— C'est pour le soir. Je n'aime pas trop faire la queue la nuit. Et en journée, je connais le gars qui sert. Tiens, viens voir ! s'exclame-t-elle en m'attrapant par le bras pour que je la suive.

On se dirige vers une buvette et Kim passe de l'autre côté du bar. Elle saute littéralement sur le barman, un blond aux yeux sombres. Il est mignon avec ses mèches retombant devant ses yeux et ses deux fossettes autour des lèvres, marquant un sourire aux dents parfaites. Il est grand, dépassant mon amie d'au moins une bonne tête et demie.

— Thomas, je te présente Elizabeth, elle est française ! lui lance Kim en me pointant du doigt.

— Salut ! répond-il, une main autour de la taille de mon amie.

— Salut, répliqué-je, légèrement intimidée.

Je les laisse discuter un peu et m'éloigne de quelques pas pour apprécier le paysage. Le lac est magnifique, miroitant sous le soleil. Des centaines de jeunes se baignent, font du paddle ou encore du jet-ski. Dans les bois, des tentes ont été dressées. Elles éclosent au fur et à mesure, tels des champignons, donnant une allure très moderne et colorée à cette forêt centenaire.

— On va s’installer sur la plage ? Thomas nous rejoindra plus tard, à la fin de son boulot, m’informe Kim.

Sortie de mon observation, je prends le verre qu’elle me tend et lui emboîte le pas jusqu’au bord du lac. On installe nos serviettes sur le sable chaud et je commence à siroter mon cocktail. Je ne sens absolument pas le goût de l’alcool avec tout le sucre.

— Qu’est-ce que c’est ? demandé-je.

— Je ne sais pas trop à vrai dire. Une spécialité de Thomas. C’est fait avec du rhum, je crois… C’est bon, hein ?

— Oui, c’est pas mal du tout !

On s’échange un sourire. Je commence enfin à me dérider un peu et me laisse porter par la musique et les rires.

— Dis, je ne t’ai pas demandé, mais tu sais si Griffin vient ? s’enquit-elle.

— Non, aucune idée. Ça fait un moment qu’il est parti.

— Il n’a jamais loupé ce week-end, il va bien finir par apparaître.

— Hé bien, je n’espère pas, lâché-je, sèchement.

Kim sait très bien que je n’ai toujours pas digéré le fait qu’il parte plusieurs jours, sans rien dire à personne. Je trouve cette attitude tellement lâche. S’il n’est pas capable de se confronter à ses propres erreurs et à sa propre souffrance, comment va-t-il pouvoir continuer à avancer dans la vie ?

Nous papotons de tout et de rien tandis que l’astre solaire poursuit sa course inlassablement. Je me sens bien, assise sur le sable, à discuter. J’en oublie beaucoup de choses. Mes pensées négatives s’envolent avec la brise légère, mes épaules se détendent et l’espoir d’être, un jour heureuse, refait surface.

Nous finissons par ôter nos jupes et allons goûter l’eau du lac. Je m’avance jusqu’à ce que les vaguelettes viennent lécher ma taille. Je n’irai pas au-delà, ayant trop peur de me noyer. Kim a déjà plongé et sort la tête de l’eau un peu plus loin, un sourire éclatant sur son visage fin. Ses yeux sont incroyables avec le reflet de l’eau et du soleil.

— Allez, viens Beth ! Détends-toi, t’es chiante… soupire-t-elle, exaspérée par mon attitude résignée.

— Toi, viens ! Faut que je t’avoue quelque chose… soufflé-je sur le ton de la confidence.

Elle se rapproche jusqu'à ce que seuls quelques centimètres nous séparent.

— Quoi encore ? Ne me dis pas que tu ne sais pas nager…

— Je ne sais pas nager.

— Putain Beth !

Elle m'observe et finit par exploser de rire. Je ne vois pas ce qu'il y a d'amusant, mais je ne peux m'empêcher de l'imiter. Nos éclats de voix s'élèvent dans l'air, puissants et clairs.

— Tu ne finiras jamais de me surprendre… dit-elle en se calmant. Bon, tant pis, tu ne sais pas ce que tu rates ! Après, on peut aussi aller te chercher des brassards ou un gilet de sauvetage si tu veux ? ajoute-t-elle en pouffant.

Je lui réponds en l'éclaboussant. Cette fille n'a honte de rien ! Une bataille d'eau s'ensuit et nous recommençons à rire. Des pas précipités dans notre direction nous font stopper juste à temps pour apercevoir Thomas plonger vers nous. Il réussit le plus beau plat que je n'ai jamais vu jusqu'alors. Le bruit que fait son ventre au contact de l'eau me fait grimacer. Il ne tarde pas à émerger entre nous deux, un grand sourire étendant ses lèvres, fier de sa connerie.

— Ça va ? m'enquis-je auprès de lui.

— Oui, les plats sont ma spécialité ! Même pas mal ! répond-il la mâchoire serrée.

Son ventre n'a pas l'air de tenir le même discours. À chaque seconde qui passe, il devient de plus en plus rouge.

— Alors mesdemoiselles ? Vous avez apprécié vos cocktails ? Je vous en ai apporté une bouteille chacune, j'ai mis ça sur vos serviettes, annonce-t-il.

— Tu gères Thomas ! s'exclame Kim.

Mon amie lui saute au cou pour lui claquer un bisou sonore sur la joue. Je le remercie, les joues roses de plaisir.

— Bon, je sors moi, j'ai eu ma dose d'eau pour la journée !

— À tout à l'heure ! me répondent-ils à l'unisson.

Je leur fais un signe de la main en rejoignant le bord. Je retourne m'asseoir à notre place pour les observer s'amuser à se balancer dans l'eau. Je ne peux m'empêcher de sourire face à ce retour en enfance. Je me gorge de leur bonheur en espérant pouvoir combler mon vide intérieur. Peut-être que si tout s'était bien passé avec les sorties scolaires à la piscine, je n'aurais pas eu cette relation avec l'eau. Je frissonne rien qu'en repensant au maître-nageur en train de me balancer dans le grand bassin alors que je

ne savais pas nager. Ou encore lorsqu'il me courait après dans l'espoir de réussir à me faire rentrer dans l'eau, là où j'avais pied. Si j'avais appris à nager et à montrer mon corps dans un maillot de bain, je n'en serais pas là, assise sur le banc de touche, à tenter de me cacher aux yeux du monde. Malheureusement, les premiers parents que j'ai eus ont préféré de loin me laisser avec ma peur de l'eau et les derniers n'ont songé qu'à cacher les violences que j'avais subies plutôt que de les dévoiler au grand jour. Il est bien plus facile de garder les tabous secrets, de ne pas révéler la face cachée de certains foyers.

18
LES BRÛLURES DU DIABLE
Elizabeth.

Deuxième jour. Continuité de la beuverie d'hier. J'ai mal au crâne et pourtant, je ne m'arrête pas. Je commence à comprendre pourquoi les alcooliques boivent. L'éthanol atténue les sens, rend tout plus flou, assomme. Il permet de dormir d'une traite sans se réveiller. Sans cauchemars.

La soirée est déjà bien entamée en ce samedi de fête. Nous avons veillé jusque tôt ce matin et nous nous sommes levées bien après l'heure du déjeuner. Je me sens fatiguée et j'ai mal aux jambes d'avoir trop dansé. Nous nous sommes amusées comme des folles Kim et moi. J'ai appris à connaître Thomas qui est un chouette type. Tout comme sa bande de copains. Nous avons joué, chanté, dansé. Je les ai regardés se baigner à minuit. La folie pure. L'insouciance de la jeunesse. La beauté du monde. C'est ce que la journée d'hier m'a inspiré.

— Au fait, petite Française, pourquoi tu gardes tes manches longues ? Tu n'as pas chaud habillée comme ça ? me demande Thomas dont les pupilles sont dilatées par tous les cocktails qu'il a avalés.

— Non, je n'ai pas chaud, c'est une habitude à prendre. J'ai eu des vilains coups de soleil dans le dos plus jeune, brûlure au troisième degré… Depuis je m'expose beaucoup moins, réponds-je en souriant.

Je suis gênée de mentir. Très gênée, mais c'est mieux ainsi. Cette vérité cachée est bien plus belle que la véritable histoire.

— La vache… Tu ne t'es pas loupée ! s'exclame l'un de ses amis dont je n'ai pas retenu le nom.

Je hausse les épaules et la conversation reprend son cours, les boissons trouvent leur chemin jusqu'aux bouches avides. Les idées se dissipent, se font moins nettes, la musique devient plus forte… Nous sommes assis autour d'un feu de camp. J'admire les flammes, perdue dans mes pensées. Je me demande si c'est avec ces mêmes flammes que le diable m'a brûlé les ailes. Je reprends une gorgée de limonade magique. Celle-ci est plus

chargée que celle de la veille. Elle me brûle la gorge, me rappelant à quel point, je suis toujours putain de vivante.

— Je reviens, je vais aux toilettes…

Je me lève et manque de m’écrouler dans le sable. Je ne sais plus combien de verres ou de bouteilles j’ai ingurgités aujourd’hui. Thomas vient à ma rescousse, enroulant son bras autour de ma taille pour me maintenir debout.

— Je t’accompagne sinon tu ne vas jamais y arriver… Allez viens !

— Prends soin d’elle, Thomas, je ne te quitte pas des yeux ! lui lance Kim, mi-sérieuse, mi-amusée.

— Rhooo tu me connais !

Moi, je ne suis déjà plus là, je divague, loin, très loin. Je me sens marcher, on s’enfonce dans les bois jusqu’aux toilettes sèches qui ont été installées là pour le week-end. Il me fait entrer et referme la porte derrière moi. C’est avec beaucoup de difficulté que je retire mon maillot de bain et ma jupe. Le temps passe et Thomas s’inquiète dehors. Je me rhabille tant bien que mal et sors après avoir mis du gel hydroalcoolique sur mes mains. Je lui tombe littéralement dans les bras, incapable de tenir plus longtemps sur mes jambes.

— Ça va, Betty ?

Je fronce les sourcils et pose mes iris noisette sur lui. Betty ? Griffin ? Je plisse les yeux, sondant ce visage qui ne lui ressemble pas. Je vois tellement flou aussi… Sa main vient dégager des mèches de cheveux de mon visage, me les coinçant derrière les oreilles. Nos regards se rencontrent, pupilles dilatées dans pupilles dilatées. Je me perds dans cet abîme sombre sans même savoir si je vais pouvoir en sortir. Je me laisse complètement absorber par le précipice de désir présent dans ses prunelles. Je me fais happer comme une feuille dans un courant d’air. Je ne peux même pas y résister.

Je le tire à moi et pose mes lèvres sur les siennes. Elles sont douces et chaudes. Avenantes. Elles viennent découvrir ma bouche chastement, sans voracité. Ses mains se posent sur mes épaules, dans un geste sécurisant. Puis l’une se met à descendre, glissant sur mon dos pour s’arrêter à la chute de mes reins. Il en profite pour m’attirer à lui un peu plus, jusqu’à ce que nos corps entrent en contact. Je ferme les yeux, me laissant bercer par cette étreinte pleine de douceur. Ses lèvres finissent par me lâcher, me laissant pantelante.

— Ça va ?

— Oui… murmuré-je.

Il reprend notre échange, avec plus d'audace et de fermeté. Cette fois, c'est sa langue qui part à l'aventure, forçant le passage de mes lèvres pour aller rencontrer la mienne. La danse se fait charnelle. Ses mains me serrent de plus belle et je sens ses muscles se contracter, grisé par notre échange. Ses doigts encore sur mon épaule remontent jusqu'à mon visage, m'attirant toujours plus contre sa bouche. Nos hanches se rencontrent, son autre main me lâche pour remonter dans mon dos, jusqu'en haut de mon maillot qu'il commence à faire descendre sur mes épaules. Je ne réalise pas vraiment, trop absorbée par notre baiser. Ce n'est que lorsque ses doigts viennent caresser ma peau abîmée que mon sang se glace. Ses caresses deviennent alors aussi ardentes qu'un feu de forêt. Tout mon corps s'embrase de douleur. Je commence à suffoquer et je recule, haletante. Je cherche un quelconque souffle au fond de mes poumons, mais il ne vient pas.

— Elizabeth ? Qu'est-ce qu'il y a ? Je t'ai fait mal ? Je suis désolé, s'inquiète Thomas en remettant mes manches en place.

Il me scrute tandis que je trébuche. Il m'attrape par les poignets afin que je ne m'écroule pas. Je sais qu'il ne me veut pas de mal pourtant, la petite fille en moi hurle de peur. Terrorisée, je m'arrache à sa poigne et fais demi-tour pour mettre le plus d'espace entre lui et moi. Je peux encore sentir la prise de ses doigts sur mes avant-bras. Je marche dans le noir, vers le parking où se trouve le van. Je ne m'arrête pas. Mon téléphone se met à sonner dans ma poche, mais je l'éteins. Tout à coup, je comprends mieux Griffin et son envie de s'absenter. J'ai besoin de couper avec le monde entier, de me retrouver seule, avec moi-même. J'ai besoin de faire le point sur mes démons.

Lorsque j'arrive sur le parking, la première chose que je remarque, c'est ce fameux pick-up vert sapin garé juste à côté de notre maison roulante. Je serre les poings et les dents. J'espère sincèrement pour lui qu'il n'a pas osé me faire cet affront.

Je m'approche de sa voiture et regarde à l'intérieur. Personne.

— Betty ?

Je fais volte-face, furieuse, et envoie mon poing dans l'air. Je fais mouche, il s'écrase sur son visage, je ne sais trop où. Ça m'est égal. Je ne m'arrête pas pour autant, me rapprochant de lui jusqu'à marteler son torse de mes mains serrées.

— T'es qu'un connard, Griffin Williams ! Tu les as abandonnés ! Tu m'as abandonnée ! Tu n'as pas le droit de te volatiliser comme ça dans la nature ! T'es qu'un lâche ! hurlé-je.

— Doucement, tu vas te faire mal Betty… Doucement… tente-t-il pour me calmer.

— Arrête de me dire quoi faire alors que toi-même, tu n'endosses pas tes putains de responsabilités ! continué-je sans écouter un seul mot provenant de sa bouche.

— Betty, arrête…

Ses grands bras finissent par se refermer sur moi. Il me sert contre lui et ma tête vient d'elle-même se nicher dans le creux de son cou. Mes larmes ne tardent pas, dévalant mes joues pour aller glisser sur sa peau.

— Quelqu'un t'a fait du mal ?

— Non, reniflé-je.

— Alors pourquoi tu pleures ?

— Parce que je suis comme toi. Je suis cassée. J'ai mal. Je souffre. J'en ai marre… Je suis tellement fatiguée, Griffin…

Il ne me répond pas. Je ne me suis jamais confiée sur mon ressenti. Même pas à mes parents. À personne. J'ai toujours éludé les questions, menti ou esquivées en donnant des semi-vérités. J'en ai assez de faire semblant.

— Tu veux que je te ramène à la maison ?

— Non.

— Tu veux y retourner ?

— Oui.

— Ok.

Je me détache de lui et sèche mes larmes, le regard fuyant.

— Tu as un très joli maillot. Ça te va bien, le jaune, dit-il en passant une main dans ses cheveux, le regard fuyant, gêné.

— Merci.

Je souris, contente qu'il change de sujet. J'ai toujours le cœur en vrac, mais j'arrive à faire semblant. Je suis devenue une véritable professionnelle à ce petit jeu.

— Tu m'emmènes ?

Je le prends par le bras afin de m'aider à tenir debout et nous nous mettons en route, en silence. Même si j'ai du mal à me l'avouer, je suis

contente qu’il soit revenu. D’un côté, je me sens plus apaisée : je n’ai plus à m’inquiéter pour qui que ce soit.

En arrivant au feu de camp, mes yeux accrochent ceux de Thomas. Je lâche le bras de Griffin et lui fais un signe de tête pour qu’il me suive. On s’éloigne un peu sous le regard intrigué du fils de Lawrence.

— Je suis désolée… commencé-je.

— Non, non Beth, ne le sois pas, je n’aurais pas dû répondre à ton baiser alors que tu étais ivre à ce point. Ce n’était pas le bon moment.

— Ce n’est pas que ça… Mais… merci pour ta douceur. Tu es quelqu’un de bien, je crois.

Je lui souris et il fait de même.

— Allez, ma belle, c’est sans rancune ! Allons rejoindre les autres avant qu’ils ne se demandent ce qu’on mijote !

Je suis immensément soulagée. J’avais peur qu’il ait mal pris ma réaction et que j’en entende parler jusqu’à la fin de ma vie, mais pas du tout. Je vais m’asseoir entre Kim et Griffin, me collant à mon amie.

— Je te raconterais tout plus tard… lui promets-je en lui chuchotant à l’oreille.

Car oui, en plus d’être une excellente amie, Kim s’est aussi révélée être la meilleure des confidentes.

19
AUX AURORES
Griffin.

J'accuse tous ses coups sans déchanter. Mon nez me fait un mal de chien et je sens un liquide chaud se mettre à couler sur mes lèvres. L'hémoglobine glisse jusqu'à mon menton, dégageant une odeur métallique. Je ne dis rien. J'encaisse. Chaque mot équivaut à un coup de lame dans le cœur. Elle vise juste. À chaque fois. Elle retourne avec une dextérité déconcertante le couteau dans la plaie.

Je me réveille en sursaut dans la benne de mon pick-up. Je fronce les sourcils, réalisant que j'ai dormi à la belle étoile. Je finis par hausser les épaules en bâillant ouvertement : ce n'est pas la première fois que ça m'arrive.

Étrangement, tout est calme dehors. Je me redresse et balaye du regard les centaines de voitures garées. Quelques jeunes sont en train de vadrouiller en silence. Brusquement, tous les événements de la veille me reviennent en tête et mon cœur explose. Je grimace de douleur et porte une main à mon nez. Heureusement, il n'est pas cassé. Je n'ai pas saigné hier soir quand j'ai reçu le poing de Betty en pleine face. Le sang, ce n'était que dans mon rêve.

J'enfile mes pompes et saute sur le sol à l'arrière de ma caisse. Les mains dans les poches, je m'éloigne du parking, droit vers la plage. En arrivant sur le sable, je marche jusqu'au bord de l'eau. Tout est incroyablement silencieux. Une épaisse brume survole le lac. Il ne manque plus que le lever du soleil pour chasser le gris du ciel. Le paysage est magnifique. Dommage que tous les ans nous venons le saccager pendant trois jours. La nature d'Hebgen Lake devient alors une vraie poubelle. Jusqu'à ce que la municipalité envoie ses employés pour tout nettoyer… Les pauvres.

— Salut.

Je tressaille, mais ne me retourne pas. Elle a toujours un don pour apparaître aux mauvais moments…

— Salut, répondis-je.

Comme si l’astre solaire avait entendu mes pensées, il décide de prendre son envol, nous offrant un magnifique spectacle.

— Je suis désolée pour hier soir.

— Arrête de t’excuser Betty. Ça arrive à tout le monde de péter les plombs. On n’a juste pas la même manière de le faire.

Cette fois-ci, je me tourne vers elle. Elle est encore vêtue de son maillot jaune et de sa jupe à fleurs, ses yeux rivés sur l’horizon. On dirait Esmeralda avec ses boucles brunes lâchées dans son dos. Je déglutis, repensant à son odeur fleurie alors qu’elle était dans mes bras.

— Tu restes aujourd’hui ? me demande-t-elle.

— Oui.

— Tu me ramènes ce soir ? poursuit-elle, incertaine.

— Oui.

— Griffin ?

— Quoi ?

— Me laisse pas tomber.

Enfin, elle m’offre son visage et nos yeux se rencontrent. Je ne comprends pas trop ce qu’elle entend par « ne pas la laisser tomber ». Je devrais lui répondre que sa vie, ce n’est pas mes affaires. Que je m’en fiche d’elle. J’ouvre la bouche pour le faire, mais je n’y arrive pas. Je lis tant de détresse dans son regard que ça me coupe le sifflet. Je retiens un soupir, exaspéré par moi-même et hoche la tête.

— Ok, Betty. Je ne te laisserai pas tomber.

Elle ne me demande pas de le lui promettre et je lui en suis reconnaissant. Les promesses sont futiles. Elles font plus de mal que de bien. Il faut toujours les utiliser avec parcimonie. Ne le faire que lorsque l’on est absolument sûr et certain que nous pourrons les tenir. Autrement, mieux vaut fermer sa gueule et laisser le temps agir.

— Dis-moi, ça fait combien de temps que tu te trimballes dans cette tenue petite souillon ? lui dis-je en changeant littéralement de sujet.

Mon sourire narquois retrouve sa place alors que je la pique. Je vois ses yeux s’agrandir et, à son tour, ses lèvres s’étendent.

— Depuis que je suis arrivée… L’odeur n’a pas eu l’air de te déranger hier soir pourtant, répond-elle sur le même ton que moi.

— J’aime quand ça sent fort… Je suis un homme de la campagne, les bêtes, ça me connaît…

Je la vois se mordre la lèvre tandis que ses yeux reprennent vie. Voilà qui est bien mieux.

— Et quel genre de bête je suis, espèce de vagabond ! s'écrie-t-elle en venant me pousser doucement.

— Mmh… t'es un petit fauve ! Mignon, mais dangereux !

On explose de rire face à nos conneries. Ouais, cette nana, c'est définitivement une lionne. Une lionne des montagnes même, une puma. Souple, à l'apparence douce, belle et furtive. Je suis même certain que lorsqu'elle se sent en danger, elle ne doit pas hésiter à montrer les crocs.

— Bon allez, le spectacle est fini et j'ai la dalle. On va remonter manger un morceau… J'ai amené de la brioche aux pépites de chocolat, annoncé-je, retrouvant un peu de mon sérieux.

— Cool ! Depuis quand tu penses au petit déjeuner ? pouffe-t-elle.

Je grogne et la pousse devant moi afin qu'elle se taise. Mais elle n'en fait rien, continuant à me taquiner en sautillant, sa jupe volant autour de ses petites jambes. Au moins, elle a retrouvé sa joie de vivre. C'est donc une mission accomplie pour moi.

20
TITANIC
Griffin.

La vie a repris son cours comme si de rien n'était après le week-end à Hebgen Lake. Mon père, Grace et Cowa sont rentrés de leur périple chez mes grands-parents. Betty et moi avons retrouvé notre éternelle distance. C'est comme s'il ne s'était jamais rien passé. Que je ne m'étais jamais enfui. Personne n'a rien dit à ce propos… Nous avons juste échangé des civilités. Tût les douleurs. La routine s'est réinstallée et nous avons laissé le temps nous filer entre les doigts.

La fin du mois de juillet a toujours annoncé le plus grand événement annuel de l'État : *The Montana State Fair*. Pour mon père, c'est le moment de l'année tant attendu où il peut présenter à l'entièreté du pays la qualité de sa viande bio et surtout… Tenter de vendre son plus beau taureau pour la saison de rodéo. Il est le seul à proposer des bêtes élevées en bio et il est rare qu'il parvienne à faire partir ses mâles. Ils sont considérés comme étant trop faibles comparés aux autres, qui ont bouffé du maïs OGM toute leur vie.

Cependant, ça ne l'a pas empêché de continuer à croire en lui, affinant d'année en année son élevage, jusqu'à avoir des bêtes immenses aux longues cornes et aux muscles apparents. C'est toute l'histoire de sa vie, sa passion. Je l'admire énormément pour ça.

Cette année, le taureau que nous allons présenter est le plus bel animal que l'élevage n'a jamais eu. Du haut de son mètre soixante au garrot, la bête, entièrement rousse, fait presque neuf cents kilos de muscles.

— Griffin, viens m'aider à faire monter les vaches dans le camion s'il te plaît !

Malgré tous les événements passés, je ne peux m'empêcher de ressentir une excitation certaine. Elle a envahi tout mon corps, ravivant chacune de mes cellules. J'ai incroyablement hâte d'y être.

Le camion a été positionné en face de l'ouverture du parc où cinq vaches, les plus belles, ont été mises en attente. Avec mon père, on ouvre la porte arrière du véhicule que l'on pose sans délicatesse sur le sol. On installe des

barrières pour éviter que les demoiselles à corne ne sautent sur les côtés. J'entre dans le paddock, me mettant derrière les animaux tandis que mon père ouvre la barrière.

— Allez ! crié-je.

Je tape dans mes mains avec force et les vaches se mettent en route nonchalamment, gravissant la plateforme pour aller s'installer au fond du camion dans un nuage de poussière.

— Bien joué, fiston. Ce sera moins évident avec Titanic, me félicite mon père, un grand sourire rayonnant sur son visage.

Je me mets à rire, jetant un coup d'œil au monstre. Si pour le moment, il a l'air paisible, les yeux mi-clos, au fond de son enclos, ça ne va pas durer. Nous n'avons jamais torturé cette bête, mais nous n'avons pas non plus fait en sorte qu'il soit habitué à l'homme. Bien au contraire.

Le deuxième camion est approché, conduit par John, l'un des employés. On reproduit les mêmes gestes, abaissant la porte puis installant des barrières. Cette fois-ci, on les double et on les attache bien plus fermement. Titanic nous observe dorénavant d'un œil mauvais, appréciant peu qu'on vienne le déranger dans sa sieste matinale.

— Tu fais attention Griffin… s'inquiète mon père alors que je suis en train d'enjamber la barrière.

— Oui papa… tu sais bien que j'ai déjà fait du rodéo… Titanic a beau être énorme, il ne me fait pas peur, soupiré-je en levant les yeux au ciel.

J'ai gagné quelques trophées qui ont fait la fierté de ma famille. Au bout de quelques années, j'ai délaissé ce sport, le trouvant bien trop dangereux pour ce que c'est. Ce qui ne m'empêche pas, de temps à autre, de remonter sur une vachette pour m'amuser.

La porte moustiquaire qui claque contre le chambranle me fait tourner la tête en direction de la maison. Betty et Grace sont en train de terminer de charger la voiture avec les caissettes de viande congelée. Je crois bien que les filles sont aussi excitées que moi. Je leur fais un signe de la main, ce qui fait froncer les sourcils de la Française et plisser les yeux de ma petite sœur. Elles me répondent timidement, peu certaines de savoir comment réagir à mon trop-plein d'engouement. Je ne leur en veux pas.

Je saute dans le sable de l'enclos du taureau roux. Ce dernier ne me quitte pas des yeux, ronflant d'énervement et frappant le sol du sabot. Oui, il est incroyablement contrarié. Derrière lui, le portail s'ouvre, mais il ne bronche pas, toute son attention rivée sur moi. Je respire lentement, me mouvant le

plus doucement possible. L'animal ne va pas tarder à charger avec toute la hargne du monde. Je le fais tourner sur lui-même, jusqu'à ce que le camion se trouve dans mon dos et donc, en face du taureau. C'est le moment que je choisis pour l'exciter. Je me mets à bouger, lançant mes bras dans tous les sens et criant. Titanic ne se fait pas prier et s'élance, la tête baissée, ses cornes en avant, prêt à m'embrocher s'il en a l'occasion. Je me mets à courir, bondissant dans le camion pour qu'il y monte à ma suite. Arrivé au bout, je saute par la porte avant et referme derrière moi. Lawrence a également clos le battant arrière. Le taureau, furieux, bouge dans tous les sens, faisant tanguer le véhicule dans un bruit sourd.

— Voilà qui est fait ! Merci Griffin. Va préparer tes affaires, je m'occupe de faire monter les chevaux dans le van.

— De rien, papa !

Il me fait un sourire que je lui rends timidement. C'est étrange cette sensation de normalité qui se réinstalle. Comme si la foire était le déclic dont nous avions tous besoin pour nous rapprocher naturellement.

Je me détourne pour rentrer. Les filles ont disparu et je les soupçonne d'être, elles-mêmes, en train de finir leurs bagages. Je monte dans ma chambre où mes vêtements sont à moitié fourrés dans un sac de voyage. J'y entasse le reste qui traîne sur mon lit : les festivités s'étendent sur toute la semaine. Mon père s'est fait attribuer une petite maison, comportant deux chambres. Il est prévu que les filles dorment ensemble dans l'une et les garçons, dans l'autre.

— Depuis quand Griffin Williams déborde d'énergie et de bonne humeur ?

Je sursaute et me tourne vers l'entrée de ma chambre. Betty est dans l'embrasure, les bras croisés. Elle m'observe de son regard printanier, un fin sourire s'étendant sur ses lèvres rosées. Je ferme mon sac, la laissant poireauter quelques secondes, puis me retourne pour lui faire face, armé du sourire en coin qu'elle déteste tant.

— Je pensais que tu avais saisi… Mon truc, ce sont les taureaux, répliqué-je.

Son front se plisse alors qu'elle tente de comprendre le double sens de ma phrase. Je ne la quitte pas des yeux, admirant avec plaisir ses joues s'empourprer alors que sa bouche s'ouvre et se ferme.

— Oh… je… je n'avais pas compris, balbutie-t-elle.

J’explose de rire face à sa tête décomposée. Je ne peux m’empêcher de me rapprocher d’elle afin de la déstabiliser encore plus.

— Je déconne, Betty… T’es mignonne quand tu perds tes moyens… Ne t’en fais pas, je préfère les jeunes pouliches encore vertes dans le travail, lui soufflé-je en plongeant mes yeux dans les siens.

— T’es vraiment trop con, Griffin ! grogne-t-elle en me repoussant de toutes ses forces avant de faire volte-face pour disparaître à l’intérieur de sa chambre.

Amusé par la tournure de la situation, je l’y poursuis pour la trouver en train de fermer son sac.

— Pourquoi tant de haine Betty ? Tu es déçue parce que toi, tu fais partie de la catégorie des lionnes, c’est ça ? poursuivis-je en riant.

— T’es qu’un idiot à oser ranger les femmes dans des cases en fonction de leur comportement ! Hors de ma chambre ! Va-t’en ! gronde la Française en tentant de me chasser.

— Tu ne pourras pas me repousser éternellement ma belle, la route, on la fait ensemble… Grace monte avec notre père. Les banquettes sont pleines de matériels. Ce qui ne te laisse qu’un choix : la cage de Cowa ou le siège passager dans ma voiture ?

Face à l’irritation peinte sur son visage, je suis obligé de me mordre la lèvre inférieure pour ne pas exploser de rire.

— Rhooo ne fais pas cette tête, Betty, je te promets que l’on va s’amuser tous les deux ! Ce ne sont que trois heures de route après tout ! poursuis-je, hilare.

Je sors de sa chambre juste avant qu’une chaussure ne s’écrase contre la porte que j’ai claquée derrière moi. Grace arrive à ce moment-là, son petit sac sur le dos.

— Qu’est-ce que tu as fait à Beth encore ? s’enquit-elle, les sourcils froncés.

— Rien, ma belle, allez viens, on descend, c’est l’heure de partir ! la rassuré-je.

Je la prends dans mes bras, attrape mon sac sur le lit sans en oublier un second en papier kraft posé sur le sol, et dévale les escaliers avec ma petite sœur dans les bras. Cette dernière me regarde avec le plus beau des sourires, ravie de notre promiscuité nouvelle. Mon cœur se serre et pendant un instant, j’hésite à la reposer à terre. À la place, je lui retourne son sourire et

l’embrasse sur la joue. En sortant, je balance mes sacs dans la benne de ma caisse puis je la dépose à l’arrière du pick-up de mon père.

— Toi, jeune fille, tu vas voyager ici. Un bon bol d’air frais ne te fera pas de mal et peut-être qu’il t’aidera à perdre cet air idiot que tu as sur le visage ! dis-je en la plaçant à côté des sacs.

— Je ne suis pas une idiote ! s’écrit-elle, outrée.

— Je n’ai pas dit ça ! répondis-je, un nouveau fou rire me prenant à la gorge.

— Les enfants on ne commence pas ! intervient mon père.

Il nous contemple depuis le haut du porche, les yeux pétillants d’amusement face à cette situation insolite. Elizabeth sort derrière lui, puis il ferme la porte à clef. Le voyage peut commencer !

21
SORTEZ DE CE CORPS
Elizabeth.

Le paysage défile à vive allure derrière la vitre. J'observe la silhouette des montagnes à l'horizon et la verdure qui s'étale encore et encore, en harmonie parfaite avec le bleu du ciel. Je ne m'attendais pas à ce que l'on parte avec un chargement aussi important. Je me retourne pour observer le van. Tout semble calme à l'intérieur. Nous transportons Rhys, le mustang de Griffin et Cloud, l'étalon quarter horse de Lawrence. Ils se sont tous les deux inscrits à un concours de *barrel racing*. Si un jour, on m'avait dit que j'allais vivre ce rêve éveillé, j'aurais simplement ri.

— Kim vient, non ?

Je tourne la tête vers mon compagnon de voyage qui a décroché ses yeux de la route pour me parler. Depuis quand daigne-t-il me faire la conversation au volant ?

— Oui, elle est déjà arrivée, réponds-je.

— Ça ne m'étonne pas, ses parents font des dons tous les ans et aident à la mise en place de la foire, m'explique-t-il.

— J'ai l'impression qu'ils font pas mal de choses pour maintenir les traditions en place…

— Oui, de vrais conservateurs !

J'observe Griffin qui semble bien plus jovial qu'à son habitude. Depuis quelques jours, une force nouvelle s'est emparée de lui. Il s'est mis à aider aux tâches de la maison, à aller de lui-même rendre service à son père et il a également pris un peu de son temps pour le passer avec Grace et jouer avec Cowa. Nous nous sommes tous demandé quelle mouche l'avait piqué.

— Tu vas voir, c'est vraiment chouette comme événement ! Il va y avoir des rodéos à dos de chevaux et de taureaux, des courses hippiques, des concerts, des expos agricoles et d'animaux et le meilleur… Des stands de dégustation ! Il y a même un grand parc d'attractions ! s'exclame Griffin.

Je reste figée sur son sourire sincère. L'idée a l'air de vraiment lui plaire. Sa bonne humeur finit par me gagner et je me détends un peu. Il n'a plus l'air de chercher à vouloir me piquer à vif.

Le silence s’installe et j’allume la radio. Je me laisse bercer par la musique country, jusqu’à ce que Griffin, encore plus excité reprenne la parole.

— Il y a aussi une grande piste de danse en extérieur, devant l’estrade principale où chantent des célébrités country. Tous les soirs, c’est la folie et on se retrouve tous pour danser et faire la fête ! Tu sais danser Betty ?

Je tourne la tête pour croiser son regard qu’une lueur malicieuse a allumé.

— Pas vraiment non. Je connais le *Madison*… Autrement mes talents de danseuse se résument à danser comme un *Sims*, lâché-je en me grattant le sommet du crâne, gênée par cet aveu.

Il pouffe de rire.

— C’est déjà pas mal le *Madison*… J’espère que tu apprends vite sinon tu risques de passer la soirée assise !

— Comment ça ? demandé-je, interloquée.

— Les mauvais danseurs ne font pas long feu sur la piste… Tu verras bien ! On arrive !

On tourne à droite tandis que le reste du convoi nous dépasse pour continuer à rouler vers le *Montana ExpoPark*. Je fronce les sourcils : nous, on se gare face à un joli petit cottage en bois qui donne sur une prairie verdoyante.

— Allez, Betty ! Ne fais pas cette tête, on va les rejoindre après ! Viens m’aider à descendre les chevaux ! dit-il gentiment.

Je sors et claque la portière de la voiture pour le rejoindre jusqu’à l’arrière du van. Il a déjà ouvert l’imposante porte en métal.

— Tu vas les détacher s’il te plaît ? Je vais les réceptionner à la sortie.

— Ok.

Je rentre dans le van par l’ouverture avant et tire sur les nœuds des longes avant de poser les cordes sur les encolures des équidés. Ces derniers reculent d’eux-mêmes jusqu’à se retrouver à l’extérieur. Griffin prend en charge Rhys et me tend la longe du cheval de son père.

— Enlève-lui ses protections, on va les lâcher derrière la maison, poursuit-il, toujours sur un ton doux bien qu’il soit directif.

Il me sourit et je ne peux m’empêcher de faire de même. J’ai l’impression de découvrir un tout nouveau garçon et c’est assez étrange. Je prends la corde du cheval palomino et enlève les mousses qu’il a aux quatre membres ainsi qu’à la queue. Je suis ensuite Griffin jusqu’à la prairie où

nous lâchons les deux chevaux. On les observe découvrir leur nouvel environnement. Rhys finit par envoyer un coup de cul phénoménal, rapidement imité par Cloud. Ils partent au grand galop, la queue en panache et ronflant de plaisir face à cette pseudo-liberté. Ils sont magnifiques. Le soleil fait briller leur robe. Leurs muscles saillants rappellent leur puissance sauvage.

— Jamais je ne me lasserai d'un tel spectacle… chuchote Griffin pour ne pas rompre le charme du moment.

— Moi non plus…

On se lance un regard entendu et nous détournons de la scène.

— J'ai un petit quelque chose pour toi Betty, annonce-t-il.

Je m'arrête, surprise. Ce n'est pas possible, quelqu'un d'autre a pris possession du corps de Griffin Williams !

— Tu ne m'as tout de même pas acheté une boîte de préservatifs ! m'exclamé-je en riant.

— Tu n'en auras pas besoin ici. Je t'assure que tu ne souhaites pas te retrouver dans le lit d'un de ces cow-boys puants ! répond-il sèchement, les joues rouges.

— Mooooh, bah alors, Griffin, finalement, on a un petit faible pour les lionnes ? répliqué-je, acerbe, le prenant de court à son petit jeu.

Il l'a bien mérité celle-là ! Je me remets en route et passe devant lui tout sourire.

— Alors, ce petit quelque chose ? Tu ne veux plus me l'offrir ? demandé-je le plus effrontément possible.

Il grommelle dans sa barbe et finit par me rejoindre près de la voiture. On sort nos affaires respectives puis nous entrons dans le cottage après qu'il ait déverrouillé la porte. La maisonnette ressemble à un chalet. L'intérieur est ravissant, tout en bois. Les couleurs vives du mobilier le font ressortir sur le bois sombre. C'est très cosy. Une grande baie vitrée donne sur la prairie où sont désormais en train de paître Rhys et Cloud. Les deux chambres sont quasiment identiques : l'une à un lit double et l'autre, deux lits simples.

— Vous prenez le lit double avec Grace, me dit Griffin.

— Oui, Lawrence m'a prévenue. Désolée, tu ne pourras pas faire dodo avec papa…

— Tais-toi Betty.

Je ris et rentre dans ma chambre. Normalement, je suis censée rester toute la semaine pour surveiller Grace ici. Lawrence va assurer une

permanence quotidienne au stand de la ferme. Ce sont les employés qui vont gérer l'élevage pendant son absence.

Je range mes affaires dans la penderie en prenant soin de prendre les étagères du dessus pour laisser celles du bas à Grace.

— Tiens.

Griffin me tend un grand sac en papier kraft. Il s'est changé, abandonnant ses éternels vêtements trop grands et sombres pour une chemise en coton bleue, un jean noir, des bottes et un chapeau de cow-boy. Le contraste est saisissant. Ses habits sont parfaitement ajustés et le bleu de son haut met en valeur le gris de ses yeux.

— Si tu continues, tu vas finir par baver sur le tapis Betty, dit-il ironiquement.

Je me reprends et lui arrache le sac des mains.

— Tu as de la chance d'être venu avec un présent sinon je vous aurais foutu dehors, toi et ton impertinence ! lâché-je, prise en flagrant délit de reluquage.

— C'est cela même ! Ouvre maintenant !

Il a les yeux qui brillent d'excitation. J'ai presque peur du contenu du sac. J'écarte le papier et plonge ma main à l'intérieur pour en sortir plusieurs vêtements ainsi qu'une paire de bottes et une ceinture. Je lève les yeux vers Griffin, interdite face à ce geste.

— Kim m'a aidé à choisir… ça te plaît ? demande-t-il.

Je dépose mes cadeaux sur le lit, découvrant une chemise comme la sienne, mais de couleur verte. Il y a également une robe jaune, à manches longues, avec un décolleté ravissant et dont le dos est couvert. La ceinture en cuir est dotée d'une grosse boucle dorée. Tout est absolument parfait.

— J'adore ! Merci infiniment ! m'exclamé-je, sincère.

Je me jette sur lui, sautant dans ses bras. Il me rattrape au vol et me laisse me presser contre lui. Son étreinte est douce et son odeur boisée vient chatouiller mes narines.

— Avec plaisir Betty… chuchote-t-il à mon oreille.

Je le serre une dernière fois puis le délaisse pour retourner observer les différents tissus colorés. On ne m'a jamais fait de cadeaux de la sorte. À part mes parents, j'entends. Je reconnais le style de Kim pour la robe. Pourtant, j'ai l'impression que c'est Griffin qui a choisi les couleurs.

— Je te laisse te changer, je t'attends dans la voiture.

— J'arrive ! Merci encore, c'est parfait ! dis-je en me retournant.

Mon regard ne rencontre que la pièce vide de toute présence. Le fils de Lawrence s’est déjà volatilisé.

22
GRACE ET LES TRACTEURS
Griffin.

Je vais récupérer mon portable qui charge et préparer un sac avec de l'eau dans ma chambre. La chaleur est étouffante et marcher en plein soleil ne va pas aider à rester hydrater.

En retournant dans le couloir pour rejoindre la voiture, je remarque que la Française n'a pas fermé sa porte. Je voudrais continuer mon chemin jusqu'à l'entrée de la maison, mais je n'y arrive pas. Je reste planté là, comme le plus pervers des voyeurs. Pourtant, ce ne sont pas ses courbes qui m'intéressent. Je l'observe ôter son t-shirt et ce que je découvre en dessous me glace le sang. Mes poumons se vident instantanément, comme si quelqu'un venait de se laisser tomber sur ma cage thoracique. Son dos et ses épaules sont ravagés par les cicatrices. Elles partent dans tous les sens, formant de longues diagonales sur sa peau hâlée. Qui a été assez fou pour la marquer de la sorte ?

Elle enlève ensuite sa jupe, sa culotte en dentelle fine ne dissimule pas le reste des marques gravées dans sa chair. Ses fesses ont subi le même traitement bien que le mode opératoire semble avoir été légèrement différent. Les cicatrices sont plus fines, plus… artistiques ? Comme si la personne avait pris son temps pour les tracer.

Je déglutis. Au même moment, Betty se retourne et croise mon regard. Je vois de la peur animer ses yeux, puis de la tristesse. Elle ne dit rien, moi non plus. Je me détourne, désolé face au spectacle affligeant qu'elle vient de m'offrir. Elizabeth est dotée d'une force incroyable. Malgré ce qui lui est arrivé, elle a réussi à surmonter cette épreuve et à reprendre sa vie en main pour la poursuivre.

Mal à l'aise, je sors, marchant droit vers ma bagnole. Je m'installe au volant et prends mon téléphone dans ma poche. J'ouvre Facebook pour entrer ses nom et prénom dans la barre de recherche. Je ne sais pas ce qui me prend, mais je dois vérifier. C'est plus fort que moi. Je fais de même sur Instagram. Ses comptes sont récents… Ils datent de quelques jours avant son arrivée sur le territoire américain. Ses amis ? Ce sont ceux qu'elle a

rencontrés à Livingston. Elle n’en a aucun provenant de sa terre natale. Plus surprenant encore, aucun membre de sa famille ne la suit et inversement. Pourtant, elle nous a bien dit qu’elle a des parents ainsi que trois frères.

La portière de la voiture s’ouvre brusquement, manquant de me faire lâcher mon téléphone. Je ferme les applications et me tourne vers la nouvelle cow-girl. Elle a choisi la chemise verte qu’elle a rentrée dans une jupe en jean. Les bottes en cuir blanc torsadées de bruns lui vont à ravir. Je lui souris timidement et c’est là que je remarque une chose qui a changé : ses yeux. J’ai toujours pensé qu’ils étaient d’une couleur noisette et pourtant, je me suis trompé. Avec le soleil se reflétant dans ses iris, je peux maintenant y voir le vert. Il ressort d’autant plus grâce à la chemise.

— Ne me regarde pas… murmure-t-elle.

J’obéis et attends, le cœur battant à tout rompre. J’ai peur que sa colère ne se déverse maintenant. Je n’aurais jamais dû l’observer à son insu. Quel con !

— Il n’y a que toi, Kim et Grace qui avez vu… Ne pose pas de questions…

Surpris, je relève les yeux vers elle. Pourquoi ne m’engueule-t-elle pas ?

— Mais…

— C’est bien que tu saches. Enfin, je crois. On y va ?

Je chasse bien rapidement les images de son corps lacéré et démarre.

— Vous venez tous les ans ? demande-t-elle comme s’il ne s’était rien passé.

— Absolument. Je ne me souviens pas avoir raté une seule de ces foires. Elles sont très importantes pour mon père. C’est l’occasion pour lui de signer de nouveaux contrats et de se faire connaître. Les Américains sont plus pro OGM que bio…

On continue de discuter. Je me détends au fur et à mesure, jusqu’à adopter un ton aussi joyeux que le sien. Arrivés au parking des participants, je réussis à trouver une place à côté de la voiture de mon père.

Betty descend sans un mot, me plantant là, tout seul. J’ai terriblement chaud tout à coup. Pantelant, j’attrape mon sac à l’arrière et l’ouvre pour en sortir une bouteille. La fraîcheur de l’eau me désaltère immédiatement, mais mon esprit continue de bouillonner. Pourquoi ? Pourquoi décider de me montrer ces cicatrices ? En quoi étais-je plus légitime qu’une autre personne ? Tant de questions auxquels je n’aurais pas le droit à une réponse…

Je prends une minute de plus, histoire de reprendre entièrement contenance et ouvre ma portière. Dans la benne, je récupère le dernier accessoire qui manque à la Française. Avec ça, elle va pouvoir se fondre complètement dans la masse. Je m'approche de Betty et lui enfonce un chapeau de la même couleur que sa ceinture sur la tête.

— Hééééé !

— Tu as oublié le plus important ! Celui-là, c'est un cadeau de mon père !

Elle l'enlève rapidement pour observer l'objet puis détache sa longue crinière qu'elle avait relevée en une queue de cheval. Elle remet ensuite le chapeau sur sa tête.

— Alors ?

— C'est parfait ! Il ne te manque plus que Teasle et tu pourras aller conquérir l'immensité du Far West !

Betty sourit. Elle rayonne, même, comme si elle ne m'avait jamais partagé ses tourments. Comme s'il ne lui était jamais rien arrivé d'horrible. Je peux lire dans son regard une certaine candeur. Putain ce qu'elle est belle. Je suis bluffé. Cette fille, elle a bien plus que la puissance et la force d'une lionne.

— Bon, tu viens ? Kim nous attend au stand de ton père ! me lance-t-elle.

— Oui, allons-y !

Je retrouve mon sourire et lui tends le bras. Elle s'y accroche comme si nous étions de vieux amis et on se met en quête du stand de mon père. On a toujours eu la même place, il est donc facile pour moi de nous orienter dans les différentes allées.

Le public sera accueilli demain, samedi. Pour le moment, seuls les organisateurs et vendeurs ont accès au parc. Lorsque nous arrivons, les vaches ont déjà été mises dans le paddock d'exposition et le stand a été dressé. Des photos de la ferme et de nos terres ont été accrochées. On y voit les employés à cheval, galopant aux côtés du troupeau, mon père, nourrissant les bêtes dans l'étable, moi-même sur Rhys, n'offrant aucun sourire à la caméra. Tous ces moments volés sont beaux. Il ne manque qu'elle : ma mère. Je me suis promis de m'amuser cette semaine. Pour elle. Elle a toujours adoré cette foire annuelle.

— Beth ! Houhou !

— Kiiiiiiim !

Je me retourne juste à temps pour apercevoir les deux filles se sauter dans les bras. Je me mets à rire en secouant la tête : elles se sont vues il y a deux jours à peine. N'empêche, elles se sont bien trouvées toutes les deux. Kim n'a jamais eu de chance… Sa popularité et son fric ne lui ont amené que de faux amis. Au moins, avec Betty, elle peut être certaine qu'il n'y aura pas d'entourloupes.

— Salut Griffin !

— Kim…

Elle est époustouflante dans son crop top à volants blancs et son mini-short. Ses bottes blanches épousent parfaitement ses longues jambes et ses cheveux blonds lâchés sont surmontés d'un chapeau blanc également. Elle va faire tourner la tête de plus d'un garçon, c'est certain.

— Vous voilà bien installés ! On va faire un tour pour voir la concurrence ? s'exclame l'amie de Betty.

— Oh oui ! Bonne idée ! Une petite avant-première, ça fait toujours plaisir ! continue la Française.

— Je peux venir avec vous ? Papa, je peux aller avec eux ? s'époumone Grace en tirant sur la chemise de mon père.

Il lui donne son aval après s'être mis d'accord avec Elizabeth pour qu'elle ne la perde pas des yeux. Pour soulager tout le monde, je l'attrape et la mets sur mes épaules. Impossible de la perdre dorénavant.

— Chouette ! Comme ça, je peux tout voir ! Merci Griffin ! T'es le meilleur grand frère !

On rit tous et nous nous mettons en route. Les stands sont fabuleux. On y trouve de tout : céréales, poules, cochons, chevaux, canards… Tous les animaux sont au rendez-vous. Il y a aussi des tracteurs, au plus grand bonheur de Grace qui trouve ces bêtes de métal majestueuses.

— Plus tard, j'aurai plein de tracteurs ! Regarde comme il brille celui-là Griffin ! Tu as vu ! Il est encore plus beau que celui de papa !

— Oui, j'ai vu, tu veux qu'on s'approche ?

— Oui !

— Bon, on vous laisse les filles, on va aller voir les tracteurs.

Je me fraye un passage parmi les stands, jusqu'à me retrouver à côté du dit tracteur. Je lève les yeux pour voir Grace toucher la peinture métallisée du bout des doigts.

— Belle bête, hein ?

Une femme s'est approchée de nous, un sourire collé sur son visage usé par le temps et le soleil.

— Oui. C'est surtout cette jeune demoiselle qui adore les tracteurs…

Grace ne répond pas, intimidée par la présence de l'inconnue.

— Oh, je vois ! J'étais comme toi à ton âge ! Tu veux que je te fasse monter ma belle ?

Elle hoche la tête, ses petites mains agrippées à mon chapeau. Je la prends dans mes bras et, une fois que la femme a ouvert la porte du monstre vert et rouge, je la pose sur la première marche. Elle gravit la deuxième tant bien que mal tandis que je positionne mes mains sous elle au cas où elle perde l'équilibre. Arrivée dans la cabine, elle va s'installer sur le siège, un sourire rayonnant sur son visage d'enfant. Je sors mon téléphone pour la prendre en photo. Insouciante, elle prend différentes poses, s'amusant comme une folle. Nous rions ensemble, comme au bon vieux temps, profitant de l'instant présent.

— Allez, viens Grace, ne faisons pas perdre plus de temps à cette dame, lui dis-je. Puis, en me tournant vers notre bienfaitrice, je la remercie chaleureusement pour avoir illuminé la journée de ma sœur.

— Avec plaisir jeune homme. J'aurais aimé qu'on me propose la même chose quand j'avais son âge, m'explique-t-elle, sincère.

Je récupère Grace et nous reprenons notre chemin après avoir salué la femme. Nous retrouvons les filles un peu plus loin, près des taureaux qui attendent de passer les tests afin de savoir s'ils vont devenir les prochaines idoles de la saison de *bull riding*[6].

— Regarde comme il est énorme celui-là ! s'exclame Betty en pointant du doigt le plus gros des animaux.

— C'est Bubble, dis-je. Il a beau être gros, ce n'est pas le plus féroce. Plus ils sont lourds et moins ils arrivent à se mouvoir. Le pire, c'est Mister Bullet.

Je leur fais signe de me suivre, tenant Grace par la main. On s'arrête devant un taureau gris de taille moyenne. Il nous darde de ses yeux sombres, nous faisant bien comprendre que nous n'avons pas intérêt à le déranger. Ce sont les vétérinaires qui vont s'amuser demain.

— Tu as l'air de t'y connaître… dis Betty à mon attention.

Je me tourne vers elle en souriant.

— Il y a quelque temps, je pratiquais ce sport. J'ai arrêté il y a plusieurs années.

Ses yeux s’écarquillent de stupeur.

— T’es dans le Montana hein. Les cow-boys courent les rues, affirme Kim en explosant de rire.

Je me joins à elle, amusé par la situation et on reprend notre balade. Nos pas nous mènent devant la fête foraine. C’est encore fermé pour le moment. Grande roue, manèges à sensations, stands de tir… tout y est.

— On ira, hein, Griffin ? me demande ma petite sœur.

— Oui Grace, promis.

— Chouette ! Beth, tu viendras aussi, hein ! poursuit-elle.

— Oui ma belle ! lui répond la Française.

— Trop bien ! Et toi aussi, Kim ?

— Évidemment ! lui dit l’intéressée.

— Allez, rentrons, une longue journée nous attend demain ! terminé-je.

On fait demi-tour et Grace glisse sa main dans celle de Betty. Doucement, je lève mes yeux vers la brune. Elle m’offre un sourire à me faire fondre sur place. Sans Grace entre nous, ça aurait été nos mains qui se seraient jointes. Mon pouls s’accélère imperceptiblement et je détourne les yeux, me concentrant sur un point imaginaire au loin. Je laisse mes idées vagabonder, n’écoutant plus les conversations des filles. Je ne veux pas m’attacher. Pas à elle alors que dans quelques mois, elle va très certainement mettre les voiles.

23
JOYAUX DE LA TERRE
Elizabeth.

Lawrence et Griffin sont partis chercher de quoi ravitailler les troupes, nous abandonnant, Grace, Cowa et moi au stand. Nos ventres n'arrêtent pas de gargouiller, criant famine, ce qui nous fait beaucoup rire.

— J'espère qu'il va prendre des sandwichs au poulet et à la mayonnaise ! Ils sont trop bons ! s'exclame la gamine en tapant dans ses mains.

— Tu es bien trop gourmande Grace ! rie-je en la prenant dans mes bras.

— Comme sa mère !

Instinctivement, je me mets debout et recule avec l'enfant contre moi. Je visse mes yeux dans ceux de l'homme qui vient de s'adresser à nous. Méfiante, j'effectue un nouveau pas en arrière. À nos pieds, Cowa s'est mise en position de défense, le poil hérissé et les babines retroussées, grognant sa haine vers l'individu.

— Voyons, n'ayez pas peur, j'ai travaillé à la ferme il y a quelque temps. Je m'appelle William, dit très calmement l'inconnu.

— On ne m'a jamais parlé de vous, répliqué-je froidement.

— Ça ne m'étonne pas, les employés vont et viennent, explique-t-il tout sourire.

Il est trop gentil. Ses lèvres étirées jusqu'aux oreilles ne m'inspirent pas confiance. Une légère brise au goût alcoolisé vient chatouiller mes narines et mon estomac se tord. Que veut cet homme ? Je l'observe plus intensément, cherchant une réponse sur son visage. Il est grand et très massif. Son visage est plutôt rond bien que sa mâchoire soit carrée. Ses cheveux bruns aux reflets roux retombent en boucles légères sur son front. Ses yeux clairs, quasi limpides, me rappellent ceux de Griffin.

— Vous voulez acheter de la viande ? Voir Lawrence ? demandé-je en tentant de garder mon calme malgré la peur grandissant dans mon ventre.

— Oh non, non, je passais juste voir si Georgia était dans le coin ? dit-il innocemment.

La situation devient de plus en plus étrange et mon malaise ne cesse de s'intensifier. À quand date sa dernière visite pour ne pas savoir que Georgia

est décédée ? Grace finit par attirer mon attention en tirant sur ma manche et je tourne la tête vers elle. La main sur sa bouche, elle se penche à mon oreille pour y chuchoter un secret.

— Papa ne l'aime pas. L'année dernière, il est venu sur la propriété et il l'a chassé. Maman n'était vraiment pas contente de le voir non plus… Personne ne l'aime.

Je me redresse et plante mes yeux dans ceux de William, essayant de me faire la plus grande possible.

— Je vais vous demander de partir. Vous n'êtes pas le bienvenu ici, lancé-je, intransigeante.

Instantanément, l'expression sur le visage de William change. Sa face se tord par la colère et il vient frapper la table du stand de son poing, nous faisant sursauter toutes les trois. La surprise passée, la chienne se met à aboyer avec ardeur. Je l'attrape par son collier juste avant qu'elle ne bondisse à la gorge de l'inconnu. Grace, que j'ai reposée par terre, s'est réfugiée derrière mes jambes.

— OÙ EST GEORGIA ? hurle-t-il.

— Je ne sais pas ce que vous lui voulez, mais elle n'est pas là ! Partez ! poursuis-je sans me laisser démonter.

Je jette un regard circulaire et vois que le vacarme a commencé à rameuter des badauds. Je prie intérieurement pour que Lawrence et Griffin ne tardent plus trop. Je ne vais pas pouvoir gérer la situation encore très longtemps.

— Je sais qu'elle est ici. Elle ne rate jamais cette foire ! Je dois la voir ! Nous devons parler d'une chose importante ! poursuit-il en baissant d'un ton.

— Hé bien, ça devra attendre.

— WILLIAM ! HORS D'ICI !

Telle une furie, Lawrence se jette sur l'homme alcoolisé et l'attrape par le col pour l'entraîner loin du stand. Leur échange verbal a beau être bruyant, j'ai du mal à comprendre le sens de leurs phrases. Peu de temps après, je vois la sécurité courir dans leur direction. Bonne chance à eux…

— Vous allez bien ? Il ne vous a pas touchées ?

Je me tourne vers Griffin qui vient de poser la nourriture sur la table afin de prendre sa petite sœur dans ses bras et l'observer sous toutes les coutures. J'en profite pour relâcher Cowa que je me mets à caresser affectueusement.

— Il n'a rien fait. Qui c'est ?

— Un ancien employé que ma mère a viré. C'est un gars qui est devenu addict des paris et il a fini par s'endetter… Il a sombré dans l'alcool et est devenu super violent à la ferme. Que ce soit avec les animaux ou avec nous. Il a réussi à casser quelques dents à Cowa en lui envoyant une pierre sur la gueule. Quel connard, ce type… explique Griffin, la mâchoire serrée.

Je déglutis en l'écoutant. On l'a échappé belle avec Grace.

— J'espère que ton père n'aura pas de problèmes… commencé-je.

— Non, on ne lui dira rien. William a une ordonnance restrictive. Il n'a pas le droit de nous approcher… dit-il en reprenant les sandwichs dans ses mains. Bon, j'espère que ça ne vous a pas coupé l'appétit parce que j'ai apporté des sandwichs poulet-mayonnaise !

— Ouais ! J'en avais trop envie ! Merci ! piaille Grace en levant les mains pour en avoir un.

Elle prend le sachet que Griffin lui tend et je me saisis d'un autre qui se trouve encore sur la table. La chienne s'est rallongée à nos pieds, calmée.

— Il cherchait ta mère… dis-je en ouvrant l'emballage de ma boîte.

— Il vient toujours en demandant après elle, répond-il, pas surpris le moins du monde.

— Tu sais pourquoi ?

— Non. Ma mère avait beaucoup de secrets et celui-là en est un. Même mon père n'est pas au courant.

Je ne pose pas plus de questions, consciente qu'il en a déjà beaucoup dit sur sa mère. J'ai vu son visage se fermer et je ne veux pas qu'il perde sa bonne humeur. Je me contente de manger en silence, attendant patiemment le retour de Lawrence.

— Bon ! Je suis vraiment désolé les filles, je ne pensais pas que cet idiot serait venu jusqu'ici pour nous trouver. Normalement, il ne devrait plus venir nous ennuyer. Vous pouvez être tranquilles, annonce Lawrence en prenant place sur une chaise, le visage fermé.

— Chouette ! Je le déteste, il me fait peur avec son gros nez rouge ! grogne Grace, la bouche pleine.

— Grace ! m'exclamé-je, ne sachant si je dois rire ou la reprendre.

— Elle a raison… poursuit Lawrence, amusé.

Nous explosons de rire et finissons de manger en discutant tranquillement. Cette ombre sur notre milieu de journée commence à se dissiper. Pourtant, je ne peux m'empêcher de me demander ce qu'il voulait

à la mère de Grace et Griffin. Pourquoi cet acharnement à vouloir s'expliquer avec elle. Mais surtout, qu'est-ce que cette femme voulait garder secret ?

Des doigts qui claquent devant mon visage me tirent de ma rêverie. Je lève les yeux pour rencontrer ceux de Griffin.

— Tu penses à quoi ? demande-t-il.

Je détourne les yeux. Je remarque que Lawrence et Grace ne sont plus là. Mince… Je ne veux pas lui parler de sa mère.

— Laisse-moi deviner… À ma mère ? Dis-moi ce qui te tracasse, continue-t-il.

— Comment elle a fait pour ne rien vous dire ? demandé-je timidement.

— Ma mère a toujours adoré écrire. Elle se confiait à ses journaux intimes. Elle les confectionnait elle-même. Elle écrivait feuille après feuille et à la fin de l'année, elle les reliait pour en faire un carnet. Elle peignait elle-même les couvertures. C'était son jardin secret. Mon père l'a toujours respecté et moi aussi.

— Et qu'est-ce qu'elle a fait de ses carnets ?

— Elle les a cachés. Personne ne sait où ils sont à part elle. Mon père a juste réussi à retrouver le carnet de l'année dernière.

Je hoche la tête.

— Tu lui ressembles beaucoup, tu sais, lâche-t-il.

Je lève les yeux vers lui, les sourcils froncés, intriguée.

— Vous dégagez une force incroyable malgré la grande mélancolie qui danse dans vos yeux. Elle disait qu'elle était un joyau de la terre. Toi aussi, tu en es un. Vous êtes des diamants que l'on a essayé de briser, mais en vain. Les fissures seront toujours là, mais vous n'avez rien perdu de votre valeur, au contraire.

Il me sourit. J'ai les larmes aux yeux. Je n'arrive pas à parler. Je suis émue et touchée. Il a mis les mots sur ce que je ressens depuis longtemps.

— Pleure pas Betty. Garde ta sensibilité pour toi. Sinon les autres vont te penser fragile et vont abuser de toi.

Il vient cueillir le fruit de ses paroles au coin de ma paupière. À mon tour, je lui offre un sourire.

— Je sais qu'avec toi, je ne risque rien, lui confié-je.

Et pour ponctuer ma phrase, je ferme les yeux, laissant à nouveau des larmes couler sur mes joues.

24
COTTON EYE JOE
Elizabeth.

Je suis exténuée et la journée n'est même pas terminée. J'ai passé le plus clair de mon temps à courir après Grace pour ne pas la perdre de vue dans la foule surexcitée. Je n'ai pas beaucoup vu Kim qui a dû rester avec ses parents la plupart du temps. Tout ça pour recevoir les remerciements de divers organisateurs de la foire. Ils ont également fait quelques discours… En somme, ils ont parfaitement joué leur rôle de donateurs ! Je suis aussi restée quelques heures, assise derrière le stand, afin de relayer Lawrence. J'ai réussi à distribuer quelques cartes de visite malgré mon inexpérience et ma méconnaissance des activités de la ferme. Lawrence est plus que fier de mon travail !

— Bon, Beth, viens ! Faut que je te briefe sur un ou deux trucs avant ce soir !

Je lève la tête vers Kim en fronçant les sourcils. Qu'est-ce qu'elle a encore en tête ?

— Me briefer sur quoi ? demandé-je ?

— Viens ! Tu verras ! Et surtout, tu n'oublieras pas de me remercier !

Je me tourne vers Lawrence qui est assis à côté de moi. Il m'offre un sourire et hoche la tête pour me signifier que je peux y aller.

— Moi aussi je peux y aller ? lance Grace qui n'a pas perdu une miette de la conversation.

— Oui Grace, si ton père le veut bien, tu peux venir avec nous ! dit Kimberley.

— Il n'y a pas de problème, commence-t-il. Vous allez loin ?

— Non, pas du tout, juste chez moi, répond mon amie.

— Ça marche, au moindre souci, appelez-moi.

— À tout à l'heure Monsieur Williams ! lance Kim.

— À tout à l'heure papa ! poursuit Grace.

— À tout à l'heure Lawrence ! finis-je.

— À tout à l'heure les filles ! lance le père de famille, amusé.

On se dirige vers la sortie de la foire. Nous marchons encore quelques minutes avant de rejoindre une magnifique maison, ultramoderne, en bois. Comme à chaque fois, je reste soufflée face à la beauté des biens des Jacobson. De forme carrée, la baraque est entièrement faite de baies vitrées sur l'un des côtés, offrant une vue imprenable sur la vallée.

Kim nous fait entrer puis on descend au sous-sol. J'y découvre une immense salle de danse. Les miroirs sur un mur nous renvoient notre reflet. Le parquet grince sous nos pieds. Aux quatre coins de la pièce, des enceintes dernier cri n'attendent qu'à être allumées pour envoyer la musique.

— C'est une blague… Tu vas vraiment m'apprendre à danser ? demandé-je.

— Et oui ! Avec l'aide de Grace ! Tu te sentiras moins ridicule ce soir, je te promets ! rit Kim.

Je grogne en levant les yeux au ciel.

— Très bien. Allez-y, je vous regarde ! soupiré-je.

— Trop chouette ! J'adore danser ! s'exclame la fillette.

Grace se met à taper dans ses mains en virevoltant dans la pièce. On se met à rire avec Kim face à ce bonheur si simple. Mon amie va ensuite se saisir d'une télécommande sur une table et allume la chaîne hi-fi. Puis, elle sort son téléphone et pianote dessus un instant avant de relever la tête vers l'enfant.

— Prête ? J'envoie !

Elle pose son portable et rejoint le centre de la pièce où l'attend la petite sœur de Griffin.

— C'est laquelle ? demande Grace.

— *Cotton Eye Joe*. On commence facile ! lui répond Kim avant de s'adresser à moi. Il existe des centaines de chorégraphies sur toutes les chansons country. On va juste t'apprendre celles que l'on danse à la foire.

Je hoche la tête, croisant les bras. Elle lance la musique et les filles se mettent à sautiller sur place, les pouces dans les boucles de leur jean. Leurs talons viennent taper le sol fermement tandis qu'elles se déplacent de gauche à droite. Elles virevoltent sur elles-mêmes, un large sourire illuminant leurs visages.

À la fin de la chanson, elles enchaînent sur le *Madison*. Leur version n'a absolument rien à voir avec celle que j'ai apprise. Les pas sont plus sophistiqués… Plus compliqués. Elles poursuivent sur une troisième

chanson appelée *Mr. Lonely*. Cette fois, je devine que c'est une danse plutôt réservée aux femmes. Je suis choquée de voir Grace se déhancher avec autant d'insistance à son âge, mais en même temps, c'est tellement adorable…

— Et voilà ! Ce sera déjà bien ! Après, on verra pour les danses à deux ! dit Kim en haletant.

Elle va chercher une carafe d'eau et des verres à l'étage puis redescend.

— Tu danses super bien Grace ! Où as-tu appris ? m'enquis-je auprès d'elle.

— Avec maman et Griffin !

— Eh bien ! Tu vas mettre le feu à la piste ce soir ! lui dis-je en caressant ses boucles blondes.

— Non ! Ce sera toi, Kim et moi ! Allez, on recommence ! s'écrie-t-elle.

Après que les filles se soient désaltérées, on se met sur une seule et même ligne, côte à côte. La première danse est plutôt simple et au bout de quelques minutes, je l'ai intégrée. Mais au fur et à mesure, je commence à mélanger les pas : j'apprends lentement.

Nous rions beaucoup. Nous buvons des litres d'eau. J'ai l'impression d'être en colonie de vacances. Le temps file à toute allure, à tel point que je suis surprise de voir l'heure sur mon téléphone lorsque ce dernier se met à sonner : c'est Griffin. Je décroche et m'écarte un peu tandis que Kim éteint la musique.

— Je suis devant la maison, m'annonce-t-il. Papa voudrait que Grace rentre pour qu'elle mange et se repose un peu avant ce soir. Toi, tu fais ce que tu veux, évidemment.

— Ok. Je vais rentrer aussi. On arrive !

Je raccroche et me tourne vers les filles.

— Bon, on va rentrer, Grace. Merci, Kim, tu es une excellente professeure ! On verra tout à l'heure si j'ai bien retenu les pas ! dis-je en riant.

— Je crois en toi ! Filez, je vais ranger ici, on se retrouve à la foire !

Avec Grace, on remonte et rejoint le pick-up de Griffin.

— Alors ? Vous avez fait quoi ? demande-t-il.

— Des trucs de filles, ça ne te regarde pas ! lui lance Grace, espiègle.

On se met à rire tous les trois. Le trajet est de courte durée et une fois arrivés à notre petit cottage de location, nous nous mettons immédiatement à table. Lawrence a préparé une salade que nous engloutissons rapidement.

À la fin du repas, Grace et moi nous rendons dans notre chambre. Cette fois-ci, je ferme la porte derrière moi et me dirige vers notre armoire.
— Alors ma belle, tu as une tenue pour ce soir ?
— Ouiiiiiiii ! Regarde ! Griffin me l'a achetée !
— Elle est magnifique !
Grace sort une robe bleue ciel, à bretelle. Le bas est fait de jolis volants.
— Et toi ?
— Je vais mettre ça, c'est aussi un cadeau de Griffin…
Je lui montre ma propre robe, jaune. Elle vient toucher le tissu du bout des doigts, émerveillée.
— Tu sais, il était comme ça avant Griffin. Gentil, dit-elle en levant les yeux vers moi.
Je lui caresse la joue en lui offrant un petit sourire.
— Il faut que tu profites de ces instants avec lui… Et surtout, n'oublie jamais qui il est vraiment. Je crois qu'il a du mal à faire son deuil, c'est tout.
Elle hoche la tête et m'attrape la taille pour me serrer dans ses bras.
— J'ai envie que tu restes avec nous pour toujours… Que tu sois ma grande sœur…
— Ce serait bien oui… Nous verrons bien ce que l'avenir nous réserve et surtout, ce que ton père souhaite !
— Je vais le forcer ! Il ne résiste jamais à mes caprices ! s'écrie Grace, sûre d'elle.
J'explose de rire et on se change. Je me maquille ensuite légèrement avec du mascara et du rouge à lèvres. J'en fais également profiter Grace à qui je mets un rose très pâle sur les lèvres ainsi qu'une très fine couche de noir sur les cils.
— Tu es parfaitement splendide, très chère ! lui dis-je.
— Et vous donc « Madame », dit-elle en prononçant le dernier mot en français.
Au même moment, mon téléphone émet un bruit sonore. Je regarde l'écran.
[Griffin] : Vous êtes prêtes ? On va y aller.
Je prends la main de l'enfant et nous sortons. Griffin et Lawrence nous attendent dehors, chacun adossé à sa voiture, en train de discuter. Notre arrivée les interrompt. Je sens leurs regards posés sur nous et le rouge me monte instantanément aux joues.

— En voilà des jolies danseuses ! Allez ma fille, en voiture ! lance Lawrence à Grace.

La petite fille me lâche la main pour courir dans les bras de son père. Il a revêtu une chemise bleue, en parfaite harmonie avec la couleur de ses yeux. Lawrence est clairement un très bel homme. Je lui offre un sourire de remerciement, puis me dirige vers mon propre carrosse. Griffin est beau dans sa chemise blanche aux ornements dorés. Elle fait ressortir le teint hâlé de sa peau. Son jean noir est saillant, épousant parfaitement ses hanches. Pour une fois que son pantalon ne lui tombe pas sur les fesses…

— Tu t'es acheté une ceinture à ce que je vois ! lui lancé-je, taquine.

— Tu veux que je te laisse y aller à pied Davancour ? réplique-t-il sur le même ton.

Nous grimpons dans le véhicule et suivons Lawrence et Grace.

— La robe te va bien…

— Merci…

Le silence se fait gênant. Heureusement, nous arrivons vite à destination. Le côté exposition est fermé. Seuls le bar et l'estrade principale accueillent le public encore présent. La musique bat son plein. Les gens dansent, les enfants courent à droite et à gauche. L'alcool coule autant que les softs… C'est la fête !

— Enfin ! Vous voilà ! Woaw, Beth ! Je n'aime vraiment pas le jaune, mais on peut dire que toi tu le portes bien ! La robe te va à merveille ! Griffin a bon goût finalement ! s'exclame Kimberley en sortant de la foule.

— Oui… et toi tu as bon goût en modèle de robe. Merci encore pour ce cadeau ! répondis-je en la serrant dans mes bras.

Kimberley, quant à elle, a revêtu une robe blanche, très courte. Très simple. Elle porte également son chapeau, ses bottes et sa ceinture de cow-girl.

— Vous buvez quoi, les filles ? s'enquiert Griffin.

— Mojitos ? m'interroge Kim en me coulant un regard.

— Mojitos ! confirmé-je.

— Ok, je vais vous chercher ça.

J'aperçois au loin Lawrence qui tient la main de Grace, un verre d'eau à la main. Cet homme est si prévenant, gentil et attentif… En m'apercevant, la petite fille me fait un signe de la main, ainsi qu'un grand sourire que je lui rends.

— Alors, avec Griffin ? commence Kim.

— Quoi, avec Griffin ? répliqué-je un peu trop vite.

— Oh doucement ! Je voulais juste savoir si vous vous entendiez mieux… Alors ? me dit-elle, ses lèvres étendues en un vaste sourire.

— Oui, ça va mieux. Je pense que l'on peut dire que nous sommes amis dorénavant… Il est toujours compliqué à cerner, mais…

— Qui est-ce qui est compliqué à cerner ? dit l'intéressé en nous tendant nos verres.

Je m'empourpre et manque de ne pas réceptionner ma boisson sous l'effet de la surprise. Je ne pensais pas qu'il aurait été si rapide à revenir.

— Toi, lâche Kim.

La morue. Je lui lance un regard outré. Comment peut-elle me vendre ainsi ? Elle pouffe, amusée par la situation.

— Moi, je suis compliqué à cerner ? répète-t-il en se tournant vers moi, tout aussi amusé que mon amie.

— Oui… marmonné-je, gênée à souhait.

— Pourtant je suis un homme comme les autres, avec les mêmes envies et désirs…

Il m'offre un sourire en coin, puis prend une gorgée de bière au goulot de sa bouteille. L'enfoiré.

— Arrête avec tes allusions ! T'es vraiment con quand tu t'y mets ! m'empourpré-je de plus belle.

— Pourquoi ?

— Parce que ! Tu vaux mieux que ça !

Je lance un regard désespéré à Kim pour qu'elle me vienne en aide, mais elle n'en fait rien, sirotant son cocktail. La garce… Il ne lui manque plus qu'un peu de pop-corn…

Finalement, c'est la musique qui me sauve. Kimberley m'attrape par le bras en entendant la fameuse chanson *Cotton Eye Joe*. Je ne me fais pas prier pour la suivre et me rue à ses côtés sur la piste de danse. Nous sommes vite rejointes par Grace, et toutes ensemble, nous nous calons sur le rythme de la musique, le bruit de nos talons frappant le sol ne faisant plus qu'un avec ceux des autres danseurs.

25
ALL SHOOK UP
Griffin.

Je ne quitte pas les filles des yeux. Kim se déhanche comme une déesse, ondulant et frappant dans ses mains en rythme. Sa danse est parfaite. Trop parfaite. Grace est adorable, un peu maladroite dans ses gestes, mais le cœur y est. C'est tout ce qui compte. Betty quant à elle a l'air plutôt perdue. Ses jambes s'emmêlent, ses bras s'envolent au mauvais moment… Rien ne va, mais elle rit. Les trois filles s'éclatent et c'est tout ce qui compte.

Je prends une nouvelle gorgée de ma bière et jette un coup d'œil à mon père. Il discute avec une fausse blonde qui lui fait les yeux doux. Je soupire en secouant la tête… Elle peut toujours courir, elle n'atteindra jamais le cœur de Lawrence. Cet homme l'a voué à ma mère. Jamais il ne pourra débuter une nouvelle relation amoureuse. Dorénavant, tout ce qui lui importe, ce sont ses enfants et ses animaux. Le reste peut aller se faire voir.

Le son de la musique décline pour enchaîner sur une autre chanson. Les trois filles reviennent complètement essoufflées. Kim et Betty se jettent sur leur cocktail et Grace sur son jus de fruits.

— Kim soit tu es une très mauvaise prof, soit Betty est une très mauvaise élève… dis-je, moqueur.

Je leur offre mon plus beau sourire narquois tandis qu'elles avalent de travers leur alcool. La blonde se met à rire avec légèreté tandis que la brune s'empourpre. Encore. C'est trop bon de l'emmerder. À chaque fois, elle tombe dans le panneau.

— Toi, tu devrais aller danser au lieu de dire des bêtises ! Kimberley est une excellente professeure et Eli doit juste s'habituer, elle vient d'apprendre !

On baisse tous les yeux vers ma petite sœur qui mordille sa paille.

— Je suis d'accord, montre-nous donc comment tu danses… À moins que tu ne fasses partie des mauvais danseurs qui se font dégager de la piste, poursuit Betty, les yeux plissés.

Je n'y crois pas. Elle réutilise mes propres mots. Je lui fais un clin d'œil et termine ma bière avant de la poser sur la table à côté de nous.

— Avec plaisir. Je t’invite même à danser sur la prochaine chanson ! Comme ça, tu seras aux premières loges pour compter mes faux pas.

Je lis dans son regard toute l’hésitation du monde. Je continue de sourire, attendant sa réponse.

— Ok ! finit-elle par s’exclamer après de longues secondes de réflexion.

À son tour, elle finit son verre qui se retrouve à côté de ma bouteille. Je lui tends la main, plantant mes yeux gris dans ses iris printaniers. Elle vient entremêler ses doigts aux miens et je déglutis, affermissant ma prise sur elle.

— Grace, tu veux bien être ma cavalière ? demande Kim à ma sœur.

— C’est que… J’ai promis à papa… répond la petite, gênée.

— Pas de problème, ma puce, je vais bien me trouver un cavalier parmi ces rustres de cow-boys, non ? réplique Kim en se hissant sur la pointe des pieds, afin de scruter les visages des garçons.

Elizabeth se met à pouffer tandis que Grace court rejoindre notre père. Il a l’air soulagé de la voir, comme si grâce à elle, il peut enfin fuir la compagnie de la fausse blonde.

— Comment vous savez que la chanson d’après se danse à deux ? demande Betty, intriguée.

— Parce que c’est ma mère qui s’est arrangée avec le groupe… Bon, vous venez ! C’est à nous ! Beth, n’oublie pas, fais confiance à ton cavalier, lance Kimberley à son amie en lui faisant un clin d’œil.

Je la vois sourire en levant les yeux au ciel avant de les reposer sur moi. Je me rapproche d’elle, jusqu’à ce que ma bouche vienne frôler son oreille.

— Ça va aller ? Si tu ne veux pas, tu n’es pas obligée, m’enquis-je.

— Si. J’ai envie de le faire. J’ai besoin de le faire. Je te fais confiance, répond-elle fermement.

Ses mots me vont droit au cœur. Encore une fois, elle fait preuve d’une force et d’un courage que je n’ai pas. Je me contente de remettre une mèche de cheveux derrière son oreille et je l’entraîne vers la piste. Elle se place à ma droite et je lui offre un ultime sourire avant que la chanson ne commence.

— Ok. Si jamais tu veux arrêter, tu me dis. C’est *All Shook Up*, l’avertis-je.

Autour de nous, les filles commencent à effectuer un mouvement de balancier avec leurs pointes de pieds. D’abord à droite, puis à gauche. En continu. Betty les observe un instant avant de se rappeler des mouvements.

Je serre sa main pour l'encourager. Le chanteur prononce les premières paroles et on est parti. Nos talons claquent sur le sol. Je me déplace à droite, elle est en retard, je trébuche. Tant pis. Je la pousse pour l'entraîner avec moi. On repart à gauche et je la fais tournoyer pour qu'elle vienne placer son dos contre mon torse. On avance, on recule. Elle me marche sur les pieds. Je grimace et ris en même temps. Je crois que je n'ai jamais dansé avec une aussi piètre cavalière. Le refrain arrive. On claque du talon droit sur le parquet. Elle me tend sa joue et je viens y déposer un baiser. Ses fesses finissent par venir se coller contre mon bassin et on fait un arc de cercle avec nos hanches.

— Bizarrement, ce sont les seuls pas que tu as retenus… lui murmuré-je à l'oreille, taquin.

— Tu devrais faire attention à ce que tu dis, Griffin… Ta virilité est bien trop exposée pour que tu t'amuses à faire le malin, réplique-t-elle en riant.

Je la retourne en la faisant virevolter et nous nous faisons face. J'arque un sourcil, ne voyant pas trop où elle veut en venir. Je comprends rapidement lorsque je sens ses genoux venir frôler de près mon intimité. La garce.

— Et toi tu devrais faire attention à ce que tu fais parce que c'est moi qui te tiens Betty…

Je ressers mes mains sur les siennes et la rapproche de moi d'un coup sec. Nos visages ne sont plus qu'à quelques millimètres l'un de l'autre.

— Tu me fais toujours confiance ? ajouté-je.

Elle hésite et finit par hocher la tête. Je préfère ne pas trop jouer au con avec elle et j'en reste là. Je souris tout simplement et continue à la faire danser. Répétant inlassablement les mêmes pas jusqu'à la fin de la chanson.

— Bah ! Tu vois, Beth ! Tu t'es super bien débrouillée ! hurle Kim à l'intention de son amie que je tiens toujours par la main.

— C'est Griffin qu'il faut remercier ! C'est lui qui m'a sauvé la mise ! dit-elle en riant.

— Non, tu t'es bien débrouillée ! affirmé-je.

— Bon, les jeunes, nous allons rentrer avec Grace, annonce Lawrence en se rapprochant de nous.

— Nooooooooooon ! Papa ! Pas encore ! s'insurge sa fille.

— Si, ma puce, demain on se lève tôt… Mais je te promets qu'un autre soir cette semaine, nous resterons plus tard.

— C'est injuste ! piaille l'enfant, la mine boudeuse.

— Grace… Tu me remercieras demain. Allez, viens. Griff, je compte sur toi pour ne pas conduire alcoolisé.

— Tu peux compter sur moi papa. Juste une bière, peut-être deux !

Il me serre l'épaule affectueusement, prend la petite dans ses bras et nous abandonne à notre sort.

— Alors, ce cow-boy ? demande Betty à Kim, les yeux pétillants.

— Ennuyeux à mourir ! Et dire que mon carnet de bal est encore vide ! Pitié, faites que quelqu'un vienne pour m'emmener danser, dit-elle, exaspérée. En attendant que l'alcool coule à flots !

Je comprends le message et retourne leur chercher des verres. Ce qui est bien, c'est qu'en tant que très bons amis de la famille de Kim, soit, les financeurs de la foire, les boissons sont gratuites pour nous. Et en plus, on est servi en express. Quelques minutes plus tard, je retourne auprès des filles avec leur commande.

On fait une pause. Je bois quelques gorgées de mon verre d'eau, ayant bien compris que ce soir, encore une fois, c'est moi qui dois prendre soin d'Elizabeth. Cette dernière descend son deuxième cocktail. Elle se détend au fur et à mesure que l'alcool lui monte à la tête. On discute un peu. On rit beaucoup. Cela fait longtemps que je ne me suis pas aussi bien senti. J'ai laissé mes problèmes à Livingston. Ici, je peux enfin être moi-même.

Les verres s'enchaînent pour la blonde et la brune. Leur discours se fait de moins en moins compréhensible. Il part dans tous les sens, dévoilant des secrets. Je me contente d'écouter en silence, un sourire aux lèvres.

— Et donc, cet Allemand m'a saoulé au Bacardi pur ! J'ai fini à quatre pattes dans la neige, en maillot de bain alors qu'il faisait -21 °C. Tout ça pour retrouver mes claquettes que j'avais perdues en sautant dans la poudreuse après le sauna ! s'exclame Kim, morte de rire.

Étrangement, la Française ne s'épanche pas trop sur ses propres expériences. Elle se contente de hurler de rire en écoutant son amie. Dommage, j'aurais voulu en apprendre plus sur elle.

— Oooooh ! Beth ! C'est notre chanson ! Viens !

Kimberley attrape la brune par le bras et l'entraîne jusque sur la piste. Je tends l'oreille et me redresse : c'est *Mr. Lonely*. Putain. Bizarrement, complètement torchée, Betty bouge à la perfection. Elle se déhanche à l'extrême, frappe dans ses mains et tape du pied en rythme. Il n'y a pratiquement que des femmes, toutes alignées les unes à côté des autres. Je pourrais détailler tous ces corps à moitié habillés, mais je n'arrive pas à

décrocher mes yeux de l'employée de mon père. Sa robe se soulève à chaque fois qu'elle saute, dévoilant un peu de ses cuisses. Ses boucles foncées virevoltent autour d'elle quand elle se tourne. Mais le pire, se sont ses fesses qui se balancent de gauche à droite. Ma gorge s'assèche alors que je les imagine à nouveau collées contre moi. Merde. Je n'ai vraiment bu qu'une bière ? Je m'apprête à détourner le regard quand ses yeux accrochent les miens : ses prunelles brûlent, ses joues sont rouges. Sa peau luit à cause de la transpiration. Elle est incroyablement belle. La chaleur termine de m'envahir et subitement, je me sens à l'étroit dans mon jean.

J'attrape mon eau et la bois d'une traite. Mes gorgées sont difficiles. Je ferme les yeux et secoue la tête pour chasser les pensées qui s'y sont faufilées. Pas de ça. Pas avec elle. Elle mérite tellement mieux.

— Alors Griffin, tu es malade ou quoi ? Tu n'as rien fait et tu transpires à grosses gouttes, dit Kim en se rapprochant de moi à la fin de la musique.

— Hein ? Non… j'ai juste super chaud, c'est la chemise.

Je m'évente de la main pour justifier mes dires. Betty ricane derrière sa main en évitant de me regarder. Elle sait ! Elle joue avec moi ! Je fulmine. Je ne sais pas comment me comporter avec elle. Si elle avait été une autre fille, j'aurais agi bien différemment. Je ne me serais pas retenu à chaque fois que j'avais eu l'occasion de lui demander si je pouvais lui rouler une pelle.

— Bon, il se fait tard et demain on doit aider mon père. Je vais ramener Betty avant qu'elle ne vomisse devant tout le monde… ricané-je.

La principale intéressée me lance un regard noir. Je lui tire la langue, en bon gamin que je suis.

— Mais non ! Quand est-ce que tu as vomi ? rit Kim.

— Après ta soirée. J'ai dû lui tenir les cheveux… répondis-je à la place de Betty.

— Tu ne m'avais pas dit ! C'est le jeu de la bouteille ou bien le dégoût que t'a inspiré Jeff ? pouffe l'amie de la Française.

On explose tous de rire en se remémorant les événements de cette soirée. Ils sont loin derrière nous dorénavant.

— Aucun des deux, c'est la conduite de Griffin qui m'a donné le mal de mer ! réplique-t-elle d'un ton aussi taquin qu'accusateur.

— Pardon ? Je conduis très bien madame ! m'insurgé-je.

S'ensuit une joute verbale entre nous deux, sous le regard amusé de Kimberley.

— Bon, allez, moi aussi je vais rentrer, finit par annoncer la blonde.

— Je te dépose ? lui demandé-je.

— Je veux bien, merci !

Après avoir ramené Kim, je roule jusque chez nous. Toutes les lumières sont éteintes quand on arrive, c'est signe que le reste de ma famille dort. Nous entrons aussi silencieusement que possible. Chose non aisée lorsque l'on est accompagné de quelqu'un complètement saoul. Betty ne cesse de trébucher, se prenant absolument tous les meubles sur son passage. Je lève les yeux au ciel et l'attrape pour la guider jusqu'à sa chambre. Avant même de pouvoir l'arrêter, elle allume la lumière. Je m'apprête à l'engueuler, mais Grace n'est pas dans leur lit. Je fronce les sourcils et abandonne la Française un instant pour me rendre dans ma propre chambre. Ma petite sœur est dans mon pieu et mon père dans le sien. Fais chier.

Je referme la porte derrière moi et me dirige vers le canapé du salon.

— Tu fais quoi ?

Je lève les yeux vers Betty qui n'est toujours pas couchée.

— Je me couche. Grace dort dans mon lit, chuchoté-je.

— Mais tu ne passes même pas dans le canapé ! Je te laisse mon lit ! s'exclame-t-elle.

— Baisse d'un ton et non, va dormir.

— Si ! J'insiste !

— Non, grondé-je, me rapprochant d'elle pour la pousser à l'intérieur de la pièce, droit vers son couchage.

— Alors, dors avec moi, dit-elle tout simplement.

— Tu ne te rends pas compte de ce que tu dis. Tais-toi et couche-toi, soupiré-je.

— Je n'ai pas dit couche avec moi. Les gens qui dorment dans le même lit sans se peloter ça existe, hein.

— Si je viens, tu arrêtes de hurler et de jouer à la capricieuse ?

Elle tient absolument à avoir le dernier mot. Incroyable. Très bien. Je déboutonne ma chemise sous ses yeux et la laisse tomber par terre. Je défais ensuite ma ceinture et laisse glisser mon pantalon à mes pieds. Je me retrouve rapidement en boxer et je file me mettre sous la couette, collé à mon bord de lit. Je refuse de la regarder se déshabiller. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui manque.

— Je te fais honte ou tu as pitié de moi ? À moins que je ne te plaise pas, tout simplement ? me demande-t-elle.

— Ni l'un ni l'autre, pourquoi tu me demandes ça ?

Je me redresse sur un coude pour finalement poser mes yeux sur elle.

— Tu n'essayes même pas de jeter un coup d'œil dans ma direction.

— Ça s'appelle le respect Betty. Viens te coucher, bon sang !

Elle finit par défaire sa robe en marmonnant et j'en profite pour me rallonger, les yeux rivés sur le plafond. Je ferme mes paupières et tente de calmer mes ardeurs. Elle va avoir ma peau. Lorsqu'elle vient enfin se glisser à côté de moi, elle est habillée d'un de ses éternels t-shirts beaucoup trop grands pour elle.

— Bonne nuit Betty.

— Bonne nuit Griffin.

26
LES FILLES NE PEUVENT PAS AIMER LES FILLES
Elizabeth.

Mon réveil retentit dans la chambre, me tirant de mon profond sommeil. Je tends la main en grognant pour attraper mon téléphone sur la table de nuit et l'éteins.

Je n'arrive pas à ouvrir les yeux et j'ai terriblement soif. J'ai même un forgeron qui a élu domicile dans mon crâne.

Dans un gémissement, je m'enfuis à nouveau sous les couvertures. Quelle idée d'avoir autant bu hier soir ! Je ne me souviens même pas de la fin de ma nuit. J'en déduis que Griffin a dû me traîner jusque dans mon lit… Si ça continue, il va réellement me prendre pour une fille qui ne sait pas se gérer.

En me retournant, j'écarquille les yeux, retenant *in extremis* un cri de surprise. Il est là ! Dans mon lit ! Oh mon dieu ! Est-ce qu'on… Non, impossible.

— Qu'est-ce que tu fous dans mon lit Griffin ? GRIFFIN ! piaillé-je, la voix enrouée. Je le pousse avec mes pieds pour le faire réagir, mais je n'ai le droit qu'à un marmonnement. Il se tourne enfin vers moi, les yeux mi-clos, avant d'exploser de rire.

— Mais parle enfin !

— Oh ! Tu devrais voir ta tête ! pouffe-t-il.

Furieuse, je me lève pour mettre le plus de distance possible entre lui et moi.

— Tu as profité de la situation ! m'exclamé-je.

— Mais pas du tout ! J'allais dormir dans le canapé quand tu m'as forcé à venir dormir dans ton lit. J'ai même dû faire un marché avec toi : tu cessais de faire du bruit et je venais dormir avec toi. Rassure-toi, il ne s'est rien passé ! Alors, calme-toi !

Je réfléchis. J'essaye de combler mes trous de mémoire. Le pire dans toute cette histoire, c'est qu'il a raison. Je tombe de haut.

— Oh…

— Et ce n’est pas tout madame Betty ! Tu m’as collé toute la nuit ! Tu as pris absolument toute la couverture pour t’y enrouler comme un burrito et j’ai failli tomber trois fois ! Tu es la pire fille avec laquelle je n’ai jamais dormi ! poursuit-il sur un ton accusateur.

— Hé bien estime toi heureux que je ne ronfle pas ! Sors maintenant. Et oublie ce malheureux incident ! sifflé-je.

— Non.

— Évidemment, soupiré-je en levant les yeux au ciel.

Je le regarde se redresser dans mon lit. Il s’appuie sur ses deux coudes et m’observe de ses grands yeux pétillants. Il est beau. La couverture dissimule à peine l’esquisse de ses abdos. Sa peau, assombrie par le soleil, ressort parfaitement sur le blanc immaculé des draps. À cet instant, je m’en veux. Je m’en veux de ressentir du désir. Je commence à avoir chaud et je sens mes joues s’empourprer… Tuez-moi !

— Je vais prendre ma douche, annoncé-je finalement, vaincue.

— Tu es sûr que tu ne veux pas que je vienne avec toi ? me demande-t-il, l’œil malicieux et de la taquinerie plein la voix.

— Ta gueule, Williams !

Je claque la porte de ma chambre puis celle de la salle de bain. Je vais directement m’accrocher au rebord de l’évier. Je serre tellement fort la céramique que mes jointures blanchissent sous l’effort. Dans le miroir, j’observe la fille que je suis devenue. J’ai changé depuis mon arrivée. J’ai perdu du poids tout en reprenant des couleurs. Mes gros cernes noirs ont disparu et mes traits tirés se sont volatilisés. La fille dépressive au teint pâle a disparu. Je m’observe longtemps. J’hôte ensuite mon t-shirt et recule pour découvrir l’image du reste de mon corps. On est loin de la top modèle de défilé, mais… je crois que j’aime cette nouvelle fille. Je me retourne alors pour admirer le tableau dans mon dos. Le spectacle est toujours désolant. Ma peau striée de zébrures plus claires me dégoûte. Je peux encore ressentir le cuir cinglant mon épiderme. La douleur infligée avait été terrible, mais celle de la guérison l’avait été encore plus. Sans parler des traumatismes psychiques. Marquer un corps avec une telle force est toujours associé à des cicatrices plus ancrées dans l’âme.

— Ça va, Betty ? me demande Griffin à travers la porte. Je soupire puis allume l’eau de la douche.

— Oui, tout va bien. Je me dépêche ! le rassuré-je.

— On a encore le temps, ne t'en fais pas.

Je tends l'oreille. Ses pas, qui s'éloignent, font craquer le parquet. Lawrence et Grace sont partis depuis longtemps à la foire. Il me tarde de les rejoindre !

Je me douche rapidement puis laisse la place à Griffin. J'en profite pour m'habiller comme la veille, changeant juste le t-shirt sous ma chemise puis je file engloutir mon petit déjeuner. Quand Griffin sort enfin, je suis prête à partir.

On arrive au stand à l'heure. Nous saluons les deux autres membres de la famille Williams et le travail débute. Je n'ai jamais été une bonne commerciale, pourtant, je crois que je ne me débrouille pas trop mal. Aujourd'hui encore, j'arrive à faire partir quelques cartes de visite. Puis Lawrence va nous chercher de quoi pique-niquer. Lorsqu'il revient, nous dévorons nos sandwichs.

— Bon, alors, Elizabeth, cette première soirée country ? Comment tu as trouvé ça ? me demande le père de famille.

— C'était vraiment très sympa et convivial ! J'ai adoré et j'ai hâte de remettre ça cette semaine ! m'exclamé-je, vraiment ravie.

— Tant mieux ! Attends de découvrir les courses et rodéos, tu vas voir, tu vas être conquise ! poursuit-il, la bouche pleine.

Nous continuons de discuter joyeusement autour de notre repas puis Griffin, Grace et moi-même abandonnons Lawrence à son stand pour nous diriger vers les manèges.

— Elle vient Kim ou pas ? Elle avait dit qu'elle viendrait ! s'enquit Grace.

Je baisse mes yeux vers elle et la gratifie d'un sourire.

— Évidemment ! Elle est là-bas ! lui répondis-je en pointant mon amie du doigt.

Je la laisse partir en courant pour la rejoindre.

— Hé bien, vous avez bonne mine ! Meilleure que ce à quoi je m'attendais ! s'exclame la blonde lorsque Griffin et moi arrivons à sa portée. Bon, si ça vous dit, on va commencer par le truc le plus cliché du monde, mais en même temps, la vue est tellement incroyable… La grande roue, ça vous tente ? poursuit-elle.

On acquiesce tous et nous prenons la direction du manège à nacelles. L'entrée est gratuite puisque nous avons Kim comme passe-droit. On s'installe tous les quatre dans le même compartiment et on se laisse

transporter dans les airs. J'admire le paysage qui s'offre à nous. Les montagnes s'étendent à perte de vue, c'est absolument magnifique.

— Est-ce que vous êtes amoureux ?

J'avale de travers puis regarde Grace, les joues rouges.

— Pardon ? articulé-je difficilement.

— Toi et Griffin ! Vous êtes amoureux ? Vous avez dormi ensemble !

Une étrange chaleur m'envahit instantanément. Je suis honteuse. Telle une gamine prise en flagrant délit. Je n'ose même pas regarder Kimberley. En tout cas, je sens ses yeux inquisiteurs posés sur moi. À la place, je plonge mes yeux dans ceux de Griffin.

— Non, nous ne sommes pas amoureux, répond-il tout simplement.

— Pourtant, les garçons et les filles, quand ils dorment ensemble, c'est quand ils sont amoureux !

— Non, Grace. Toi, tu dors bien avec tes copines et vous n'êtes pas amoureuses, alors pourquoi nous, on n'aurait pas le droit ?

— Beurk ! Les filles, elles ne peuvent pas s'aimer entre elles ! dit Grace en grimaçant.

— Tu te trompes, petite sœur. Les filles peuvent aimer les filles et les garçons peuvent aimer les garçons, annonce Griffin le plus simplement du monde.

— Ah bon ? Pour de vrai ? demande la petite en fronçant les sourcils, intriguée.

Grace semble absorbée par la tournure que prend la discussion. Moi, je suis ébahie. Rares sont les personnes qui parlent aussi ouvertement de l'homosexualité dans ce pays.

— Alors pourquoi je n'en ai jamais vu ? Et puis dans mes dessins animés, les princesses n'aiment que des princes !

— Tu verras quand tu seras plus grande. Et tes dessins animés sont pour les enfants, ils vont au plus simple… pour ne pas se fâcher avec la religion et la société.

— Je ne comprends pas…

— Tu comprendras bientôt. Mais garde à l'esprit que tout le monde peut aimer tout le monde ! finit Griffin.

Il me décoche un sourire à m'en couper le souffle. Je me concentre à nouveau sur le paysage afin d'éviter les yeux interrogateurs de mon amie. Heureusement, nous entamons notre descente.

Le reste de la journée se déroule bien et beaucoup trop rapidement. Exceptionnellement, nous faisons l’impasse sur la soirée dansante. Je suis incroyablement fatiguée et demain, Griffin et Lawrence ont leur compétition de *barrel racing*[7]. J’ai hâte de voir ça ! Je ne peux m’empêcher de penser à la chance que j’ai. Je suis en train de vivre le rêve de tous les amateurs de « *Flicka* » et autres films de chevaux qui se passent dans des ranchs aux États-Unis. Ma chance a-t-elle enfin tourné ?

27
BARREL RACING
Elizabeth.

— Bah alors, tu ne me souhaites pas bonne chance Betty ?

Je plisse les yeux en observant son visage. Je sais qu'il me cherche. Encore. Cet homme ne changera jamais. Je croise les bras sur ma poitrine, une lueur de défi dans les yeux.

— Non.

Je lui pique son mot favori et commence à sourire. Voilà ! Que ça lui fasse les pieds ! Je m'approche de son cheval, Rhys, et viens caresser son chanfrein[8]. L'animal ferme les yeux sous la douceur de ma main, appréciant ce moment de plénitude. Je finis par venir embrasser le velouté de ses naseaux.

— Cours le plus vite que tu peux Rhys et surtout… Fais attention à toi dans les virages, ne va pas te blesser… murmuré-je à l'animal.

Il rouvre les yeux pour m'observer. J'aime imaginer que les animaux nous comprennent. Je lui offre un sourire ainsi qu'une dernière caresse tout en observant Griffin qui finit d'accrocher son numéro de participant à sa chemise. Son chapeau de cow-boy est vissé sur sa tête. Je me tourne ensuite vers Lawrence qui s'approche de nous, Grace perchée sur ses épaules.

— Je te laisse Grace ? Vous devriez aller dans les tribunes, ça va bientôt être à notre tour, m'annonce-t-il en attrapant sa fille dans les bras avant de la poser au sol.

— Oui, bien sûr ! Viens-là ma puce, répondis-je en prenant sa main. Bonne chance Lawrence ! Faites attention à vous !

— Ne t'inquiète pas pour moi, je fais ça depuis des années. C'est plutôt à ce gamin qu'il faut souhaiter bonne chance, dit-il en riant tout en donnant une tape sur l'épaule de son fils.

Griffin répond en grommelant et se détourne pour vérifier la sangle de son mustang. Cloud, l'étalon de Lawrence, est prêt lui aussi. Les deux hommes se mettent en selle et après un dernier signe de la main, disparaissent dans les couloirs autour du paddock de compétition. Je me hâte, Grace à mes côtés. Nous gravissons les marches et trouvons une place

juste en face d'un des tonneaux. Les cavaliers défilent, chaque tour ne prenant que quelques secondes. Les chevaux sont magnifiques. Ils dégagent force et précision. Les cavaliers ont l'air si légers, parfaitement en harmonie avec leur partenaire à quatre pattes.

Enfin, Lawrence entre en scène, au grand galop. Le soleil fait briller la robe champagne de son cheval. Ses crins blancs virevoltent dans l'air tandis que ses membres puissants s'étendent loin devant lui, le propulsant en avant. Il passe le premier tonneau, l'animal se mouvant avec aisance alors qu'il fait presque demi-tour sur lui-même, projetant un nuage de sable dans un bruissement. Il enchaîne les deux autres barils, Lawrence tenant à peine les rênes de son quarter horse qui semble connaître le parcours par cœur. La dernière ligne droite est franchie en une fraction de seconde. C'est terminé. C'est passé beaucoup trop vite. Puis, Griffin fait son entrée juste après son père. Rhys, bien que sa robe soit plus banale, est tout aussi beau que Cloud. Sa robe bai cerise luit et ses très longs crins sombres aux pointes rousses lui donnent un air sauvage. Un vrai mustang. Pur et libre. Le parcours est enchaîné tout aussi rapidement, mais avec moins d'aisance. Ils perdent quelques secondes en touchant le dernier tonneau. Dommage… Il a quand même fait une très jolie performance.

— Mince ! J'ai parié avec papa que Griffin ferait un meilleur temps que lui… soupire l'enfant.

Je baisse les yeux vers Grace, amusée.

— Tu fais des paris toi ?

— Bah oui ! Tous les ans ! s'exclame-t-elle comme si c'était évident. D'habitude, je gagne… Parce que c'est Griffin qui réussit tout le temps ! C'est injuste ! bougonne-t-elle.

Je me mets à rire face à la fillette insurgée.

— Allez, viens, tu vas pouvoir aller réconforter ton frère et féliciter ton père !

— Non, c'est nul ! J'ai perdu mes bonbons !

Je l'observe râler tandis qu'elle descend les escaliers à côté de moi.

— Ne t'en fais pas, je vais t'en acheter d'autres !

Son visage s'illumine et elle retrouve toute sa joie de vivre ! Elle part devant, sautillant au lieu de marcher.

— Tu vois que tu aurais dû me souhaiter bonne chance, Betty… Je vais devoir te demander réparation, c'est de ta faute si j'ai perdu…

Je lève les yeux au ciel en m'approchant du fils de Lawrence.

— Tu me passes son licol, s'il te plaît ? me demande Griffin.

J'attrape l'objet et le lui tends. Il enlève la bride de son cheval et lui passe son licol en cuir puis me donne la longe. Je la prends et le regarde enlever la selle, le tapis et les protections de l'animal.

— Tu peux l'emmener à la douche derrière toi ? J'arrive, je vais poser mon matériel.

Je hoche la tête et m'exécute. J'attache Rhys à l'anneau en métal à côté du tuyau d'arrosage. Il a bien transpiré, l'écume blanche recouvre son poitrail et ses reins. Je m'éloigne ensuite un peu pour laisser la place à Griffin qui revient. Il attrape le tuyau d'arrosage et commence à rincer l'équidé qui ne bronche pas. L'eau efface toute trace de transpiration. C'est incroyablement satisfaisant à regarder. Son poil se ternit, lui donnant une nouvelle allure. Je m'adosse à la barrière en bois qui délimite la douche. Mes yeux finissent par dériver sur Griffin. J'observe ses gestes précis. Il est concentré sur ce qu'il fait. Jusqu'à ce qu'il capte mon regard et qu'un sourire taquin vienne étirer ses lèvres. Je sais ce qu'il va faire. Je comprends, mais le temps que mon cerveau envoie les informations à mes jambes pour que je puisse m'enfuir ou me cacher, il est trop tard.

Je suis littéralement trempée de la tête aux pieds. La fraîcheur de l'eau m'a arraché un cri puissant. Ma chemise blanche et le t-shirt de la même couleur, en dessous, n'attendent pas pour devenir translucides. La panique me gagne, mais Griffin est encore plus rapide. En un tour de main, il a éteint le jet d'eau et il se trouve à mes côtés. Il m'attrape par le bras et me traîne jusqu'au van où il me pousse à l'intérieur avant de refermer la porte derrière nous.

— Je suis vraiment désolé, je n'ai pas réfléchi… Enlève ta chemise, m'ordonne-t-il.

Tétanisée, je le regarde déboutonner son propre vêtement.

— Betty ? Tout va bien, je te prête juste mon haut, le temps que le tient sèche ok ? tente-t-il de me rassurer.

Je ne suis plus là. Je suis sûre que tout le monde a vu. Les gens ont deviné. Ils vont me regarder avec pitié.

— Je sais ce que tu penses Betty, mais je t'assure qu'on ne voit pas tes cicatrices…

Si les circonstances avaient été différentes, si mon corps n'avait jamais été marqué, peut-être que j'aurai agi différemment et que j'aurai pris plaisir à me venger dans cette bataille d'eau.

Je sens les doigts de Griffin défaire mes boutons. Il me débarrasse de ma première couche trempée.

— Betty ? Faut que tu enlèves ton t-shirt aussi… Betty ?

Il claque des doigts devant mon visage et je reviens à la réalité. Je lui offre un sourire timide, retrouvant un peu de ma vigueur.

— Quoi ?

— Ton t-shirt ?

— Oh ! Oui ! Mais… tourne-toi…

Je ne mets des soutiens-gorges que pour des occasions particulières. Et se promener tout simplement n'en fait pas partie. J'attends qu'il se tourne et ôte le dernier bout de tissu qui me recouvre. J'attrape ensuite sa chemise et l'enfile. J'apprécie le côté rêche et sec du coton sur ma peau. La chemise est trois fois trop grande, mais tant pis. Je retrousse les manches et rentre le bas dans mon short.

— C'est bon.

Il se retourne et m'observe longuement.

— Ça te va bien.

— Merci. Et ne va pas t'imaginer que je t'appartiens parce que je porte un vêtement à toi !

Il explose de rire.

— En parlant des fringues que je te prête… Mon sweat, tu l'as toujours ?

Je m'empourpre. Si seulement il savait… Il m'aide à m'endormir. Son odeur m'apaise et m'aide à m'endormir. D'ailleurs, j'en profite pour inspirer longuement. Son parfum vient faire frétiller mes narines… C'est frais et chaud à la fois. Boisé avec un peu de sueur et une fine odeur de déodorant pour homme. Un de ceux qui te dégomment les poumons quand tu oses le respirer lors de l'activation du spray. Étrangement, là, j'aime bien.

— Oui… réponds-je en détournant le regard.

— Tu comptes me le rendre un jour ?

— Non… tenté-je.

— Ok. On y va ?

Je hoche la tête, hésitante. Je ne suis pas certaine de vouloir retourner dehors et il semble percevoir ma réticence.

— Betty, personne n'a rien vu. Ne t'en fais pas. Et au pire, tu t'en fous. Tu ne reverras personne ici et eux, ils t'auront oublié dans dix minutes. Viens. Tu me fais confiance, non ?

À nouveau, je fais oui de la tête. Nous sortons et on retourne auprès de Rhys qui semble s'être endormi, la tête appuyée contre le mur, le soleil réchauffant son dos.

— Allez, mon gros, on va rentrer.

Je l'aide à charger l'animal et Lawrence arrive quelques minutes plus tard pour faire monter Cloud dans le van. En passant, il me sourit, un sourcil relevé. Je sais que c'est pour la chemise. Il ne fait aucun commentaire à ce propos. Je crois que ça lui plaît que Griffin et moi nous entendions enfin.

— Pourquoi tu as la chemise de Griffin ? s'enquit Grace qui accompagne son père.

Les enfants dans toute leur splendeur. Incapables de tenir leur langue !

— Parce qu'il m'a arrosé avec le tuyau d'arrosage pendant qu'il douchait Rhys…

— Ooooh, mais moi aussi, je voulais faire une bataille d'eau !

— Une prochaine fois… lui dis-je avec un sourire.

Nous rentrons tous ensemble à la maison : c'est encore une bonne journée qui se termine.

28
BULL RIDING
Elizabeth.

Je n’ai jamais assisté à une compétition de bull riding de ma vie. Évidemment, j’ai vu le film « The Longest Ride » : une romance à vous en arracher des larmes. Il raconte l’histoire de Sofia, une étudiante férue d’art qui rencontre un cow-boy professionnel dans la monte de taureau. Je l’ai tellement adoré que je l’ai visionné plusieurs fois. Le *bull riding* en lui-même m’a un peu rebuté… Pour moi, cette pratique s’inscrit au même titre que la corrida, c’est-à-dire dans la catégorie de la torture animale.

Aujourd’hui, c’est à mon tour d’être assise dans les tribunes. Je ne peux m’empêcher d’imaginer Sofia, l’héroïne de mon film. Je souris bêtement, face au corral où les taureaux vont être lâchés, montés par d’ambitieux cow-boys. La seule différence, c’est que cette compétition est vraiment spéciale : ce n’est pas les cavaliers qui vont être sélectionnés pour les prochains championnats, mais bel et bien les animaux à cornes !

Le vétérinaire a fait sa tournée tôt dans la matinée afin d’observer toutes les bêtes. Certaines ont été disqualifiées avant même d’avoir pu fouler le sable du corral. Pas Titanic. Le pire dans toute cette histoire, c’est que les cavaliers ne sont pas n’importe lesquels… Les taureaux présentés doivent être montés par un membre de l’élevage, ranch ou ferme d’où ils proviennent. Lawrence, ayant passé l’âge de cette activité, a laissé sa place à Griffin. J’ai beau savoir qu’il a déjà pratiqué ce sport, je ne peux m’empêcher de m’inquiéter pour lui. C’est incroyablement dangereux. La chute peut être mortelle. Et s’il ne sort pas assez vite, l’énorme mâle cornu aura tôt fait de le tuer.

— Ne t’inquiète pas Eli, Griffin, c’est le meilleur ! dit Grace.

— Je ne m’inquiète pas…

— Arrête de mentir, Beth, ça se lit sur ton visage ! pouffe Kimberley.

Je soupire. Elles sont incapables de me laisser tranquille ces deux-là ! Le premier couple fait une entrée fracassante, coupant court à la conversation. Je m’agrippe au dossier devant moi et me lève, angoissée pour l’homme qui a décidé de mettre sa vie en jeu. Sous lui, la bête se déchaîne. Elle rue, se

cabre, saute sur place en élançant ses membres le plus loin possible. Sur son dos, le cow-boy ne lâche pas le pommeau en cuir qui lui permet de rester sur l'animal. De son autre main qu'il fait bouger au rythme des mouvements du taureau, il se maintient en équilibre. J'entends la cloche accrochée à la sangle en cuir tinter. Encore et encore. Je peux sentir le sol trembler sous les sabots du bovin. Le spectacle est captivant.

Ce n'est qu'une fois que l'homme se relève, après s'être fait projeter en l'air, que je recommence à respirer. Je regarde le compteur : ça n'a duré que six secondes. Dans l'arène, on fait sortir l'athlète, puis la bête est ramenée par des cavaliers montés sur des chevaux. Bonne nouvelle : le taureau est engagé pour la saison suivante.

La foule est déchaînée dans les gradins. Je n'arrive pas à comprendre leur engouement. Kim et Grace sont devenues complètement folles, elles aussi. Sans doute, suis-je trop française pour apprécier cette activité ?

Les taureaux continuent de défiler. Il y en a de toutes les couleurs. De toutes les tailles. De toutes les races. Un à un, les cow-boys se font expulser par de violentes ruades. Je trouve ça incroyable que personne ne soit blessé.

Vient enfin le tour de Griffin. Avec les filles, nous descendons jusqu'à la grille afin d'avoir une meilleure vue. Enfermé dans le box de départ, Titanic à l'air aussi calme que le fils de Lawrence. La tête baissée, son chapeau recouvrant le haut de son visage, il semble plongé dans une intense méditation. Il finit par se laisser glisser sur le dos du taureau qui ne bronche pas. Griffin fait signe qu'il est prêt et le coup de feu est lancé. La porte s'ouvre, libérant le taureau roux. Le regard fou, la bête s'emballe, faisant voler le sable autour d'eux. La scène est incroyablement effrayante.

— YOUHOU ! VAS-Y ! l'acclame la foule.

— ALLEZ GRIFFIN ! s'écrient les deux filles.

Elles sont déchaînées : agrippées au grillage, elles le secouent comme des possédées. Je le sers aussi avec mes mains, mais reste immobile. Mes yeux sont rivés au compteur où les chiffres s'écoulent lentement. Les secondes me paraissent être des minutes. Griffin tient bon. Il accompagne chaque violence de Titanic avec son corps. Ils sont en parfaite harmonie, jusqu'à ce que Griffin soit déséquilibré. Leurs corps finissent par se détacher l'un de l'autre et il tombe dans un bruit sourd sur le sable, soulevant un nuage de poussière autour de lui.

— GRIFFIN !

Je n’ai pas pu me retenir. Mon cri de détresse claque dans l’air et Kim m’attrape l’épaule pour que je la regarde.

— Faut que tu te calmes ma pauvre Beth… Il n’a rien regarde ! Je n’ai jamais vu quelqu’un aussi tendu à une compétition de bull riding ! Incroyable !

Je la foudroie du regard. Parce qu’ils se croient mieux ces Américains, à s’exciter face à ce genre de spectacle ? Je n’arrive même pas à imaginer la peur et le stress de ces pauvres animaux.

Agacée, je leur dis que je préfère partir et aller tenir le stand plutôt que de continuer à assister à cet affligeant spectacle. Kim et Grace soupirent en levant les yeux au ciel. Je vois bien que je les déçois, mais tant pis. Je traverse les gradins où la foule est en délire. Je rejoins difficilement la terre ferme : il y a trop de monde.

Plus je m’éloigne loin du bruit, de la musique et des odeurs de transpiration, plus j’ai l’impression de revivre. Chaque pas me rend plus légère et moins tendue. À tel point que je me rends compte que je dois me rendre aux toilettes. Je prends la direction du bâtiment où elles se trouvent et, pour une fois, aucune queue. Les gens se sont tous rendus à l’événement.

J’ouvre la porte côté femmes et la referme aussitôt, les joues rouges et les yeux écarquillés par la surprise. Les gens n’ont donc honte de rien ? Le couple a très certainement profité du fait que tout le monde soit à la compétition pour s’envoyer en l’air sur les lavabos des toilettes pour femmes. Je ferme les yeux et secoue la tête, dans l’espoir que l’image de cet arrière-train poilu disparaisse de mes pensées.

Pressée, j’opte pour le côté des hommes. Je grimace rien qu’à l’idée de ce que je vais pouvoir découvrir comme horreurs chez eux. J’entrebâille la porte, me retenant de respirer et jette un coup d’œil à l’intérieur : personne. Je me faufile rapidement et cours presque jusqu’au premier box. Je pousse le battant, observe, et passe au suivant. Dieu ce qu’ils peuvent être sales… Entre les traces au fond de la cuvette et les gouttes sur les rebords de la lunette… Il y a de quoi s’inquiéter sérieusement pour certains.

Au moment où je pense avoir enfin trouvé mon bonheur, la porte s’ouvre en trombe, me faisant sursauter. Je me retourne pour faire face à l’homme qui vient d’entrer dans la pièce. C’est Griffin. Mon cœur se met à battre la chamade et je ne peux m’empêcher de l’inspecter. Je cherche une boiterie, du sang, quelque chose. Je ne trouve rien.

— Qu’est-ce que tu fais là, Betty ?

Il vient de redresser la tête, surpris par ma présence.
— Je venais juste aux toilettes… Celles des filles servent actuellement de baisodrome. Et là, je suis en quête de céramique propre.
Il se met à rire avec moi.
— J'allais rentrer pour me changer et me reposer un peu. Si tu veux, je te ramène, tu iras aux toilettes à la maison, me propose-t-il.
— Oui pourquoi pas ! Je crois que j'ai besoin de m'éloigner un peu de toute cette effervescence !
— Tu n'as pas aimé le show ?
Je secoue négativement la tête en grimaçant.
— Non, ce n'est pas trop mon truc… Je ne peux pas m'empêcher de penser que les cavaliers risquent de mourir et que les taureaux sont terrorisés. Avec ce genre d'idées, on ne peut pas vraiment apprécier ce sport malheureusement.
— Je comprends. Le jour où tu hurleras en regardant une compétition on saura que tu seras devenue une vraie Américaine !
Je lui souris en pouffant et me dirige vers la sortie.
— Je t'attends dehors !
L'air frais et pur est apaisant pour mon odorat. Je ferme les yeux un instant pour apprécier le soleil en train de réchauffer mon visage. Lorsque j'entends la poignée s'abattre puis le battant tourner sur lui-même derrière moi, je pivote pour faire face à Griffin.
— On y va ? me lance-t-il.
— Oui ! Tu ne t'es pas fait mal ? m'enquis-je auprès de lui.
— Moi ? Non ! J'aurai juste quelques bleus et beaucoup de courbatures ! Rien de bien méchant ! répond-il en riant.
Je lui souris et on continue de marcher en silence jusqu'au parking. On s'installe dans sa voiture et nous roulons jusqu'à la maison.
En arrivant, je vais me soulager directement tandis que lui va prendre une douche. Il prend son temps. J'en profite pour aller m'installer dans le salon afin de regarder les chevaux par la fenêtre. Ils sont tranquilles, leur queue battant l'air dans un rythme régulier afin de chasser les mouches qui volent autour de leurs flancs. Leur calme finit par me contaminer.
De l'humidité sur ma main me fait baisser la tête : Cowa. Elle me regarde de ses grands yeux dorés, la langue pendante. Avec la gueule ainsi ouverte, j'ai l'impression qu'elle a un sourire jusqu'aux oreilles.

— Bah alors ma belle ! Lawrence t'a ramenée ? Tu as fait une bêtise ou bien c'est parce qu'il est allé aider pour la compétition ? Ma pauvre chérie, tu es restée toute seule à la maison…

Je m'agenouille sur le sol et la prends dans mes bras. Sa truffe froide vient se figer dans mon cou. Je ferme les yeux, appréciant ce moment de tendresse avec l'animal. Nos cœurs se calent l'un sur l'autre. Nos respirations s'apprivoisent et nous ne faisons plus qu'une.

— J'ai un gros dilemme ma douce… commencé-je.

Je lui caresse le dos, cherchant des mots à mettre sur mes émotions.

— Je crois que je recommence à sentir des choses que je ne pensais plus jamais ressentir… Et ça me fait peur… J'aimerais tellement que la vie soit plus simple. Tu ne voudrais pas qu'on échange nos corps tiens ?

Je me redresse et plante mon regard dans le sien. Elle a toujours la langue pendante et la gueule ouverte. Je me mets à rire et ébouriffe les poils de son front.

— Allez, allons-nous reposer.

Je soupire et me lève pour me diriger vers ma chambre, la chienne sur les talons. Au moment de passer devant la salle de bain, la porte s'ouvre et Griffin me percute de plein fouet alors qu'il avait les deux mains sur la tête, se frottant activement les cheveux dans une serviette. Propulsée sur le côté, je m'attends à me cogner dans le mur à ma droite. Au lieu de ça, il me rattrape de justesse. Ses bras resserrés autour de moi m'empêchent de dériver plus loin. Je me tourne vers lui, le souffle court.

— Je suis désolé. Je t'ai fait mal ? me demande-t-il, l'air inquiet.

— Non…

J'attends que son toucher me brûle la peau. Il n'en est rien. Je ne ressens ni gêne ni malaise. Au contraire, je n'ai pas envie qu'il me lâche. Je lève le menton pour que nos yeux se rencontrent. La chaleur de son regard est suffisante pour allumer un brasier en moi. Ma respiration se coupe un instant. Je sens ses muscles se contracter et sa prise se resserrer autour de moi. Nos désirs sont les mêmes.

— Griff…

— Chuuuut…

Il vient poser un index sur mes lèvres et je me tais. Doucement, il vient remettre une boucle rebelle derrière l'une de mes oreilles, puis sa main descend vers ma joue. Il laisse un tracé chaud sur ma peau. Tracé qui continue jusque dans mon cou pour s'arrêter dans ma nuque. De là, il vient

exercer une tendre pression, me forçant à m'approcher encore un peu plus de lui. Ce que je fais. Nos corps se rencontrent, seulement séparés par ma chemise. Sur son torse, les gouttes éparses qui ont échappé au séchage tachent le tissu. Je déglutis en le regardant toujours. Ma gorge est devenue sèche. J'attends. Impatiente et fébrile. Je suis prête et pourtant, je n'arrive pas à sauter le pas. Je préfère me perdre dans les méandres de ses iris gris.

Finalement, il se penche et pose sa bouche sur la mienne. Je crois que de toute ma vie, je n'ai jamais été embrassée avec autant de douceur. Ses lèvres chaudes caressent les miennes avec simplicité. Il a beau me tenir fermement, je sens que je peux m'échapper à tout moment. Grâce à cette liberté de mouvement, je finis par reculer.

— Et maintenant ?

— Et maintenant quoi ? On vit. C'est tout simple Betty, dit-il en m'offrant un sourire.

Timidement, je me hausse sur la pointe des pieds et retourne me pendre à ses lèvres. Je les emprisonne des miennes comme si elles étaient ma bouée de sauvetage. Parce que finalement, c'est peut-être ce qu'il est ? Peut-être que c'est lui la clef ? Celui qui va me sauver ?

PARTIE 2
LE SOUFFLE D'AUTOMNE

29
MONTE WESTERN
Griffin.

L'automne arriva avec son lot de nouveautés et de déceptions. Les cours reprirent, arrachant Grace et Kimberley à Elizabeth, qui se retrouva seule… Mais pas sans emploi pour autant. Mon père la convertit de baby-sitter à ouvrière agricole. Du jour au lendemain, la douce et belle Française troqua ses jolies robes pour des tenues de travail. Pour tout avouer, je la préfère presque dans ses pantalons cargos et ses chemises en coton.

Je l'observe de la cuisine. Elle fait ses allers-retours entre la brouette et les boxes des chevaux. Notre relation a tellement évolué en l'espace de trois mois. Aujourd'hui, je suis incapable de mettre des mots sur ce qui nous unit. Notre seul et unique baiser n'a rien scellé. Pas de promesse. Pas de belle chose. Rien du tout. Nous n'en avons d'ailleurs jamais reparlé. À quoi bon ? Ce que j'ai à lui dire n'est que l'écho de ses pensées. On le sait tous les deux. Cette fille a été brisée, et même si aujourd'hui tout semble aller mieux, ses démons ne sont jamais loin pour lui rappeler d'où elle vient. Quant à moi, je ne suis pas prêt. Tant que je serais incapable de me gérer, je ne pourrais pas m'occuper de quelqu'un d'autre : c'est évident.

Je me détourne de la scène et monte dans ma chambre où je me change rapidement. J'enfile une chemise à manches longues ainsi qu'une paire de jeans assez large : de quoi être confortable pour travailler. Je redescends et enfile mes bottes dans l'entrée avant de me diriger vers l'écurie. La veille au soir, mon père m'a affublé d'une mission : enseigner la monte western à Miss Betty. J'ai accepté pour deux raisons : la première, parce que je vais pouvoir me moquer d'elle librement et la seconde, parce que ce sera l'occasion de passer un peu plus de temps en sa présence.

Plus je me rapproche de l'écurie et plus je suis certain que la radio est en route. Depuis la mort de ma mère, personne n'a jamais osé la rallumer. C'était elle qui l'avait installée afin de curer les stabulations des animaux en musique. Mon cœur se serre dans ma poitrine et en même temps, je sens une douce chaleur m'envahir. Les souvenirs affluent dans mon esprit et je

me mets à sourire bêtement, les yeux humides. Je me reprends rapidement, clignant des paupières pour chasser ma nostalgie.

— Alors Betty ? Tu as fini, j'espère ? Parce qu'il est 10 h…

Elle sursaute, ne m'ayant pas entendu arriver. Je lui offre mon sourire qu'elle déteste tant et m'adosse contre le mur.

— Pourquoi ? Tu es pressé ? demande-t-elle, interloquée par ma présence.

Elle prend une plaque de paille de la botte qui se trouve sur la charrette dans l'allée, me contourne et la balance dans le box. Elle prend ensuite la fourche et se met au travail, recouvrant l'asphalte d'une épaisse couche de tiges jaunes. Je la regarde faire. Ses gestes sont précis et rapides. En l'espace de quelques minutes, tout est propre et prêt à accueillir un cheval.

— Tiens, rends-toi utile et pousse la brouette et la charrette, je vais chercher Autumn.

Sans un regard pour moi, elle sort et va défaire la longe de la jument qui attend patiemment. Je déplace les engins à roues pour qu'elle puisse mener l'équidé sans encombre. À mi-chemin, le cheval, espiègle, tend l'encolure pour venir faire claquer ses dents sur le tissu de sa chemise. Je mords ma lèvre inférieure pour me retenir de rire, m'attendant déjà à ce qu'elle réagisse comme un enfant qui vient de se faire embêter.

— OH !

En colère, Betty se retourne en levant les bras pour faire reculer l'animal de 600 kilos. L'alezane baisse les oreilles, mécontente qu'on lui dicte sa conduite. Elizabeth ne se laisse pas intimider le moins du monde par la bête qui se dresse maintenant de toute sa hauteur face à elle. Elles se toisent un instant, puis la Française fait claquer sa langue, et d'un coup de main, fait faire une vague à la longe qui remonte jusqu'à l'anneau de métal accroché au licol d'Autumn. La petite claque ne lui plaît pas et son antérieur vient frapper le bitume sous ses sabots tandis qu'elle rejette sa tête en arrière.

— Recule ! dit-elle fermement.

Betty recommence, encore et encore, et va même jusqu'à pousser sur le poitrail de la bête pour qu'elle abandonne. Ce qu'elle finit par faire. Je suis impressionné.

— Pas mal du tout. On va voir si tu te débrouilles aussi bien à cheval maintenant. Rejoins-moi au box de Rhys, dis-je.

J'attrape la charrette de paille et la pousse jusqu'à l'autre bout de l'écurie où se trouve mon hongre. Je la range et rejoins mon ami de toujours. Mon

père me l'a offert pour mes quinze ans, m'annonçant qu'il n'y avait pas meilleur moyen d'aborder la vie qu'en apprenant à s'occuper d'un animal. Ça inculque certaines valeurs.

— Salut mon beau… chuchoté-je à l'animal.

J'ouvre la porte de sa stalle et me glisse à l'intérieur. Rhys vient poser sa tête dans mes mains pour son lot de caresses du matin. Je laisse glisser mes doigts sur sa face et finis par venir le gratter derrière les oreilles.

— Je vais monter à cheval aujourd'hui alors ?

Je me retourne et découvre Betty de l'autre côté du battant en bois, accoudée sur ce dernier. Ses yeux pétillent d'excitation. La pauvre n'avait pas eu de chance. Avec Teasle ronde comme un tonneau, elle n'avait pas pu la monter. Et Lawrence mettait un point d'honneur à laisser ses poulinières tranquilles le temps de leur fin de gestation. Notamment à partir du dixième mois. N'étaient alors autorisés que câlins et balades en main.

— C'est ça. Mon père veut que je t'apprenne la monte western. Je te laisse le brosser ? Je vais aller chercher son matériel.

Elle hoche la tête. En sortant, je lui montre sa boîte de pansage. Je me dirige ensuite vers la sellerie où je m'arrête un instant, songeur. Je regarde les différentes selles de Rhys et opte pour sa toute première : confortable, stable et avec un pommeau. Elle va pouvoir se tenir pour éviter de tirer sur le dos de mon cheval. J'en prends une deuxième dite, classique. Le genre de selle qu'elle doit connaître en tant que cavalière qui a suivi des cours académiques. J'attrape ensuite le filet de mon animal, des protections pour ses membres, une sangle et un tapis. Chargé comme un mulet, je la rejoins. Ma gorge se dessèche instantanément lorsque je jette un regard par-dessus la porte. Penchée en avant, un sabot de Rhys en main pour le curer, Elizabeth m'offre la plus jolie des vues sur sa croupe. Je déglutis et me détourne pour poser le matériel sur le battant.

— On va commencer avec le matériel que tu connais, dis-je d'une voix rauque.

— Ça ne va pas ? s'enquit-elle en se redressant, sa crinière en bataille devant son visage.

— Hein ? Si, si j'ai juste avalé de travers !

Elle fronce les sourcils, peu convaincue, mais ne pose pas de question. Elle attrape le matériel et commence à seller Rhys. Quelques minutes plus tard, il est prêt.

— N'oublie pas ta bombe Betty. Et mets un protège-dos aussi…

Elle part en courant les chercher. Pendant ce temps, j'attrape les rênes du cheval et le guide à l'extérieur, la deuxième selle sous le bras. Quand elle revient, je l'attends dans la carrière. Je tiens mon ami pendant qu'elle le ressangle puis monte sur son dos. Le mustang se raidit instantanément, pas habitué à cette nouvelle cavalière.

— Bon, je te préviens tout de suite, Rhys est le plus gentil de nos chevaux en dehors de Teasle, mais ce n'est pas sûr qu'il soit tendre le temps de l'utilisation de cette selle classique. Du moins au début.

— Ça ira, ne t'inquiète pas ! annonce-t-elle, sûre d'elle.

Elle me sourit, sereine, et je lâche mon cheval. Je ne l'avais jamais vu aussi confiante. Betty est resplendissante. Droite et fière. Elle n'a plus rien à avoir avec la Betty recroquevillée lorsqu'un homme ose s'approcher un peu trop près d'elle.

Je reste au centre de la piste, ne la quittant pas des yeux. En silence, je l'observe évoluer. Elle l'échauffe doucement, les rênes longues. Rhys se laisse faire, marchant avec calme bien qu'il soit légèrement stressé. Puis elle presse ses talons en resserrant les doigts autour des lanières en cuir et c'est la goutte de trop pour l'animal. Il part comme une furie, balançant un coup de cul phénoménal. Je ne dis rien. Elizabeth a compris son erreur et a desserré ses doigts des rênes.

— Ne tire pas sur les rênes si tu veux l'arrêter, bascule ton poids en arrière, lui conseillé-je.

Elle obéit et Rhys ralentit jusqu'à repasser au pas.

— On se sert beaucoup plus de notre poids du corps et quasiment pas de nos mains. On monte quasiment tout le temps les rênes longues. La monte académique n'est plus qu'un vague souvenir dans l'esprit de Rhys. Si tu veux l'avoir sur la main, il va falloir que tu y ailles doucement. Recommence en prenant ton temps !

À la fin de la séance, Rhys est aussi droit et en place que n'importe quel cheval d'école. C'est assez remarquable. Je redécouvre mon hongre sous un nouveau jour. Il est splendide.

— Allez, c'est tout pour aujourd'hui, finis-je par annoncer.

Elle revient vers moi et met pied à terre. On rentre côte à côte à l'écurie. Je desselle Rhys. Elle le douche.

— Où as-tu appris à monter ? questionné-je.

— Chez mes parents. J'ai une jument là-bas.

Son regard se fait plus fuyant et je comprends rapidement qu'il ne faut pas que je pose plus de questions.

— Ils ont un élevage de brebis, de chèvres et quelques chevaux. Je monte depuis mes dix-huit ans, avoue-t-elle.

Seulement ? Pourquoi avoir attendu aussi longtemps ? Si j'ai bien compris, elle a eu vingt-deux ans cette année. Je retiens un soupir. À chaque fois qu'elle ose me donner des informations sur son passé, j'en ressors avec plus de questions que de réponses.

— Je comprends mieux pourquoi Rhys a voulu te mettre par terre. Il n'accepte que les professionnels sur son dos ! dis-je, taquin, pour détendre l'atmosphère.

Je lui souris. Elle fait de même en couinant d'indignation et en me poussant légèrement. Je l'attrape par les mains et la tire à moi avant de la mettre par terre avec la plus grande des facilités. Elizabeth glapit, créant un remue-ménage sans pareil dans l'écurie, les chevaux apeurés, se reculant en vitesse dans leurs stabulations.

— Mais enfin Betty ! On ne t'a jamais appris à ne pas crier dans une écurie ? rié-je.

— Les enfants, calmez-vous, vous allez vraiment finir par créer un accident sinon !

Je lève les yeux au ciel et relâche cette pauvre Française. En me retournant, je me retrouve nez à nez avec mon père.

— Alors ce premier cours ? Qu'est-ce que ça a donné ? demande mon père, curieux.

— Ce n'était pas trop mal ! Je pense qu'on va pouvoir passer à la selle western demain, répondis-je.

— C'est bien ! Bon, on va manger ? Il est l'heure. Elizabeth, cet après-midi tu m'aideras à pailler l'étable. On ne va pas tarder à rentrer les vaches pour le vêlage, lui dit mon père.

Tandis qu'ils parlent en se rendant à la maison, je m'éclipse pour aller ranger le matériel que nous avons utilisé. Betty est devenue tellement plus qu'une simple employée. Dorénavant, c'est une fille pour mon père. Une sœur pour Grace. Un soleil pour moi.

30
APPRENDS-MOI
Elizabeth.

Je me questionne sur mon lit. Depuis qu'il m'a fait tomber, à la suite de notre chamaillerie, je me demande où il a appris à esquiver les coups et à maîtriser son adversaire. J'aimerais tellement avoir son agilité et sa réactivité. Si j'avais eu ces capacités, peut-être, que j'aurais été capable de me défendre il y a quelques années.

Il faut que je lui demande de m'apprendre, en sachant qu'il risque de me poser des questions sur ce passé que je ne souhaite pas forcément aborder.

Je sors mon téléphone de ma poche et souris.

[Kimberley] : J'avais oublié à quel point aller en cours c'était pourri ! Help ! Tout ça pour pouvoir être capable de reprendre l'entreprise de mon père…

[Elizabeth] : Crois-moi, tu seras contente une fois que tu auras terminé ce master de gestion !

Kim a une chance que je n'ai jamais eue : celle de faire des études. Sans diplômes, je n'ai rien pu faire. En fait, je n'en ai même pas eu l'envie, trop dégoûtée par le monde pour me dire que je devais faire quelque chose de ma vie. Aujourd'hui, je regrette. Je suis en colère contre ceux qui ne m'ont pas poussée à poursuivre. En colère contre moi-même pour ne pas m'être battue plus que ça. Malheureusement, c'est du passé. Je n'aurais jamais la possibilité de revenir en arrière.

Je soupire et change de destinataire avant de me remettre à taper.

[Elizabeth] : Tu es où ?

[Griffin] : Je viens de finir à l'étable. Je rentre là. Pourquoi ?

[Elizabeth] : J'ai un truc à te demander, je te retrouve dans ta chambre.

Le « vu » s'active en dessous de mon dernier message. Il ne prend pas la peine de répondre. En bas, j'entends la porte moustiquaire claquer. La tension m'envahit. C'est le souffle court que je sors de ma chambre et traverse le couloir qui me sépare de celle de Griffin. Le soleil inonde la pièce en cette fin d'après-midi. Sa baie vitrée est grande ouverte, la brise faisant danser les rideaux. L'endroit a bien changé depuis la dernière fois.

Tout est impeccablement rangé et ça sent bon. Ça sent lui. Un mélange boisé et frais avec une pointe d'odeur de foin et de son parfum vient me caresser les narines, me faisant fermer les yeux.

— Qu'est-ce que tu veux ? Tu as besoin d'aller en ville ?

Je sursaute et me retourne d'un bond pour lui faire face. Il tient son t-shirt sale dans une main qu'il balance dans sa panière. Son jean tombe sur ses hanches, dévoilant le début d'un V fin. Je sens mes joues qui s'empourprent et je me dépêche de relever les yeux vers son visage. Une ébauche d'abdos me fait à nouveau baisser le regard : je veux être certaine que ce que j'ai sous le nez est vrai !

— Elizabeth ? me lance-t-il, un sourire étincelant plaqué sur ses lèvres.

— Mmmh ? Oui ! Je voulais te demander si heu…

— Oui ?

Il a croisé les bras sur son torse et ne me quitte pas des yeux. Je cherche mes mots autant que j'essaye de retrouver de l'oxygène.

— Tu sais te battre ?

Ses sourcils se dressent et d'une main, il vient frotter l'arrière de son crâne, faisant rouler les muscles fins de son épaule et de son bras.

— Ouais pourquoi ?

— Tu penses que-heu… tu pourrais m'apprendre ?

Je me mords la langue puis l'intérieur de la joue. Il va me prendre pour une grosse cinglée. Non, pire encore, il va me demander pourquoi ! Je baisse les yeux, perdue, le cœur martelant ma poitrine dans l'attente d'une réaction de sa part.

— Si tu veux. On commence maintenant ? lâche-t-il nonchalamment.

— Maintenant… Maintenant ? répété-je, incertaine.

— Pourquoi pas ?

— Ok, je vais me changer.

Je m'attendais à tout sauf à cette réponse. Griffin a toujours eu un don pour me prendre de court. Je passe devant lui et sors de la pièce. L'esquisse de son corps n'est plus qu'un vague souvenir… Je referme la porte de ma chambre derrière moi et enfile un legging aux motifs tropicaux : flamants roses et feuilles géantes dans des tons vert sombre. Je l'adore. Je viens maintenir ma poitrine grâce à une brassière rose. Par-dessus, je rajoute un débardeur ample. Maintenant que Griffin est au courant pour mes cicatrices, je n'ai plus peur de les lui montrer. Je saute dans mes tennis puis attrape mon sac dans lequel se trouve toujours une bouteille d'eau. Je suis prête.

On sort de nos chambres en même temps. Je lui offre un sourire timide. Il a troqué son pantalon pour un short et a enfilé l'un de ses t-shirts larges.

— Parée ? demande-t-il.

— Oui !

— Alors c'est parti !

On descend dans le salon et nous sortons. Je m'attends à ce qu'il nous emmène dans une salle de sport au fond du garage ou du pailler, mais à la place, il grimpe dans sa voiture. Je monte côté passager et il démarre. Je ne sais pas combien de temps j'ai passé assise dans son pick-up, mais je suis sûre que ça fait beaucoup d'heures. Peut-être même qu'on pourrait compter en jour.

— Tu as appris à te battre pour le gang, demandé-je.

— Non.

Je ne sais pas si je l'ai blessé, mais le silence qui vient de s'installer dans l'habitacle est pesant.

— Mon père a fait partie des Special Forces[9] pendant longtemps avant d'être éleveur. C'est lui qui m'a tout appris. Je n'ai pas été un enfant facile. J'avais du mal à gérer mes émotions. Aujourd'hui encore, c'est compliqué… Tu l'as bien vu. Les sports de combat me permettent d'évacuer beaucoup de choses, explique-t-il.

Je hoche la tête, peu convaincue que la violence soit la clef de quoi que ce soit.

— Enfin, frapper dans des sacs j'entends, même si casser des têtes de cons, du genre celles du gang, ça détend aussi ! finit-il mi-sérieux, mi en riant.

— Je ne savais pas que ton père avait fait l'armée, finis-je par dire, pas du tout à l'aise avec son discours.

— Il n'en parle pas beaucoup.

Il enclenche le clignotant à droite et tourne sur un petit chemin de terre. Si au départ nous sommes entourés par des prairies, bientôt elles sont remplacées par la forêt. Le dénivelé change pour devenir plus important et nous finissons par nous garer.

— Alors, tu reconnais ? sourit-il, moqueur.

Je fronce les sourcils et balaye le paysage du regard. Rien ne me vient à l'esprit.

— Tu devais être trop bourrée, ce n'est pas grave.

Il sort et je fais de même.

— Tu as vomi juste ici ! dit-il en pointant du doigt le sol.

— Hééé ! T'es qu'un con ! crié-je.

Nous nous mettons à rire.

— Allez, viens. Par contre, ne parle de cet endroit à personne ok ? Même pas à Kimberley.

— Motus et bouche cousue !

On se met en route, chacun avec son sac sur le dos. On monte encore un peu, suivant un chemin à peine perceptible dans la végétation. Les fougères sont presque aussi hautes que nous. Les arbres, nombreux, nous apportent un camouflage idéal. Ça doit grouiller d'animaux en tout genre ici.

Au bout de quelques minutes, collée contre la paroi de la falaise, une petite cabane finit par se dessiner. Griffin sort une clef de sa poche et déverrouille la porte. Il nous fait entrer et la referme précautionneusement derrière moi. La bâtisse en bois est complètement vide de meubles. Tout est propre : il n'y a pas une seule trace de poussière sur le sol. Je me demande bien pourquoi nous nous sommes déplacés jusqu'ici. Il nous fait passer une deuxième porte que je n'avais pas vue. Elle est faite avec le même bardage que les murs de la maisonnette et n'a pas de poignée. La serrure est dissimulée à l'intérieur d'un nœud dans le bois : c'est très astucieux. Griffin la referme à double tour une fois que l'on est passé et allume. Cette fois, la pièce qui s'offre à nous est meublée. C'est très rustique. Tout est en bois. Il n'y a pas de fenêtre et je remarque rapidement que les murs sont en pierre : nous sommes dans la falaise.

— C'est quoi cet endroit ?

— Notre refuge en cas d'attaque. Mon père a toujours voulu être prêt au cas où un vieil ennemi ressurgirait de son passé. Ou bien qu'une guerre éclate.

— Je vois… ça fait un brin survivaliste quand même.

— En fait, il s'est un peu renseigné sur ce mouvement lors de la construction de cet abri. Les survivalistes sont des pros pour la conception d'abris autonomes. Fais comme chez toi.

Je pose mon sac à dos sur une chaise, découvrant cette petite maison de survivant militaire. Cuisine, salon, et même deux petites chambres. Dans la première s'y trouvent des lits superposés et deux lits simples. Dans la seconde, j'aperçois un lit double ainsi qu'un autre d'une place.

— Ton père pourrait presque en faire un gîte, m'amusé-je.

Je continue d'observer, appréciant les photos sur les murs. Une retient particulièrement mon attention : c'est la première fois que je vois Lawrence poser avec quelqu'un d'autre qu'un membre de sa famille.

— Qui est-ce ?

Griffin se rapproche et sourit.

— Franck Legrand. Un Français, comme toi. C'est un chouette gars que mon père a rencontré lors d'un rassemblement de survivalistes, ici, dans le Montana. Très terre-à-terre. C'est devenu un très bon ami de la famille. Je l'aime beaucoup.

— Oooh, Lawrence a donc une petite vie en dehors de ses vaches ! Il cache bien son jeu n'empêche !

— Allez, laisse donc mon père tranquille, viens par-là !

Je lui souris, me détournant des clichés. Griffin ouvre une trappe dans le sol et me fait signe de descendre. J'attrape ma bouteille d'eau et me glisse par l'ouverture pour emprunter les escaliers. En bas, je découvre une pièce relativement grande. Les murs et le sol sont en béton. La lumière blanche des néons finit de donner à cet endroit une atmosphère froide. Je frissonne. Au fond de la pièce, du matériel de combat a été installé : tatamis, punching-ball, sacs de frappes, étagères pleines de gants en tout genre…

— Échauffe-toi, on va y aller doucement, me sourit-il.

Griffin est déjà parti. Il remue ses poignets et ses bras, sautillant sur place afin que le sang afflue plus rapidement dans son corps et que ses articulations s'huilent. J'essaye de faire comme lui, de suivre ses mouvements.

— Tu veux apprendre quoi exactement ?

— À me défendre surtout. Et puis un ou deux coups qui permettront de mettre mon adversaire ko assez longtemps pour que je puisse m'enfuir.

— Ok. Ça va te sembler compliqué au début et puis une fois que tu auras enregistré les gestes et que leur enchaînement sera devenu une habitude, ça ira tout seul.

Je n'en doute pas.

— Viens en face de moi. Montre-moi comment tu mettrais ton poing pour frapper.

Je fronce les sourcils et commence à regarder mes mains. Instinctivement, je rentre mon pouce sous mes doigts et lui présente mon poing. Il sourit et l'attrape avant de se mettre sur le côté pour me présenter son épaule. Fermement, il vient y écraser l'arme que j'ai créée. Mes doigts

craquent sous l'impact. C'est sans douleur, mais je comprends que je viens d'échouer.

— Si tu mets tes doigts comme ça, non seulement tu ne blesseras pas ton adversaire, mais en plus tu vas te faire du mal. Mets ton pouce comme ça, explique-t-il en prenant ma main.

Il rouvre mes doigts et les referme puis installe mon pouce sur mes deuxièmes phalanges. Il recommence le même petit manège, abattant mon poing sur son épaule. Je sens que l'impact est différent, plus puissant.

— Bon, frapper ce n'est pas pour tout de suite, mais déjà tu as la base de la base. Maintenant, à ton avis, quelles sont les cinq zones les plus sensibles à atteindre pour mettre hors d'état de nuire un agresseur ?

Je me mets à réfléchir, me repassant mentalement des films d'action.

— Heeeeu, la gorge déjà ? Les parties génitales aussi… Sinon, je ne sais pas.

— Bien vu. Il y a également les yeux et les genoux.

Je ne m'attendais pas du tout à de la théorie. Je l'écoute attentivement, retenant toutes ces informations qui pourraient m'être vitales.

— Un doigt dans l'œil entraînera une douleur importante, ton adversaire aura beaucoup de difficulté à se concentrer. Et en plus, ça peut gêner temporairement la vue. Frapper à la gorge permet de couper pour un temps la respiration de ton agresseur.

Il mime en même temps, avec le plat de sa main, un coup porté à ma propre gorge, puis poursuit.

— Un coup bien placé au niveau du genou lui fera perdre l'équilibre, lui provoquera une forte douleur et pourra même l'empêcher de se relever ou de marcher. Pour les parties génitales des hommes, je n'ai pas besoin de t'expliquer. En revanche pour les femmes, toi-même, tu le sais. En plus de votre entre-jambes, tu peux frapper au ventre et à la poitrine. Vous y êtes beaucoup plus sensibles que nous. Ça va jusque-là ?

Je hoche la tête.

— Et le dernier alors ?

— Le nez. Tu peux tuer quelqu'un si tu t'y prends bien. Avec le plat de la main, si tu viens frapper ici, avec assez de force, ça décroche un petit os qui avec la propulsion du coup, le fera remonter jusqu'au cerveau.

Sa main sous mon nez m'a coupé le souffle. Je relève les yeux vers lui. L'éclat dans son regard est devenu plus sombre. Il a l'air amusé et en même temps, il est tellement concentré.

— Tu as déjà tué ? demandé-je.

31
INTROSPECTION
Griffin.

Je plante mes prunelles dans ses yeux. Que pouvais-je bien répondre à cette question ? Lui mentir ne servirait à rien. Lui dire la vérité serait révéler mon côté le plus sombre. Celui dont je voudrais me défaire.

Je me contente de la regarder en silence, jusqu'à ce qu'elle comprenne.

— T-tu aimes faire du mal ?

Je lève les yeux au ciel. Les gens pensent toujours que la violence apporte une certaine satisfaction. Pas pour tout le monde. Pas pour moi. Je soupire et recule, rompant tout contact entre nous.

— Non. Absolument pas. Je ne frappe pas dans des sacs pour mon plaisir. On va dire que ça draine mes émotions, qu'à chaque impact, j'arrive à en faire sortir un morceau. Jusqu'à ce qu'il ne me reste plus rien, juste mon corps, vidé. Je ne sais pas comment l'expliquer.

Elle m'observe en silence. Je n'arrive pas à deviner le fond de sa pensée. Comment lui faire comprendre ? Je ne dirais jamais que je suis quelqu'un de bien. J'ai fait des erreurs. Beaucoup même. Je ne cherche pas à me faire bien voir auprès des autres. Beaucoup de mes actes sont injustifiés et impardonnables. Le pire dans tout ça, c'est de devoir vivre avec ce poids sur la conscience.

J'ai toujours été un gosse plutôt turbulent. Incapable de se contrôler. Comme un animal, c'est mon instinct qui parlait à ma place. Je ne réfléchissais pas, j'agissais. Ce comportement m'a valu de sévères punitions à l'école, des périodes d'exclusions au collège et au lycée et de bonnes engueulades à la maison. Jusqu'à ce que mon père se décide à m'enseigner l'art des sports de combat ainsi que l'équitation. Rhys n'a pas été qu'un simple cadeau. Ce cheval m'a aidé à me canaliser et à me recentrer sur moi-même. Ces êtres sont tellement sensibles… De véritables éponges qui absorbent toutes nos émotions. Nos débuts n'ont pas été faciles. Au départ, à cause de mon incapacité à gérer mes émotions, le mustang refusait que je reste en selle. Puis j'ai appris à canaliser ma colère. Cependant, lorsque mes excès de rage étaient trop importants, mon père m'emmenait dans cette

même petite maison afin que je me défoule sur un sac. Que l'on soit à cheval ou prêt à se lancer dans un corps à corps, c'est pareil. Mon père me répétait sans cesse : « Si tu ne te maîtrises pas et fonces dans le tas, tu es sûr d'aller droit à ta perte ».

— Rien d'autre ne fonctionne ? Comme une activité qui n'implique pas forcément de la violence ?

Une phrase bien salace traverse mon esprit et une ébauche de sourire apparaît sur mon visage.

— Mais non pas comme ça ! s'insurge-t-elle.

J'explose de rire et le calme trop sérieux qui s'est installé entre nous se dissipe.

— Si, l'équitation et le boulot avec les animaux en général. Je vis bien mieux depuis que je n'ai plus à aller me frotter aux gens en ville.

— Alors pourquoi tu as commencé à traîner avec le gang si tu avais une solution toute faite ? Sur ta propriété qui plus est !

Un éclair de tristesse me traverse. Betty a le don pour appuyer là où ça fait mal. Je ne peux pas lui en vouloir. Elle cherche juste à savoir pourquoi je suis comme ça. Même moi j'ai du mal à me comprendre. Peut-être qu'en parler me permettra enfin de réaliser certaines choses.

— Ma mère voulait une ferme. C'était son rêve. Mon père n'a fait que l'aider à le réaliser. Aujourd'hui, il a trouvé un certain calme dans le métier d'éleveur. Il a appris à aimer les bêtes et après toute la violence qu'il a vécue quand il était dans l'armée, je crois qu'il a trouvé son havre de paix. Surtout, continuer l'activité ça lui permet de rester proche de ma mère.

Je m'assois sur le tatami et Betty m'imite.

— Quand elle est morte, j'ai refusé son départ.

Ma voix tremble, je ravale mes larmes comme je peux.

— Rester à la maison, c'était la voir partout. J'avais ce poids sur les épaules. Sa mort sur la conscience. Je ne pouvais pas rester au ranch. Donc je suis allé m'installer au *Titty Twister*, qui appartient à mon oncle.

Je claque la langue de dépit.

— Une grosse erreur. J'étais tellement obnubilé par ma propre douleur que j'en ai oublié les sentiments des gens. J'ai commencé à boire et à prendre de la drogue pour apaiser ma souffrance. Ça marchait au début et puis ça n'a plus été assez. Alors je suis allé plus loin, j'ai pris part aux affaires du gang et j'ai sauté le pas : je les ai rejoints. Je pensais que la violence allait atténuer mes propres maux. Je me suis tellement trompé.

Ensuite, elle est devenue comme une punition, me rappelant sans cesse mes erreurs et ce que je suis devenu.

Betty a les larmes aux yeux. Ça me révolte.

— Je ne mérite pas tes larmes, tu sais. J'ai fait des choses ignobles. J'ai utilisé ma souffrance pour justifier mes actes… Ce n'est pas une manière de faire. Aujourd'hui, j'aimerais réparer le mal que j'ai fait.

Elle hoche la tête et essuie ses yeux. Je renifle. J'ai les joues humides à cause de quelques larmes que je n'ai pas su contenir. Je respire un grand coup. Je ne m'étais jamais confié à qui que ce soit auparavant. Cette introspection à deux m'a fait du bien. J'ai pu mettre des mots sur qui je suis.

— On va prendre l'air ?

La Française hoche la tête et nous remontons à la surface. Je déverrouille les portes et nous sortons. La brise fraîche me fait un bien fou. Il a plu pendant que nous étions en bas. L'odeur des feuilles humides pénètre dans mes narines. La forêt bruisse de sons en tout genre. Les animaux vivent. La terre continue de tourner.

— Tu sais, je trouve ça bien que tu sois capable de cette prise de conscience.

Je me tourne pour poser mes yeux sur elle.

— Regarde ton cousin ou Steve par exemple. Ils vont continuer à agir comme ils le font jusqu'à leur mort. C'est grave et terriblement triste. Toi tu as réussi à te réveiller, Griffin. Je ne suis pas en train d'excuser tes actes.

Je baisse les yeux, peu fier.

— Au moins, tu essayes de devenir quelqu'un de mieux. De bien. Tu as un bon fond. Tu es né avec un bon fond. Ta famille t'aime et je sais que tes parents t'ont inculqué les bonnes valeurs. Il faut juste que tu te retrouves. Que tu te reconstruises pour pouvoir aller de l'avant.

On se regarde, yeux dans les yeux. Je ne sais pas quoi lui dire. C'est elle qui finit par rompre notre échange silencieux.

— Bon, un coup d'eau et on y retourne ?

— Ok.

Je la suis à l'intérieur. Nous redescendons, buvons quelques gorgées et reprenons l'échauffement.

32
L’ESPOIR FAIT VIVRE
Elizabeth.

Alors que j’échauffe de nouveau mon corps, je me surprends à comparer ce qu’il vient de me dire avec ce que j’ai vécu. Je repense à ces gens qui m’ont brisée. La différence entre eux et Griffin est flagrante : les démons de mon passé appréciaient faire mal. Ils aimaient frapper à en éclater les chairs. Je n’ai pas été la seule victime de leur violence. Je me demande d’ailleurs si, comme pour moi, cette brutalité est devenue normale pour ces autres enfants battus. Avec cette douleur marquée au fer rouge dans mon esprit, recevoir des coups, c’est comme le soleil qui se lève le matin et se couche le soir. J’avais arrêté d’appréhender leur venue, sachant qu’ils allaient arriver, que c’était quotidien.

J’ai vécu la violence sous toutes ses formes. À tous les âges. Dans tous les domaines. Mainte fois, j’aurais pu dire stop et mettre fin à ma vie moi-même. J’ai tout vu. Tout expérimenté. Violences psychiques. Physiques. Pourtant, je suis toujours là. On m’a souvent demandé ce qui a fait que j’ai tenu jusqu’au bout. J’ai toujours répondu par « l’espoir »… Parce que « l’espoir fait vivre ». Pour moi, cette citation de Paul Valéry représente toute ma vie. Cependant, la vérité, c’est que c’est mon cerveau qui m’a permis de survivre. Il a occulté la souffrance en me déconnectant de la réalité. Là est toute la beauté de l’humain : l’adaptation. J’ai évolué pour résister à mon environnement hostile.

— Il y a quand même quelque chose qui me dépasse, commencé-je.

Il fronce les sourcils et je le vois se crisper.

— Pourquoi tu as franchi cette limite ? Pourquoi tuer alors que tu savais que c’était mal ?

J’ai du mal à contrôler la colère qui naît en moi. Je ne comprends pas d’où elle sort, pourtant, elle est bien présente. Il y a aussi cette amertume qui m’envahit : pourquoi m’attacher à quelqu’un qui représente tout ce que j’essaye de fuir ?

— Légitime défense. C’est arrivé une fois. C’était soit moi, soit lui.

Légitime défense. Je repense à avant. Je revois ces mains sur ma gorge, ces coups de ceinture cisailler mon dos. Les coups pleuvoir pour marbrer ma peau de bleus. Est-ce que j'aurais été capable de tuer pour me protéger ? Jamais je ne pourrais le dire : j'ai préféré m'enfuir avant d'en arriver là. Fuir plutôt que de m'offrir à la Mort… Fuir plutôt que de lui faire une offrande.

Je ferme les yeux, serre les poings, les dents et finis par inspirer lentement.

— Betty, ça va ? On peut rentrer si tu veux ? s'inquiète-t-il.

Je bouillonne. J'en veux à la terre entière.

— Non, c'est bon, réussis-je à articuler entre mes dents serrées.

— Tu veux taper dans un sac ?

Je pose mes yeux sur lui. Peut-être que ce n'est pas une si mauvaise idée après tout. Peut-être que ça va réussir à me faire comprendre en quoi la violence maîtrisée peut apporter un calme profond. Je hoche la tête et le suis jusqu'à un long sac de frappes. Griffin se positionne derrière et l'attrape dans ses bras.

— Tes poings, comme je t'ai montré tout à l'heure. Défoule-toi.

Je me concentre sur ce punching-ball géant. Je veux qu'il représente tout ce qui m'a fait du mal jusqu'à aujourd'hui. Je donne un premier coup à la Mort. Elle a trop souvent frappé les gens de mon entourage, m'empêchant d'avoir une enfance heureuse. Le deuxième coup est pour mon père, trop lâche pour rester auprès de ma mère enceinte. Le troisième est pour ces familles d'accueil qui n'ont pas su prendre soin de moi. Le quatrième est pour cette famille en particulier, qui m'a brisée à coups de cuir et de poings. Le cinquième est pour tous les pervers narcissiques et enfin, le dernier est pour le gang, fervent représentant du patriarcat à l'état pur.

— Et bhé, je n'aimerais pas me prendre un coup de poing de ta part !

Je me force à lui offrir un sourire. Je me sens moins en colère. Je comprends que si je m'attache à lui, c'est bien parce qu'il est comme moi : prêt à affronter la vie, à prendre un nouveau départ. Pourtant, j'ai beau le comprendre, je le refuse. Je retourne boire à nouveau. Le liquide frais est apprécié par mon corps. J'en profite pour souffler longuement. Je n'ai pas à être en colère contre moi-même, il faut juste que j'apprenne à lâcher prise et à accepter les coups du sort.

— Bon, ce cours de self-défense alors ? me demande-t-il.

— J'arrive.

Je prends place en face de lui, sur le tatami.

— Tu me fais confiance, hein ?

Sa question me surprend. Avec tout ce qu'il vient de m'avouer, j'aurais pu partir en courant et refuser qu'il m'approche de nouveau. Pourtant, je suis toujours là, prête à lui offrir une seconde chance.

— Oui Griffin.

Il me sourit et deux secondes plus tard, je suis sous lui, étalée de tout mon long sur le matelas, le souffle coupé par l'impact. Je ne sais pas comment c'est arrivé. En tout cas, on peut dire qu'il sait faire la part des choses : c'est comme si notre discussion sérieuse n'avait jamais eu lieu. Je chasse ce moment plein de confidences au goût du passé de ma tête et me concentre sur l'instant présent.

Furieuse qu'il m'ait prise par surprise, je balance mon genou entre ses cuisses, cherchant désespérément mon souffle. Son sourire triomphant est vite remplacé par une grimace de douleur. Il se laisse glisser sur le côté sous la souffrance. J'ai bien retenu ma leçon ! Je ricane en grimpant sur lui pour asseoir ma victoire.

— Bah alors Monsieur Williams ? On a relâché sa garde ? Pas très résistant tout ça…

Je fourrage dans ses cheveux d'une main pour bien lui montrer que j'ai gagné. De l'autre, j'appuie sur son torse pour le maintenir tant bien que mal au sol. Vif, il m'attrape l'avant-bras, me fait basculer en avant, jusqu'à ce que mes jambes passent au-dessus de sa tête. Je me retrouve à nouveau en position de faiblesse : allongée sur le ventre. J'arrive de justesse à me retourner sur le dos et Griffin en profite pour reprendre sa place initiale. Cette fois, il me bloque les jambes de ses genoux et ses mains me tiennent fermement les bras. Il vient gronder contre mon oreille, humant le parfum de mes cheveux et se redresse, les yeux allumés d'un désir certain.

— Perdu Betty.

Je frémis. Mes yeux se perdent un instant dans les siens. Il vient humecter ses lèvres, mais au lieu de m'embrasser comme je le voudrais, il se lève pour mettre de la distance entre nous. Je déglutis. Notre baiser à la foire est si loin. J'ai l'impression que la semaine que nous avons vécue là-bas n'était qu'un doux rêve. Même si nous continuons à nous découvrir, aujourd'hui en est la preuve, j'ai peur parce qu'il y a des chances pour que je le perde à tout jamais lorsque mes plus sombres secrets lui seront dévoilés.

— Debout, on recommence.

L’entraînement se poursuit. Je tombe. Encore et encore, mais je me relève. J’ai l’impression d’assister au remake de ma vie. Je ne me laisse pas abattre, je continue malgré mes muscles endoloris et mon souffle court. Je suis épuisée, je tape dans mes réserves pour pouvoir continuer à rester debout. Je tremble, l’effort tétanisant mes membres.

— On va arrêter pour aujourd’hui Betty, c’est déjà beaucoup.

— Non, on n’a pas fini !

— On reprendra de…

Je lui balance mon poing qu’il esquive de justesse en se reculant. Je ne me contrôle plus, je veux le pousser dans ses retranchements. J’enchaîne ensuite en envoyant loin ma jambe, dans l’espoir de le toucher. Il l’intercepte, les yeux sombres. Dans un grognement, il tire dessus, m’obligeant à tomber au sol.

— Tu es trop dure avec toi-même, Elizabeth.

— C’est faux !

— Tu ne maîtrises pas ta colère. On arrête pour aujourd’hui, dit-il d’une voix froide.

— C’est toi qui es trop lâche pour aller au bout des choses ! lancé-je, venimeuse.

— Fais attention à ce que tu dis…

— Sinon quoi ? Tu vas me t...

— Je t’interdis ! Qu’est-ce que tu veux que je te prouve enfin ? Pourquoi cette provocation ? s’insurge-t-il.

Je me relève, fiévreuse. J’ai très chaud. Je ne sais même pas ce que je veux. Je me rapproche de lui, jusqu’à pouvoir enfoncer mon index dans sa poitrine.

— Je te déteste !

— On sait tous les deux que c’est faux.

Je souffle toute ma frustration et mon angoisse, ferme les yeux pour tenter de me calmer. Lorsque je les rouvre et que je tombe, nez à lèvres avec sa bouche entrouverte, je ne résiste pas. Je fonds sur cette dernière avec une faim non dissimulée. J’attrape son visage dans mes mains en coupe pour me rapprocher le plus possible de lui et mes paupières se referment. Sa langue vient immédiatement rencontrer la mienne. Danseuses sensuelles, elles sont ravies de se trouver pour former un duo dévastateur. Il dévore ma bouche, ses mains viennent se glisser dans mes cheveux avant de descendre vers

mes épaules nues qu'il agrippe comme si sa survie en dépendait. Son bassin vient se plaquer contre mon ventre et ses bras finissent par encercler ma taille. L'ébauche de son désir à mon encontre ne tarde pas à se faire sentir. Lorsque nous décrochons nos bouches par manque d'oxygène, j'affronte son regard. Le gris d'habitude si clair de ses prunelles s'est obscurci. Sa mâchoire est contractée et son souffle est rauque. Je déglutis, peu habituée à cette démonstration de passion. Haletante, j'essaye de me reculer et sa prise se raffermit autour de moi.

— Non… Reste encore un peu…

Il vient se lécher les lèvres. Je louche sur ces dernières, si douces, si chaudes… Je frémis et ose venir m'y brûler encore un peu. Je presse ma bouche contre la sienne pour la deuxième fois. Animé par un désir viscéral, il me pousse jusqu'à une table où trônent papiers, bandages et tout plein de choses qui n'ont rien à voir les unes avec les autres. Il me porte pour me poser sur le rebord et s'immisce entre mes jambes. Le regard fou, il se laisse emporter par ses instincts les plus primaires et vient butiner mon cou. Je gémis sous ses coups de dents et de langue.

— Betty… grogne-t-il contre ma peau.

— Oui ?

— On va rentrer…

Il s'interrompt, la bouche humide et les yeux brillants. La frustration m'envahit en une seconde. Il n'a pas le droit de me faire ça.

— Mais…

— Je pense que c'est mieux comme ça. On a déjà eu beaucoup d'émotions aujourd'hui… Ce ne serait pas raisonnable. J'ai pas envie de foirer ça. Ce qu'on a.

Je détourne le regard. J'ai envie de lui répondre qu'on n'a rien du tout. Que je ne veux plus me lier à personne et encore moins à un homme ! À la place, je me tais. Il a raison. Ça ne sert à rien de se mentir. Il se recule et me tend la main. Je la prends, saute de la table et la garde dans la mienne pendant que nous récupérons nos sacs. Je ne la lui rends que pour qu'il puisse manier les clefs dans les serrures. Puis une fois à la voiture.

— Tu m'en veux pas ? avancé-je, mal à l'aise.

— Pour ?

— Pour ce que j'ai dit un peu plus tôt ?

— Non. Allez, monte, on rentre à la maison.

Dans ma tête, c’est l’explosion. Je n’ai plus qu’une hâte : dormir sur cette journée riche en révélations.

33
PROFESSEUR DE VIE
Elizabeth.

L’alarme me tire de mon sommeil profond. J’enfonce ma tête dans l’oreiller et en même temps j’attrape mon téléphone sur la table de chevet. Il est six heures et demie et je n’ai pas du tout envie de me lever. Tout mon corps me fait mal. Je sais que je dois avoir bon nombre de bleus, mais ce n’est pas le pire. Loin de là. Mes courbatures sont absolument terribles. Le simple fait d’avoir tendu le bras pour attraper mon portable m’a arraché une grimace.

— ELIZABETH !

Ma porte s’ouvre brutalement sur Grace qui se rue sur moi. Cowa ne tarde pas à arriver pour se jeter, elle aussi, sur mon lit. Pitié… Je grogne de douleur en interceptant le petit monstre dans mes bras.

— Eli, faut que tu viennes m’aider à faire mon petit déjeuner, papa va bientôt m’emmener à l’école, me dit Grace.

— Je sais ma belle, laisse-moi mettre un short et je descends… répondis-je d’une voix rauque.

À moitié endormie, je me lève et enfile de quoi me couvrir. Je prends ensuite la main que Grace me tend et la laisse me traîner jusque dans la cuisine. Lawrence doit être en train de se préparer puisqu’il n’est pas encore en bas.

— Bon, dis-moi tout, qu’est-ce que tu veux manger, Grace ?

— Mmmh… un toast avec un œuf dessus !

— Ça marche, princesse.

Je sors une poêle et commence à la faire chauffer. Je laisse l’enfant mettre le pain à griller et j’enchaîne. Je casse les œufs qui coagulent instantanément au contact de la fonte chaude. Pendant qu’ils cuisent, on beurre les toasts sortis de la machine. La cuisine finit par sentir le pain grillé et le beurre fondu. C’est délicieux. En tout cas, ça a le don de faire apparaître Lawrence.

— Bonjour les filles, bien dormies ? demande-t-il.

— Oui ! Je n’ai pas fait de cauchemar ! piaille Grace, toute contente.

— Très bien aussi, merci, terminé-je.

On s'installe tous à table et on mange en silence. Lawrence lit les nouvelles sur sa tablette et moi, je ne suis pas encore assez réveillée pour faire la conversation avec Grace.

Lorsqu'ils partent enfin pour aller à l'école, c'est Griffin qui fait son apparition. Il a l'air d'avoir eu autant de difficulté que moi à s'être levé.

— On dirait que c'est moi qui t'ai mis la pâtée finalement, murmuré-je, moqueuse.

Il lève un sourcil et se rapproche de moi jusqu'à pouvoir m'attraper le bras. Cette fois, je ne peux pas me retenir de lâcher un petit cri plaintif.

— C'est pas moi qui suis courbaturé au point de geindre dès qu'on me touche, réplique-t-il sur le même ton.

Je grogne et me détourne pour terminer de ranger la cuisine.

— Et moi ? dit-il, dépité.

— Toi ? Tu te débrouilles, je sais très bien que tu arrives à te nourrir tout seul. La prochaine fois, tu arriveras à l'heure et peut-être que ton père ne mangera pas ta part.

Je lui souris, victorieuse, et sors de la cuisine. Se chercher était devenu un vrai jeu entre nous. Je l'entends râler et je pouffe de rire. Je remonte dans ma chambre pour m'habiller. Je fais ensuite ma toilette rapidement avant de redescendre pour aller m'occuper des boxes. Aujourd'hui, pas de leçon d'équitation : Lawrence doit m'apprendre à conduire le quad. J'ai vraiment hâte.

Lorsque j'ai enfin terminé de nettoyer la dernière stabulation, je sors mon téléphone pour appeler mon patron. Notre échange dure quelques secondes, juste assez pour qu'il me dise qu'il vient me chercher. J'ai à peine le temps de sortir de l'écurie que j'entends le moteur du quad vrombir au loin. Une fois le véhicule à ma hauteur, Lawrence m'invite à monter devant lui. Il coupe la machine et m'offre un sourire.

— Ça s'est bien passé avec les chevaux ?

— Oui, tout est propre et Teasle est toujours aussi énorme. Aucun signe du poulain pour le moment, mis à part ses mamelles qui grossissent de jour en jour !

— Bon, très bien. Elle n'en a plus pour longtemps. Pour ce qui est du quad… C'est très simple.

Il m'explique tout en détail. Comment passer les vitesses, mettre la marche arrière... Il insiste sur le fait de toujours repasser en position neutre

avant d’arrêter le monstre de métal. Oui, en soi, ça ne me paraît pas bien compliqué.

— Allez, c’est à ton tour. On va aller nourrir les vaches sur la crête. J’ai déjà tous les seaux dans la remorque, il n’y a plus qu’à y aller. Alors je t’en prie ! Tu n’as qu’à suivre le chemin qui s’enfonce dans la forêt là-bas.

Je hoche la tête et tourne la clef dans le contact. Le tableau de bord émet un petit son aigu puis une fois que les chiffres s’affichent, j’appuie sur le bouton *start*. Sous le capot, le moteur se met à rugir et un long frisson me parcourt. Je vais conduire un quad ! Excitée comme une puce, je tourne la tête pour jeter un regard à Lawrence. Il m’encourage d’un sourire et je passe la première vitesse avec mon pouce. La machine fait un petit bond en avant, m’arrachant un hoquet de surprise. Puis je me mets à accélérer de la main droite. Mes yeux sont rivés sur les chiffres indiquant les kilomètres-heure. D’une seconde pression du pouce, j’enclenche la deuxième vitesse. Je lève les yeux alors qu’on s’enfonce dans les bois.

— Attends ! J’ai oublié Cowa !

Je ralentis et m’arrête. Il appelle son chien qui se lève de la véranda pour s’élancer vers nous, la queue se balançant de gauche à droite.

— Allez, à ta place, ma belle.

Cowa bondit derrière lui et s’installe dans le petit coffre arrière du quad, la langue pendante et la gueule ouverte jusqu’aux oreilles, elle est heureuse comme jamais.

— Ok, on est bon Eli !

Une sensation étrange me parcourt quand il m’appelle Eli. C’est le surnom que ma famille et Grace m’ont toujours donné. C’est bizarre de l’entendre dans la bouche de Lawrence. C’est comme si j’étais passée de simple employée à quelqu’un de plus important. Je nous remets en route et suis le chemin à travers le bois, laissant le bruit du moteur briser le silence ambiant.

En sortant de la forêt, nous débouchons sur une première colline. Le chemin me la fait descendre avant de m’en faire gravir une seconde. La vue qui s’offre alors à nous est spectaculaire. Tout autour, les montagnes se dressent, imposantes. Mon cœur se gonfle dans ma poitrine face à cette beauté naturelle. Je n’avais jamais vu un paysage aussi saisissant de toute ma vie. Nous entamons une nouvelle descente et je m’arrête sur un plateau où un parc a été monté. J’arrête le moteur et mon patron siffle en mettant

ses doigts dans sa bouche. Le bruit strident retentit dans la vallée et, quelques secondes plus tard, un son de cloche se fait entendre.

— Bon, on va verser les seaux dans les auges le temps qu'elles arrivent, dit-il en descendant du quad.

Je me mets en mouvement et le suis jusqu'à l'arrière de la remorque. Là, on fait la chaîne pour déposer les seaux dans le parc. On les vide ensuite dans les mangeoires. Cowa nous observe, allongée tranquillement dans sa boîte.

Au fur et à mesure que le troupeau se rapproche, le bruit des cloches se fait de plus en plus fort. Bientôt, je peux apercevoir les premières cornes apparaître en haut de la colline que nous venons de descendre. Avançant d'un pas tranquille, les vaches se dirigent vers nous.

— Eli, sors du parc, je vais ouvrir.

J'obéis et gravis les barrières en galva pour aller me mettre en sécurité sur le quad. Avec des gestes précis, Lawrence ouvre le portail. Sans attendre, les bovins se mettent à trotter et s'y engouffrent dans un nuage de poussière. Les bêtes se ruent sur les mangeoires remplies de maïs bio.

— Et voilà, on n'a plus qu'à attendre, annonce-t-il, satisfait.

— Elles sont incroyables ! m'exclamé-je en observant les vaches. Et cette vue !

— Oui, on a de la chance !

Il se rapproche de moi et jette un regard circulaire au paysage qui nous entoure.

— Des années que nous sommes ici et je ne m'en lasse toujours pas… murmure-t-il comme s'il avait peur de briser la magie du moment.

On laisse le silence s'installer quelques secondes, seulement interrompu par le bruit des bêtes, puis il reprend la parole.

— Bon, Eli, je ne pense pas que tu sois au courant, mais ça va bientôt être l'anniversaire de Griffin et de Grace.

— Non, je ne savais pas effectivement.

— Grace est née le 7 octobre et Griffin, le 8. Comme tu le sais, ils vont avoir sept et vingt-quatre ans. Nous n'allons pas faire de grosses soirées d'anniversaires…

— Même pour Grace ? Un après-midi où elle inviterait des copines ? Ça ne me dérange absolument pas d'organiser une petite fête.

— Non, je ne préfère pas… C'est un mois qui va être compliqué… Ce sont leurs premiers anniversaires sans ma femme. Georgia est décédée peu

de temps après, le 8 novembre. Le jour de son propre anniversaire.

La voix de Lawrence s'est brisée sur cette dernière phrase. Je sens sa souffrance. Ses yeux se remplissent de larmes. Il a beau avoir détourné le regard, je l'ai vu. Cowa aussi l'a sentie. Elle vient de se lever pour venir fourrer sa truffe dans le cou de son maître qui s'est adossé contre le coffre du quad.

Timidement, je viens poser ma main sur son épaule. Il n'a aucune réaction, ce qui me pousse à accentuer mon geste, allant jusqu'à effectuer des cercles dans son dos.

— Merci, Elizabeth… Ce n'est pas toujours facile. J'ai beau essayer d'être fort… je ne serais jamais un super-héros…

Je sens mes propres larmes monter. J'ai de la peine pour cet homme qui doit gérer son élevage et sa famille brisée. Entre son enfant en bas âge et son jeune adulte hors de contrôle…

— Lawrence, vous gérez la situation… Peu de personnes seraient capables de faire la moitié de ce que vous faites. Je crois que vous ne vous rendez pas compte des charges de travail et émotionnelles que vous avez sur les épaules. Je vous admire beaucoup et je suis ravie d'être à vos côtés, que ce soit pour vous aider ou apprendre.

Je lui offre un sourire lorsqu'il daigne me regarder. Ses joues sont humides et ses iris bleus sont toujours noyés par la tristesse.

— Alors, dites-moi quoi faire et je vais essayer de vous rendre cette période compliquée un peu plus légère.

Il prend la main que j'ai toujours sur lui, dans la sienne, et la presse délicatement dans sa large paume calleuse. À son tour, il sourit et ça me réchauffe le cœur. Cet homme plein de bonté mérite tellement d'être heureux.

— Vraiment, merci beaucoup, Eli. Je suis très heureux que tu nous aies rejoints. Et surtout, si tu as le moindre problème… concernant Jeff ou quoi que ce soit, n'hésite pas à venir me voir. Je ne peux pas faire grand-chose quant à l'activité du gang, mais sache que je serais toujours derrière toi pour leur faire face. Seulement, pour ça, il faut que tu me parles. Ok ?

Je suis sans voix. Émue et touchée, je hoche simplement la tête. Que sait-il exactement des manigances des *Skulls of Hell* ?

— Pourquoi Steve a fait ça ? questionné-je.

— Mon frère a toujours été un peu différent. Il vivait dans sa bulle, sans ennuyer personne. Et puis, en grandissant, son caractère de solitaire a

commencé à attirer l'attention. Il a été sujet à beaucoup de harcèlement. Ses mauvaises notes lui attiraient les foudres des professeurs. Sa haine était si grande qu'il a commencé à haïr tout le monde. Il a fini par devenir violent et incontrôlable, explique-t-il.

Je ne quitte pas Lawrence des yeux, buvant ses paroles.

— À l'époque, nous vivions à Helena. Mes parents avaient une maison secondaire ici, à Livingston. Quand Steve n'a pas eu sa dernière année de lycée, il est venu s'installer dans cette seconde habitation. Mes parents pensaient qu'en le laissant gérer un peu sa vie, il réussirait à se reprendre en main. Sauf qu'à la place, il a monté les *Skulls of Hell*. Il a ensuite fait un prêt pour acheter son bar. Ça a fait un carton et rapidement, il a été plein aux as. Je ne suis plus en contact avec lui depuis longtemps. Mes parents ont aussi coupé les ponts.

Toujours aussi attentive, je commence à caresser Cowa.

— J'ai été surpris lorsqu'il a tenu à ce que Griffin rejoigne le gang. Il a commencé à le tenter lorsqu'il était adolescent, se servant de Jeff pour l'atteindre. J'ai expliqué à Griffin tout ce à quoi il s'exposait, juridiquement parlant, en les rejoignant. Je n'ai jamais empêché mon fils de faire quoi que ce soit. J'ai toujours mis un point d'honneur à ce que mes enfants apprennent de leurs erreurs. À la mort de Georgia, il était tellement triste et en colère qu'il s'est laissé embarquer par les Skulls. Il est parti de la maison pendant plusieurs mois, ne rentrant que rarement. Jusqu'à ce qu'il se fasse arrêter pour la deuxième fois, le lendemain de ton arrivée. Je ne sais pas ce qu'il a fait, soupire-t-il.

Quelle histoire ! La vie ne doit vraiment pas être facile avec des cas comme Steve et Jeff dans la famille.

— Le problème, c'est que je n'ai aucune emprise sur Steve. Il ne me considère même plus comme son frère. Je n'ai aucune confiance en lui, c'est un sanguin, avec tout ce que cela implique… Donc je reste loin d'eux et Griffin est assez grand pour décider de lui-même ce qu'il veut faire de sa vie.

J'ai écouté son discours sans l'interrompre. Je ne sais même pas quoi lui répondre. Lawrence doit sentir mon désarroi puisqu'il m'offre un sourire avant d'aller libérer les bêtes.

Avoir discuté avec lui m'a apaisée. Je savais déjà que je n'étais pas seule. J'avais Kimberley, une bonne oreille à laquelle je pouvais confier mes secrets si jamais l'envie me prenait. J'avais Griffin, prêt à surgir de l'ombre

pour venir me rattraper en cas de chute. J'avais Grace, qui par sa simple présence, me rappelait la beauté du monde. Maintenant, j'ai aussi Lawrence. Il n'est plus seulement l'homme que j'admire en silence. Il est un professeur de vie.

34
BOÎTE À SECRETS
Griffin.

Je me suis levé tôt pour rien et ça me fait chier. En plus de ça, j'ai loupé le petit déjeuner. Je ne suis pas du genre à prôner la place de la femme dans la cuisine. Je m'en fous que ce soit Betty ou untel qui cuisine. Je veux juste que ce soit bon et putain, Betty fait les meilleurs petits déjeuners du monde… Après ceux de mon père évidemment. Seulement, il n'a plus trop le temps de cuisiner depuis la mort de ma mère. Je ne me débrouille pas trop mal derrière les fourneaux, mais j'avoue que c'est quand même plus sympa quand je me fais servir… Si je suis parfois un branleur ? Absolument.

Je range la cuisine une fois que j'ai terminé de manger. Comme je n'ai pas de cours d'équitation western à donner à Betty aujourd'hui, je n'ai aucune idée de ce que je vais bien pouvoir faire. Je remonte dans ma chambre et la balaye du regard en soupirant. Je sors ensuite mon téléphone de ma poche et vais m'affaler sur mon pieu. J'ai une dizaine de messages non lus de Jeff et de sa bande de dégénérés. Je ne compte même pas les appels manqués et les messages laissés sur mon répondeur… Ils sont chiants putain. Je supprime les messages de mon cousin sans les lire. Je sais qu'un jour ils vont finir par me tomber dessus au détour d'une rue. Je fais toujours partie du gang après tout. Tant que Steve ne m'aura pas dit que je pouvais partir… je resterai l'un des leurs.

[Jeff] : Mec, tu devrais vraiment venir, on a une grosse surprise pour toi.

Mon portable vibre dans ma main en même temps que je lis le message qui vient d'apparaître dans mes notifications. Je soupire : qu'il aille se faire foutre. Il ne va pas réussir à me déloger aussi facilement. J'ai l'impression de revivre depuis la foire. Depuis que je reste loin d'eux. Il faut que ça continue ainsi. Je me connais. Je suis un funambule qui replongera au moindre faux pas. Mais aujourd'hui, j'arrive à marcher droit, à garder la tête hors de l'eau, il faut que ça continue ainsi.

Je lance Instagram où je me laisse happer par mon *feed*. Quand j'en ai marre, je file sur Facebook. Je me perds dans des vidéos en tous genres. Je

termine sur YouTube, à mater des bandes-annonces ou bien les performances de participants au X Factor. Lorsque je sors de cet univers technologique, je suis surpris de voir à quel point le temps est passé vite. Il me reste environ une trentaine de minutes avant que Betty et mon père ne rentrent pour déjeuner.

Je me lève et alors que j’ai l’intention de descendre pour me mettre devant la télé, je suis indéniablement attiré par la chambre de Betty : elle a laissé sa porte grande ouverte. Je pénètre sur son territoire sans autorisation. Son odeur fraîche et fruitée embaume la pièce. Mon cœur se met à battre plus rapidement dans ma poitrine et je me traite d’idiot. Je laisse mes yeux apprécier la décoration de la pièce. Des photos sont venues parsemer l’un des murs de la chambre. Ses meubles se sont vus recouvrir de différentes babioles. C’est coloré et chaleureux.

Sur son lit défait, j’aperçois sa fameuse boîte à bijoux, celle que Grace aime tant. Je m’en approche et laisse mes doigts glisser sur les perles brillantes étalées sur les draps. Bracelets, colliers, boucles d’oreille, il y a de tout. Je suis incapable de dire si les pierres sont précieuses ou non. Curieux, je prends la boîte pour ouvrir les autres compartiments, à la découverte des bijoux qui ont pu orner son corps.

Le craquement du plancher dans le couloir de l’étage me fait sursauter. J’en lâche le contenant, rouge de honte, prêt à me répandre en excuses, mais il n’y a personne dans l’embrasure de la porte. Ce n’est que le bois du parquet qui travaille. Fais chier. Je me penche et récupère l’objet. Heureusement, les tiroirs sont restés fermés et rien ne s’est répandu sur le sol. Je décide que j’ai suffisamment empiété sur la vie privée de Betty et repose la boîte sur son lit, là où je l’ai trouvée. C’est à ce moment que je remarque un nouvel angle qui sort sur un côté. Il n’y était pas avant, j’en suis certain. Les sourcils froncés, je viens tirer dessus et un nouveau compartiment se dévoile. À l’intérieur, j’y découvre deux bagues. Je ne suis pas un professionnel en matière d’anneaux, mais je suis presque certain que je ne me trompe pas. La panique s’empare de moi un instant et je jette un coup d’œil à l’intérieur du cercle doré. Les inscriptions fines en italiques annoncent « C & J, 29/06/2015 ». Le mariage a eu lieu trois ans plus tôt. Si je tiens l’alliance entre mes doigts, c’est que l’autre, dans ma paume, doit être la bague de fiançailles. Cette dernière est très jolie, ornée d’un saphir et d’un rubis très fins. Je réfléchis à qui peuvent être ces « C & J », mais je ne connais pas assez le passé de Betty pour mettre des visages sur ces lettres.

Sans doute une amie qu’elle a perdue ? Sa mère ? Pourtant, elle est toujours en vie. Étrange…

— Tu fous quoi ?

Je me retourne en sursaut, pris sur le fait. Elizabeth est rouge de colère. Ses yeux d’habitude si clairs et pétillants sont complètement obscurcis par la rage. Elle se rue sur moi et m’arrache les bagues des mains.

— DEHORS !

— Betty j-je…

— DÉGAGE !

Elle me pousse avec force, droit vers la sortie. Putain. Je me sens comme un con et me retrouve dans le couloir. Elle claque le battant tellement fort que le mur en tremble. J’ai vraiment mis le doigt sur un sujet sensible. Je ne sais pas si je dois essayer de m’expliquer maintenant ou attendre. L’impuissance qui me parcourt face à cette situation est violente. Je ferme les yeux un instant pour essayer de me calmer. J’ai le cœur qui bat vite, le stress m’a envahi. C’est la surprise et la honte.

Je finis par descendre m’installer dans le canapé. Cowa ne tarde pas à m’y rejoindre et pose sa tête sur mes genoux. Elle plante ses yeux dans les miens, attendant je ne sais quoi.

— Qu’est-ce que tu veux, ma belle ?

Je caresse sa tête. Évidemment qu’elle ne va pas me répondre.

— Tu sais ce qu’elle cache toi ? Elle t’a confié ses secrets ?

Cowa ne bronche pas, sa queue continue de battre le canapé dans un rythme rapide. Je suis vraiment trop idiot. Je soupire et allume la télé. Je tombe sur un documentaire à propos de l’Alaska. C’est ce qu’il me fallait.

Une heure plus tard, mon père se pointe. Je n’ai pas revu Betty. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée d’aller la confronter maintenant.

— Eli n’est pas redescendue ? demande-t-il.

— Non, elle est dans sa chambre, j’ai merdé. Je ne pense pas qu’elle descende, osé-je avouer.

— Ok. Je ne te demande pas ce qu’il s’est passé ? tente-t-il.

— Non. On se fait des sandwichs ?

— Oui. Tu viendras m’aider après ? On rentre les bêtes dans l’étable cet après-midi. Le premier veau est né. On ira à cheval, je n’ai pas envie de les effrayer avec les voitures et les quads.

— Pas de problème.

On se fait à manger rapidement. Jambon, cornichons, tomates, mayonnaise. On fourre le tout entre deux tranches de pain de mie. J'en prépare aussi un pour Betty. J'attends que mon père soit sorti pour attraper un post-it et un crayon. Dessus, j'écris assez maladroitement quelques mots.

« *Je suis désolé, Betty. Bon appétit.*
Griffin »

Je le colle à côté de son déjeuner et monte me préparer dans ma chambre. J'enfile ma tenue de travail puis descends rejoindre mon père à l'extérieur. En passant, j'attrape mon sandwich et en croque une bouchée tout en marchant droit vers l'écurie. Je salue les deux employés de mon père de la main. Ils ont déjà sellé tous les chevaux. Ils n'attendent plus que nous. Je prends les rênes de Rhys et monte sur son dos avec souplesse, mes tranches de pain coincées entre les dents.

— Tu as oublié ça !

Mon père me balance mon chapeau que j'attrape au vol et je le visse sur ma tête.

— Merci !

— Lawrence, on fait quoi d'Autumn ? demande l'un des employés.

— Ah oui… Elizabeth était censée venir avec nous… Il faut la desseller. Ensuite, on y… commence-t-il.

— Je suis là ! Désolée pour le retard !

Betty court vers nous, son déjeuner dans une main, en train de boutonner sa chemise par-dessus son t-shirt et sa bombe non attachée sur la tête. Elle a les yeux gonflés et les joues rouges. Mon cœur se serre : tout ça, c'est ma faute. Mon père me lance un coup d'œil peu amène. Merde.

Sans un mot, je descends de mon mustang et je l'emmène jusqu'à Betty. Autumn a été préparée pour moi à la base. La jument est gentille, mais pas du tout adaptée à la monte d'Elizabeth.

J'arrive à la hauteur de la Française et essaye d'accrocher son regard, mais elle fuit tout contact visuel. Je retiens un soupir, attendant qu'elle se mette en selle. Je me dirige ensuite vers Autumn et me hisse sur son dos. Un claquement de langue de Lawrence plus tard, nous partons droit vers la position du troupeau.

35
COMME UNE COW-GIRL
Elizabeth.

Je suis absolument furieuse. Je ferme les yeux un instant pour me laisser bercer par le pas tranquille de Rhys. J'inspire longuement et expire lentement. J'essaye de calmer les battements de mon cœur comme je peux. Griffin a ravivé tous les souvenirs que je m'étais forcée d'oublier. Je ne sais même pas pourquoi j'ai gardé cette alliance et cette bague de fiançailles. Elles sont synonymes d'une incroyable tristesse et de beaucoup de douleur.

— Elizabeth !

Je sursaute et pose mes yeux sur Griffin. Je me suis laissée distancer par le reste du groupe et il est en train de me rejoindre au petit trot. Peut-être que je n'aurais pas dû venir finalement. Même si l'expérience va être incroyable, je ne suis absolument pas dans mon assiette. Mes pensées vagabondent dans tous les sens, insaisissables. Je vais être un boulet pour eux.

— Faut que tu restes dedans, on ne voudrait pas qu'il t'arrive quelque chose. Même si Rhys sait ce qu'il doit faire, il faut rester vigilant. Ce sont des bêtes à cornes, tout peut arriver.

Je lis toute la désolation du monde dans ses yeux gris. Il peut s'en vouloir autant qu'il le veut, je ne suis pas prête à faire un pas vers lui. Pas encore.

— Je ne pensais pas à mal Betty. La boîte était ouverte sur ton lit et je voulais juste comprendre pourquoi Grace était autant captivée par tes bijoux… Je l'ai fait tomber sans faire exprès et ça a ouvert…

— Tais-toi. Je ne veux rien entendre de plus. Je ne veux pas en parler.

Je talonne Rhys en m'asseyant profondément dans la selle et il part au galop. Je rejoins les autres et essuie une nouvelle larme qui a perlé au coin de ma paupière. Lawrence me jette un coup d'œil et je lui offre un sourire. Faire semblant que tout va bien, c'est mon truc à moi.

— Tu es sûre que ça va aller Eli ?

— Oui Lawrence, juste une mauvaise nouvelle. Rien de bien grave.

Il hausse un sourcil. Il sait que je mens. Il ne m'en faut pas plus pour que je me tourne vers Griffin, furibonde. Qu'est-ce qu'il lui a dit encore ? Je me

rapproche de lui.

— Qu'est-ce que tu es allé dire à ton père ?

— Rien, juste que j'ai merdé et que c'était pour ça que tu n'étais pas descendue.

Si ça continue, tous mes secrets vont éclater au grand jour. Ce dont je n'ai pas du tout envie.

— La prochaine fois Griffin, occupe-toi de ton cul ok ? T'as déjà du mal à gérer ta vie alors commence pas à fourrer ton nez dans la mienne.

Ma langue claque à la fin. Synonyme de mon énervement. Rhys intercepte ça comme un message pour accélérer le pas et je m'éloigne à nouveau du fils de Lawrence. Je sais que j'y suis allée fort. Je l'ai sans doute blessé. Tant pis. Il a réveillé tous mes maux. J'ai mal au cœur. Je ferme les yeux pour penser à ma mère. J'imagine ce qu'elle m'aurait dit pour me rassurer. Que je suis une guerrière et que tout ce qui m'est arrivé n'était que des épreuves pour me rendre plus forte.

— Bon, on arrive ! Eli, tu viens avec moi, annonce Lawrence. Vous, vous savez ce que vous avez à faire, dit-il à l'intention de ses employés et de son fils.

Nous venons d'arriver au sommet d'une colline. En contrebas, de l'autre côté, apparaît le troupeau. Je suis contente d'accompagner Lawrence. Sans avoir à regarder Griffin, je vais pouvoir penser à autre chose. Les employés s'élancent et bientôt, ils contournent le troupeau par la droite. Griffin a fait de même en partant sur la gauche. Une fois qu'ils sont en place, Lawrence siffle et les vaches s'activent. Le groupe s'élance vers nous et le reste des hommes se met à pousser les bêtes avec leurs voix.

— Bon Eli, tu me suis de près. On va mener le troupeau jusqu'à la prairie devant l'étable. Elles devraient rentrer dans le bâtiment d'elles-mêmes.

Je hoche la tête. Il talonne Cloud qui exécute un départ au galop parfait. Je n'ai qu'à serrer mes doigts sur les rênes de Rhys pour qu'il fasse de même. Je me laisse porter par l'allure confortable de l'animal. Derrière nous, j'entends le martèlement des sabots des vaches et le tintement des cloches qui se rapprochent. Je jette un coup d'œil en tournant la tête dans leur direction. L'image est splendide. Les vaches de tête sont entourées par la poussière, donnant un effet brumeux à la scène. Leurs cornes majestueuses ressortent bien plus que d'ordinaire sur ce fond gris. Elles sont magnifiques. Je reporte mon attention devant moi et me concentre sur le trajet qu'emprunte mon patron. Au lieu de traverser la forêt qui nous

amènerait droit au milieu de la cour, nous la longeons, traversant une prairie que les montagnes surplombent. Le paysage est saisissant. L'immensité du ciel bleu n'est perturbée par aucun nuage, laissant toute la place aux rayons du soleil pour nous réchauffer en ce début d'automne. Comme nous sommes dans la vallée, les collines et reliefs qui nous entourent nous rappellent à quel point nous sommes minuscules. À quel point l'humain n'est rien face à la nature.

— Eli, fonce et va ouvrir le portail qui donne dans l'étable ! Les garçons ont oublié de l'ouvrir ! me hurle Lawrence.

Je tressaille. Mon cerveau analyse ce qu'il vient de me dire et la peur me saisit. Je jette un regard au loin et vois qu'effectivement, le portail n'a pas été ouvert. Je considère cette demande comme une mission un peu trop importante pour moi et sens le stress m'envahir.

— Allez, Eli ! On n'a pas de temps à perdre !

— J'y vais !

Je lâche un peu de rênes pour permettre à Rhys d'étendre son encolure. Doucement, je me mets en équilibre et j'enfonce mes talons dans ses flancs tout en claquant de la langue. Le mustang n'attend pas une seconde de plus et s'élance. Le souffle de l'animal est rauque, presque furieux. Je sens le vent siffler dans mes oreilles. En temps normal, j'aurais eu froid, mais l'effort est aussi intense pour moi que pour le cheval. Les muscles de mes cuisses me brûlent. Mes abdos me demandent de leur laisser quelques secondes de repos, mais j'oublie rapidement mon corps, bien trop concentrée sur l'enjeu.

Une fois arrivée au portail, j'arrête Rhys : il est trempé de sueur. Je saute à terre et me jette sur la barrière. Le loquet est complexe. Je l'observe un instant avant de fermer les yeux. J'ai le cœur qui déraille dans ma poitrine. Mes idées ne sont pas claires. Je me reprends et me concentre. Je lève le levier en métal tout en appuyant sur la sécurité et pousse le battant, mais rien ne se passe. Le système est bloqué.

— Bordel ! crié-je, paniquée.

Je réfléchis et jette un coup d'œil derrière moi. Mauvaise idée. Le troupeau se rapproche à une vitesse ahurissante. Je réessaye et cette fois, je lève le portail en même temps que le loquet. Bingo ! Il se débloque ! Je le pousse jusqu'à ce qu'il soit grand ouvert puis je vais récupérer le cheval de Griffin afin de l'emmener avec moi, à l'écart. Je le presse, le faisant trotter à mes côtés. Le timing est serré : au même moment, le sol se met à trembler

et les vaches passent dans un fracas en face de nous pour s'engouffrer dans l'étable. Les employés et Lawrence me rejoignent, un grand sourire sur leur visage. Ils sont heureux : mission accomplie. Griffin ne tarde pas. Il pousse le dernier bovin qui traîne un peu la patte, son veau trottinant à ses côtés. Le pauvre petit est encore faible. Sa mère a bien fait de rester à l'écart. Ainsi, elle a évité de multiples bousculades à sa progéniture. Une fois que les deux retardataires sont rentrés, le portail est refermé.

— Bien joué Eli ! me dit Lawrence en se penchant de Cloud pour me mettre une tape dans le dos.

Je fais un pas en avant, le souffle presque coupé par l'impact. C'est qu'il ne maîtrise pas sa force le patron !

— Merci, soufflé-je.

Je reporte mon attention sur Rhys qui broute à mes pieds. Il mérite une bonne douche ainsi qu'un tas de friandises. Nos débuts en mode rodéo sont bien loin désormais. On commence à s'apprivoiser doucement.

— Bon, on va aller s'occuper des chevaux. Nous n'avons plus besoin de vous les jeunes, vous pouvez y aller, annonce-t-il, le visage toujours aussi rayonnant.

Je hoche la tête et entraîne mon compagnon à l'écurie où je le desselle. Je le douche ensuite et le remets dans son box après l'avoir essuyé rapidement avec un peu de paille.

— Elizabeth ?

Je ferme les yeux et retiens un soupir avant de me tourner vers Griffin.

— Quoi encore ?

— Beau travail.

Il se détourne et s'en va, m'abandonnant avec son cheval. Je me mords la lèvre et baisse les yeux. Je m'en veux un peu de le traiter ainsi. Il faut que je dorme sur cette histoire. Que je digère avant de pouvoir me prononcer sur quoi que ce soit. Griffin va devoir attendre.

36
HAPPY BIRTHDAY
Griffin.

Aujourd’hui, c’est l’anniversaire de Grace. Je l’entends crier depuis qu’elle s’est réveillée, excitée comme une puce. Je me blottis de plus belle sous ma couette. Je n’ai pas envie de me lever. Je ne veux pas vivre cette journée et encore moins celle de demain. Ce sont nos premiers anniversaires sans notre mère. Je repense à l’année dernière et ma gorge se serre. Mes yeux s’embrument. Non, je ne veux vraiment pas me lever. Je n’en ai pas la force. Je ne suis pas un battant comme beaucoup peuvent le croire. Je suis un simple suiveur. Un simple cerf qui a besoin d’une doyenne dans son troupeau pour le guider. Je suis un suiveur oui, et un protecteur. C’est tout.

En plus, avec Betty, c’est toujours délicat. Elle a commencé à me reparler, mais elle reste sur ses gardes. J’ai bien compris qu’elle ne m’a pas pardonné. À moins que je n’aie tout simplement perdu sa confiance ? Dans les deux cas, ça fait mal.

Des coups portés à ma porte m’obligent à sortir la tête de ma caverne. Je grogne une espèce de oui et le battant s’ouvre sur mon père.

— Griffin, il est l’heure de déjeuner, on t’attend.

Je plante mes yeux dans les siens et ne me retiens pas. Je me mets à pleurer parce que je suis humain putain. Il s’approche rapidement et s’assoit sur le bord de mon lit pour me prendre dans ses bras. Pendant longtemps, on ne parle pas. Il me laisse tremper son cou de ma tristesse salée.

— Grace a besoin de nous aujourd’hui Griffin. Je sais que c’est dur. Nous sommes pareils. Très sensibles. Les filles de notre famille ont toujours été plus fortes que nous. On ne doit pas se laisser démonter d’accord ? C’est un mois qui va être compliqué, mais on va le surmonter. Tous ensemble. En famille.

Je renifle dans sa chemise, incapable de lui répondre.

— Allez, habille-toi. Mets une chemise et une ceinture, on en a marre de voir ton cul, tente-t-il pour me faire sourire.

Je ris un peu et me lève.

— Je vais prendre une douche, j'arrive.

— Tu veux que je te monte des tranches de concombre pour faire dégonfler tes paupières ?

— Papa ! Va-t'en !

Il s'exécute, mort de rire, et part rejoindre les filles. Je prends une douche froide dans l'espoir que ça calme les rougeurs de mon visage. J'enfile ensuite une chemise blanche ainsi qu'un jean un peu plus cintré qu'à l'accoutumée.

Je descends rapidement les escaliers. Exceptionnellement, nous mangeons sur la table du salon. Elle a été décorée pour l'occasion avec une nappe verte : la couleur préférée de ma petite sœur et des serviettes en tissus sont pliées dans les verres. L'argenterie est également de sortie. Betty a mis le paquet.

Ils sont déjà tous attablés et n'attendent plus que moi. Je leur offre un sourire forcé et m'installe, le regard fuyant. Dans mon assiette, je découvre une poutine. Ma bouche n'attend pas pour saliver. Je lève les yeux vers Betty qui rit avec Grace. Elle se démène tellement pour nous. Pour Grace surtout. Je reporte ensuite mes yeux sur mes frites qui baignent dans la sauce *gravy*[10]. Il y a aussi des petits pois, de la viande hachée et bien évidemment, beaucoup de fromage !

— Allez, trinquons aux sept ans de cette petite ! s'exclame mon père.

Nous levons tous nos verres.

— À Grace, disons-nous à l'unisson.

S'ensuit la longue minute où tout le monde tient à entrechoquer les verres, les yeux plantés dans ceux des autres. Lorsque je croise les prunelles de Betty, son expression joyeuse disparaît instantanément. Putain. Qu'est-ce que je dois faire pour qu'elle arrête de se comporter comme si on ne se connaissait pas ?

Le repas se passe sans encombre. L'ambiance est légère, bien que la sensation que tout ne soit pas parfait persiste. J'aide à débarrasser la table et je finis par me retrouver seul avec Betty dans la cuisine.

— Je ne serai pas là le week-end prochain, je vais rejoindre Kim vendredi soir à Seattle.

— C'est cool. Mais pourquoi tu me dis ça ? Je n'en ai rien à foutre de tes vas et viens.

Je regrette instantanément mes paroles, mais le mal est fait. Je m'insulte de connard. Elle me fusille du regard, les joues rouges et apporte à table le

gâteau d’anniversaire de ma sœur. Je la suis comme si de rien n’était. On chante terriblement faux, mais en cœur « Happy Birthday ». Je me force à être jovial alors que dans ma poitrine c’est l’hiver.

Je mange sans un mot. Grace reçoit ses cadeaux : un cadre avec une photo de Betty et elle de la part de la Française. Un nouveau tapis ainsi que les protections assorties pour Jack, de mon père. Puis vient mon tour. Je lui tends son paquet. Elle l’ouvre et se jette dans mes bras.

— C’est trop beau Griffin ! C’est le même qu’à la foire !

Dans ses petites mains, elle tient un tracteur rouge et vert de la marque Fendt. C’est une peluche. J’ai eu du mal à la trouver. Je la serre dans mes bras, la gorge nouée.

— Joyeux anniversaire petite sœur.

Elle lève ses grands yeux bleus vers moi, pleine de reconnaissance. Je passe ma main dans ses cheveux, incapable de voir autre chose que le visage de ma mère dans ses traits. Elle a beau avoir hérité de la blondeur et des yeux bleus de notre père, son nez, ses lèvres, ses pommettes… Il n’y a pas de doute, c’est bien la fille de Georgia. Je détourne ensuite le regard pour croiser celui de Lawrence. Il me sourit et me fait signe de le rejoindre dehors. Je relâche la petite fille et le suis à l’extérieur. L’air frais me fait un bien fou. Je me ressaisis, observant les chevaux en train de paître dans les champs.

— Qu’est-ce que je peux faire pour toi ?

— Rien. J’ai juste l’impression de me noyer constamment quand je suis ici. Je la vois partout… Maman. Il y a aussi l’ombre des *Skulls of Hell* qui me poursuit. Où que j’aille. Je sais qu’ils ne vont pas tarder à réapparaître dans ma vie. Je le sens.

— Je te promets que si je suis là quand ils se montreront, ça va très mal se passer pour eux.

— Je sais bien.

Je rêve de voir mon père leur donner une bonne leçon. À force de m’être entraîné au corps à corps avec lui, je sais très bien de quoi il est capable.

— Allez, viens, on y retourne. On va aider Eli à ranger, elle a déjà fait à manger pour tout le monde… Ça ne s’est pas arrangé entre vous deux, hein ?

— Non, absolument pas.

Nous rentrons et finissons de débarrasser la table ainsi que de nettoyer la cuisine. Je pense à Betty… Partir voir sa meilleure amie et découvrir un

nouvel environnement lui fera sans doute du bien. Peut-être que ça l'aidera aussi à avoir les idées plus claires. En tout cas, moi, c'est ce dont j'ai besoin. La foire me semble tellement loin maintenant. Je me suis senti libéré là-bas, loin de mes démons.

Ce dimanche après-midi a filé. Je n'ai pas vu le temps passer. On a fini par dîner et je suis remonté m'enfermer dans ma chambre. La bonne nouvelle c'est que demain, Grace sera à l'école et Betty va travailler sur la ferme avec mon père : je n'aurai donc personne pour me faire chier. Je vais pouvoir passer ma journée peinard dans mon lit, sans personne pour venir m'offrir un sourire avec un « joyeux anniversaire ».

Je suis en train de m'endormir lorsque la porte de ma chambre s'entrouvre. Je me redresse, alerté par le grincement des gonds qui tournent sur eux-mêmes. Grace entre et me rejoint sur mon lit. Je voudrais l'envoyer promener, mais je ne le fais pas.

— Griffin, je peux dormir avec toi, sanglote-t-elle.

— Oui, viens là…

Je la tire vers moi en lui faisant de la place sous la couverture. Elle a sa peluche Fendt serrée contre sa poitrine. On s'allonge tous les deux. Nos respirations se calent l'une sur l'autre. La sienne est parfois entrecoupée de hoquets pleins de larmes.

— Elle me manque…

— Moi aussi, ma belle.

Elle se pelotonne contre mon torse et je la serre un peu plus fort. On finit par s'endormir, nos visages éclairés faiblement par les rayons de l'astre lunaire, qui filtrent dans l'entrebâillement de mes rideaux.

37
SUPER COWA
Cowa.

— Papa, j'ai pas envie d'aller à l'école aujourd'hui… Les autres ils sont méchants avec moi…

Ma tête posée sur les genoux de La Petite, je lève les yeux vers elle. Elle arbore une mine boudeuse, ses yeux d'habitude si clairs se sont assombris par la tristesse.

— Comment ça, Grace ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ? Je vais en parler avec ta maîtresse.

— C'est surtout Adam qui m'embête… Il n'arrête pas de soulever ma jupe ou de me toucher les fesses. Parfois, il me tape aussi… Et comme c'est le chef de l'école, les autres filles n'arrêtent pas de se moquer et ne veulent plus jouer avec moi, avoue La Petite, les larmes aux yeux.

Je lèche sa main pour tenter de la réconforter comme je peux. Elle baisse la tête vers moi et m'offre un sourire avant de me caresser affectueusement entre les oreilles.

Au volant, j'entends l'Alpha soupirer tandis que ses muscles se contractent. Très mauvaise idée de toucher à sa fille qu'il chérit tant…

— Une fois, j'ai même tapé Adam et la maîtresse m'a puni en disant que je n'avais pas à réagir de manière aussi violente alors qu'il m'a juste touchée.

— Je m'en charge Grace. Ne t'inquiète plus pour ça.

L'Alpha a presque grogné et son aura se fait plus intense. Je n'aimerais pas être celui ou celle qui va se retrouver en face de lui. Il gare son pick-up sur le parking de l'école et, comme tous les matins, nous descendons tous les trois du véhicule. Je marche au pas, collée à la jambe de mon maître. Nous traversons la route et une fois arrivés devant le portail de l'établissement scolaire, l'Alpha se met à genoux pour faire face à sa fille. La gueule grande ouverte et la langue pendante, je m'assois à côté d'eux, prête à bondir sur le premier intrus malveillant à leur égard.

— Ne laisse personne te faire du mal ou te manquer de respect, Grace, d'accord ? Tu as le droit de te défendre si tu considères qu'on atteint à ta

personne. Si tu refuses qu'on te touche, alors personne n'a le droit de le faire. C'est à toi d'établir tes propres limites ma belle, et aux autres de les respecter. Je ne te punirai jamais pour un coup de poing mérité. Maintenant, je vais aller parler à ta maîtresse, d'accord ? Essaye de passer une bonne journée et si jamais ça se passe mal, demande à ce qu'on m'appelle et je viendrais te chercher…

L'Alpha prend sa progéniture dans ses bras et la serre contre son torse puissant. Comme s'il voulait lui transmettre toute sa force et tout son courage. Il la laisse ensuite filer et elle disparaît dans la cour de récréation où d'autres enfants sont déjà en train de jouer. Il tourne la tête vers moi et laisse sa main s'égarer dans mon poil. Je sens les regards intéressés des mères se perdre sur nous. L'Alpha a toujours été admiré par ces femelles. Rares sont les mâles solitaires à prendre soin de leurs petits.

— Bon, allez ma belle, on a du pain sur la planche, me dit-il en se remettant sur pieds.

Il siffle doucement et je lui emboîte le pas, ne le quittant pas d'une semelle. Je suis son ombre. Il peut compter sur moi pour assurer ses arrières. Nous nous rapprochons de la maîtresse qui attend à côté du portail de l'école. Je hume l'air et fronce ma truffe. Son parfum fruité est tellement sucré qu'il m'écœure.

— Mademoiselle Connolly ?

— Monsieur Williams ! Bonjour, comment allez-vous ? s'exclame-t-elle en papillonnant des paupières.

— Ça pourrait aller mieux. Je viens d'apprendre que ma fille se fait harceler par les autres enfants. Vous pouvez m'expliquer ce qu'il se passe ?

— Oh… Ça… Ce n'est rien de grave. C'est régulièrement que les enfants se chamaillent, vous savez. Vraiment, il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

— Pour que ma fille m'annonce les larmes aux yeux qu'elle ne veut plus retourner à l'école parce qu'elle se fait taper, je pense qu'il y a bien plus que de légères chamailleries, vous ne pensez pas ? gronde-t-il en se rapprochant encore plus près de la jeune femme.

Cette dernière recule d'un pas, les joues rouges. Je m'assois et les observe.

— Quant à punir ma fille qui se défend face aux mains baladeuses d'un certain Adam… Je trouve ça absolument scandaleux. Que feriez-vous à sa place ?

La maîtresse, complètement tétanisée, cherche ses mots.

— Dites-moi, que feriez-vous ?

— J-je le repousserais, o-ou…

— Ou vous iriez porter plainte. Imaginez maintenant qu'on vous dise que ça ne sert à rien d'être aussi violente alors que vous n'avez été que « touchée ». Parce que c'est bel et bien du harcèlement sexuel. Alors au lieu de vous en prendre à ma fille en lui apprenant des conneries, vous feriez mieux d'éduquer les garçons. Peut-être que ça leur évitera de devenir aussi minables que ces *Skulls of Hell*, qu'est-ce que vous en pensez ?

La langue pendante, je lorgne le visage de la jeune femme qui est devenu tout pâle. C'est étrange ces changements de couleur en fonction de leurs émotions… Marrants ces humains quand même…

— Et si jamais j'apprends que votre comportement s'est dégradé envers Grace à cause de cette conversation, je peux vous assurer que c'est moi qui vais aller porter plainte. Bonne journée, Mademoiselle Connolly.

L'Alpha claque des doigts et je me lève, prête à l'accompagner. Nous retournons à la voiture et cette fois-ci, je monte sur le siège avant, côté passager. Il soupire, les coudes sur le volant. Il pose ensuite ses yeux bleutés sur moi.

— Aaaaah-là, là… Si tu savais comme ça m'énerve ma douce… On ne va pas aller bien loin si l'ancienne génération n'arrive pas à éduquer la nouvelle. Allez, on rentre.

Il m'ouvre la fenêtre et je passe la tête par l'ouverture, appréciant le vent qui joue avec mes oreilles. Je sors la langue, amusée par la fraîcheur qui s'infiltre dans ma gueule. Les yeux plissés, je laisse la vitesse me frapper la face. C'est grisant comme sensation ! Encore mieux que quand je dévale une colline à toute vitesse !

Lorsqu'on se gare dans la cour de la ferme, je saute par la fenêtre ouverte et galope jusqu'à l'écurie où se trouve La Nouvelle. Je lui fais la fête, bondissant autour d'elle pour la saluer.

— Ooooh bonjour, ma belle Cowa ! Comment vas-tu aujourd'hui ?

Je viens lécher ses mains tendues vers moi. L'Alpha m'a formellement interdit de sauter sur les humains. Au départ, j'ai eu du mal, mon instinct plus fort que tout me poussant à braver les interdictions. Et puis, avec l'âge, j'ai réussi à prendre le contrôle. Après quelques câlins, La Nouvelle reprend son travail et moi, je pars trottiner dans l'allée de l'écurie. Les chevaux baissent leur tête à mon passage. Ils me connaissent bien et n'ont donc pas peur de moi. Ma préférée, c'est la jument du fond. Son tempérament calme

m’a toujours fasciné. En plus, elle porte la vie. Chose que je ne pourrais jamais faire. Je le sais, je le sens. Il a suffi d’une longue sieste chez le Guérisseur pour que je me réveille en étant différente. Mon statut de femelle fertile est passé à celui d’infertile. Bien que mes envies et pulsions soient toujours les mêmes, mes odeurs ont changé. Désormais devenue sans intérêt pour mes congénères mâles, je ne suis plus une rivale pour les autres femelles.

Lorsque j’arrive devant le box de la future mère, j’aboie un bref coup pour lui signaler ma présence. J’entends la lourde bête se lever et s’approcher de la porte. Nos yeux se croisent pour un échange silencieux. Je lui envoie toute ma compassion et beaucoup d’amour. Elle me retourne ce dernier sentiment et baisse sa tête jusqu’à mon niveau. Docilement, je viens m’installer un peu plus près. Du bout des dents, elle se met à me gratter le haut du dos, pour mon plus grand bonheur. Derrière nous, j’entends La Nouvelle rire.

— Mais vous n’êtes pas possible, les filles !

Je tourne la tête pour la voir sortir son téléphone afin de nous prendre en photo. Le flash m’aveugle et je me détourne. Elle ne m’aura pas une deuxième fois !

À la fin de mon quart d’heure de gratouilles, je retourne à la maison où je m’installe sous le porche, à l’ombre et me laisse happer par le sommeil.

***

— Cowa ? Je dois te ranger au chenil ma belle, il n’y a personne pour te surveiller, on s’en va avec Lawrence et je ne sais pas où est Griffin.

Je regarde La Nouvelle tandis qu’elle me demande de la suivre d’un claquement de langue. Elle m’emmène jusqu’à ma tanière où elle referme la lourde porte grillagée derrière moi. C’est une très grande cage. Grande comme un box. J’ai même une niche pour m’abriter des intempéries. Malheureusement, elle est derrière la maison… je ne peux donc pas surveiller à mon aise les allées et venues des étrangers sur le domaine.

Le temps passe inlassablement. J’en profite pour somnoler. Une voiture finit par arriver, me tirant de mes rêveries. Les pneus qui crissent sur les graviers me font lever la tête. Je commence à aboyer pour prévenir mes maîtres de cette intrusion. La voiture dépasse un peu de l’angle de la maison. Je reconnais la forme du véhicule… Il appartient au Sournois. Cela

fait un moment qu’il n’a pas osé mettre les pieds ici. Il n’est pas tout seul en plus. Je renifle l’air comme je peux, à la recherche d’indices. D’ici, je ne peux qu’entendre les portes claquer et voir deux paires de jambes sortir des places conducteur et passager. Je continue d’aboyer.

— C’est bon Cowa !

Le Solitaire. Je me tais et lève la tête vers le balcon où il se trouve. Je ne me rallonge pas pour autant, sur le qui-vive. Je n’arrive pas à discerner qui est la deuxième personne. Son eau de Cologne a entièrement camouflé son odeur corporelle. Agacée, je me mets à faire les cent pas. Je ne suis pas confiante. À chaque fois que Le Sournois a osé mettre les pieds sur notre territoire, il ne s’est jamais rien passé de bien. Jamais.

J’entends la porte moustiquaire de l’entrée claquer. Ça y est, le loup est entré dans la bergerie. Je commence à gémir doucement. Je passe la tête entre les barreaux du chenil. L’Alpha est loin. Il n’est pas là pour protéger les siens. Dans la maison, des bruits de fracas me parviennent. Je recommence à aboyer. C’est plus fort que moi. La détresse me tient le cœur. Il faut que j’aille prévenir mon maître. Mon instinct me hurle d’aller le chercher. De le prévenir que la vie de son fils est peut-être en danger. Je tourne en rond dans ma cage. Jusqu’à ce que je m’élance. Je saute sur le toit de ma niche puis bondit par-dessus les piquets en métal. Je m’accroche une patte arrière au passage. Je couine de douleur, mais ce n’est pas grave. Je suis passée. Je détale. Je cours le plus vite possible, laissant le vent me guider à travers les bois. Ils sont partis avec le petit monstre rouge à moteur et ne doivent donc pas être très loin. Je les retrouve quelques minutes plus tard au parc à grain des vaches. J’aboie comme une dératée.

— Tu ne l’avais pas mise au chenil ? demande L’Alpha, interloqué.

— Si et j’ai bien fermé la porte ! réplique La Nouvelle en fronçant les sourcils.

— On rentre, vite !

Je sens la panique gagner L’Alpha. Il sent que quelque chose ne va pas, sinon je ne serai jamais venue jusqu’à lui. Il abandonne les outils qu’il a dans les mains et saute sur la selle du véhicule rouge. La Nouvelle s’installe derrière lui et je monte à mon tour dans la boîte qui m’est dédiée. Ma jambe me lance. J’ai mal. On arrive à la maison en un rien de temps, mais c’est trop tard. La voiture du Sournois est déjà partie.

L’Alpha se rue dans sa maison, suivi de près par La Nouvelle. Je mets un peu plus de temps à les rejoindre, car la douleur est fulgurante désormais. Je

traîne la patte jusqu'à l'intérieur et les retrouve agenouillés dans le salon, autour du corps du Solitaire. Son odeur est mêlée à celle du sang. C'est fort, ça me prend aux tripes. Gémissant doucement, je m'allonge à leurs côtés. Il respire encore, je peux voir sa poitrine monter et descendre lentement. Sa tête est méconnaissable, pleine d'hématomes dont les nuances de gris diffèrent. Ses lèvres sont fendues, tout comme l'une de ses arcades sourcilières. Il se tient les côtés, la respiration sifflante.

— On l'emmène à l'hôpital, annonce l'Alpha, intransigeant. Bordel… prends Cowa, elle est aussi blessée. Je vais te déposer chez la vétérinaire sur la route. Va chercher un torchon pour appuyer sur la plaie.

Il a la voix qui vibre de colère et de douleur. La Nouvelle s'exécute et se met en mouvement. Je les regarde s'activer, toujours allongée sur le plancher. Mes yeux ambrés ne quittent pas un petit paquet coloré sur la table du salon. C'est le jour du Solitaire aujourd'hui. Son « anniversaire » comme ils le disent si bien. Son vingt-quatrième automne…

38
CONVALESCENCE
Griffin.

J’ouvre difficilement les paupières. Je dois cligner plusieurs fois des yeux avant de pouvoir y voir clair. Je reconnais le décor de ma chambre. Étrange. Je pensais être à l’hôpital… Complètement dans les vapes, je peine à me redresser. Je grogne de douleur. Mon visage tuméfié me rappelle à l’ordre, tout comme mes côtes douloureuses. Avec la plus grande des délicatesses, je soulève ma couette ainsi que mon t-shirt. Putain. Ils ne m’ont pas loupé ces enfoirés. Mon torse est recouvert d’ecchymoses offrant un dégradé de teintes bleutées, noires et violettes. Le jaune sera pour plus tard. J’attrape ensuite mon téléphone qui a été mis à charger sur ma table de nuit. Je regarde la date : nous sommes jeudi 11 octobre. Merde. Je me laisse retomber sur mon matelas dans une grimace. J’ouvre ensuite mes messages. J’ignore royalement ceux provenant des membres du gang pour me concentrer sur celui de Betty.

[Betty] : Envoie-moi un message quand tu es réveillé.

[Griffin] : Je suis réveillé.

Je repose ensuite mon portable et ferme les yeux. J’ai l’impression que mon corps entier me hurle sa douleur.

On toque à ma porte et je rouvre les paupières. Le battant s’entrouvre, laissant apparaître la Française sur le palier de ma chambre. Nos yeux se croisent et s’accrochent. Pour une fois, elle ne me fuit pas. Elle rentre avec un plateau sur le bras qu’elle vient poser sur la table de nuit. Toujours en silence, elle file vers ma baie vitrée qu’elle ouvre après avoir tiré les rideaux. La brise fraîche qui s’infiltre dans la pièce me fait du bien.

— Comment tu te sens ? finit-elle par dire en me regardant.

— À part l’impression qu’un semi-remorque m’a roulé dessus, ça va, toussé-je.

Elle lève les yeux au ciel et se rapproche de moi.

— Mange, faut que tu reprennes des forces.

Elle me tend une assiette avec des œufs brouillés, un pancake plein de sirop d’érable et du bacon. Tout ce que j’aime ! Instantanément, mon ventre

se met à gargouiller. Doucement, je prends la fourchette qu'elle me tend. Elle a déjà tout pré coupé. Je prends une première bouchée. Betty finit par s'asseoir sur mon lit, ne me quittant pas des yeux.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demande-t-elle.

Je lève les yeux de mon assiette, la bouche pleine. Ils ne savent toujours pas ? Je ne leur ai rien dit ces derniers jours ?

— Vous savez pas ? J'ai fait quoi de lundi à aujourd'hui ?

— T'as dormi ou t'as baragouiné, complètement drogué à la morphine. Alors ?

— Jeff et… son père sont venus me souhaiter un joyeux anniversaire, dis-je en avalant difficilement ma bouchée.

— Je croyais que Steve était en prison, dit-elle, horrifiée.

— Était oui. Il est sorti après que son avocat ait fait appel. Le verdict est tombé : libération pour faute de preuve apparemment.

— Pourquoi ils t'ont fait ça ?

— Parce que Jeff et ses larbins sont des putains de balance. C'était une punition et un rappel à l'ordre. Je fais toujours partie du gang, mais je ne suis plus présent. Et j'ai aussi, peut-être bien pété la gueule de Jeff le soir où tu… toi et Kim deviez danser pour eux.

Je la laisse bouche bée.

— Mais pour qui se prennent-ils ?

— Pour un gang.

Je finis mon assiette en la laissant digérer les informations. Ma porte s'ouvre à nouveau et Cowa fait son entrée, boitant jusqu'à mon lit. Elle arrive à sauter tant bien que mal sur ma couette et s'allonge à mes pieds. J'aperçois un bandage sur l'une de ses pattes arrière et j'interroge Betty du regard.

— On pense qu'elle s'est blessée en sautant hors de son chenil. Elle s'est ouvert la patte et déchiré le muscle. C'est elle qui est venue nous chercher pour nous prévenir de ce qu'il se passait. Lawrence n'a absolument pas passé une bonne journée. Le matin même, Grace lui a avoué qu'elle se faisait harceler à l'école par les autres enfants…

Je ferme les yeux et retiens un soupir… Il y a des journées comme ça où rien ne va.

— Il y avait ça sur la table du salon… poursuit-elle.

Elle me tend un paquet qu'elle a posé à côté d'elle. Elle récupère l'assiette qui est désormais vide et je pose le cadeau sur mes jambes. Je

n'attends pas pour déchirer le papier. La boîte qui se révèle sous nos yeux, je la connais par cœur. Je sais ce qu'elle contient et je ne suis pas certain de vouloir que Betty le découvre. Pourtant, je me dis que ça peut-être une bonne chose. Ce serait un gage de confiance. Je la lui donne.

— Ouvre, dis-je tout simplement.

D'une main tremblante, elle déverrouille l'objet et enlève le couvercle. En dessous, repose un Sig Sauer. Un cadeau que Steve m'a fait pour Noël l'an dernier. L'arme à feu brille dans son étui, Betty caresse le métal froid du bout des doigts puis saisit une note qui traîne.

— Lis là, s'il te plaît, lui demandé-je.

— D'accord… « Ne nous en veux pas, nous n'avons fait que te rappeler qui tu es et à qui tu appartiens. Ne nous oublie pas Roi de la Forêt. Car tu n'es qu'un petit herbivore parmi les carnivores et il nous sera aisé de te traquer afin de t'achever. », lit-elle d'une voix claire. C'est signé Le Diable.

Elle me regarde, essoufflée par ces quelques mots.

— Quelle bande de connards, finis-je par dire.

— Il faut que tu arrêtes Griffin. Que tu cesses avec eux.

— Je sais. J'attendais que mon oncle soit de retour pour en discuter avec lui. Malheureusement, c'est lui qui est venu me trouver… La bonne nouvelle c'est qu'il m'a dit ce qu'il voulait en échange de mon départ du gang. Il veut que je retrouve tous les journaux intimes de ma mère. Il est persuadé qu'elle y cache quelque chose de valeur. Comme un trésor de famille ou je ne sais quoi.

— Tu n'as pas envie de le faire ?

— Je n'en suis pas certain. Si elle a fait en sorte de les cacher, c'est pour que personne ne les trouve. Je n'ai vraiment aucune idée d'où ils pourraient être. Et en plus, je n'ai pas envie de les donner à mon oncle.

— Je pense qu'elle a forcément laissé des indices pour que vous puissiez les retrouver. En tout cas, c'est ce que moi j'aurais fait. Maintenant, c'est effectivement à toi de décider ce que tu veux faire, Griffin… Je reviens.

Je la regarde se lever et disparaître dans sa chambre. J'en profite pour poser mes yeux sur la chienne qui m'observe. Je peux lire sa souffrance dans ses jolis iris ambrés.

— Et bien, on ne s'est pas loupés, ma belle… Et j'ai toujours pas vu ma tronche, ricané-je doucement avant de grimacer de douleur.

Betty est de retour avec un imposant paquet dans les mains. Il est relativement plat. Je fronce les sourcils et la laisse poser le large cadeau sur

moi.

— Joyeux anniversaire…

— Merci Betty… Tu n’avais pas à…

— Tais-toi et ouvre.

Je la sens fébrile. Impatiente même. Je défais le carton de protection et découvre un cadre de dos. Une note a été glissée à l’arrière.

« J’espère que ce tableau pourra te rappeler qu’il faut embrasser la vie et en apprécier ses couleurs. Et surtout, j’espère qu’il te rapprochera de ta mère, Georgia. »

Je déglutis. J’ai peur de regarder de l’autre côté. Avec la plus grande des délicatesses et l’aide de Betty, je retourne mon cadeau. Je découvre mon tatouage, mais au lieu d’être un crâne de cerf, c’est sa représentation vivante qui a été peinte sur la toile. Les bois sont les mêmes, les fleurs sont éclatantes et les teintes colorées ne peuvent faire qu’appel à la joie. Il y a un peu plus d’oiseaux que sur le dessin dans mon dos. C’est un présent parfait. Betty m’a touché droit au cœur.

— Comment tu as réussi à trouver ça ?

— J’ai contacté ton tatoueur et je lui ai demandé s’il y avait moyen qu’il dessine la version vivante de ton tatouage. Il a accepté le challenge.

— Merci… Vraiment.

Je lève mes yeux humides vers elle. Je suis ému.

— Je suis contente que ça te plaise… Je vais te laisser te reposer…

— Non !

Je l’attrape par le bras avant qu’elle ne s’enfuie.

— Non, repris-je plus doucement. Reste encore un peu. Accroche-le en face de mon lit s’il te plaît, à la place de cette vieille affiche toute pourrie. Il y a un clou derrière, normalement.

Elle se lève et prend le cadre. D’une main, elle retire l’affiche qu’elle laisse tomber au sol puis accroche le tableau au mur. Il est parfait comme ça. Je vais pouvoir l’observer à loisir durant tout le temps de ma convalescence.

— Betty ?

— Quoi ? dit-elle en se retournant pour me faire face.

Je voudrais lui dire à quel point elle est belle. Ses cheveux sont relevés en une queue de cheval haute, dégageant ainsi son visage et sa nuque. Elle porte la chemise verte que je lui ai offerte à la foire ainsi qu’une paire de jeans.

— Tu m’en veux toujours ?
— Non, c’est juste que tu as fait remonter de vieux souvenirs que j’essaye d’oublier.
— Alors on fait la paix ?
— Oui.
— Tu pars toujours le week-end prochain ?
— Non, j’ai reporté ma visite. Lawrence a beaucoup de travail avec les naissances, alors s’il doit s’occuper de toi en plus de Grace…
— Je vois… Désolé.
— Ne le sois pas. Tu as quelques côtes fêlées et ton visage est… méconnaissable. Dans une ou deux semaines, ça ira mieux, me sourit-elle.
— T’as un miroir ?
Elle part et revient quelques secondes plus tard avec un miroir de poche dans la main. Elle me le donne, une grimace peinte sur le visage. Je l’ouvre et reste stupéfait face à ma sale gueule. J’ai des points de suture à l’arcade sourcilière et mes lèvres sont fendues à un endroit. J’ai un coquard à chaque œil. Non, décidément, ils ne m’ont vraiment pas loupé.
— Je repasse tout à l’heure, je dois retourner aider ton père…
— Ok… Viens par là avant…
Elle fronce les sourcils, mais se laisse faire, s’approchant doucement de moi. Je l’attire pour la serrer dans mes bras. Je grogne de douleur, mais tant pis, ça en vaut la peine. Je viens murmurer à son oreille :
— C’est le plus beau cadeau qu’on ne m’ait jamais fait… Merci ma belle.
Je la relâche et, contre toute attente, elle dépose un baiser chaste sur mes lèvres abîmées avant de s’enfuir comme une voleuse.

39
QUAND LA MORT S’INVITE
Elizabeth.

Je dévale les escaliers en vitesse et me rue à l’extérieur de la maison. Là, j’embrasse la fraîcheur de cette fin d’après-midi. J’ai eu tellement peur pour Griffin et Cowa. Aujourd’hui, ils sont sauvés, je n’ai plus besoin de m’inquiéter. Pourtant, je ne peux m’empêcher de penser au danger qui rôde dorénavant : Steve. Avec lui dans les parages, il va falloir redoubler de vigilance. Parce qu’une chose est sûre : il veut Griffin de retour dans ses rangs, prêt à marcher au pas avec ses autres soldats. Du grand n’importe quoi.

Je repense à ce qui vient de se passer. À mes lèvres se pressant contre celles de Griffin. Je n’ai absolument rien contrôlé. J’ai fait ça sur un coup de tête. Il m’a tellement manqué. Il hante mes pensées jour et nuit depuis la foire. Depuis cet éclat de fougue dans le petit bunker de son père, là où nous avons pris l’habitude de nous défouler au corps à corps. J’ai envie de recommencer à l’embrasser pour de vrai, de le sentir vibrer contre moi.

Je saute du porche et prends la direction de l’étable. Je dois relayer Lawrence pour qu’il puisse aller chercher sa fille à l’école. Je suis triste de ne plus autant voir Grace. La gamine a une bonne humeur tellement contagieuse. Elle me manque beaucoup.

Lorsque je pénètre dans le bâtiment, la chaleur de l’endroit m’enveloppe. L’odeur de paille, de foin et de maïs vient me chatouiller les narines. J’inspire un grand coup pour m’imprégner de l’endroit. Je me hausse sur la pointe des pieds pour tenter d’apercevoir Lawrence. Il est en train de traire l’une des nouvelles mères qui produit trop de lait. Je m’approche et me glisse entre les cornadis pour atterrir sur le paillage. Je laisse ma main s’égarer sur le museau d’une vache curieuse.

— Elizabeth ! Alors ?

Je me tourne vers mon patron et lui offre un sourire.

— Il s’est réveillé, il va bien. Il a mangé aussi. Nous n’avons plus besoin de nous inquiéter ! Et ici comment ça va ?

— Il y a eu deux nouveaux veaux. Je suis en train de traire la dernière mère qui en a besoin. Pour le moment, on fait du bon boulot, aucune mammite[11] en vue !

— Tant mieux, parce que c'est une vraie plaie à soigner !

Je repense aux pauvres chèvres et brebis de mes parents, que l'infection de la mamelle a ennuyées pendant plusieurs semaines. Ainsi qu'à celles que nous avons dû abattre parce que les bactéries avaient gagné beaucoup trop de terrain.

— Dis-moi… Tu sais ce qu'il s'est passé ? demande-t-il.

Je baisse les yeux sur le veau et tends mes doigts vers lui pour qu'il les renifle. Instinctivement, il les prend dans sa bouche pour les téter. Je ne peux m'empêcher de sourire face à tant de mignonnerie.

— Hé bien… Ce sont Jeff et… Steve.

— J-je. Quoi ? Ah l'enfoiré.

Je relève la tête vers lui. Lawrence est furieux. C'est la première fois que je le vois dans cet état de rage.

— Il ne laissera donc jamais mon fils tranquille. Tiens, prends ça et va le mettre au frigo. Je te laisse surveiller, je vais aller chercher Grace. Si tu as besoin d'aide, appelle John ou Sam.

Il me fourre le seau plein de lait dans les bras et s'en va sans un mot de plus. J'ai l'impression d'avoir allumé une mèche à laquelle je n'aurais peut-être pas dû toucher. J'essaye de chasser toutes ces histoires de mon esprit et reporte mon attention sur le lait que j'ai entre les mains. Je sors du parc et traverse l'allée centrale. Une fois au bout, je pénètre dans le local vétérinaire. La pièce est relativement petite, mais très fonctionnelle. On peut à peine tenir à trois à l'intérieur.

Je prends plusieurs bouteilles en plastique qui sèchent à côté de l'évier et récupère également l'entonnoir puis je commence à remplir les flacons. Le lait est encore chaud. Il servira à nourrir les veaux trop faibles ou bien les orphelins.

Une fois que j'ai terminé, je mets tous les contenants au frigo. Ma première mission étant terminée, je retourne ensuite auprès des bêtes et commence par vider le foin qui se trouve dans les auges. Je le pelte au centre du couloir avec précision. Je vais ensuite fermer les cornadis pour éviter que les vaches ne passent leur tête pendant que la mélangeuse[12] envoie le grain.

Alors que j'ai presque terminé, je m'arrête pour sortir mon téléphone de ma poche afin d'appeler Sam.

— Oui, c'est Elizabeth. Tout est prêt, tu peux venir donner le mélange aux vaches.

— Ok, j'arrive tout de suite !

— Super, merci !

Je profite qu'il prenne le relais pour aller remplir les seaux d'eau destinés aux mères enfermées dans les petits enclos. Après chaque naissance, mères et nouveau-nés sont installés dans des mini-parcs afin que nous puissions les surveiller pendant 24 heures. Si tout se passe bien, la vache et son veau sont lâchés dans la nurserie avec les autres animaux en bonne santé. En revanche, s'il y a des complications, ils sont gardés jusqu'à ce que leur santé se soit améliorée.

Quand le tracteur démarre, j'ai déjà distribué la moitié des seaux d'eau. « Sans eau, pas de lait. », c'est ce que me répète tous les jours Lawrence depuis que les mises bas ont commencé.

Lorsque Sam tourne enfin la clef pour éteindre le tracteur, je réalise à quel point c'est une cacophonie sans nom dans l'étable. Toutes les bêtes meuglent, affamées.

Une fois tous les seaux donnés, je rejoins mon collègue dans le couloir. Nous n'avons pas besoin de nous dire quoi que ce soit : on se dirige immédiatement vers les leviers qui permettent de faire coulisser les battants des cornadis. Nous les ouvrons en même temps et c'est d'un seul mouvement que les presque quatre-vingts vaches passent la tête dans les ouvertures. Le silence se fait instantanément : c'est magique.

— Bon, je vais aller faire ma pause. Lawrence ne devrait plus tarder, mais si tu as le moindre problème ou que tu n'es pas sûre de ce que tu dois faire, tu m'appelles, hein ?

— Je pense que ta pause va attendre… Il n'y a que la tête du veau qui sort là ! crié-je en pointant du doigt une vache qui a commencé à mettre bas dans un coin.

La tension monte instantanément entre nous deux. Sans les pattes d'engagées dans le col de l'utérus, le reste du corps du petit ne va pas pouvoir sortir.

— Tiens, prends ça, je vais chercher les gants de délivrance[13] ! lancé-je.

Je lui tends la paire de petits gants en plastique que j'ai toujours dans la poche. Une fois qu'il les a, je me hâte vers le centre du couloir où se trouve

tout notre matériel pour le vêlage. Là, j'attrape ce qui m'intéresse et rejoins Sam sur le paillage, où la vache s'est allongée pour mettre son veau au monde. Mon collègue est déjà en train de chercher les pattes avant du petit, à l'intérieur de la mère.

— Tiens.

— Merci.

Il change de gants, les recouvre de lubrifiant et retourne aider le bébé comme il le peut. S'il ne se dépêche pas, l'utérus risque de se refermer sur la gorge du futur né et finira par l'étouffer.

— Putain, je trouve pas ses pattes. Fais chier… Attends, ne pousse pas ma belle…

Sous l'effort, la sueur commence à perler sur le front de Sam.

— Il faut la relever, finit-il par dire, paniqué.

— Quoi ?

— Aide-moi à relever la vache.

Nous nous mettons debout et pendant que je la tire par les cornes pour la forcer à se remettre sur pieds, Sam la pousse. Heureusement, elle est plutôt docile. Une fois sur ses sabots, l'employé retourne immédiatement derrière elle pour reprendre sa recherche. De mon côté, je reste à sa tête pour caresser son chanfrein et lui murmurer des mots doux.

— Tout va bien, ma douce… On va sauver ton petit… murmuré-je.

— Ok, j'ai une patte, lance Sam, victorieux.

Les minutes continuent de défiler. La vache est épuisée.

— C'est bon j'ai la deuxième. La tête est là… Allez, ma belle, tu peux pousser maintenant… C'est bientôt fini.

Le veau sort enfin. Il est magnifique. Énorme et bien formé. Un jeune taureau dont Lawrence va pouvoir être fier.

— Merde, merde, merde… il ne respire pas !

Je contourne la jeune mère et observe l'employé attraper le bébé par les pattes arrière afin d'évacuer les liquides qui obstruent ses voies respiratoires. Je me rapproche et enlève le reste de poche qui lui recouvre le museau.

— Pousse-toi, je vais lui faire un massage cardiaque.

Je m'exécute. Je me sens tellement impuissante et inutile. Je prie pour qu'à chaque choc, son cœur se réveille. Sam va jusqu'à lui faire du bouche-à-bouche.

Je cherche la vie dans la moindre parcelle de son petit corps. La mère, de son côté, est bien trop fatiguée pour se rendre compte de quoi que ce soit.

— C'est terminé…

Il lève les yeux vers moi. Dans ma tête, c'est le branle-bas de combat. Ce n'est pas possible. Comment ça pourrait être fini alors que rien n'a commencé ? Je m'agenouille près du veau qu'il vient de reposer au sol. Je prends sa tête dans mes mains, le cœur en vrac et les yeux humides.

— Allez petit. Respire… respire… lui murmuré-je.

Je le caresse dans l'espoir de lui insuffler la vie grâce à mes doigts. C'est peine perdue. Je le sais.

— Ça va aller Elizabeth ? Je m'occupe de le sortir d'accord ? Mets la mère en case, je reviens pour t'aider à la traire.

Je hoche la tête et inspire un grand coup en fermant les yeux. Nous avons fait tout ce que nous avons pu. Au moins, la mère a été sauvée. Dans la nature, elle serait probablement morte.

Travailler avec les animaux, c'est aussi accepter de travailler avec la Mort ainsi que son lot de désolation et de tristesse. C'est aussi embrasser les joies de la beauté de la vie. C'est dur et magique à la fois.

La vache a la tête basse et les yeux mi-clos. Elle est toujours en récupération. Je l'attire jusque dans une case de libre et l'y enferme. La pauvre va devoir jeuner plusieurs jours, jusqu'à ce qu'elle ne produise plus de lait. Sans petit pour la téter, c'est la meilleure chose à faire pour lui éviter une mammite.

— Repose-toi bien ma belle, ça ira mieux demain…

Je pose mon front contre le sien pour me perdre dans ses grands yeux sombres. On ne s'habitue jamais à la Mort. C'est un sort que nous ne contrôlons pas.

40
SEATTLE
Elizabeth.

— ELIZAAAAAAABETH !

Je saute dans les bras de Kimberley. On se serre fort, trop heureuses de nous retrouver enfin. Cela fait presque un mois que nous ne nous sommes pas vues.

— Tu voyages léger, ma parole !

— Oui, je ne viens que pour un week-end Kim, je rentre dans deux jours, tu le sais bien !

— Je n’ai pas réussi à te convaincre de rester plus longtemps, hein…

— C’est surtout que je ne peux pas, je travaille… Pour payer mes billets d’avion justement !

On explose de rire. Le vol s’est extrêmement bien passé.

— Bon, allons chez moi !

Je mets mon sac de voyage en bandoulière et la suis pour sortir de l’aéroport. Mon amie hèle un taxi et quelques minutes plus tard, nous roulons vers le centre-ville.

— Alors, ça te fait quoi de redécouvrir les joies de la métropole ? Tu m’as dit que tes parents avaient une ferme, mais tu ne vivais pas avec eux… si ?

— Non, pas vraiment, j’avais un appartement à Nîmes.

— C’est où ?

— C’est une ville dans le sud de la France.

— Tu faisais quoi là-bas ? Tu étudiais ?

La panique me gagne petit à petit. Jusqu’à maintenant, j’avais toujours réussi à changer de sujet lorsque quelqu’un s’aventurait un petit peu trop sur le terrain de ma vie privée. Je regarde par la fenêtre pour trouver un autre sujet de conversation, mais rien ne me saute aux yeux.

— Alors ?

— Non, je travaillais dans un bar-restaurant. J’étais serveuse.

— Oh chouette ! Et avant ça, tu étudiais quoi ? C’est marrant qu’on n’en ait jamais parlé ! Dis-moi tout !

— Heu-je…

— Nous sommes arrivés, annonce le chauffeur.

— Ah super ! Viens, j’ai tellement hâte de te faire visiter l’appartement !

Sauvée. J’inspire un grand coup et sors à la suite de Kim. Le vent iodé est glacial. Il s’infiltre sous mes vêtements et me transit de froid. Je me dépêche de gravir les quelques escaliers qui mènent à la porte de l’immeuble où se trouve le logement de Kimberley. Évidemment, je ne parle pas d’un petit immeuble de cité étudiante. Je parle d’une tour gigantesque, très moderne. Je marque un temps d’arrêt dans le hall d’entrée impressionnant. Il y a même une réceptionniste derrière un comptoir démesuré. Des plantes vertes apportent un peu de couleur et des peintures ornent les murs.

— Il y a quelques étages qui servent de bureaux à des avocats et diverses entreprises… Viens !

Elle m’attrape par le bras et me traîne jusqu’à l’ascenseur. Elle enfonce le bouton numéro dix-huit et les portes se referment. Une musique douce accompagne notre montée et j’en profite pour jeter un coup d’œil dans le grand miroir face à nous. L’Américaine me sourit, ma présence a l’air de la rendre euphorique. Je ne peux m’empêcher de pouffer, oubliant bien vite l’interrogatoire qui a eu lieu dans le taxi. Le « ting » sonore qui annonce notre arrivée se fait entendre et la cage s’immobilise pour s’ouvrir afin de nous laisser sortir. Je découvre un couloir muni de quelques portes. Je suis mon amie jusqu’au numéro 1802 où elle déverrouille l’entrée.

— Bienvenue chez moi ! Chez nous ! Ce qui est à moi est à toi !

Elle me pousse à l’intérieur et, comme à chaque fois, je suis sans voix. L’appartement est dans le style industriel. Tout le mur qui donne sur l’extérieur est fait de grandes baies vitrées. Des poutres métalliques peintes en noire ressortent du plafond. Un autre mur offre un peu de couleur avec ses briques rouges. La cuisine ouvre sur un petit salon qui fait aussi office de salle à manger. Kim me montre ensuite la chambre où un lit king size domine la pièce. Dans un coin se trouvent aussi un dressing et une salle de bain privée. À l’autre bout de l’appartement, il y a une deuxième chambre tout aussi grande avec sa propre salle d’eau.

— Tu peux dormir avec moi ou dans la chambre d’amis, c’est comme tu veux, déclare mon amie.

— Je pense que je risque de me perdre dans le lit si tu n’es pas là pour me tenir la main.

Je lève les yeux vers elle, me retenant de rire.

— Rhoooo, ça va !

— Il ne manquerait plus que tu me dises que tout l’étage appartient à tes parents.

— Hé bien…

— Mais ce n’est pas possible !

— Si, mais cessons de parler de l’immense fortune de mes parents, tu veux ? Tu ne m’as toujours pas dit ce que tu as étudié !

Elle ne perd pas le nord ma foi.

— Ok, faisons un deal. Je ne parle plus de tes parents ou de leur fortune et tu ne me poses plus de question sur mon passé.

— Mmmh… non. Bien essayé ma belle, mais j’ai besoin de savoir qui tu es. Tant pis pour la fortune de mes parents. Alors ?

— Je n’ai pas envie d’en parler…

— D’accord, d’accord, je ne vais pas te forcer ! soupire-t-elle.

Je sais qu’elle meurt d’envie d’en savoir plus sur moi. Je peux le lire dans ses yeux, pourtant, il va bien falloir qu’elle respecte mon choix.

— J’ai demandé à ma gouvernante de nous faire des burgers et des frites pour ce soir. Nous n’avons plus qu’à allumer le four !

— C’est une blague ?

— Non, viens voir !

Elle m’entraîne jusqu’à la cuisine et ouvre le four. Je tombe des nues.

— Je te fais marcher ! Tu verrais ta tête ! Je n’ai pas de gouvernante ici, tu es folle ! J’ai commandé tout à l’heure, avant que tu arrives. On va se faire une petite soirée tranquille ! On a plein de choses à se raconter toi et moi !

J’hésite entre être exaspérée par cette fille ou bien hurler de rire. Kimberley n’a rien perdu de sa fougue.

— Alors ? Livingston ? Raconte-moi les derniers potins ? Et surtout, comment ça avance entre toi et Griffin ?

Elle prononce la dernière phrase en venant se frotter contre moi.

— Mais tu as fini Kim ! Tu es terrible !

— Je sais, c’est pour ça qu’on m’aime ! Allez, balance !

— Il ne s’est rien passé entre Griffin et moi, mentis-je. Voilà, maintenant que le moment de déception est passé, place au croustillant ! Steve est revenu. Il est sorti de prison.

— Mais non !

— Mais si !
— Merde alors.
Elle tire une chaise et s’y assoit.
— Comment tu l’as su ?
Je lui raconte tout ce que je sais. Comment Steve et Jeff sont venus régler le compte de Griffin. Comment Cowa nous a prévenus, puis la convalescence de Griffin. Il lui reste d’ailleurs encore une bonne semaine au calme avant de pouvoir reprendre doucement les activités physiques.
— C’est du grand n’importe quoi… lâche-t-elle.
— Je ne te le fais pas dire.
— Tu n’as pas peur qu’il vienne nous régler notre compte à nous aussi ? questionne Kim en plantant ses yeux dans les miens.
— De quoi ? Pour la danse ? Je pense qu’il a mieux à faire. Et puis… Tu es à Seattle et je ne sors que très peu de la propriété maintenant. Sauf pour aller faire les courses et je suis toujours escortée par Lawrence ou Griffin donc ça devrait aller. Je suis certaine que Jeff n’a rien raconté à son père, c’est beaucoup trop honteux pour lui.
— J’espère que tu as raison…
La conversation continue, elle dérive doucement sur la fac de Kimberley, ses cours, ses professeurs, ses amis, ses conquêtes. Je me laisse porter par son discours, découvrant un univers auquel je n’ai jamais eu accès. Je bois ses paroles, tente de vivre à travers ses expériences. On mange nos burgers en continuant de discuter. On finit par se retrouver au chaud, dans son lit.
— Bon, Elizabeth, dit-elle sur un ton sérieux que je ne lui connaissais pas. Demain soir, je vais te montrer un truc important. Je suis très stressée à l’idée de te faire pénétrer dans mon univers, mais j’ai envie de le faire. J’espère vraiment que tu ne me jugeras pas.
Son annonce me surprend. Son univers ? Kimberley aurait, elle aussi, des secrets bien cachés ? Elle me prend les mains sous la couverture, la panique habitant ses yeux clairs.
— Tu ne me jugeras pas, hein ? insiste-t-elle.
— Promis.
Elle m’offre un sourire timide. Je le lui rends et nous nous prenons dans les bras. Peut-être que si elle me fait à ce point confiance, moi aussi, je pourrais peut-être songer à me confier à elle ?

41
LE SECRET DE KIM
Elizabeth.

Je me regarde dans le miroir. Si déjà à Livingston je trouvais qu'avec Kimberley je m'habillais toujours en étant hors de ma zone de confort, là, je dépasse de loin mes limites.

— Kim…

Je gémis. Je voudrais faire un caprice comme une gamine. Je sonde mon reflet. Ce n'est pas que je n'aime pas ce que je vois, c'est juste que je n'ai pas assez confiance en moi pour porter ce genre de tenue. La robe m'arrive juste en dessous des fesses. Je suis certaine que je n'ai qu'à lever les bras pour que le tissu remonte et dévoile l'entièreté de mon arrière-train. Évidemment, mon dos et mes bras sont camouflés. L'habit est recouvert de sequins argentés. Ce soir, la boule à facettes, ça va être moi. Je suis loin de mes pantalons de travail trop grands, de mes chemises et de mes chaussures de sécurité.

— Tiens.

Elle me tend une paire de chaussures à talons. Je fais une grimace et les prends pour lui faire plaisir. De son côté, elle a revêtu une jupe moulante qui lui arrive à mi-cuisse ainsi qu'un top à bretelles très fines qui laisse voir son dos ainsi qu'une bonne partie de sa poitrine.

— Tu m'expliques pourquoi on doit s'habiller… Plutôt pourquoi on doit aussi peu s'habiller ?

— On va dans une boîte branchée et très luxueuse. Tu n'aimes vraiment pas ? Tu es très belle pourtant !

— Je ne suis vraiment pas à l'aise, je suis désolée.

— Non, ne t'excuse pas, tu as le droit ! Les portes de mon dressing te sont ouvertes alors, va te servir !

Je lui souris, ravie de pouvoir me débarrasser de ces bouts de tissus trop courts. Je vais me planter devant ses armoires et commence à chercher quelque chose qui me correspond plus. J'arrête mon choix sur une robe qui reste dans le style de la première : full paillettes. Le haut, à manches longues, ne comporte aucun décolleté que ce soit devant ou derrière. Il y a

même un petit col. Le jupon arrive aux genoux et est d’une couleur noire. C’est bien mieux. Je l’enfile et mets les talons qu’elle m’a donnés tout à l’heure pour compléter la tenue. Bien plus à l’aise, je rentre dans la chambre et me mets à défiler devant mon amie.

— Aloooooors ? roucoulé-je.

— C’est parfait. Tu te sens mieux ?

— Oui, absolument !

Nous nous sourions mutuellement et terminons dans la salle de bain. J’observe Kim se maquiller. Elle est rapide dans ses gestes, elle sait ce qu’elle fait. De mon côté, je ne mets qu’un peu de rouge à lèvres, je ne suis pas une fan du maquillage. Je déteste avoir tous ces produits qui collent sur ma peau. En plus, on ne peut plus se toucher le visage sous peine de tout faire baver. Non, ce n’est vraiment pas pour moi.

— Bon, on sort ? finis-je par dire, impatiente d’y aller.

— Oui, il ne faut surtout pas que l’on soit en retard ! dit-elle en regardant sa montre.

Je glisse mon portable et ma carte d’identité dans ma veste avant d’emboîter le pas à Kim qui s’est déjà ruée sur la porte d’entrée.

— Oh ! J’ai oublié de te dire ! Tu vas revoir mes amis ! Ceux qu’on a rencontrés à Hebgen Lake !

Immédiatement, l’image de Thomas s’imprime dans mon esprit. Je me souviens parfaitement de lui ainsi que du baiser que nous avons échangé. Je me rappelle aussi des quelques autres jeunes avec qui je n’ai pas vraiment discuté, trop occupée à noyer mes pensées sombres dans la limonade magique.

— Super ! Allons-y !

Nous sortons de l’appartement, prenons l’ascenseur et hélons un taxi. Une vingtaine de minutes plus tard, Kim m’abandonne devant *The Dionysos*. Un tapis rouge mène les clients du trottoir jusqu’à l’entrée. Tous se pressent sous la surveillance de deux videurs et d’un homme qui tient une liste pour contrôler les invités.

Je me glisse dans la queue et prends mon mal en patience. Je vais en avoir pour une bonne demi-heure à ce rythme-là.

J’en profite pour observer les gens autour de moi. Les filles sont toutes plus dénudées les unes que les autres tandis que les hommes arborent chemises et jeans. Je lève les yeux au ciel, dépitée : la sexualisation du corps de la femme n’est pas prête de cesser. Un regard vers le bâtiment finit

par m’estomaquer. Le poster publicitaire fait gonfler la colère en moi, comme un coup de vent soufflant sur un petit brasier.

« *The Dionysos*
Samedi 27 octobre.
Soirée hot girls.
Plus c’est court, plus ça rapporte ! Vos jupes valent des consos !
Jupes d’une longueur de 25 cm ou moins = 1 entrée gratuite
Jupes d’une longueur entre 18 et 23 cm = 1 conso offerte
Jupes à partir de 18 cm ou moins = une bouteille de champagne offerte »

— Elizabeth ? Oh, Elizabeth ! Viens !

Je tourne la tête et aperçois Thomas qui traverse la route pour me rejoindre. Il me prend dans ses bras, me faisant ainsi sortir de la queue. J’ai du mal à reprendre mes esprits après ce que je viens de lire, mais Thomas n’a pas l’air de s’apercevoir de mon état de contrariété.

— Je ne pensais pas que vous alliez arriver aussi tôt ! Kimberley doit vraiment être super stressée ! Je vais te faire entrer, viens.

On dépasse la foule impatiente et le garçon n’a qu’à sourire à l’homme à la liste pour qu’on nous ouvre la corde. On se glisse à l’intérieur. C’était d’une facilité… Je mets dans un côté de ma tête ce que je viens de lire et me concentre sur Thomas.

— Je ne comprends pas pourquoi Kim ne m’a pas fait entrer comme ça… bougonné-je.

— Pour éviter les problèmes, les danseuses ne sont pas autorisées à entrer par devant… Moi non plus je ne devrais pas avoir le droit, je suis barman, sauf que je ne travaille pas ce soir. Mais ne t’inquiète pas, Kim surveille tes arrières, c’est elle qui m’a envoyé un message pour savoir si je ne pouvais pas te filer un coup de main…

Danseuse ? Kim danse ? Elle ne m’en a jamais rien dit. Je repense pourtant à la salle de danse dans leur maison à côté de la foire. Je repense aussi à sa grâce naturelle. Finalement, je ne suis pas si choquée d’apprendre ça.

— Allez, viens, les autres doivent déjà être sur le dancefloor !

Il m’attrape par la main et me traîne à l’étage. Nous gravissons un premier escalier qui se divise ensuite, l’un partant à gauche et l’autre à droite. Est-ce que c’est un ancien manoir ? La bâtisse est titanesque. Arrivés en haut, la musique commence à se faire entendre. Je ressens les vibrations

des basses à travers mon corps. Au-dessus de nous, les lustres brillent de mille feux. Le couloir n'est presque fait que de miroirs aux ornements dorés. J'ai l'impression d'être entrée dans un château du 17e siècle.

Au bout du couloir, un nouveau garde du corps apparaît. Encore une fois, un échange de sourires entendus s'effectue et il nous ouvre la porte. J'entre alors dans le monde de la nuit, illuminé par intermittence grâce à des dizaines de spots. Vert, bleu, rose, violet, rouge… Fumée et musique à fond. Il n'y a aucun doute, je suis bien en boîte.

— Tu veux boire un truc ?

— Quoi ?

— TU VEUX BOIRE UN TRUC !

Je hoche la tête et on se fraye un chemin jusqu'au bar. Je commande un mojito, pour ne pas changer et me tourne vers le reste de la pièce. Les gens dansent, serrés. Les prédateurs sont sur les côtés, se léchant les babines en découvrant les brebis égarées. Les croqueuses d'hommes ne sont pas en reste non plus. La tension sexuelle a atteint son paroxysme. Je laisse mes yeux s'égarer sur les danseurs. J'apprécie les déhanchements de tous, les cheveux qui se balancent. Certains se sont déjà trouvés et s'embrassent sans pudeur. Je vois des langues au fond des gorges. Des mains inquisitrices, voraces, sur des paires de seins ou encore de fesses. D'autres sous des t-shirts, à la recherche de chaleur ou encore d'abdos. Ils dansent pour plaire. La boîte de nuit n'est que le milieu où nous pouvons laisser nos corps s'exprimer librement à travers une parade nuptiale. Tout est fait pour aguicher : les vêtements près du corps, le maquillage, les parfums, les mouvements langoureux, les échanges visuels pleins de désirs. La boîte de nuit est un terrain de chasse où nous sommes à la fois proies et traqueurs.

— Tiens, Betty !

Je me tourne vers Thomas qui tient nos verres. Je récupère le mien et en bois une première gorgée.

— On va rejoindre les autres ? Kim ne va pas tarder à apparaître !

— Ok !

On crie pour se parler. Il m'attrape à nouveau par la main et nous disparaissons dans la foule à la recherche de ses amis. Nous ne tardons pas à les trouver, agglutinés contre un podium en train de sortir du sol. Plusieurs pancartes y sont collées, interdisant formellement de toucher les danseurs. Descend ensuite du plafond une barre de pôle dance qui vient s'accrocher sur la petite plateforme. Je ne mets pas longtemps à comprendre.

— Kim danse vraiment pour le club ?

— Oui ! Elle fait du pôle dance depuis un bon paquet d'années maintenant ! C'est une danseuse pro !

Je suis scotchée. Je n'ai pas vraiment le temps d'encaisser l'information comme je le souhaite. Les lumières s'éteignent, la musique change… Je sens quelqu'un me frôler et lorsque tout se rallume, Kimberley est là. Éclatante, dans son bikini doré. Tous les spots sont orientés sur les podiums. Hommes et femmes, ils se lancent à l'assaut des barres métalliques, se propulsant en l'air à la seule force de leurs bras ou de leurs jambes. Le spectacle est saisissant. J'attrape Thomas par le bras pour lui murmurer à l'oreille :

— Mais pourquoi n'en parle-t-elle pas ? C'est génial !

— Parce que si ses parents l'apprennent ils la mettront dehors. Quand tu dis que tu fais de la pôle, en général on te voit comme une strip-teaseuse, une dévergondée, tout ce que tu veux.

Je comprends mieux. Au fond de moi, je suis émerveillée et touchée. Kim m'a sans doute dévoilé son plus grand secret. On vient de passer un nouveau palier dans notre amitié et à mon tour, je me sens prête à lui confier quelques non-dits sur moi.

42
DISCRIMINATION
Elizabeth.

Kimberley termine de travailler quarante-cinq minutes plus tard. Nous l'attendons dans une petite alcôve, au calme. Lorsqu'elle nous rejoint, elle a remis sa jupe et son haut à bretelles. Mon amie luit de transpiration, mais son visage est éclairé par le plus magnifique des sourires. Je ne me souviens pas l'avoir déjà vue plus épanouie qu'à cet instant.

— Alors Betty, comment tu as trouvé ? me demande-t-elle.

— C'était magique ! Tu travailles ici depuis longtemps ?

— Non, je travaille à droite et à gauche, quand on a besoin de moi. C'est Thomas qui m'a rencardé pour ce soir !

— On va vous laisser, à tout à l'heure, les filles !

Thomas et les autres se lèvent après s'être désaltérés. Ils sortent pour retourner sur la piste de danse. Je suis ravie qu'ils nous laissent l'opportunité de pouvoir discuter plus librement.

— Et la pole dance alors ?

— Oh… alors ça, c'est une longue histoire ! J'ai commencé par de la danse classique. C'est ma mère qui m'avait inscrite.

Ma paille entre les lèvres, je l'écoute attentivement. Elle m'explique qu'elle a fait de la danse classique pendant des années, jusqu'à ce qu'une amie à elle lui propose de venir à l'un de ses cours de pole. Ce sport lui a tout de suite plu et elle a commencé à en suivre les cours en cachette.

— Tu veux dire que tu vis dans le mensonge depuis toutes ces années ?

— Oui, mais en même temps, c'est facile, mes parents ne s'intéressent pas plus que ça à ma vie. Je joue à l'enfant modèle et ça leur suffit. Ils ne cherchent pas plus loin. Il n'y a que les apparences qui comptent.

Je sens toute la rancœur qui couve en elle. Le jour où ça va exploser, mieux vaudra ne pas être dans les parages.

— Bon, on y retourne ?

— Avant je voudrais juste te dire une chose. Je suis super fière de toi ! De tout ce que tu fais !

Je la prends dans mes bras et la serre fort.

— T’es une vraie amie, tu sais ça… Ma première vraie amie…

Je sens l’émotion dans sa voix et ça me touche encore plus. Cette fille a passé sa vie à se faire utiliser par sa famille, pour ce qu’elle représente puis par les gens, pour son argent.

— Toi aussi. Je… pour tout te dire, j’ai arrêté l’école à seize ans… ça ne m’a pas aidé à sociabiliser. Je ne suis jamais allée au lycée, je n’ai jamais fait d’études ni de formation. Rien du tout.

Ma honte est palpable. J’ai longtemps souffert de ce statut. Personne ne veut m’embaucher puisque je n’ai aucun diplôme.

— Ce n’est pas grave. Ce ne sont pas des diplômes qui définissent tes compétences ou tes capacités. Je crois bien que tu as trouvé ta voix auprès des bêtes et tu as le meilleur professeur pour t’apprendre, n’est-ce pas ?

Je hoche la tête en pensant à Lawrence. C’est très vrai.

— Par contre, on en parle de la soirée « hot girls » de ce soir ? reprends-je.

— La soirée quoi ? Je ne suis au courant de rien, c’est juste Thomas qui m’a dit qu’ils avaient besoin de danseurs pour ce soir.

— Eh bien…

Je fais une recherche rapide sur mon téléphone et lui montre l’affiche que j’ai vue sur le mur dehors. Sa mâchoire se décroche.

— Mais quelle bande de connards !

— Oui. Ça donne envie de vomir, hein ?

— Tellement. C’est la première et dernière fois que je travaille ici.

— Je pense que tu trouveras d’autres boîtes beaucoup plus respectueuses dans cette ville.

— Oui, tu as raison.

Mon amie hoche la tête pour valider ce que je viens de dire.

— Allez, viens, allons rejoindre les autres.

Je lui souris et me lève avec elle. On réajuste nos robes et nous entrons sur la piste comme si elle nous appartenait.

Kim ondule avec grâce, elle sait où placer ses mains, c’est l’élégance à l’état pur. J’ai plus de mal, je sais que je ne dois pas renvoyer une très jolie image, mais je m’en fiche. Je m’amuse, je chante sur les musiques que je connais, me déhanchant en rythme. On finit par retrouver son groupe d’amis. Ils semblent avoir eu le temps de descendre quelques verres et la plupart ne sont plus capables d’aligner deux mots.

— Alors cowgirl, comment tu trouves la vie citadine ?

— Pour le moment, je dois dire que vous savez bien manger et vous amuser !

J'offre un sourire à Thomas.

— Je peux ? demande-t-il en montrant mes mains.

— Je t'en prie.

Je me remémore notre baiser foireux. Je l'avais pris pour Griffin le temps d'un instant et m'étais pendue à sa bouche, trop ivre pour réaliser qu'il n'était pas celui que je pensais.

— Promis, ce soir il n'y aura pas de baiser, m'annonce-t-il comme s'il lisait dans mes pensées.

Je lui offre un demi-sourire contrit. Il s'empare de mes mains avec délicatesse et nous commençons à danser. Il me fait tournoyer sur moi-même et m'entraîne dans des pas compliqués que je peine à suivre, mais ça a le don de me faire rire. On danse longtemps, j'alterne entre lui et Kim comme partenaire, jusqu'à ce que Thomas glapisse de joie, les yeux rivés dans la foule. D'un seul homme, nous nous retournons avec Kimberley. Un garçon s'approche, un grand sourire étirant ses lèvres pulpeuses. La lumière nous permet de deviner qu'il a les yeux clairs. Ses cheveux tirent sur le blond vénitien à moins qu'il ne soit complètement roux ? Il est grand et son débardeur laisse entrevoir une musculature entretenue. Il n'y a aucun doute, il va à la salle tous les jours.

— Hellooooooo ! lance-t-il en envoyant ses mains dans les airs.

Sa féminité nous explose à la figure, c'est inattendu, rafraîchissant et touchant. Tous les hommes devraient embrasser leur côté féminin au lieu de le refouler au plus profond d'eux-mêmes.

— Kimberley, Betty, je vous présente Liam, mon copain.

— Enchantée ! nous exclamons-nous en cœur.

Il nous offre un sourire digne d'une pub de dentifrice alors qu'il passe son bras autour des épaules de Thomas qui rougit de plaisir.

— Ferme la bouche, tu baves. finit par me chuchoter Kim en me donnant un coup dans les côtes.

— Et toi donc…

On se regarde pour mieux exploser de rire.

— Je préfère quand même les garçons comme lui, là-bas, dit-elle.

Elle me pointe du doigt le barman qui m'a servi mon mojito quand je suis arrivée.

— Je vois ! m’exclamé-je en essayant de discerner l’homme en train de travailler.

Il est un peu moins grand et un peu moins musclé que Liam. Il a également des cheveux sombres.

— Je pense deviner que toi, tu apprécies plus les châtains aux yeux gris, roucoule-t-elle.

— Je ne vois pas de quoi tu parles !

— Menteuse !

Je finis mon verre en levant les yeux au ciel.

— Bon, d’accord, je l’admets, il y a peut-être bien eu quelque chose avec Griffin…

— Tu veux que j’aille te chercher une nouvelle boisson avant qu’on ne poursuive cette discussion ? me demande mon amie.

— Non merci. Deux verres c’est bien assez pour moi. Je préfère être alerte dans cet univers plein de chasseurs.

— Je comprends.

— Mais tu peux quand même aller voir le gars qui te plaît !

— Non, non, je vais le laisser travailler ! Tu as des choses beaucoup plus intéressantes à me raconter !

Je m’apprête à lui répondre lorsque des insultes nous parviennent. Je jette un coup d’œil effaré à Kim avant de me retourner. La scène me tétanise. Thomas et Liam font face à un couple très remonté. Ils brandissent leurs bras dans les airs, se rapprochant dangereusement des garçons.

— PÉDALES ! VOUS N’AVEZ PAS HONTE DE VOUS EMBRASSER EN PUBLIC ! hurle la fille à l’intention de nos deux amis.

— MONSTRES ! surenchérit l’homme derrière elle.

Mon sang ne fait qu’un tour et je me rapproche de mes amis tout en posant une main sur l’épaule de Thomas dont le visage est devenu livide.

— C’EST VOUS LES MONSTRES ! VOUS DEVRIEZ AVOIR HONTE DE VOS PROPOS ! crié-je à l’intention du couple homophobe.

J’attrape les garçons par les bras et les traîne vers la sortie avant que ça ne dégénère plus. S’en est trop. Cette boîte est pourrie jusqu’à la moelle. Une fois dans le couloir, j’entends la porte qui se rouvre et se ferme à nouveau.

— OH ! Le groupe parfait ! On a les pédés et très certainement deux gouines féministes, poursuit la femme en ricanant.

Du coin de l'œil, je vois que Kim nous a suivis. La colère pulse dans mes veines.

— Si j'avais été votre père, je vous aurais brûlé, surenchérit l'homme.

Les agresseurs ont l'air d'avoir la petite cinquantaine. Lui, cheveux poivre et sel, très propre sur lui dans sa chemise blanche et son pantalon de costume. Elle, fausse blonde, refaite de la tête aux pieds, est maquillée comme un camion. J'ai envie de leur hurler dessus. À la place, on reste tous les quatre scotchés sur place face à cette vague de violence.

— Venez, on sort. On part.

Kim nous pousse. On dévale les escaliers et, une fois dehors, elle prend la tête pour nous guider à travers les rues de Seattle. Derrière nous, le couple continue de nous suivre, proférant des insultes toujours plus ignobles les unes que les autres. Thomas et Liam ont les larmes aux yeux.

On finit par s'arrêter et Kim se tourne vers les garçons.

— Entrez seulement si vous voulez porter plainte. Ce n'est pas une obligation, c'est votre choix.

Je regarde le bâtiment devant lequel notre amie nous a stoppés : Police Station. Les garçons rentrent sans se poser de question. Je pense aussi que c'est la meilleure chose à faire. Kim et moi les suivons à l'intérieur et c'est là que je vois le téléphone dans sa main, en train de filmer toute la scène depuis le début.

Une fois dans le hall d'entrée, elle enregistre la vidéo puis rejoint le comptoir où un policier lui sourit.

— Bonsoir, Gary, on vient porter plainte pour discrimination, diffamation et injures homophobes.

Les garçons sont dans un coin et parlent entre eux. J'ai un peu du mal à suivre. Dehors, le couple s'est volatilisé.

— Thomas, Liam, vous venez ?

Kimberley est intransigeante. Elle leur passe le relais puis m'entraîne afin que nous nous assoyions.

— Putain d'homophobes… grommelle-t-elle.

Je suis d'accord avec elle. Cette violence et cette méchanceté gratuite n'ont pas leur place dans notre monde.

— Tu connais le policier ?

— Pas spécialement, il est juste habitué à me voir débouler. Travailler en boîte de nuit c'est être sujet à beaucoup de harcèlement sexuel. Du moins dans mon cas.

Le silence s'installe. Une fois qu'il en a fini avec les garçons, nous sommes interrogées en tant que témoins. Gary demande à Kimberley de garder précieusement la vidéo après en avoir fait une copie. À la fin, nous nous retrouvons tous les quatre dans la rue. Les garçons ont l'air d'avoir reçu le ciel sur leur tête. Je me sens tellement désolée pour eux.

— Vous voulez venir à l'appartement ? leur propose Kim.

Ils refusent l'invitation, préférant rentrer chez eux, ce que je peux comprendre. On se serre dans les bras et ils disparaissent dans un taxi. Nous en hélons un deuxième et prenons la route pour rentrer.

Je suis encore toute chamboulée par ce qu'il vient de se passer. Nous ruminons chacune dans notre coin, ressassant l'événement. Je me sens terriblement mal. La société est un monde cruel. Plus j'en vois et plus je me dis que l'Homme n'est pas bon. Il y a trop de bestialité entre nous. Ce besoin de pointer du doigt les différences, de se moquer, de dénigrer… C'est trop. Il serait tellement plus facile de passer outre. On perdrait moins de temps. Temps que l'on pourrait utiliser pour terminer de bâtir un monde plus beau et plus juste.

En arrivant chez Kim, nous nous changeons, lavons nos dents et nous couchons. Demain, je dois déjà rentrer. J'ai hâte. Hâte de délaisser la ville pour retourner auprès de mes bêtes dont l'âme est plus pure que celle du plus sain des humains.

43
MESSES BASSES
Elizabeth.

Je me tourne et retourne dans les draps. À côté de moi, j'entends Kim soupirer : elle non plus ne dort pas encore. Je me redresse pour jeter un coup d'œil à son réveil : il est 4 h 36 du matin.

— Désolée pour cette soirée pourrie, Elizabeth.

— Ce n'est pas de ta faute, Kim. On ne pouvait pas prévoir que des connards déboulent comme ça.

— Tu penses que Liam et Thomas vont bien ?

— Je ne sais pas… Je ne pense pas. On appellera Thomas demain, d'accord ?

— Ok…

Elle se tourne pour me faire face. Nous n'avons pas fermé les rideaux, alors grâce aux lumières de la ville qui filtrent par la vitre, j'arrive à la discerner dans le noir.

— Tu veux bien me raconter maintenant ? souffle-t-elle.

— Pourquoi tu chuchotes ?

— Parce qu'il fait nuit, c'est un réflexe, me sourit-elle.

On rit doucement. Je m'imagine, gamine, couchée dans une chambre avec la multitude d'enfants que j'ai côtoyés. Je revois les parents venir nous gronder parce que nous étions censés dormir et non discuter.

— Alors, tu me racontes ?

— Quoi donc ?

— Bah, Griffin tient !

Je grogne dans l'oreiller. Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde.

— Tu veux la version courte ou la version longue ?

— Yes ! La version longue évidemment !

Je soupire et ferme les yeux un instant pour me remémorer le début de notre « nous ».

— Tu te souviens du show de bull riding à la foire ?

— Oui, très bien.

— Bon, tu te rappelles, je suis partie à la fin de la prestation de Griffin. Je l’ai croisé en allant aux toilettes, puis il m’a proposé de me ramener à la maison. Donc on est rentrés.

J’imagine très bien ses yeux pétiller de curiosité.

— Il a pris sa douche, et au moment où il sortait de la salle de bain, je passais devant la porte. L’impact m’a projeté, mais il m’a rattrapée juste avant que je ne tombe… Et puis…

— Et puis !

— On s’est embrassés.

— Hiiiiii ! Trop bien ! La suite !

— Et bien, après ça il ne s’est pas passé grand-chose. On a terminé la semaine et nous sommes rentrés au ranch.

— Quoi ? C’est tout ?

— Mais non rhoooo, attends, sois patiente !

— Ok, ok, pardon.

— Donc, je reprends. Les jours et les semaines passent. Et puis finalement, fin septembre, on s’est retrouvés que tous les deux à nouveau et… on a recommencé à s’embrasser. J’ai bien cru qu’on allait aller plus loin, mais il s’est arrêté en cours de route pour qu’on rentre…

— Mais non !

— Mais si !

— Mais pourquoi !

— Parce qu’il a dit, je cite « je n’ai pas envie de perdre ce qu’on a ».

— Griffin Williams a dit ça !?

— Oui madame ! Attends, je continue ! Ensuite, on a eu un petit accrochage, encore.

— Quand tu l’as retrouvé dans ta chambre ? Je me souviens, quand tu m’as appelée, tu étais tellement furieuse…

Je grogne, peu heureuse qu’on évoque à nouveau ce sujet. En fait, je préfère taire l’existence de ces bagues.

— Allez, continue, me pousse-t-elle.

— Oui, oui, bon ! Quelques jours après l’anniversaire de Griffin, quand il s’est réveillé pour de bon, suite au traumatisme qu’il a subi, je lui ai offert son cadeau d’anniversaire.

— Ah oui, la cadre avec le cerf dont tu m’avais envoyé la photo ?

— C’est ça. Quand j’ai dû repartir travailler, il m’a retenue pour me faire un câlin et je l’ai embrassé. Maintenant, on peut dire que c’est tout.

— Donc il n’y a toujours eu que des petits bisous par-ci, par-là ?

— Oui, on peut dire ça.

— Et donc, t’es amoureuse de lui ?

— Non, je ne crois pas… Je ne sais pas. Je l’apprécie beaucoup et puis j’ai envie de l’aider à s’en sortir. On verra avec le temps.

Je laisse mes idées divaguer. Je pense à ses grands yeux gris, son petit sourire narquois, ses cheveux châtains et sa peau mate. Dans ma poitrine, mon cœur s’éveille et un léger picotement me parcourt la peau. Je secoue la tête pour le chasser de mes pensées et me reconcentre sur mon amie. Je réalise alors que Kim ne m’a jamais réellement parlé de sa vie amoureuse. Comme c’est le moment idéal pour en discuter, je me lance, curieuse.

— Et toi alors ? Tu as un amoureux ?

Je l’entends pouffer puis soupirer.

— Non, personne. Tu sais, je ne sais pas si ça vaut le coup que je me lance là-dedans.

— Pourquoi ça ne vaudrait pas le coup ?

— Je ne sais pas… Ce n’est pas si facile… J’ai juste peur de m’engager.

— Pourquoi ?

— J’ai peur que la personne m’utilise pour mon argent et ma notoriété, puis qu’elle m’offre des cadeaux pour que je me taise avant de me jeter comme une vieille chaussette. J’ai vraiment peur qu’il finisse par me laisser de côté, comme mes parents.

Je prends Kim dans mes bras pour la réconforter.

— Je me sens si seule Betty… J’ai beau avoir des amis en or… Je me sens tellement seule dans cet appartement… Trop grand.

— Tu sais que quand tu te sens seule tu peux m’appeler ? Je serai toujours là pour toi, moi.

— Je sais…

— Alors, je comprends tes réticences à te lancer dans une telle aventure, mais tu sais, si tu continues à hésiter, tu risques de rester seule très longtemps.

— À chaque fois que j’ai été amoureuse, ça s’est très mal terminé, me confie-t-elle avec tristesse.

— Moi aussi, tu sais… C’est aussi pour ça que je prends mon temps avec Griffin. Et tu devrais faire pareil. Prends ton temps et tu verras. L’amour ce n’est pas la course. S’il y a bien une chose que j’ai retenue de mon ancienne

relation, c'est qu'il ne faut jamais se précipiter. Donc, si un jour quelqu'un te plaît, lance-toi et ensuite, vois où ça te mène.

Le silence se fait un instant. Je la sens réfléchir, hésiter.

— Il y a bien un Alan qui me plaît… Mais je ne suis pas certaine. Je t'en parlerai plus si ça devient intéressant un jour.

— D'accord, à partir du moment où je suis tenue au courant, tout va bien ! rié-je.

— Il n'est pas très grand, blond, aux yeux sombres. Il a une mâchoire carrée. Un dos large… Mais il n'est pas très musclé. En bref, j'adore.

— C'est bien qu'il te plaise physiquement, mais ça ne fait pas tout ma petite dame !

— Je sais très bien ! C'est pour ça, quand j'en saurai plus, tu seras la première au courant !

Nous continuons à discuter de garçons une bonne partie de la nuit. Nous allons même jusqu'à nous perdre sur Pinterest, à glousser devant des clichés d'hommes et de femmes plus ou moins habillés. Nos hormones respectives dansant le flamenco dans le bas de nos ventres.

44
RENDEZ-VOUS
Griffin.

J’en ai marre. Marre de ma gueule défoncée. Marre de mes côtes qui me font un mal de chien. Marre d’être seul comme un con toute la journée à la maison. En me démolissant, Steve et Jeff m’ont enlevé la liberté de vivre comme je l’entends. Une punition que je ne suis pas près d’oublier.

Monter à cheval me manque terriblement. Tout comme embrasser la nature, aider avec les bêtes. Je suis réduit à ne rien faire. En attendant d’être guéri, je m’occupe de la maison comme je peux : ménage, repas, linge… Le reste du temps, je regarde la télé.

Les week-ends, je peux m’occuper de Grace. Elle, au moins, elle a le don de me divertir. Malheureusement, vendredi soir, tout comme Betty, elle est allée chez une copine. Le week-end s’est fait long sans elles, heureusement nous sommes dimanche et les filles rentrent aujourd’hui.

Mon téléphone vibre à côté de moi. Je tends le bras pour l’attraper et ouvre WhatsApp. Kim vient de m’envoyer quelques photos. Je souris en les faisant défiler : Kim et Betty en train de manger des burgers, Kim et Betty allongées dans un lit tellement grand que l’on pourrait s’y perdre, Kim et Betty en boîte de nuit… Elles se sont quand même bien trouvées ces deux-là.

Un autre message apparaît dans mes notifications et je ne peux retenir un grognement.

[Steve] : Sois là à 20 h 30 pétante ce soir. Tu as intérêt à te pointer sinon ce n’est pas ta sale petite tronche ou tes côtes que je vais casser.

La rage m’envahit. Je suis tellement impuissant. Je ne peux plus leur dire d’aller se faire foutre. Je suis fait comme un rat. Je voudrais hurler mon énervement. Je ne serais même pas là pour accueillir Grace et Betty. Tant pis… Mieux vaut que je reste en vie si je veux encore profiter d’elles.

Je regarde l’heure et soupire. Il me reste trois heures avant l’ultimatum. Compliqué de refuser quoi que ce soit à Steve. Pas après le message qu’il m’a fait passer en me passant à tabac. Sa folie dépasse les limites de l’entendement et qui sait ce qu’il serait capable de faire si je venais à

l'ignorer ? Je rumine encore un peu et me reconcentre sur l'écran de la télé. Ces connards allaient avoir ma peau.

Lorsque c'est enfin le moment de me mettre en route, je monte me changer aussi vite que mes côtes blessées me le permettent. Je mets un t-shirt gris devenu trop grand. J'ai hâte de pouvoir récupérer ma forme physique. J'enfile un jogging parce que je n'ai pas envie de me casser la tête avec un jean. Je redescends pour mettre une paire de baskets et une veste. Je glisse mon portable dans ma poche et je sors. Le spectacle que m'offre alors la nature est saisissant. Les feuilles des arbres ont commencé à changer de couleurs, tendant vers des teintes dorées, orangées et rouges. Le vent m'apporte une odeur fraîche. Ça sent le pin et la pluie. L'automne est définitivement bien arrivé. Je lance un dernier regard vers la forêt puis monte dans ma caisse, démarre et prends la route jusqu'au *Titty Twister*.

Je me gare à l'arrière du bar, respire un grand coup, regarde ma tronche dans le rétro puis sors de ma voiture pour entrer dans la réserve. Je ne prends pas la peine de regarder dans la salle de service, je sais qu'ils sont à l'étage. Le visage fermé, je passe la porte qui donne sur le club-house. Ils sont presque tous là. Une bonne partie des anciens ont été libérés en même temps que mon oncle. Ils me regardent tous, l'œil mauvais. Qu'ils aillent se faire foutre.

— Griffin qui daigne nous honorer de sa présence. Ça va le petit roi ? Ta cour ne t'a pas trop manqué ? ricane Steve en se levant de son fauteuil.

Je ne réponds pas, me contentant de serrer les poings. Il se rapproche de moi, attrape mon menton entre ses doigts et observe son travail.

— On ne t'a vraiment pas loupé. Beau travail Jeff.

J'entends mon cousin ricaner de fierté. Je lui jette un coup d'œil alors qu'il finit de gonfler le torse devant ses petits potes. Je lève les yeux au ciel.

— Un problème Griffin ? me demande Steve en raffermissant sa prise.

— Non.

— Bien. Alors on peut commencer.

Il me lâche et retourne s'asseoir. Je reste loin d'eux, adossé contre le mur. J'aimerais me poser pour apaiser la douleur qui me vrille le corps. Sauf que je ne leur ferais pas ce cadeau. Je ne peux pas me permettre de leur montrer ma vulnérabilité. J'ai toujours été le plus fort d'entre eux. Le mieux entraîné. Le meilleur. Ce n'est pas aujourd'hui que je vais leur avouer à quel point le chef et son fils m'ont fragilisé.

— Bon. On a trop longtemps été mis en stand-by. Il faut que les affaires reprennent dès maintenant. La semaine prochaine, nous rencontrerons les Irlandais ici, chez nous. On va reprendre le trafic d'armes et de cocaïne. Je vais avoir besoin de vous tous. Pendant que les trois quarts du groupe seront ici, à l'étage, en train de divertir les Irlandais, le reste sera en bas, à gérer le bar et les clients.

— Pourquoi tu fermes pas le club pour cette seule et unique soirée ? craché-je d'amertume.

— Pourquoi tu fermes pas ta gueule ? répond Jeff.

Ça y est, papa est de retour, il faut qu'il fasse le caïd.

— Du calme Jeff. C'est plutôt intelligent comme raisonnement, dit Steve à son fils avant de se tourner vers moi. Pour la simple et bonne raison que nos caisses sont à moitié vides et qu'ils viennent le vendredi des *Titty's Daughters*. Avec tous les paris qui seront faits sur les filles, on va se faire pas mal d'argent. Tu le sais bien, Griffin, non ?

Je me retiens à nouveau de lever les yeux au ciel.

— Griffin, il faudrait que tu trouves la deuxième…

— Non.

Ma réponse est sans appel. J'ai toujours refusé de toucher les femmes et les filles. Ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer.

Je vois les muscles de Steve se contracter. Il est contrarié. S'il s'attendait vraiment à ce que je coopère après qu'il m'a passé à tabac… Il se fourre le doigt dans l'œil.

— Attendez-nous, on va aller discuter tous les deux.

— Non plus.

Je croise les bras et me redresse, le regard impérieux.

— Je ne veux plus de cette vie. Je ne veux plus bosser pour toi ou avoir affaire avec vous. Laisse-moi partir.

— Si tu veux partir, Griffin, tu sais ce que tu dois me fournir.

Je repense aux carnets de ma mère. Je me demande bien pourquoi il y tient tant. Le fait qu'elle cachait peut-être un trésor est gros. Trop gros pour être vrai.

— Je vais les trouver, mais j'ai besoin de temps.

— On va faire un marché très simple, mon petit Griff. Pendant toute la durée où tu les chercheras, tu devras travailler une semaine par mois pour le gang. Si dans un an tu ne les as toujours pas trouvés, je te tue. Oh et tu as interdiction de les lire sinon… tu mourras aussi. Je le saurais si tu le fais.

Je plante mes yeux dans les siens. La colère gronde dans mes entrailles. Je voudrais lui sauter à la gorge pour le buter. À l'inverse, je prends une grande inspiration, enfonçant mes ongles dans les paumes de mes mains.

— Ok. Je reviendrai demain soir pour préparer l'arrivée des Irlandais. Cette semaine comptera pour le mois de novembre. Je dormirais chez moi. Personne ne touche ma famille. Et moi, je ne veux rien avoir à faire avec des femmes ou avec des innocents.

Sans un mot de plus, je vais m'asseoir dans l'un des fauteuils encore libres. Steve n'allait pas me contredire : j'ai été son meilleur élément.

— Bon, on la finit cette putain de réunion. Je voudrais rentrer chez moi, terminé-je.

Les autres n'ont perdu aucune miette de notre échange. Steve bouillonne. Je viens de défier son autorité devant tout le monde. Sauf qu'encore une fois, il ne va rien faire. Il sait que la violence ne me fera jamais rentrer dans les rangs, il l'a bien compris. Il est en train de me perdre. Encore mieux, il m'a perdu. Je suis bien décidé à devenir un tout autre homme et ce n'est pas lui qui va m'en empêcher.

45
GOÛT CITRON-VANILLE
Griffin.

Je me gare devant la maison, à côté de la voiture de mon père. Il est une heure du matin passée. L'entièreté des lumières est éteinte à l'étage. Ils doivent vraisemblablement tous dormir. Je meurs d'envie d'aller voir Betty, mais je me retiens.

En sortant de mon véhicule, au lieu de me diriger vers la maison, je vais ouvrir à Cowa qui est dans son chenil et qui me guette depuis que je suis arrivé. Elle me remercie d'un coup de langue affectueux sur la main puis bondit en avant, me jetant des coups d'œil de temps à autre pour être sûre du chemin à suivre.

Une fois à l'écurie, je fais coulisser le lourd battant en bois blanc. Les roues crissent et finissent par laisser la lumière de la lune envahir l'allée centrale du bâtiment. Un seul coup d'œil me permet de m'apercevoir que quelque chose ne tourne pas rond. Au lieu d'être assoupis, les animaux sont très alertes, les oreilles dressées et remuant dans les boxes. Ils n'ont même pas l'air surpris par ma présence. Les sourcils froncés, je m'avance jusqu'à Rhys qui m'observe. Je lui offre une caresse distraite, cherchant ce qui a bien pu empêcher les chevaux de se reposer.

Je continue d'avancer, doucement, attentif au moindre bruit. Jusqu'à ce que je l'entende. Ce souffle fort et saccadé : Teasle est en train de mettre bas. Je marche jusqu'à son box précipitamment. Effectivement, la jument est allongée de tout son long, la queue relevée. Les contractions animent ses muscles. Je peux déjà apercevoir le nez ainsi que les sabots du poulain.

Je pars en courant comme un fou, rentre chez nous en laissant les portes claquer derrière moi. J'allume toutes les lumières et monte à l'étage. Je frappe à la porte de mon père et entre sans attendre sa réponse.

— Papa, le petit de Teasle est en train de naître !

— Hein ?

— Teasle !

L'information a du mal à se frayer un chemin jusqu'à son cerveau. Puis il comprend et se jette hors de son lit. Je continue ma course, allant ensuite

toquer à la porte de Grace.

— Grace ! Grace ! Réveille-toi, le poulain arrive !

— Mmh va-t'en Griffin…

— C'est le poulain Grace… Mets tes bottes et va à l'écurie, papa y sera…

Je l'abandonne et file ensuite jusque chez Betty. Je réitère, frappe puis entre.

— Betty ? Betty, c'est Griffin !

Je n'ose pas trop m'aventurer dans sa chambre, de peur d'à nouveau franchir une limite non autorisée.

— Mmmh… quoi ?

— Teasle est en train de travailler, le poulain arrive…

— QUOI !?

La Française bondit hors de son lit. J'ai le temps d'apprécier ses jambes nues avant qu'elle n'enfile un pantalon.

— Allons-y !

Elle attrape une veste et nous descendons, récupérant Grace au passage. Je prends ma sœur par la main et nous courons jusqu'à l'écurie. Le box de la jument est désormais ouvert, signifiant que mon père est avec la future mère.

Nous nous approchons le plus silencieusement possible, jusqu'à être devant la porte.

— Ok, reculez-vous, on ne veut pas la stresser… murmure mon père à notre intention.

Nous nous exécutons, prenant place contre le mur en face de la stabulation. Ce n'est pas la première fois que j'assiste à la mise bas d'une jument. J'ai beau savoir sur le bout des doigts comment se déroule une naissance, ce moment reste toujours magique. À chaque contraction, l'animal pousse, forçant son petit à sortir. On peut désormais apercevoir les épaules du poulain : le plus dur est passé.

Mon père n'attend pas pour venir attraper les pattes du nouveau-né afin de l'aider à s'extraire. D'une main habile, il vient ensuite retirer les glaires qui se trouvent sur le nez du petit cheval. Il n'y a rien de pire que de perdre un bébé parce qu'il a du liquide dans les poumons ou bien une membrane qui lui obstrue les voies respiratoires.

Il finit par se retirer et nous rejoint, laissant la porte du box ouverte.

— Et voilà les enfants… Il est magnifique.

Teasle s'active déjà. Remise sur ses quatre sabots, elle lèche avec conviction la chair de sa chair. Elle l'imprègne, ronflant dans les oreilles du bébé afin qu'il se souvienne à vie du bruit si spécifique du hennissement de sa mère.

Nous restons scotchés face à cette nouvelle petite famille. Cloud pourra rencontrer son premier poulain plus tard.

— Bon, c'est une femelle… Des noms en I ? demande mon père, les yeux rivés sur le bébé.

J'observe ce petit être à la robe blanche parsemée de taches champagne. Ses yeux sont d'un beau bleu clair et limpide.

— IRIS ! s'écrie ma petite sœur.

— C'est très joli, mais calme-toi, ma belle.

— Oui, pardon…

— Mmmh Ibiza ? propose Betty en ne quittant pas la pouliche des yeux.

— Pas mal du tout. Griffin ?

— India ?

— Ou Ivy ? termine mon père.

— Et Ice-cream ? On dirait qu'elle est au goût citron et vanille !

On pouffe tous ensemble en regardant le nouveau-né. Il tente de se mettre debout, chaque tentative se soldant par un échec, le nez dans la paille. C'est adorable… Lorsque, enfin, elle arrive à esquisser ses premiers pas, elle ne tarde pas à trouver sa source de nourriture.

— Je vais réfléchir à tout ça, retournez-vous coucher les jeunes, je vais remettre un peu de foin à Teasle.

— Ooooh je peux t'aider, papa ! Je veux rester encore un peu avec le bébé !

— Ok, ok ma belle, mais arrête de crier. Vous ramenez Cowa ? termine-t-il en nous regardant, Betty et moi.

Je hoche la tête et claque des doigts. La chienne qui s'était allongée dans un coin rapplique, et trottine à mes côtés jusqu'à ce que nous soyons dehors. Là, elle s'élance droit devant, vers son chenil.

— T'as passé un bon week-end ?

Betty tourne la tête dans ma direction et m'offre un sourire.

— Excellent, juste un peu trop court à mon goût. Et le tien ?

— Très tranquille. Jusqu'à ce soir. Faut que je te parle de quelque chose…

— D'accord…

Ses sourcils se froncent. Je l'imagine déjà en train de se passer divers scénarios dans sa tête. Nous montons dans ma chambre. Je vais m'asseoir sur mon lit, automatiquement imitée par elle.

— J'étais au *Titty Twister* ce soir.

Une lueur d'incompréhension traverse son regard.

— Steve m'a demandé de venir… sous la menace. Après ce qu'il m'a fait, j'ai trouvé de bon ton de ne pas trop le provoquer. Il veut que je réintègre les rangs, ce que je refuse de faire. Nous avons donc passé un marché : je dois retrouver tous les carnets de ma mère et les lui remettre. J'ai un an… Si j'échoue, il me tuera. En attendant, je dois travailler pour lui une semaine par mois.

Je déglutis. Je ne suis pas certain que Steve soit capable de me tuer… Mais d'un autre côté, il pourrait très bien se laisser emporter par un excès de folie.

— Attends… Tu veux dire que tu reprends du service auprès de ces dingues et qu'en plus tu vas chercher les carnets de ta mère afin de les leur donner ?

— C'est ça…

— Cette histoire est folle… J'ai l'impression d'être dans un film, soupire-t-elle d'exaspération.

— Toute la semaine prochaine, je serai avec eux… Je vais avoir besoin d'aide pour les carnets. Je ne veux pas mêler mon père à tout ça. Il a déjà assez à faire avec la ferme et Grace.

Je la regarde. Elle prend son temps, pèse le pour et le contre. Je m'en veux de lui demander ça. Si elle accepte, elle sera de nouveau mêlée aux sales histoires du gang.

— C'est d'accord. Tu as dit que ton père avait toujours son dernier journal ? Il faudra le lui demander. Il se peut que ta mère ait glissé des indices à l'intérieur.

— Ok… On regardera tout ça, à tête reposée.

— Au fait, tes côtes, ça va mieux ?

— Ce n'est pas encore ça, mais j'ai bien moins mal qu'au début.

— Tant mieux…

Ses yeux viennent se perdre dans les miens. Mes poils se hérissent alors que le désir me traverse. La pénombre de la chambre offre une atmosphère si particulière, intime. Je viens humidifier mes lèvres d'un coup de langue. Le geste ne loupe pas, je vois la bouche de Betty s'entrouvrir. Vif comme

un serpent, je l'attrape par le col de son t-shirt et l'attire à moi. Je grogne de douleur quand elle s'étale contre mon torse. Je me laisse tomber en arrière et ses lèvres ne tardent pas à trouver les miennes. Je l'embrasse comme si ma vie en dépendait, mes mains glissant sur ses jambes, jusqu'à ses fesses que j'attrape fermement pour la maintenir sur moi.

Elle rompt le contact la première, haletante, le corps en feu. Je viens attraper ses cheveux lâchés, dont les boucles retombent devant son visage pour les faire glisser dans son dos. Je lui offre mon sourire de vainqueur : celui en coin, le plus détestable.

— Ce que t'es con ! lâche-t-elle en me mettant une tape sur l'épaule.

Je me mets à rire et la relâche. Elle se laisse tomber à côté de moi.

— Tu penses que ton père va choisir quel prénom ?

— Un prénom ? répondis-je, interloqué.

— Oui pour la pouliche ! Le sang n'irrigue déjà plus ton cerveau ?

— Tu ne perds rien pour attendre mademoiselle Betty…

— C'est cela même !

On continue de chahuter longtemps. Jusqu'à ce qu'elle s'endorme à côté de moi, épuisée par son trajet en avion et le réveil en plein milieu de la nuit. Je la rejoins dans les bras de Morphée, ne sachant toujours pas quel chemin nous sommes en train d'emprunter.

46
DANSE AVEC LES CERFS
Elizabeth.

Lawrence a tranché quelques jours plus tard et désormais, la pouliche porte fièrement le nom d'Ibiza. Rien n'a encore été enregistré et nous attendons la visite du vétérinaire pour terminer ses papiers. Dans tous les cas, je suis ravie que le père de Griffin et Grace ait choisi le prénom que j'ai proposé ! J'ai l'impression que ça me lie à elle. Je vais voir Teasle et Ibiza, plusieurs fois par jour. Désormais, elles sont dans un box-paddock. La journée, la porte qui donne sur 8 m² de prairie est ouverte et la nuit, nous la fermons. Ça permet aux deux équidés de se dégourdir un peu les jambes et de prendre des bains de soleil quand il daigne se montrer. En cette fin de mois d'octobre, le froid est désormais bien installé dans la région.

Aujourd'hui, j'ai décidé de prendre Cowa avec moi afin d'habituer la jeune pouliche aux chiens. Assise dans le paddock, face à la jument qui broute et à son petit curieux, mais apeuré, j'attends que le bébé s'approche. La chienne ne bouge pas d'un poil, allongée à mes côtés. Elle observe le petit cheval de ses yeux mordorés, les oreilles dressées dans sa direction. Je la caresse tout en souriant bêtement : c'est exactement le genre de scène qui me touche. Je sens les émotions traverser mon corps, laissant une douce chaleur dans le creux de mon ventre et des picotements sur ma peau.

C'est Teasle qui vient nous saluer la première. Après s'être empiffrée de verdure, c'est avec quelques tiges d'herbe entre les lèvres, qu'elle s'approche de nous, mastiquant sa dernière bouchée bruyamment entre ses molaires d'herbivore. J'ai toujours trouvé ce bruit apaisant. Elle se baisse vers moi pour renifler mes mains à la recherche d'une carotte. J'apprécie la chaleur de son souffle sur mes doigts gelés. Ne rencontrant que le vide dans mes paumes, elle se détourne pour aller à la rencontre de Cowa. Ces deux-là sont de vieilles amies. Elle commence à lui gratouiller le dos du bout des dents, arrachant un grognement satisfait à la chienne.

Ibiza n'est pas loin, cachée derrière la croupe de sa mère. Elle observe la scène, silencieuse, les oreilles dressées sur le haut de son crâne. Elle finit par esquisser quelques pas, jusqu'à pouvoir sentir le canidé. Son tout petit

nez s'égare sur les poils bruns de Cowa. La chienne, heureuse de se faire une nouvelle amie, lui offre un coup de langue amical. Ce geste a le don de surprendre la pouliche qui se cabre avant de retourner se cacher derrière sa mère. Je ris face à l'absurdité de cette situation.

— Eli ? On va préparer les chevaux pour partir en balade. Tu veux venir avec Grace et moi ? me lance Lawrence depuis l'allée centrale de l'écurie.

— Oui ! J'arrive ! Allez, viens Cowa, dis-je en me relevant très doucement.

Je sors du box pour me diriger vers Jack et Cloud qui sont attachés dans l'allée.

— C'est trop bien que tu viennes avec nous ! Ce sera la première balade qu'on fait avec toi ! piaille Grace en applaudissant avec sa brosse dans la main.

— Oui, ça va être super !

— Je te laisse seller Rhys ? J'ai l'impression que Griffin ne s'en est pas beaucoup occupé depuis le début de la semaine.

Je fuis le regard de Lawrence, légèrement honteuse. Je sais pourquoi. Depuis lundi, Griffin est au *Titty Twister* à faire je ne sais quoi pour le gang. Ce genre de pensée me donne la même nausée que quand je regarde les infos : ce n'est que du drame et des malheurs à gogo. Comme si on saupoudrait de paillettes la décadence du monde. Beurk. Je frémis, je ne veux vraiment pas y penser.

— Effectivement, il a l'air pas mal occupé depuis quelques jours. Je vais chercher Rhys.

Je lui offre un sourire forcé et me détourne pour m'éclipser dans la stabulation du mustang. J'offre une tape amicale à l'animal, appréciant le poil épais de son encolure dans lequel s'enfoncent mes doigts.

— Une petite promenade, ça te tente, mon gros ?

Ses yeux sombres accrochent les miens. Je me demande ce que peuvent bien penser nos animaux. J'attrape le licol qui pend à sa porte et le lui passe. Je le sors ensuite dans le couloir et l'attache à l'un des nombreux anneaux qui ornent les murs. Je le selle rapidement, en silence. Lawrence, de son côté, aide sa fille avec Jack. Une bonne demi-heure plus tard, nous sommes dans la cour, à cheval.

— Prêtes, les filles ?

Je jette un coup d'œil à Grace et elle m'offre un sourire puis nous hochons la tête toutes les deux.

— Alors c’est parti !

Il talonne Cloud qui se met en route. Son pas est lent, sa tête est basse, mais ses oreilles sont animées. Elles bougent dans tous les sens, à l’affût du moindre bruit. Jack marche vite pour tenir la cadence. De son côté, Rhys se laisse faire, les rênes longues. Nous ne parlons pas pendant un moment, nous laissant transporter par la nature au fur et à mesure que nous pénétrons dans la forêt. Les arbres ont troqué leurs manteaux verts pour des couleurs bien plus chatoyantes. Le soleil nous accompagne, se reflétant sur les feuilles dorées. La brise, fraîche, les fait danser avant de venir s’engouffrer dans nos cheveux. Je hume l’odeur de terre humide en fermant les yeux. L’air gelé me brûle les narines un instant, m’arrachant une grimace. Pourtant, j’adore ça. Je recommence. Ne voyant rien à cause de mes paupières closes, mes sens se décuplent. J’entends piailler les rares oiseaux qui traînent encore dans le coin. Des retardataires pour la migration vers les pays plus chauds ou bien des rouges-gorges affamés ?

Soudainement, Rhys s’arrête, me forçant à reprendre le contrôle de la situation. Lawrence nous pointe du doigt quelque chose au loin, dans les bois. Je cherche la source de cet arrêt soudain, jusqu’à ce que je pose mes yeux dessus. C’est une bête majestueuse. Sa tête est portée fièrement par une encolure forte et un poitrail puissant. Le dos est court et la queue, petite. Les jambes fines promettent agilité et vitesse. Le plus impressionnant reste les bois qu’il arbore sur sa tête. C’est un cerf de huit ans. Je compte à nouveau le nombre d’andouillers[14] pour en être certaine : il en a bien huit de chaque côté.

Il nous toise, quelques racines dépassant de sa bouche. Nous l’avons dérangé en plein déjeuner. Pourtant, il n’a pas l’air apeuré. Je ne peux pas m’empêcher de penser à Griffin. Cette bête, c’est l’incarnation de son âme.

— Papa, on peut s’approcher ? demande Grace.

— Non, mais j’ai une meilleure idée… C’est un cerf âgé, peut-être que sa harde n’est pas loin. Suivez-moi.

Nous reprenons notre route, en silence. Seuls les pas des chevaux s’enfonçant dans la terre meuble brisent le silence ambiant. Nous progressons dans la montagne sur quelques centaines de mètres avant de dévier de trajectoire, empruntant un chemin à gibier. Je dois passer mes jambes par-dessus les quartiers[15] de la selle pour que les troncs d’arbres ne les heurtent pas. On poursuit cette randonnée hors-piste et mon excitation

monte en flèche. J’ai hâte de savoir si l’on va découvrir le reste de la famille du cervidé.

— Ils sont là-bas.

Lawrence s’est à nouveau arrêté. Nous sommes désormais à l’orée d’une clairière. Dans les hautes herbes jaunies par l’été, le troupeau broute. Les biches ont l’air paisibles. Les vigiles nous ont repérés, pourtant, aucun ne donne l’alerte : nous ne sommes pas une menace pour eux. Doucement, je sors mon portable et fais quelques photos. J’arrive même à capturer le retour du chef de la bande. D’un brame profond, il appelle. Quelques biches frémissent, cessant toute activité pour observer le mâle. Un autre ne tarde pas à faire son apparition et un combat débute sans sommation, sous le regard avisé des femelles. L’adversaire est jeune, il n’a que deux ans. Le plus vieux, dans un entre chocs de bois, n’a aucun mal à le faire fuir. Le petit préfère abandonner et partir plutôt que de se voir blesser. Victorieux, le chef s’en va terminer de faire la cour à ses dames.

— Tu vois Grace, c’est pour ça que les cerfs brament. Retiens bien ce à quoi tu viens d’assister, c’est un spectacle rare et on a été aux premières loges, déclare Lawrence.

La petite a les yeux qui brillent. On reste encore un moment à les observer.

— On va reprendre notre balade maintenant, nous les avons assez dérangés, poursuit le père.

— On peut pas s’approcher encore un peu ? demande sa fille.

— Non, n’allons pas les effrayer.

— Mais regarde, elle, elle s’approche !

Grace pointe du doigt une biche qui s’est effectivement éloignée des siens pour venir à notre rencontre. Bientôt, elle est rejointe par le restant du troupeau. Les cervidés viennent renifler les chevaux et nos jambes. Personne n’ose bouger. C’est Jack qui a l’air d’être le plus intrigant aux yeux des animaux sauvages. Petit et poilu, le shetland renvoie une image bien originale et atypique des chevaux.

Un hurlement dans le lointain abrège ce moment unique. Bientôt, un autre s’élève, puissant et sauvage. Surprise, je me tourne vers Lawrence.

— Il y a des loups ici ?

— Bien sûr ! Ils ont été réintroduits dans le Parc de Yellowstone en 1995. Depuis ils se sont bien multipliés et vivent dans toute la région. Là, ils ont faim, m’explique-t-il.

Il n’en faut pas plus aux herbivores pour se rassembler, prêts à partir. Les plus jeunes et les plus vieux sont regroupés au centre du groupe tandis que les jeunes mâles restent à l’extérieur, prêts à protéger les leurs. Ils se mettent en route, suivis par Lawrence. Grace et moi lui emboîtons le pas, surprises.

— Ils vont redescendre vers la civilisation, les loups s’approchent rarement des humains. Pas bêtes ces cerfs hein ? Notre maison est juste en contrebas.

— Vous voulez dire qu’on va les suivre ?

—Oui, ils nous ont acceptés, autant prolonger l’expérience.

On se laisse porter par le mouvement, suivant le troupeau de cervidés vers leur nouvelle destination. Nous traversons la clairière pour nous enfoncer à nouveau dans les bois. Le craquement des branches sous les sabots est tonitruant, il retentit partout autour de nous. Une fois sorti de la forêt, un mouvement rapide s’empare du troupeau qui s’élance dans les plaines.

— Un petit galop, ça vous tente ?

— Ouaaaaaaaaaaais !

— Grace, tu restes à côté de moi, d’accord. Eli, amuse-toi, mais fais attention.

— Pas de problème !

Sous la selle, Rhys renâcle. Il ne veut plus attendre, lui aussi, il a envie de galoper. Je le laisse faire en relâchant les rênes. Le cheval bai bondit en avant, dépassant Cloud et Jack qui restent au petit galop, bien plus adapté au jeune âge de Grace.

Moi, je me laisse porter, grisée par la vitesse. Je ne tarde pas à rejoindre le troupeau et bientôt, les cervidés sont tout autour de moi. Euphorique, je finis par me dresser sur mes étriers et lâche les rênes de l’animal pour ouvrir grand les bras afin d’embrasser le monde autour de moi. Je ne pense plus à rien, tous mes soucis ont disparu. Il n’y a plus que mon enveloppe corporelle et la grandeur de l’espace. J’emmerde le gang. J’emmerde les manipulateurs et les mauvaises personnes et j’emmerde mon manque de confiance en moi.

Dorénavant, je sais ce que je veux. Je veux ressentir cette joie et ce bonheur incessant rien qu’en observant les montagnes. Je veux ressentir ce bien-être quand les yeux si beaux et si purs des bêtes se perdent dans les

miens. Je veux cette simplicité de la vie, loin de la société brutale, irrespectueuse et destructrice.

47
WHISKY & COCAÏNE
Griffin.

Vendredi est arrivé tellement vite. Depuis lundi, je n'ai pas arrêté de suivre les membres des *Skulls of Hell* à droite et à gauche afin d'aider au relancement des différentes activités du gang. En réalité, je ne comprends pas bien ce que je fous ici. La liste des choses que je refuse de faire est bien plus longue que celle des tâches que j'accepte. C'est sans doute pour ça que mercredi, j'ai fini par me retrouver à retaper le club house et à en refaire la déco. Depuis le désastre de Kim et Betty, lorsqu'elles ont déclenché l'alarme incendie et par conséquent, les extincteurs automatiques, aucun dégât n'a été réparé.

Et puis les Irlandais sont arrivés et l'alcool s'est mis à couler à flots.

Coincé entre mon oncle, Steve et Henry, chef des Bloody Irish Angels, j'essaye de me faire tout petit.

— Allez, Griffin, tu reprendras bien un verre de notre super whisky irlandais ! Qu'est-ce que tu en dis ?

Je grimace un sourire, dégoûté par la voix grasse du chef à la tête du gang que nous avons invité. Dans l'idéal, Steve voudrait s'associer à nouveau avec lui.

— N…

— Évidemment qu'il va reprendre un verre, faut même pas lui poser la question !

Steve me coupe la parole, m'arrache mon verre des mains et le tend à Henry qui est déjà complètement saoul. Je foudroie mon oncle du regard lorsqu'il me le rend plein à ras bord. Le frère de mon père se met à ricaner en secouant la tête puis se penche à mon oreille.

— Souviens-toi Griffin, on a un deal à conclure avec ces cons, alors satisfais-les. Si ça merde à cause de toi, tu vas finir au fond d'un caniveau et on te retrouvera le lendemain matin, crevé comme un rat. Qu'est-ce que tu en penses ?

Pour toute réponse, j'approche mon verre de mes lèvres. J'ai le sang qui bouillonne. En face de moi, Jeff jubile. Qu'est-ce qu'il est stupide celui-là.

Je claque la langue de dépit et me détourne pour aller m'asseoir dans un coin, là où je peux me faire tout petit.

Le temps passe, les autres boivent comme des trous. Ils sont tous complètement ivres. Et le pire dans tout ça, c'est qu'ils n'en sont pas encore arrivés à la drogue. Cette soirée va être un vrai calvaire. Ça fait des mois que je n'ai plus touché à rien. Plus précisément depuis ma deuxième arrestation.

Je sors une cigarette. Cette fois, je ne l'allume pas pour clore une bonne journée en beauté, mais bel et bien parce que je suis stressé. Je n'ai aucune idée de comment va se terminer cette soirée, je ne contrôle rien.

Il serait pourtant tellement facile pour moi d'arrêter de me battre pour récupérer une vie descente. Je pourrais prendre une bouteille de whisky. Il est tellement bon… Oui, je pourrais me bourrer la gueule comme autrefois. Pour ne plus penser à rien et ignorer ma présence en ces lieux qui me répugnent. Je pourrais aussi aller demander un peu de cocaïne ou encore de l'ecstasy. Jeff a de tout dans sa piaule. Me griller les neurones m'aiderait à apprécier un peu plus la soirée. Sauf que je refuse. J'ai promis à mon père que j'allais m'en sortir. Que j'allais faire des efforts... Alors au diable mes anciennes addictions.

Mon téléphone vibre dans ma poche et je le sors : c'est Betty.

[Elizabeth] : Je sais que c'est le grand soir, alors voilà quelques photos qui pourront te remonter le moral.

J'attends patiemment que les médias se chargent. Je souris en les découvrant. Il y a d'abord un selfie d'elle en train d'embrasser Rhys, puis une photo de l'encolure et des oreilles de mon cheval. Il n'y a aucun doute, elle est sur son dos. La troisième est celle d'un troupeau de cerfs. Je suis bluffé. Comment a-t-elle pu s'en approcher d'aussi près ? Il y a ensuite une vidéo qui montre que mon père et Grace, à cheval eux aussi, étaient en sa présence. La chance qu'ils ont eue ! La dernière photo est la plus spectaculaire. Je soupçonne mon père de l'avoir prise. Cet homme s'est toujours formellement interdit de décrocher son téléphone au volant, mais alors à cheval… C'est le roi pour toujours l'avoir à la main ! Sur le cliché, Betty est debout sur ses étriers, les bras grands écartés. Rhys est au grand galop et la harde de cervidés l'entoure dans les plaines derrière la maison. C'est incroyable. Je suis jaloux.

Je lève la tête en éteignant mon écran lorsque des ombres se dessinent sur la table basse. Je fais face à mon cousin et ses sbires qui s'installent dans les

fauteuils autour de moi.

— Tu fuis la compagnie, mon petit Griff ?

— C'est surtout ta sale tête de con que j'évite. Tu veux quoi ?

Max arrive, une mallette noire dans les bras qu'il pose sur le petit meuble en face de nous.

— On doit tester la came, annonce-t-il en sautillant de joie.

— Vous devez… Putain tout le monde sait qu'elle est bonne la neige des Irlandais, vous faites ça uniquement pour en profiter. Ce sera sans moi, dis-je en me levant.

— Steve a appuyé sur le fait que TU doives l'essayer, ricane son fils.

Je baisse les yeux sur ces imbéciles avant de tourner la tête vers le patron du bar. Il me toise, les yeux pétillants, victorieux. Putain. Je me lève et lui fais signe de me rejoindre dans un plus petit salon. Il entre quelques secondes après moi et ferme la porte derrière lui. Le bruit s'éteint dans le claquement du battant.

— Qu'est-ce que tu veux Griffin ?

— Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu tiens tant à essayer de me récupérer ? Ce n'est pas en tentant de me faire sombrer à nouveau dans la drogue et l'alcool que tu vas y arriver. Je sais me contrôler dorénavant.

Un silence s'installe, pesant. J'ai dû mal à déchiffrer ses traits dans la pénombre. J'entends sa bouche s'ouvrir pour parler puis se refermer.

— J'ai mes raisons. Tu es mon meilleur élément. Je voudrais que ce soit toi qui gères le gang lorsque je prendrai ma retraite.

— Arrête tes conneries. Toi, comme moi, on sait que je ne suis pas fait pour cette vie. Je vous ai rejoint uniquement parce que je traversais une période difficile.

— Je le sais, mais pense aux bons moments que tu as vécu parmi nous. C'est nous, ta famille. On a été là pour toi quand tu étais au plus bas.

— Vous avez été là parce que j'ai décidé de partir de chez moi. J'en avais juste assez de voir le fantôme de ma mère dans chaque recoin du ranch. Tout ce que tu m'as offert, c'est la facilité, Steve. Rien de plus. Je pensais trouver un certain réconfort ici. À la place, je me suis retrouvé à noyer ma tristesse dans l'alcool et à oublier le passé en me droguant. Je me suis fait arrêter deux fois ! Tu crois vraiment que c'est ça la vraie vie ? Réveille-toi, putain !

— Tu n'es vraiment qu'un sale petit ingrat. On t'a offert beaucoup plus que tu ne le méritais ! Tu devrais être reconnaissant pour tout ce qu'on a fait

pour toi. Alors maintenant tu vas retourner poser ton cul dans ce fauteuil et goûter à la came des Irlandais, gronde-t-il en tremblant.

Si seulement je pouvais lui coller une bonne raclée afin qu'il se réveille. À la place, je sors et retourne m'asseoir à ma place, au milieu de la bande de Jeff. J'ouvre la petite valise et en sors un pochon plein de poudre blanche. Je le défais pour faire un petit monticule de cocaïne sur la table. J'attrape ensuite la carte que l'un des gars me tend et fais en sorte de transformer la petite pyramide de drogue en rail. J'expire longuement, replante mes yeux dans ceux de Steve qui m'observe, appuyé au chambranle de la porte. Je me penche et aspire la cocaïne. Quand j'ai terminé, j'essuie mon nez, la mâchoire serrée.

— Elle est bonne, lâché-je finalement.

Dans ma tête, c'est l'effervescence. Je suis à deux doigts d'exploser. Autour de moi, le monde se brouille. J'essaye de me concentrer, j'ai soif. Je vais me servir un verre d'eau, mais on m'ôte mon verre pour me redonner de l'alcool. Tant pis, j'ai la gorge en feu. Je retourne m'asseoir, dans un angle différent de la pièce, loin du bruit et récupère mon téléphone. À chaque seconde qui passe, l'euphorie me gagne un peu plus.

[Griffin] : Très belles les photos. Heureusement que tu es là pour t'occuper de mon cheval et de ma famille.

J'envoie et observe la scène autour de moi. Les hommes rient à gorge déployée. Ils viennent de faire monter les strip-teaseuses qui font aussi office de prostituées. Bientôt, ça va tourner à l'orgie. Il faut que je me casse.

[Elizabeth] : Ah ah, c'est mon boulot *smiley clin d'œil* Comment ça se passe au bar ?

[Griffin] : C'est en train de partir en vrille. Ils sont saouls et drogués. Les filles viennent d'arriver.

[Elizabeth] : Et toi ?

[Griffin] : Quoi, moi ?

[Elizabeth] : T'es saoul et drogué ?

Je soupire et ferme les yeux. Je n'ai pas envie de lui avouer que je suis dans le même état que les autres. Mon cœur bat de plus en plus vite dans ma poitrine et mes pensées s'embrument, insaisissables. Je me sens tellement puissant tout à coup. Je sais que c'est l'effet de la cocaïne et pourtant, je n'ai qu'une envie, c'est d'aller faire une tête au carré à Steve : tant pis pour les conséquences. Il le mérite cet enfoiré, je le hais tellement. J'éteins mon téléphone pour de bon, me lève et m'approche de mon oncle.

— Aaaah Griffin ! Qu’est-ce qui t’amène ? Tu reveux un peu de whisky c’est ça ?

Il me ressert alors que mon verre n’est pas encore terminé. Il a l’air d’avoir oublié notre petite conversation. Les Irlandais ont tous une fille en train d’onduler sur leurs genoux et se fichent royalement de nous.

— Je peux rentrer ?

— Quoi ? La fête ne fait que commencer mon vieux, tu vas retourner coller ton cul dans ce siège là-bas et je vais t’envoyer une fille pour te détendre.

— Je ne crois pas non. J’ai fini mon boulot. Je suis défoncé et alcoolisé. J’ai passé toute la semaine avec toi, maintenant je rentre.

— Griffin, si tu passes la porte…

C’en est de trop. Je l’attrape par le col et viens coller mon visage contre le sien. Mon verre tombe par terre et explose en milliers de petits morceaux tout en aspergeant le bas de pantalon de cet enculé. Bien fait.

— Quoi ? Je suis un homme mort ? Tu sais quoi Steve, garde tes menaces pour toi, je me casse. J’ai trouvé le premier journal de ma mère alors, si tu veux les autres, t’as intérêt à me garder en vie sale trou du cul.

Je fais demi-tour et lui fais un doigt d’honneur. Il ne me répond pas : j’ai gagné la partie. Je descends les escaliers et marche jusqu’à la porte de derrière. Une fois dehors, je me remets à respirer librement. Il faut que je rentre. Au diable la voiture, seuls les suicidaires tenteraient de rentrer dans mon état. Je vais marcher. Ouais, ça va me faire du bien.

48
MARÉCAGES
Elizabeth.

Tout le monde dort depuis longtemps. Mes pensées sont confuses et pourtant, je n’arrive pas à penser à autre chose qu’à ce « vu » sous mon dernier message envoyé à Griffin. Impossible de l’appeler depuis : je tombe directement sur sa boîte vocale. J’ai peur. Peur de ce qui pourrait lui arriver. Je voudrais aller le chercher et le traîner jusqu’à la maison. Malheureusement, je ne suis pas assez folle pour mettre ma vie en danger. Qui sait ce que pourrait me faire Jeff ou encore Steve après le chaos que nous avons semé avec Kim ? Parce que même s’ils n’ont aucune preuve contre nous, ils ne peuvent pas être dupes à ce point. Alors je laisse les heures défiler inlassablement, dans l’espoir que Griffin m’envoie un signe quelconque.

[Griffin] : J’ai besoin de toi. *location sent*

Je réprime de justesse un cri de joie alors qu’en même temps mon cœur se sert tellement fort. J’ouvre la carte de localisation et découvre qu’il est sur la propriété, non loin de la maison.

[Elizabeth] : J’arrive.

Je saute dans des vêtements chauds et sors le plus silencieusement possible. Évidemment, Cowa m’entend. Un aboiement plus tard, je suis devant son chenil pour lui intimer de se calmer. Le plus simple est de la prendre avec moi, alors, je lui ouvre la porte.

— Allez, Cowa, on doit retrouver Griffin !

Je me mets à courir dans la direction du jeune homme, la chienne à mes côtés. Le paysage est si différent la nuit. J’ai beaucoup plus de mal à me repérer… Heureusement que Google Maps arrive à me guider à travers la nature ! Je suis les chemins, jusqu’à ce que je doive pénétrer dans la forêt. Le doute s’empare de moi un instant… Qu’est-ce qu’il fait en plein milieu des bois ? Je vérifie que je ne me suis pas trompée ou bien que le GPS n’a pas fait d’erreur : sur mon écran, le petit point bleu n’a pas bougé. Bien, je m’engage entre les arbres. De son côté, Cowa semble plus agitée et n’arrête

pas de faire des allers-retours devant moi. Avec la lampe torche du téléphone, je nous guide comme je peux.

Finalement, la labrador finit par revenir se coller à ma jambe. Dorénavant, nous avançons beaucoup plus doucement. Lorsqu'elle s'arrête, je l'imite. Le paysage change au-delà. Des herbes hautes dansent dans la brise glacée. J'essaye de me concentrer. Le sol, bien qu'il semble gelé à certains endroits, a l'air d'être gorgé d'eau.

— Oh non… ne me dis pas que c'est un marécage ?

Cowa se met à geindre, reniflant l'air.

— Quoi ? Tu le sens ? Griffin ? GRIFFIN !

Un faible « là » me répond. Je commence à longer la bordure du marais, continuant à m'époumoner pour le forcer à me répondre. À chaque pas effectué, sa voix se fait plus forte.

— Je suis là Betty…

Il est assis, adossé contre un arbre, grelottant comme jamais.

— Mais qu'est ce que tu fais là ?

— Je suis rentré à pieds, c'était un raccourci… J'avais oublié le marécage, je suis tombé dedans, mais ça va. Je t'ai appelé parce que mon téléphone n'a presque plus de batterie et que j'ai besoin de lumière pour rentrer.

Je tombe des nues. Je m'attendais à ce que quelque chose de beaucoup plus grave lui soit arrivé. Ma tension redescend d'un coup, me laissant tremblante.

— Donc, si je comprends bien… Je viens de faire tout ce chemin parce que tu as besoin d'une lampe torche ?

— C'est ça.

Il sort son paquet de cigarettes de la poche arrière de son pantalon. La boîte en carton est complètement détrempée, il va lui être impossible de fumer quoi que ce soit.

— Fais chier.

— Griffin. grondé-je.

— Quoi ?

— On va rentrer si tu veux bien. Le soleil ne va pas tarder à se lever et je n'ai pas dormi de la nuit.

— Rhoooo détends-toi Betty. On a la vie devant nous.

— Je rentre, tu n'auras qu'à utiliser la lumière du soleil pour trouver ta route jusqu'à ton lit, idiot !

— Hééééé, mais ne sois pas comme ça ! Betty !

Je l'observe se lever puis s'écrouler. Je lève les yeux au ciel. Il faut que je prenne sur moi. Tout mon stress est en train de s'envoler, se mêlant à mon angoisse qui n'a cessé de grandir au cours de la soirée. J'ai envie de hurler et de pleurer.

— Ne sois pas comment ? crié-je presque, tentant de calmer mon inquiétude.

— Bah, comme ça là. T'es pas cool.

— Est-ce que tu te rends seulement compte de la situation Griffin ? Tu es transi de froid et tu n'as même plus de chaussures ! J'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose de très grave ! Et tu aurais pu me demander de te rapporter des vêtements, je ne sais pas ! Et la seule chose que tu trouves à me dire c'est « j'ai juste besoin de ta lampe torche » ? Va te faire foutre Griffin !

Il ne répond pas et baisse les yeux, penaud. Je ne contrôle plus du tout mes émotions.

— Mais j'ai pas froid et j'ai pas mal aux pieds… Pourquoi tu es méchante avec moi ? Je n'ai rien fait pour une fois…

— Je ne suis pas méchante, je… j'ai eu peur !

Il relève les yeux et je viens éclairer son visage. J'ai juste le temps de voir à quel point ses pupilles sont dilatées avant qu'il ne détourne le regard. Il a tous les effets de la neige : il supporte la douleur, le froid et l'endorphine le rend parfaitement insupportable. La descente va être rude pour lui.

— Tu as pris de la cocaïne ?

— Ils m'ont forcé, ok ?

J'ai beau le croire, je n'arrive pas à calmer la colère qui gronde en moi.

— Je vais rentrer Griffin. Donc soit tu me suis pour profiter de ma lumière, soit tu restes là à essayer de t'allumer une cigarette trempée et on te retrouvera crevé de froid demain.

— Je viens, c'est bon.

On se met en route, en silence. La drogue c'est l'enfer. Elle donne du plaisir avant de faire le mal. Parfois, elle va même jusqu'à ôter des vies.

— Je ne supporte pas les drogues dures. Je connais des gens qui en sont morts. Des gens très proches. Je sais que ce n'est pas de ta faute et que tu réagis ainsi parce que tu n'as plus toute ta tête. On en reparlera demain,

quand ça ira mieux. En attendant, laisse-moi être en colère contre les *Skulls of Hell*.

Il me prend la main et nous continuons notre marche jusqu'à la maison. En arrivant, je le force à prendre une douche. Il n'a beau ne plus rien ressentir, son corps, lui, est en état de choc. J'attends patiemment qu'il finisse puis je m'assure qu'il se couche.

Lorsque je retourne dans ma chambre, je n'arrive pas à trouver le sommeil. Je ne comprends pas pourquoi Steve s'acharne autant à vouloir garder Griffin dans le gang. Qu'est-ce qu'il y gagne concrètement ? Il a plein d'autres soldats à sa botte, prêts à faire le sale boulot sans broncher. Pourquoi perdre son temps avec son neveu ?

49
LES CARNETS DE GEORGIA
Elizabeth.

J’éteins le jet d’eau. J’ai pris une douche tellement chaude que ma peau en a rougi à l’excès. On dirait que j’ai attrapé un coup de soleil sur les joues et le nez, mais le pire, ce sont mes cernes. Je ressemble à un raton laveur, ou à un panda… Bref, tout ce qu’on veut et qui a deux gros cercles noirs autour des yeux. Je n’ai absolument pas dormi de la nuit. J’étais bien trop remuée pour trouver le sommeil. J’ai passé mon temps à me retourner dans mes draps, le cerveau en ébullition. Pour le moment, je n’ai qu’une envie : mettre la main sur ce premier fichu carnet.

Quelques coups portés à la porte me font sursauter.

— Tu as bientôt fini ?

Griffin. Je soupire et sors de la douche pour enrouler mes cheveux dans une serviette et mon corps dans une autre. J’ouvre ensuite le battant et fais face à Griffin, la mine boudeuse.

— J’ai terminé.

— On peut parler alors ?

— Peut-être bien.

Je me faufile entre lui et le mur, marchant vers ma chambre. Il me suit sans un mot. Je l’invite à s’asseoir sur mon lit tandis que je cherche des vêtements dans ma commode.

— Je suis vraiment désolé de la nuit que je t’ai fait subir…

— Je sais, c’est oublié.

— Pourquoi tu m’en veux encore alors ?

— Ce n’est pas à toi que j’en veux ! explosé-je en claquant un tiroir. C’est à eux et à leurs manières de faire… Ils m’énervent, me rendent folle ! Alors on va vite trouver ces carnets pour qu’on en finisse avec ces enfoirés de première.

— Ooooh calme, la lionne !

Je l’observe se lever et se rapprocher de moi, un sourire vient d’apparaître sur ces lèvres.

— Tu devrais pas être en train de déprimer au fond de ton lit à cause de ta chute d'endorphine, toi ? râlé-je.

— Mais c'est qu'elle mord en plus…

— Laisse-moi tranquille… bougonné-je.

Il attrape mon menton, me forçant à lever les yeux vers lui.

— On va aller voir mon père tout à l'heure et lui demander où il a rangé le carnet… ça te va ?

— D'accord. Sors maintenant.

— Oui cheffe, je t'attends en bas.

J'enfile un legging et un gros sweat à capuche appartenant à mon père. J'ai toujours aimé récupérer les vieux vêtements des membres de ma famille. J'adore savoir qu'ils ont déjà servi, qu'ils ont une histoire et qu'ils vont la continuer avec moi.

Je coiffe mon imposante crinière, l'hydrate avec de la crème et descends. Ils sont tous attablés dans la cuisine. Une odeur de toasts grillés, d'œufs brouillés et de haricots à la tomate vient me chatouiller les narines. Je commence à saliver instantanément et mon ventre émet quelques gargouillements très évocateurs. Je comprends que mon cerveau apprécie l'idée de ce petit déjeuner à l'anglaise.

— Eliiiiiiiii !

Grace, comme à son habitude, court vers moi pour se jeter dans mes bras. Je lui embrasse le sommet du crâne et, main dans la main, nous entrons dans la cuisine. Lawrence, avec son tablier noué autour du cou, est notre chef étoilé. Griffin n'a pas l'air d'être en reste non plus : il est en train de faire la vaisselle.

— Psssst.

Je baisse les yeux vers l'enfant qui me fait signe de me baisser. Je m'exécute. Elle cache sa bouche et mon oreille de sa petite main potelée et murmure.

— C'est papa et Griffin qui ont fait à manger, je ne les ai pas aidés du tout.

Son air très sérieux me fait sourire. À mon tour de lui chuchoter quelques mots.

— Tu m'as l'air surprise.

— Oui, je sais que papa sait cuisiner, mais le voir avec Griffin ! D'habitude, maman les aidait un peu et puis, à l'école, les autres enfants racontent que c'est toujours les mamans qui font à manger.

— Tu sais, tout le monde sait faire à manger à condition d’apprendre. Ce n’est pas réservé qu’aux femmes. D’ailleurs, aujourd’hui on essaye de casser cette image de la femme « reine de la maison ». On peut donc leur faire confiance. Moi je ne doute pas de leurs capacités.

Grace m’offre des yeux gros comme des soucoupes.

— Vous avez fini avec vos messes basses ?

— Pardon, bonjour Lawrence.

— Pas de problème, vous, vous installez ?

Il nous offre un large sourire, une lueur amusée dans les yeux. Nous nous assoyons et attendons patiemment que le chef et son commis nous servent.

Le repas se passe sans encombre et la bonne humeur a l’air d’être au rendez-vous. Personne ne fait de remarque sur ma tête de déterrée et je leur en suis reconnaissante. À vrai dire, celle de Griffin est bien pire que la mienne. En plus d’avoir des cernes titanesques sous ses yeux injectés de sang, sa peau est pâle. Je n’ai qu’une hâte : faire une sieste cet après-midi.

Une fois que les dernières bouchées sont avalées et les verres vidés, j’aide à débarrasser la table. Grace est exemptée, car elle a ses devoirs à faire. Griffin en profite pour me montrer l’arrière-cuisine discrètement. Je le suis, un sourcil levé. J’ai à peine franchi l’entrée qu’il m’attrape par le bras pour me coller contre les armoires remplies de nourriture. Son nez se rapproche dangereusement du mien tandis que ses iris gris brillent de malice.

—J’ai oublié de te demander tout à l’heure… Tu comptes partir en voyage ?

—Hein ? Mais non, de quoi tu… t’es vraiment un crétin, Griffin !

—Chuuuut… Faut dire qu’elles sont magnifiques ces valises sous tes yeux !

—C’est de ta faute si je ressemble à ça aujourd’hui, et puis, tu t’es vu, toi ? grincé-je des dents.

—Je sais, je sais… Pardon, mais j’étais obligé de te taquiner un peu. Quoi ? Qu’est-ce qu’elle a ma tête ? T’aimes pas le look zombie ? répond-il en m’offrant son plus beau sourire. Bon, plus sérieusement, c’est le moment ou jamais pour demander à mon père pour le carnet, tu es prête ?

—Ok.

Nous ressortons de la pièce comme si de rien n’était. Lawrence n’a rien vu, trop concentré à siffloter en finissant de ranger les plans de travail.

— Papa ?

— Oui fiston ?

— Mmmh… commence Griffin en se grattant l'arrière du crâne. J'ai ma porte de sortie pour quitter le gang. Steve est revenu comme tu le sais et j'ai eu une discussion avec lui. Je dois retrouver tous les journaux intimes de maman et les lui donner.

La casserole que Lawrence tenait entre ses mains lui échappe et vient rebondir sur le sol, rompant le silence pesant qui s'est installé durant ces quelques secondes de battement.

— Les ca-carnets de Georgia ? Mais pour quoi faire bon sang ? bégaie-t-il, réellement surpris.

Je m'empresse d'aller récupérer la casserole pour la poser sur la table.

— Je ne sais pas. Il dit qu'il y a des informations très intéressantes qui sont cachées à l'intérieur. Il pense que maman a un trésor quelque part, répond Griffin.

— Je ne suis pas convaincu que ce soit la raison principale… Et à vrai dire, je ne suis pas convaincu de vouloir lui livrer le passé de feu ma femme. Nous sommes tous impliqués dans ces carnets. Il ya très certainement des secrets de famille…

— Papa, c'est mon seul et unique moyen de sortie et… je me disais que Betty pourrait les lire au fur et à mesure que nous les trouverions.

— Je ne sais pas… Surtout que je n'en ai qu'un, je ne sais pas où sont les autres.

— Papa, si Betty les lit avant qu'on ne les donne à Steve, peut-être qu'on aura une chance de trouver les informations qu'il veut connaître. Personnellement, il m'a interdit de fourrer mon nez dedans… explique-t-il en prenant soin de dissimuler la menace de mort qui plane au-dessus de lui. Je ne préfère pas le provoquer à nouveau, en allant à l'encontre de ses ordres… En plus, je suis mal à l'aise à l'idée de m'immiscer dans le passé de maman.

— Il te les faut pour quand ? soupire Lawrence en se pinçant l'arête du nez.

Le père de famille a l'air d'avoir du mal à rassembler ses esprits, comme s'il s'était pris un gros coup de massue.

— Fin de l'année prochaine, il ne m'a pas donné de date exacte.

— Très bien. Je vais chercher celui que j'ai. Je ne l'ai pas lu, je n'en ai jamais eu le courage. Je reviens.

Tandis qu'il monte dans sa chambre, je jette un coup d'œil à Griffin.

— Je me sens coupable de ressasser tous ces souvenirs, me chuchote-t-il.

— Je ne pense pas qu'il t'en veuille Griffin. C'est dur pour lui, mais aujourd'hui, son objectif, c'est de te protéger, répondis-je sur le même ton.

Les pas lourds de Lawrence nous interrompent. En entrant dans la cuisine, il nous tend le fameux carnet. Je le prends dans mes mains et caresse la couverture vierge.

— Voilà. Elle n'a pas eu le temps de peindre la première page. Encore moins de relier l'ensemble du carnet. Faites attention de ne pas perdre les feuilles. Si jamais vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas. Je retourne m'occuper des vaches, à plus tard.

— Merci papa.

Lawrence sort de la maison en prenant soin de refermer la porte derrière lui. La moustiquaire a été enlevée. Les bruits des ressorts et du battant qui claque contre le chambranle me manquent un peu. Je retiens un soupir et baisse les yeux sur le carnet. Doucement, je soulève la couverture sous les yeux curieux de Griffin. Je continue de tourner les pages avec délicatesse et mon excitation retombe aussi vite qu'elle est montée : à notre grande surprise, les pages sont vierges de toutes écritures. Seule la première s'est vue offrir quelques mots.

— Hé bien, ce n'est pas avec ça qu'on va aller loin… Merci maman.

— Rhoooo ne pars pas si défaitiste.

Je me concentre, laissant mes yeux apprécier le dessin. Un « Hello 2017 » calligraphié est entouré d'une couronne de fleurs divisée en quatre couleurs, pour représenter les différentes saisons de l'année. Tout en bas, en plus petit est inscrit : « Ce journal appartient à Georgia Hansen ».

— C'est son nom de jeune fille ? demandé-je en pointant du doigt le nom que je ne connais pas.

— Oui, c'est ça.

— Regarde, ici, me dit-il en me montrant des lettres qui ont été écrites au crayon gris avant d'être effacées.

Peut-être que c'est une piste ?

— Viens ! J'ai une idée ! lancé-je en l'attrapant par la main.

Je l'entraîne dans le salon et pose le journal sur la table. Sans perdre une seconde, je vais fouiller dans une armoire à la recherche d'une feuille de brouillon et d'un stylo. Je reviens et m'installe sur une chaise. Il m'imite.

— Dis-moi ce que tu arrives à lire.

— « *Sur le coteau, là-bas où sont les tombes,*

Un beau palmier, comme un panache vert,
Dresse sa tête, où le soir les colombes
Viennent nicher et se mettre à couvert. »

Théophile Gauthier.

— Mmmh, ça ne nous aide pas…

— Pas vraiment non.

Je referme le journal pour observer à nouveau la couverture. J'arrive à discerner de vieux coups de crayons gris effacés. Le dessin oublié représente un couple de faucons qui semble nous observer.

— Je suis trop fatiguée pour réfléchir correctement…

— Pas de problème, va te reposer, je vais faire pareil. Je ne me sens pas très bien non plus.

— Comment tu fais pour ne pas être déprimé ?

—Je le suis. C'est l'expérience qui te sourit.

Je lève les yeux au ciel et me lève, le carnet sous le bras.

— Bon, allez. Je vais aller faire ma sieste, à plus tard, Griffin.

— Je peux me reposer avec toi ?

Mes joues s'empourprent et je me tourne vers lui, sans trop savoir quoi lui répondre. Ses yeux doux se perdent dans les miens. Il a pris des couleurs lui aussi. Je lui offre un sourire et lui tends la main pour toute réponse.

50
RETOUR À LA NORMALE
Griffin.

Le vacarme que fait ce vieux tracteur est assourdissant. J’ai déjà apporté à l’étable les bottes de paille nécessaires pour le paillage de la journée. Encore une ou deux de foin et ce sera bon. Je positionne l’engin en face des bottes et je fais monter le bras télescopique. Une fois arrivé à celle que je veux attraper, j’ouvre les dents et avance pour enfoncer les inférieures entre les brins de foin compactés. Je referme les supérieures et me voilà près à retourner à l’étable. Je fais marche arrière, sors du pailler et roule jusqu’à chez nos amies les vaches. Les employés ont déjà commencé à répandre la paille. Je dépose la botte et réitère ce manège deux fois. Une bonne vingtaine de minutes plus tard, j’ai enfin terminé. Je gare le tracteur à sa place, dans le hangar, puis rejoins mon père qui a commencé à donner le foin aux bêtes.

— Ça va, Griffin ?

— Oui, très bien.

Je lui souris tandis que j’attrape plusieurs plaques de verdure séchée. Je les positionne dans l’auge de gauche tandis que mon père s’occupe de celle de droite. Je retourne en chercher d’autres et poursuis.

— Il faut que je te parle de quelque chose, Griffin.

— Oui ?

— Cette semaine…

Mon cœur se sert instantanément. Cette semaine va être difficile pour tout le monde. Parce que jeudi, ça fera un an, jour pour jour, que maman est morte.

— Oui ?

— J’ai décidé de partir mardi, chez mes parents. Je sais que je te préviens tard, mais je ne m’étais pas encore décidé… Jusqu’à ce qu’on parle des carnets de ta mère, hier. Je vais avoir besoin de prendre l’air un peu, de voir autre chose que le ranch… Je vais emmener Grace avec moi, et Cowa, elle a besoin de repos aussi et je n’ai pas envie qu’elle soit une charge pour Elizabeth.

— Je comprends.
— Si tu veux venir, tu es le bienvenu. Je vais donner sa semaine à Betty pour qu'elle puisse se reposer. C'est John et Sam qui vont travailler.
— Je préfère rester ici. Je suis plus du genre solitaire… Je vais aller… Enfin, tu sais.
Je baisse les yeux un instant et les relève vers lui.
— Oui, je sais.
Il me prend l'épaule pour m'attirer à lui et me serrer dans ses bras. Il renifle rapidement dans mon cou et je le serre à mon tour.
— Allez, tout va bien se passer papa.
— Tu prendras soin d'Elizabeth ?
— Oui, compte sur moi.
On se relâche dans un sourire encourageant et on reprend notre tâche. Les vaches attendent, les têtes passées par les ouvertures de la cornadis. J'en caresse une ou deux, appréciant leur poil qui s'est épaissi pour contrer l'hiver approchant à grands pas.
Nous finissons nos tâches respectives et je décide de rentrer pour annoncer la nouvelle à Betty. Je la retrouve allongée sur son lit, les yeux rivés sur le journal intime de ma mère.
— Alors, tu as trouvé des indices quant à l'endroit où elle a pu cacher le journal précédent ?
— Absolument pas. Il n'y a rien. J'ai observé chaque page et rien du tout.
— Je t'avais dit qu'elle ne voulait pas qu'on retrouve ses œuvres.
Betty ne répond pas et s'assoit sur son lit.
— Qu'est-ce qui t'amène alors ?
— Mon père part mardi chez mes grands-parents, avec ma sœur et Cowa. Toi, tu vas avoir ta semaine.
— Oh, d'accord. Et tu ne pars pas avec eux ?
— Non… je ne suis pas très « famille ». Je préfère rester seul quand ça ne va pas. Ça m'aide à réfléchir, d'être loin des gens.
— Je peux comprendre. Donc tu vas partir aussi de ton côté ?
Je hoche la tête. Un éclair de tristesse passe dans ses yeux, mais il est vite chassé et ils retrouvent leur éclat habituel.
— Tu as raison, c'est bien de prendre du temps pour soi.
Elle ne demande pas où je vais me rendre. J'ai l'impression qu'elle vient de se refermer comme une huître.

— Ça va aller ? Je ne partirai pas longtemps, un jour et une nuit tout au plus.

Je passe ma main sur sa joue. Elle appuie sa tête contre ma paume en fermant les yeux.

— Oui, je suis une grande fille, dit-elle en levant les yeux vers moi.

Elle m'offre un sourire à en damner un saint.

— Je risque juste d'avoir peur sans Cowa pour me protéger la nuit…

— C'est une invitation ?

— Absolument pas ! s'écrie-t-elle en se dégageant de ma main.

On explose de rire tous les deux et je finis par m'asseoir à côté d'elle.

— Vous faites quoooooooi ?

Grace entre dans la chambre, un sourire illuminant son visage d'enfant.

— Justement, on cherche quelque chose à faire ma belle, lance Betty en la mettant sur ses genoux. Tu as une idée, toi ?

— On pourrait aller regarder un film tous ensemble ? propose la petite.

— Bien sûr. Griffin ?

— C'est ok pour moi, le plus dur reste à choisir un film.

— Je sais ! On peut regarder Spirit, l'étalon des plaines !

— Mais tu l'as déjà vu cent fois ce film, Grace, soupiré-je.

— Et alors ! Dedans il y a des Indiens, comme maman ! s'agace la petite fille.

— Grace, qu'est-ce que tu dirais de regarder un autre dessin animé ? Qui plaira à tout le monde ?

— D'accord…

— Est-ce que tu as déjà vu Là-Haut ?

— Non, bougonne-t-elle.

— Griffin ?

— Moi non plus.

— Je pense que vous allez bien aimer, ça parle d'un très beau voyage. Il y a des chiens et d'autres animaux. Un petit garçon très courageux, comme toi, Grace et un vieux monsieur tout bougon comme toi, Griffin.

Avec ma sœur, nous grognons à l'unisson. On suit quand même Betty jusque dans le salon, où je mets le film sur Netflix. Pendant ce temps, Betty va préparer du pop-corn dans la cuisine. Grace, quant à elle, continue de bouder sur le canapé.

— Qu'est-ce qu'il y a, Grace…

— C’est juste que maman me manque et que quand je regarde Spirit, j’ai l’impression d’être un peu avec elle…

— Je suis désolé, ma belle, je ne voulais pas te blesser tout à l’heure. Tu veux qu’on mette Spirit ?

— Non, c’est bon, je veux bien regarder Là-Haut. Peut-être que Cowa aussi veut le voir s’il y a des chiens ? On va la chercher ?

— Si tu veux…

Je l’attrape par la main et nous sortons pour aller au chenil de Cowa. La chienne ne se fait pas prier pour nous suivre jusqu’à l’intérieur de la maison. Elle s’installe sur le tapis, à nos pieds. Betty finit par nous rejoindre et s’assoit entre ma sœur et moi, le bol de sucrerie sur les genoux.

— C’est parti ! s’exclame-t-elle, ravie.

J’appuie sur *play* et laisse le générique de Pixar nous emporter.

51
INVITATION AU VOYAGE
Elizabeth.

Ce sont les rayons du soleil qui me réveillent ce matin. Pour la première fois depuis longtemps, je peux apprécier cette grasse matinée. Grace n'est pas là pour venir me réveiller afin que je m'occupe d'elle. Cowa n'est pas là pour ouvrir la porte et se réfugier sur mon lit en quête d'un endroit douillet et chaud où roupiller. Je ne travaille pas. Seul le silence accueille ma sortie des bras de Morphée.

L'heure sur mon téléphone indique qu'il est presque midi. J'ai dormi treize heures, rien que ça. En même temps, avec la fin de semaine que j'ai eue, à courir après Griffin dans la nature à pas d'heure et le travail intensif à cause des naissances… je crois que je mérite ce repos.

Je me prélasse, enroulée dans mes draps, appréciant la chaleur de mon nid, les yeux rivés sur l'écran de mon portable. Je commence par échanger un peu avec Kimberley. J'ai tellement hâte qu'elle rentre pour les vacances de Noël. On a prévu d'aller dévaliser les magasins de déco et de profiter à fond du marché.

Je finis par me lever. Je ne sais pas si Griffin a déjà émergé de son côté. À vrai dire, ça m'étonnerait beaucoup. En sortant de ma chambre, je suis donc agréablement surprise de découvrir que sa porte est ouverte. J'ai l'impression qu'une tornade a retourné la pièce. Je hausse les épaules et fais un petit tour dans la salle de bain avant de descendre grignoter rapidement dans la cuisine. Bizarrement, aucune trace du garçon. Je tends l'oreille pour voir s'il n'est pas dans une autre pièce de la maison, mais rien ne semble bouger. Peut-être qu'il est dehors avec les chevaux. Je tente quand même le tout pour le tout.

— Griffin ? GRIFFIN !

Seul le silence me répond. C'est là que la peur s'enclenche dans mon cerveau. Et s'il était déjà parti ? Et si j'étais seule ? Rapidement, je remonte dans ma chambre, saute dans des vêtements puis je cours dehors. Sa voiture est toujours là. Le souffle saccadé, je me dirige ensuite vers l'écurie où je trouve le box d'Autumn ouvert.

— Non, non, non…
— Elizabeth ?
Je me retourne, paniquée. John me fait face.
—Sam m’a dit que Griffin était parti très tôt ce matin, avec Autumn.
—Vous savez où il est parti ?
—Absolument pas. Ça va ?
—Oui, très bien. Je vais rentrer.
—Pas de problème. Si jamais toi aussi tu décides de partir avec l’un des chevaux, dis-le-nous.
—Ça marche, merci, John.
Je retourne vers la maison et remonte dans ma chambre dont je ferme la porte d’un coup sec. Un frottement de papier m’oblige à me retourner. Sur le sol, une enveloppe froissée me fait de l’œil. J’imagine qu’en ouvrant tout à l’heure, le battant a dû la pousser contre le mur. Je vais la ramasser : mon prénom est écrit en grosses lettres noires.
Le cœur battant, je la déchire pour en sortir la lettre qu’elle contient. Je déplie le papier, les mains tremblantes.

« *Elizabeth,*

Tôt ce matin, j’ai pris la décision de partir afin de faire mon deuil, loin des souvenirs qui hantent chaque recoin de cette maison.
En sellant mon cheval, j’ai réalisé que je n’avais pas tant envie de faire mon deuil seul. Je suis donc parti avec Autumn. Seulement si tu en as envie et que tu t’en sens capable, selle Rhys.
Tu dois sans doute te demander pourquoi je ne t’ai pas réveillé pour que tu m’accompagnes… Moi-même, je ne sais pas trop ce qui m’en a empêché. Peut-être que c’est parce que je sais que tu as besoin de repos et que cette semaine de vacances, tu la mérites. Peut-être que c’est parce que j’avais peur de ton refus… Ou bien peut-être que c’est parce que j’ai besoin de faire le chemin seul, pour me retrouver avec moi-même.
Tu trouveras au dos de cette lettre le chemin à suivre pour me rejoindre. Compte une bonne demi-journée de randonnée. Couvre-toi bien et n’apporte que le strict nécessaire. Demande à Sam ou John de te montrer le matériel de randonnée pour les chevaux.
Envoie-moi un message si tu décides de venir. Dans tous les cas, je serai très certainement de retour après-demain soir.

Griffin.

PS : N'oublie pas de fermer la maison à clef en partant. »

Je relis la lettre une deuxième puis une troisième fois avant de la retourner. J'y découvre toutes les instructions pour retrouver Griffin. Sauf que la réalité me frappe de plein fouet : je suis seule. J'ai beau me dire que je n'ai qu'à appeler Kimberley pour qu'elle passe des heures au téléphone avec moi… Je ne peux annihiler ce sentiment qui vient du plus profond de mes entrailles. Je suis une dramatique dans l'âme.

Dans tous les cas, je suis dans l'incapacité de rester seule ici. Je ne me sens pas en sécurité même si John et Sam vivent sur la propriété, dans la dépendance des employés. Les *Skulls of Hell* pourraient très bien surgir à tout moment et s'en prendre à moi. Je suis plus que capable d'effectuer cette demi-journée à cheval.

Déterminée, j'attrape mon sac à dos et y fourre quelques affaires chaudes. J'y ajoute ma brosse à dents et d'autres nécessaires de toilette. Je m'habille ensuite d'un pantalon d'équitation en polaire, enfile un haut à manches longues en nylon puis une veste légère et je suis prête. En bas, je saute dans mes boots et remonte les fermetures éclair de mes chaps[16] d'équitation.

Une fois dehors, je ferme à clef la porte de la maison, comme demandé et me dirige vers l'écurie. Heureusement, John est toujours là, en train de nettoyer les boxes.

— Sam ? Est-ce que tu peux me montrer où est le matériel de randonnée de Rhys s'il te plaît ? Je vais rejoindre Griffin.

— Oh, oui pas de problème. Viens.

Je le suis jusque dans la sellerie. Là, il ouvre une porte que je n'ai jamais vue : elle est complètement fondue dans le mur. Derrière, de superbes selles attendent qu'on s'en serve.

— Alors, son tapis est là, sa selle c'est celle-ci, pour le filet tu peux prendre celui que tu utilises habituellement et sinon voilà les sacoches et son collier de chasse[17]. Ça va aller pour le seller ou tu as besoin d'aide ?

— Non, ça ira, merci.

— Vous allez où ?

— Mmmh, je ne sais pas trop exactement, voilà la route à suivre.

Je lui tends les instructions de Griffin. Pendant que John les lit, je prends le matériel du cheval.

— Oh, oui, je vois ! Les parents de Lawrence avaient un bout de terrain qu'ils lui ont légué il y a quelques années. C'est très joli là-bas. Tu vas t'en mettre plein les yeux !

Nous continuons de discuter pendant qu'il reprend son travail et que je selle Rhys. J'aime beaucoup John et Sam. Bien qu'ils soient tous les deux très différents, ils restent des hommes très doux. John est beaucoup plus à fleur de peau, toujours speed, il ne s'arrête jamais. C'est un rayon de soleil très enthousiaste. Sam, de son côté, est plus réservé et discret. Un peu moins fonceur certes, mais très bon pédagogue. J'ai beaucoup appris à ses côtés.

Une fois que je suis prête, je sors dans la cour où je me mets à cheval. Après un dernier signe de la main à John, je fais faire demi-tour à Rhys pour débuter notre longue balade.

52
LA CABANE DE GEORGIA
Griffin.

La nuit est tombée sur le Montana. Le froid s'est immiscé partout, s'engouffrant entre les troncs et faisant bruisser les hautes branches des conifères. Je tremble doucement, assis sur ma souche. J'ai les dents qui claquent et les joues qui tirent. Betty se fait désirer, mais je ne peux pas lui en vouloir. Elle doit faire attention et Rhys a beau connaître le chemin, il fait nuit, tout le paysage change lorsque l'obscurité s'installe.

Je sors mon téléphone pour relire la conversation que nous avons eue un peu plus tôt dans la journée.

[Betty] : Je suis en route, je devrais arriver en début de soirée.

[Griffin] : Ok. Fais attention à toi, il fait nuit tôt. Appelle-moi au moindre doute. Je te mets ma position en plus. Je t'attends.

[Betty] : Ça marche, à tout à l'heure.

Je regarde ensuite l'heure. Il est presque 19 h, elle ne devrait plus tarder. Un craquement de brindille au loin me fait relever la tête. Je me concentre et perçois ensuite le bruit de sabots martelant la terre gelée du chemin : Betty arrive. Je siffle doucement pour signaler ma présence à Rhys et ne pas l'effrayer. J'allume ensuite la lampe torche de mon téléphone et attends patiemment qu'ils me rejoignent.

J'offre un sourire à la Française une fois qu'elle est à portée de la lumière. Elle me le rend.

— Ce n'est pas trop tôt, je commençais vraiment à me les geler ! me lance-t-elle.

— Descends si tu veux marcher pour te réchauffer, lui réponds-je entre deux claquements de dents.

Elle s'exécute en gémissant. C'est toujours très douloureux de se laisser tomber à terre avec des orteils tétanisés par le froid.

— Ça va aller ?

— Oui, oui, ne t'inquiète pas pour moi… Ne me dis juste pas qu'on va camper dans une tente ou à la belle étoile, rit-elle.

— Non, c'est bien mieux que ça, tu verras.

J'attrape les rênes de Rhys et nous nous mettons en marche. Le chemin s'arrête abruptement, entre deux arbres. Sur l'un, un panneau « Propriété privée, défense d'entrer » a été cloué. Nous voilà de nouveau chez nous.

J'avance jusqu'à la paroi de la montagne.

— On va traverser la montagne comme Harry traverse le mur du quai 9 3/4 c'est ça ?

— Tais-toi donc et suis-moi tu veux ? soupiré-je en levant les yeux au ciel.

On se met ensuite à longer le flanc de la montagne sur plusieurs mètres. Les sabots du cheval crissent sur les pierres. Enfin, avec ma lampe, j'éclaire de la verdure qui a poussé à même la roche.

— Après vous, madame Betty, dis-je en lui indiquant le rideau de végétation.

Elle me regarde, marquant un arrêt, sceptique, puis s'infiltre entre les branches. La largeur entre les deux pans rocheux laisse tout juste la place à un cheval de passer. Alors que nous nous enfonçons dans ce tunnel de verdure entre les montagnes, le silence se fait, seulement brisé par le bruit du cuir grinçant à chaque mouvement de Rhys et de nos pas.

Lorsqu'enfin nous sortons, j'ai l'impression que l'obscurité s'est intensifiée, nous empêchant d'apprécier le spectacle de cette alcôve secrète au creux de la montagne. Au loin, en contrebas, une lumière nous guide. Une odeur de feu de cheminée vient nous caresser les narines. J'ai bien fait de recharger l'âtre avant de partir.

— C'est une maison ?

— Plutôt une petite cabane. Allez, viens m'aider à desseller Rhys.

Nous contournons ladite cabane. Derrière se trouve un abri simple, en bois. Autumn hennit doucement pour appeler son ami qui lui répond. Rapidement, nous nous occupons de la monture de Betty que nous lâchons aux côtés de la jument.

— On va remonter le matériel là-haut, je ne voudrais pas que l'humidité et le froid abîme le cuir. Tu viens ?

Elle fait une dernière caresse à Rhys et me rejoint. Nous retournons à la cabane dans laquelle nous entrons. Je trouve ça bizarre de la voir là. Mon cœur se serre un peu.

— C'est vraiment magnifique !

Je lui offre un sourire en déposant la selle sur un banc, à côté de l'autre.

— C'est si petit et si fonctionnel à la fois !

Elle a raison. Tout a été pensé simplement. En entrant, sur la droite, se trouve une petite cuisine ouverte sur le reste de la pièce. Il y a un poêle qui fait face à un canapé. Au-dessus de la cuisine, une mezzanine avec un lit deux places. Dans un angle se trouve une toute petite salle de bain très rudimentaire. La décoration est rustique, mais chaleureuse. Un vrai petit havre de paix. Cette petite maison, je l'ai construite sur plusieurs années, avec l'aide de mon père.

— Tu veux prendre une douche pour te réchauffer ?

Cette cabane est complètement autonome. L'eau provient directement d'un lac situé juste en face de la maisonnette. Bien évidemment, après avoir fait les installations de traitement de l'eau, nous l'avons fait homologuer par des spécialistes. Pour la chauffer, nous utilisons un chauffe-eau solaire. Ce dernier est couplé au poêle, dont la chaleur, en hiver, est utilisée avant qu'elle ne soit évacuée afin d'optimiser notre production d'eau chaude.

— Oui, merci.

Je la laisse s'éclipser dans la salle de bain et j'en profite pour enlever mon manteau ainsi que mes chaussures. Je mets de l'eau sur le feu pour pouvoir cuire des pâtes et sors ensuite un sachet de préparation pour Mac&Cheese.

En attendant que l'eau boue, je me réfugie sur le canapé, face au poêle. Les flammes qui dansent dans m'hypnotisent rapidement. J'essaye de fermer mon esprit, d'ignorer la nostalgie qui m'envahit depuis plusieurs jours. J'entends le rire de ma mère résonner dans mes oreilles, les sabots des chevaux qui martèlent la terre, le tonnerre qui gronde…

— Griffin ?

Je sursaute, retenant de justesse un petit hoquet de surprise.

— Oui ?

— Ça va ? Tu m'avais l'air si loin…

— Oui, oui…

Je la regarde s'installer à côté de moi. Elle sent bon. Ses cheveux ont été relevés en un chignon haut afin de ne pas être mouillés et pourtant, quelques mèches lui collent à la nuque, humides.

— Vous en avez encore beaucoup d'autres des petites cabanes comme ça, perdues dans la nature ?

— Non, nous n'en avons que deux.

— C'est là que tu viens alors quand tu pars ? Quand tu t'es enfui la dernière fois… Tu es venu ici ?

— Oui. Cet endroit me permet de réfléchir. Tu verras demain. C'est vraiment tranquille et très loin du monde.

Un bruit métallique me fait tourner la tête vers la cuisine : l'eau est prête. Je me lève pour aller mettre les macaronis à cuire.

— Je suis désolé, ici, on ne peut pas vraiment faire de la grande cuisine. C'est très rudimentaire.

— Pas de problème.

— Tu n'as pas froid ?

— C'est parfait, merci.

Je la laisse se plonger dans ses propres pensées tandis que je reste dans la cuisine. Le temps défile toujours à une vitesse incroyable lorsque le passé nous rattrape. Je suis à nouveau surpris quand le minuteur se met en route pour me signaler que les pâtes sont cuites. Je les égoutte et verse la poudre sur les macaronis. Je mélange jusqu'à ce que ça épaississe et qu'une délicieuse odeur de fromage emplisse la pièce. Cette merde a beau être ultra chimique, ça reste divinement bon. Je prends ensuite deux assiettes creuses et verse la mixture dedans. J'en apporte une à Betty qui n'a pas bougé du canapé et je m'assois à côté d'elle.

— Pourquoi tu viens ici ?

— Tu sais que tu poses beaucoup de questions auxquelles je réponds toujours alors que tu éludes systématiquement les miennes ?

Je souffle sur ma fourchette pleine de pâtes sans la regarder.

— C'est vrai…

— Je viens ici parce que j'ai construit cette cabane pour ma mère. C'était son cadeau d'anniversaire, le jour où elle est décédée.

— Je suis désolée, Griffin…

— Ce n'est pas de ta faute…

Le silence reprend sa place. Nous mangeons, les yeux rivés dans les flammes, leurs crépitements craquant dans nos oreilles.

Betty se lève dès que nous finissons, attrape mon assiette et va faire la vaisselle.

— On va se coucher ? demande-t-elle en mettant la dernière fourchette à sécher à côté des autres couverts.

— Oui, je vais prendre le canapé, monte dans la mezzanine.

— Tu veux que je te refasse le même cinéma qu'à la foire ? dit-elle en souriant.

— Non, ça ira, merci.

— Alors, viens, c’est vraiment loin d’être la première fois qu’on dort ensemble.

Je lui offre un sourire, appréciant la teinte rosée que prennent ses joues. J’aime notre relation. Nous n’avons pas besoin de mot pour nous dire qu’on tient l’un à l’autre, on fait juste ce qui nous semble bien. Les cases, c’est surfait.

Je monte à sa suite, appréciant les formes mouvantes de ses fesses alors qu’elle gravit l’échelle en bois. Je me déshabille rapidement, restant simplement en caleçon pour me glisser dans les draps. Betty ne garde que sa culotte et son t-shirt beaucoup trop grand, comme à son habitude. J’éteins la lumière et la pénombre envahit la pièce. Sur le plafond, la faible luminosité des dernières flammes danse doucement.

53
FLASHBACK
Griffin.

J’ouvre les yeux difficilement. Le jour pénètre par toutes les fenêtres de la cabane, accentuant son côté chaleureux.

— Salut la marmotte.

Je grogne et rouvre une paupière. Je fais face à Betty dont le sourire lui remonte jusqu’aux oreilles.

— Salut…

— T’es vraiment pas du matin toi.

— Absolument pas. Je vais aller prendre une douche pour me réveiller.

Elle pouffe en s’emmitouflant un peu plus sous la couverture.

— Tu pourras relancer le poêle alors, c’est sur ton chemin.

— Tu perds pas le nord, toi putain !

Elle rit de plus belle et la réalité me frappe de plein fouet. Aujourd’hui, ça fait un an. Un an, jour pour jour, que ma mère est décédée.

Sans un mot, je me lève, remets du bois à brûler et me dirige droit vers la salle de bain. J’allume l’eau, tourne la poignée au plus chaud et me glisse sous le jet. La morsure du liquide brûlant m’arrache un râle, mais je m’y habitue vite. Je laisse ma peau rougir sous cette agression. J’essaye de faire le vide dans ma tête. J’y mets tout mon cœur. Sauf que les mêmes pensées ressurgissent. Le rire de ma mère, le martèlement des sabots sur la terre gelée, l’orage qui éclate en arrière-plan, un hennissement de détresse et puis un hurlement de terreur qui s’éteint aussi vite qu’il a commencé.

Mes larmes dévalent mes joues à vive allure. Je suis incapable de les différencier des gouttes d’eau qui proviennent du jet. Je ne sais même pas combien de temps je reste là, debout, les mains sur le mur, à laisser l’eau brûlante devenir gelée. Je ne suis même pas certain de voir convenablement Betty entrer dans la douche pour éteindre l’eau et m’en sortir. Je me retrouve enroulé dans plusieurs serviettes et assis à côté du poêle. On me frotte dans tous les sens. J’entends des mots que je ne comprends pas. On me donne à boire. Je me laisse faire complètement, mon cerveau a décroché, je ne suis plus là.

***

— Alors maman, tu apprécies ?

— Oui, c’est vraiment une bonne idée, mon chéri.

Je lui offre un sourire, heureux. Elle se met à rire sans raison. Elle fait souvent ça quand le bonheur l’envahit. Rhys marche à côté de la jument de ma mère, d’un pas tranquille. Nous sommes partis aux alentours de 10 h ce matin. J’ai promis une petite randonnée à ma mère pour son anniversaire. Son véritable cadeau va la bluffer ! J’ai eu cette idée il y a un peu plus de deux ans. J’en ai parlé avec mon père et tout de suite, il a accroché. Il m’a aidé comme il le pouvait. Nous avons fait passer nos heures de construction pour des heures d’entraînement au corps à corps. Maman n’y a toujours vu que du feu.

Ce soir, papa et Grace nous attendent là-bas, dans la cabane terminée. Elle va tellement l’apprécier. Maman a toujours adoré son indépendance. Elle a souvent besoin de décrocher, de s’enfuir loin du monde pour se perdre dans la nature…

— Il reste encore beaucoup de temps Griffin ? Les nuages qui arrivent derrière nous m’inquiètent.

— Non, dans moins d’une heure nous serons à l’endroit où papa doit nous récupérer avec le van, ne t’inquiète pas.

Je lui offre un sourire rassurant qu’elle me retourne. Pourtant, je sens son angoisse qui grandit au lieu de se dissiper. Au fur et à mesure que le temps s’écoule, les nuages grossissent et se rapprochent, de plus en plus menaçants.

— Encore quelques mètres et on pourra galoper dans la plaine à la sortie de la forêt.

— Griff-NON ! ATTENDS !

C’est trop tard, je suis déjà parti.

— ALLEZ MAMAN ! ON SERA PLUS VITE ARRIVÉ ET EN PLUS ON MET DE LA DISTANCE ENTRE NOUS ET LES NUAGES !

Rhys galope à toute vitesse. Je jette un regard en arrière et vois que ma mère me suit. Tout va bien. La pluie ne tarde pas à s’inviter à la fête. Je suis tellement heureux que j’en oublie tous les dangers. Au loin, l’orage se met à gronder. Les éclairs zèbrent le ciel, menaçants.

— Griffin !

J’entends mon prénom, comme un souffle. Je me retourne. Maman est loin derrière. J’ai l’impression qu’elle me sourit. Je talonne de plus belle Rhys, nous sommes bientôt arrivés, on va pouvoir aller se mettre à l’abri dans la cabane.

Dans ma poche, mon téléphone se met à sonner sans s’arrêter. Le bruit m’agace, mais je ne peux pas décrocher. Un éclair éclate juste au-dessus de nous, arrachant un écart de surprise à Rhys. Heureusement, je suis le mouvement. Derrière moi, un hurlement me fait tirer sur les rênes de mon cheval pour l’arrêter et le forcer à se retourner.

— MAMAAAAAAAAAAN !

Sa jument se cabre. Une fois. Deux fois. Trois fois, glisse. Je vois cet immense corps partir à la renverse et ma mère toujours fermement accrochée à l’encolure de son cheval. Je l’entends hurler, encore et encore. Puis c’est le silence et seul l’orage répond à ce cri de terreur. Je lance Rhys au galop, droit vers l’autre cheval incapable de se relever. En arrivant, l’ampleur des dégâts me donne envie de vomir. Le cheval s’est brisé la jambe, l’os sort complètement et le sang se répand sur le sol boueux.

— Maman, maman, maman…

Je descends de Rhys et commence à pousser le corps du cheval qui souffre le martyre. En dessous, ma mère est immobile. Elle semble inconsciente. Je l’appelle doucement puis de plus en plus fort. Je cherche un souffle de vie. Son pouls est absent, sa cage thoracique ne se soulève plus. La vérité me frappe de plein fouet : elle n’a pas survécu au choc.

— Non, non, non… MAMAN ! NOOOOOOOON !

Je sors rapidement mon téléphone et je vois que j’ai une dizaine d’appels manqués de mon père. Je l’appelle, les sanglots meurtrissant ma gorge.

— Vous êtes où Griffin ? Il faut vous mettre à l’abri ! C’est super dangereux avec l’orage qui a commencé !

— …

— GRIFFIN ! Réponds bon sang !

— Dans la plaine juste avant notre terrain.

— Ok, venez jusqu’à nous.

— J-je peux pas papa…

— Quoi, qu’est ce qu’il y a ?

— C’est moi… maman… il faut appeler le 911.

54
RÉVÉLATIONS
Elizabeth.

Je me lève et m'habille quelques minutes après que Griffin soit parti à la douche. Je me mets en route doucement, appréciant cette *tiny house* à la lumière du jour. C'est très réussi. Mon ventre criant famine, je me dirige tout de suite vers la cuisine où je trouve de quoi faire un petit déjeuner salé. Je casse quelques œufs et ouvre une boîte de haricots à la tomate. Une fois que tout est prêt, je les sers à table dans des assiettes : Griffin ne devrait plus tarder.

Étrangement, au bout d'une trentaine de minutes, il n'est toujours pas sorti. Affamée, je finis tout de même par manger. Il pourra toujours faire réchauffer son plat plus tard. Je le laisse donc profiter tranquillement de sa douche. En attendant, je pousse le tour du propriétaire, m'arrêtant devant chaque tableau pour en apprécier les peintures. Je vais caresser la couverture des livres rangés dans une bibliothèque. Je prends mon temps pour m'imprégner de cet endroit. J'attends Griffin pour sortir, je veux découvrir cet endroit avec lui. Sauf qu'au bout d'une bonne heure, il n'est toujours pas là et l'eau coule toujours. Une eau qui doit très certainement être devenue glacée au vu de la simplicité du système qui chauffe l'eau.

Je m'approche donc de la porte de la salle de bain et toc en l'appelant. Seul le silence me répond. C'est la peur qui me pousse à rentrer. Je trouve l'Américain immobile, grelottant de froid sous le jet d'eau glacé. Je l'appelle à nouveau, mais il ne réagit pas. Je ne réfléchis pas longtemps avant d'éteindre la douche. Je prends ensuite quelques serviettes et l'enveloppe des pieds à la tête avant de le pousser dans le salon. Je le force à s'asseoir par terre, à côté du poêle, afin qu'il sèche. Je ne voudrais pas qu'il attrape froid…

Je ne sais absolument pas quoi faire. Le pauvre est dans un état second. Les larmes n'arrêtent pas de ruisseler sur ses joues. Son chagrin est si palpable.

— Griffin… est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

Toujours rien. Je reste longtemps à ses côtés, collée à lui, dans l'espoir qu'il se mette à parler. Sauf que rien ne se passe. Son immobilité et son mutisme me tailladent le cœur. Je ne sais pas quoi faire de plus, je me sens impuissante.

Je décide d'aller prendre un livre et de m'asseoir dans le canapé pour rester au plus près de lui. Les heures se mettent à défiler sans qu'il ne bouge. De temps en temps, je lui apporte de l'eau. Je dois tenir le verre et laisser le liquide couler entre ses lèvres. Les serviettes ont terminé par terre, dévoilant son corps nu et j'en ai profité pour l'entourer d'un plaid tout doux.

Dans la matinée, je me suis éclipsée rapidement pour aller donner du fourrage aux chevaux et vérifier qu'ils allaient bien. À midi, j'ai mangé le petit déjeuner de Griffin, n'ayant pas réussi à le lui faire avaler.

En fin de journée, je l'ai obligé à me rejoindre sur le canapé afin qu'il soit mieux installé.

— Betty ?

Je bondis en claquant mon livre. Il est revenu à lui !

— Oui ?

— Il est quelle heure ?

J'allume l'écran de mon téléphone sur la table basse.

— 18 h.

— Merde.

— Non, non ce n'est pas grave. Ça va, toi ?

— Non, je me sens comme une merde. J'ai mal au crâne, aux yeux… Putain.

— Tiens, bois encore de l'eau. Il faudrait que tu manges aussi.

— J'ai juste envie d'aller me coucher.

Il lève ses yeux vers moi. Ils sont injectés de sang et tout gonflés. Ses lèvres sont gercées, son visage est rouge. Je lui tends son verre d'eau qu'il vide d'une traite. Il se lève ensuite et va s'en resservir un deuxième.

— Je suis désolé, dit-il.

— Tu n'as pas à l'être, ça arrive…

Je me tourne sur le canapé pour lui faire face.

— À moi par exemple. C'est plus facile d'occulter la douleur plutôt que de la vivre.

— Je suis d'accord avec toi.

Il se rapproche et vient s’agenouiller face à moi, de l’autre côté du canapé.

— Tu m’expliques pourquoi je suis tout nu sous ce plaid maintenant ? demande-t-il dans un sourire.

— Parce que je t’ai sorti de la douche et que je t’ai laissé sécher près du poêle. Puis comme j’ai apprécié tes courbes, je me suis dit que je pouvais te laisser dans ton plus simple appareil à mes côtés. Promis, je n’ai pas abusé de toi pendant ton voyage cérébral.

Il vient embrasser délicatement mon front et disparaît à l’étage. Il en descend quelques minutes plus tard, un simple jean couvrant la moitié de son corps. Je ne peux m’empêcher d’apprécier à nouveau les traits de son corps légèrement sculpté.

— Tu as pu profiter du paysage ?

— Non… répondis-je en baissant les yeux. Je suis restée avec toi au cas où il t’arrive quelque chose. J’en profiterai demain ! On pourrait ne rentrer que samedi non ? tenté-je.

— Ok, rien ne nous attend à la maison de toute manière. Tu veux manger quoi, Betty ?

— Peu importe. Qu’est-ce que tu proposes ?

— J’ai de l’agneau au chili bio ici… On peut le faire avec du riz ?

— Très bien !

Pendant qu’il met le tout à chauffer, je remets du bois pour alimenter le feu et dresse ensuite la table.

— John m’a dit que le terrain appartient à ton père ?

— Oui, c’est ça. C’est moi qui ai trouvé ce passage. Personne n’a vraiment de carte précise du territoire ici. On a vérifié, avec les voisins, pour savoir exactement où étaient les limites de leur terrain. On en a déduit que tout ce qui se trouvait entre leurs terres était à nous. On a fait venir un géographe et un notaire pour tout certifier, et voilà.

— Je vois.

— Comme je te l’ai dit, c’est mon père et moi qui avons construit la cabane et donc, c’était censé être le cadeau d’anniversaire de ma mère l’année dernière.

C’est bon, je sens qu’il est prêt à me donner les dernières pièces du puzzle de son passé.

— Je lui avais dit qu’on partirait en randonnée. En réalité, je l’emmenais juste ici. Le mauvais temps nous a surpris dans la plaine juste avant

d'arriver. J'étais trop obnubilé par mon propre enthousiasme pour voir à quel point c'était dangereux. Je me suis élancé comme un taré dans la prairie. Ma mère a suivi et l'orage a éclaté. Son cheval s'est emballé, s'est cabré, a glissé et lui est tombé dessus. Le choc l'a tué immédiatement. On a dû abattre le cheval qui s'était brisé une patte.

Je ne sais pas quoi répondre à cette terrible révélation.

— Si je ne m'étais pas élancé, elle serait encore avec nous. Si je n'avais pas joué au con, on n'en serait pas là.

— Griffin, ce n'est pas de ta faute… On ne peut pas contrôler à 100 % les animaux. Encore moins le mauvais temps.

Il baisse les yeux, fuyant mon regard. Je sens sa culpabilité. Je me rapproche de lui et le prends dans mes bras.

— Ce n'est pas de ta faute, murmuré-je à son oreille.

Il me rend mon étreinte.

— Merci d'être venue Betty.

— Je t'en prie Griffin.

55
UN VOILE QUI SE LÈVE
Griffin.

Je finis par rompre notre étreinte et nous passons à table. Après une telle annonce, il est toujours difficile de rebondir sur un sujet moins délicat. Alors nous mangeons en silence, nous contentant de nous offrir des sourires désolés entre deux bouchées.

Comme la veille, une fois que nous avons terminé, Betty s'empare de nos assiettes pour les laver. Une fois qu'elle a fini, on se retrouve dans le canapé, face aux flammes.

— Comment est morte la tienne ?

Elle tourne la tête vers moi, surprise. Elle pensait vraiment que j'avais oublié ?

— Overdose. J'avais 5 ans.

— Je suis désolé.

— Ce n'est pas de ta faute…

Elle ramène ses jambes contre sa poitrine et pose sa tête sur ses genoux.

— Je suis née dans une voiture, sur une aire d'autoroute. Ma mère a accouché seule. Je n'ai aucune idée de qui est mon père et je ne suis même pas certaine qu'elle l'ait su un jour. Après ma naissance, elle s'est reprise en main. Elle a arrêté de se droguer, de coucher à droite et à gauche. Elle est devenue serveuse dans un restaurant. Son patron proposait à ses employés des logements s'ils le souhaitaient. C'est ainsi que j'ai eu mon premier toit au-dessus de la tête. Et puis tout est parti en vrille. Ma mère a rencontré un mec.

Elle s'arrête un instant pour boire un peu.

— C'était un ancien drogué et alcoolique qui n'a pas attendu pour s'y remettre. Il a alors commencé à battre ma mère et un beau jour, les services sociaux ont débarqué pour m'emmener.

Je la vois déglutir.

— Je suis restée en foyer jusqu'à mes cinq ans environ. À ce moment-là, je n'avais aucune idée que ma mère était morte. Ensuite, je suis restée dans ma première famille d'accueil, jusqu'à mes sept ans. C'était une bonne

famille, sans doute la meilleure que j'ai eue. Et puis, un beau jour, alors que nous étions partis acheter des pantoufles au père de la famille, il est mort d'une crise cardiaque sur un des petits bancs mis à disposition dans les magasins de chaussures.

C'est à mon tour de boire. J'ai peur de la suite de son histoire.

— De sept à dix ans, je me suis retrouvée chez des gens assez pauvres, devenus famille d'accueil uniquement pour l'argent. Ils n'étaient pas méchants, mais ils n'avaient pas les ressources nécessaires pour bien s'occuper de moi. Ils faisaient passer en priorité leurs autres enfants. En somme, ce n'étaient pas des gens très agréables et tout ce que je faisais n'était jamais bien. J'ai fini par être changée de famille.

Dans le poêle, la bûche s'affaisse en un craquement, projetant des centaines d'étincelles.

— De mes dix à treize ans, j'ai été hébergée par des gens adorables. Et puis ils ont décidé d'avoir des enfants et ont préféré arrêter d'être famille d'accueil. C'est là que le vrai calvaire a commencé.

Sa voix s'affaisse et je vois ses yeux se remplir de larmes.

— C'était la pire des familles. J'y suis restée jusqu'à mes seize ans. Les parents étaient d'une violence inouïe. Ils battaient leur autre fille. Ils se frappaient entre eux. Ils me frappaient, moi aussi. Le père adorait utiliser sa ceinture. Mes cicatrices sont leur œuvre. L'autre gamine et moi on devait soigner nos blessures nous-même. On avait peur de tout, toutes les deux. On n'avait plus confiance ni en nous ni en les gens autour de nous. Personnellement, c'est à ce moment-là que j'ai fini par considérer que la violence et la misère étaient des choses normales.

Je suis écœuré par ses aveux. Comment les services sociaux avaient-ils fait pour ne pas se rendre compte que le couple était complètement barré ?

— J'ai été adoptée à seize ans, par un couple très gentil. Lui, il est Américain, et elle, Française. Ils ont trois fils. Ils ont tout mis en œuvre pour que je réapprenne à avoir confiance en la vie et en les autres. Seulement, j'étais cassée à bien des niveaux. J'ai arrêté l'école cette même année et je suis allée travailler dans un bar en tant que serveuse. Ce sont eux que je considère comme mes parents aujourd'hui, et leurs fils, comme mes frères. Voilà l'histoire de ma vie.

J'ai les yeux qui brûlent. Je voudrais pleurer, mais je n'y arrive pas. J'ai épuisé mon capital de larmes. À la place, j'attrape Betty pour la prendre dans mes bras et la serrer aussi fort que je puisse.

— Je suis là maintenant, Betty… Comme je te l'ai déjà dit, je ne te promets rien, mais je suis là aujourd'hui et je serai là demain et aussi longtemps qu'il le faudra…

Elle finit par sortir sa tête de mon cou et m'offre un sourire timide. Ses yeux débordent d'émotions. Elles roulent sur ses joues pour venir se perdre dans son cou. Même quand elle pleure, elle est belle.

Je remets l'une de ses boucles brunes derrière son oreille et viens essuyer les larmes qui se sont perdues sur ses joues.

— Quand est-ce que tu dois repartir ?

— Comment ça ? Mon contrat se termine au mois de mai l'année prochaine, juste après mon anniversaire. Mais Lawrence me parlait de le renouveler si tout se passait bien.

Mon cœur se met à battre à tout rompre. Évidemment que mon père va renouveler son contrat. Betty a su gérer la situation désastreuse de notre famille et la redresser d'une main de maître. Grace l'adore. Elle nous connaît par cœur.

— Tu as envie de rester ? demandé-je.

— Oui… Et toi tu veux que je reste ?

— Oui…

Doucement, je baisse mes yeux sur ses lèvres. Bien sûr que je veux qu'elle reste. Dans mes bras, la Française se redresse pour se mettre à ma hauteur. Sa bouche vient frôler la mienne et avant qu'elle ne se recule, je viens appuyer sur sa nuque pour la garder près de moi. Nos langues se rencontrent pour la deuxième fois, désespérées. Dans ma poitrine, c'est l'effervescence. J'ai l'impression que tous les chevaux du Montana se sont donnés rendez-vous dans mon cœur. Il tambourine comme un malade dans ma poitrine. S'il continue, il risque bel et bien de me la déchirer.

56
ET TON PLAISIR ?
Elizabeth.

Griffin m'allonge sur le canapé puis me recouvre de son corps. Je quitte ses lèvres pour venir embrasser sa mâchoire sans m'arrêter, descendant dans son cou. J'ai toute la peau de son torse à disposition. La chaleur de son corps m'enveloppe. Son odeur boisée et fraîche me rend dingue. Tous mes sens sont en ébullition, je ressens tout et à la fois je suis incapable de savoir quoi. Ses mains passent sous mes vêtements. Mes poils se dressent sous le passage de ses doigts. Nos yeux ne se quittent pas. Le printemps de mes iris se plonge dans l'hiver des siens. Sauf qu'au lieu de rencontrer une tempête de neige, j'y découvre un soleil illuminant tout un bal de flocon.

Mon t-shirt ne fait pas long feu et bientôt, il se retrouve à voler vers un nouvel horizon : nous n'avons plus besoin de ses services ici. Je me crispe une seconde avant de me détendre sous le regard attentionné de Griffin. Je le laisse découvrir mes courbes. Tous ses gestes ne sont que douceur et tendresse. Il trace de longs sillons chauds sur mon ventre, embrasse chaque parcelle de mon épiderme. Lorsque ses dents finissent par se refermer sur les pointes de mes seins durcies par le désir, un léger gémissement m'échappe. Un grognement lui répond dans un rapide écho et ses larges mains calleuses viennent envelopper ma poitrine. Je clos mes paupières, remontant mon bassin vers lui. Son érection vient épouser mes jambes dans un doux frottement. Un second gémissement m'échappe.

Du bout des doigts, j'attrape la boucle de sa ceinture que je défais. J'ouvre ensuite son jean et c'est dans un agréable moment que je laisse Griffin l'enlever. Il s'attaque ensuite au mien. Je ferme les yeux, espérant ainsi pouvoir disparaître de sa vue. Peut-être que si je ne le regarde pas, ce sera plus facile non ? Peut-être que si je ne le regarde pas, il ne verra pas tous les défauts qui ornent mon corps ?

— Regarde, Betty… murmure-t-il entre deux coups de langue sur le bord de mon nombril.

Je m'exécute, peu certaine, tandis qu'il est en train de faire glisser mon pantalon sur mes jambes. Sa bouche suit, embrassant au fur et à mesure ma

peau ainsi mise à nue. Son périple se termine bien loin de moi et la fraîcheur de la pièce m'enveloppe une seconde de trop : il me manque. Je me redresse dans un élan précipité et l'attrape dans mes bras. La chaleur se réinstalle tout autour de moi au moment même où ses bras m'enveloppent. On reste comme ça longtemps, jusqu'à ce que ses mains s'égarent sur mon dos abîmé. Je me sens plus sereine maintenant qu'il sait.

— Je peux voir ?

Avec beaucoup d'incertitudes, je me retourne pour lui offrir cette vision d'horreur. Délicatement, du bout des doigts, il vient caresser les cicatrices de mon passé. Ses lèvres ne tardent pas à suivre. Ma peau devenue sensible à cause de la mauvaise cicatrisation picote sous son toucher. Un long frisson vient faire trembler mon échine.

— Tu es très belle, Betty. Ces cicatrices n'altèrent en rien la magnifique personne que tu es. Bien au contraire.

Il me remet face à lui en douceur et me sourit gentiment tout en passant une mèche de cheveux rebelle derrière mon oreille. Elle descend ensuite sur ma joue et je m'y appuie un instant.

— Ça va ? finit-il par me demander.

— Oui, très bien…

— N'hésite pas à me dire si ça ne va pas d'accord ?

Je hoche la tête, un sourire intimidé étirant mes lèvres avant de l'embrasser. Nos langues viennent s'emmêler pour s'embraser, emballées par cette danse sensuelle. Nos corps viennent se trouver d'eux-mêmes pour un peau à peau brûlant.

À nouveau, je me retrouve allongée sur le dos. La tête relevée, je l'observe quelques secondes. Ses yeux brillent d'admiration, je ne me suis jamais autant sentie désirée.

Il vient déposer un baiser sur mes lèvres. Puis deux autres sur chacun de mes seins. Sur mon ventre. Sur l'intérieur de mes deux cuisses… Tout doucement, sa bouche vient frôler mon pubis encore dissimulé par ma culotte. Ses mains malaxent doucement mes jambes. Elles remontent toujours un peu plus tandis que son souffle chaud humidifie au fur et à mesure le tissu en coton. Quand ses doigts se retrouvent enfin proches de mon sexe, il saisit l'élastique de ma culotte qu'il fait glisser le long de mes jambes. Sa bouche n'attend pas avant d'embrasser ma féminité ainsi révélée. Il y met toute la douceur dont il est capable, prenant son temps.

Un coup de langue bien placé me ramène directement sur terre. Un gémissement s'étrangle dans ma gorge. Ses yeux se lèvent pour se planter dans les miens et son petit sourire de vainqueur vient étirer le bord droit de sa bouche. Mon cœur rate un battement dans ma poitrine : je n'ai jamais rien trouvé d'aussi sexy.

Ses doigts inquisiteurs viennent me caresser et l'un d'eux finit par me pénétrer. À nouveau, je clos mes paupières, un courant électrique me parcourant de part et d'autre. Je ne sais plus trop où donner de la tête. Sa bouche avide ne s'arrête pas tandis que son doigt entame de lents vas et vient.

Je laisse les sensations m'envahir. La chaleur au sein de mon ventre s'embrase jusqu'à contaminer le creux de mes reins puis tout le reste de mon corps. La bulle de mon plaisir continue de gonfler. Chaque coup de langue, chaque aller-retour, la fait grossir un peu plus. Mes gémissements résonnent dans la pièce, accompagnés de ses grognements appréciateurs. Dans le creux de mon oreille, le crépitement du feu n'est plus qu'un lointain écho. Je me cambre sous la magie de ses doigts. Mes jambes se tendent dans un ultime effort. Tous mes muscles se contractent avant de se relâcher dans un souffle : la bulle a éclaté. Ma respiration saccadée me ramène doucement à la réalité. Je n'ai pas vraiment compris tout ce qu'il vient de se passer. Griffin a délaissé mon entre-jambes pour se positionner au-dessus de moi. J'attrape sa nuque pour l'embrasser. Ses lèvres brillantes portent encore mon goût. On reste un moment l'un sur l'autre, sans rien dire. Je laisse mes esprits revenir doucement, sans les brusquer. Je ne sais pas trop où ils sont allés pendant que Griffin m'a fait l'amour, mais ce qui est certain c'est que le cow-boy va pouvoir me les voler encore autant de fois qu'il le souhaite.

— Allez, on va aller se coucher… finit-il par dire, brisant notre moment.

— Mais… et toi ?

— Quoi moi ?

— Je, tu, tu n'as pas pris de plaisir ? Tu n'as pas heu…

— Quoi ? Je n'ai pas terminé, c'est ça ?

Il lève les yeux au ciel en riant. Moi, je ne trouve pas ça drôle.

— Tu te moques de moi…

— Non, pardon, ma belle. Pour commencer, dans un rapport, on est deux à faire l'amour ou du sexe, baiser. Tout ce que tu veux. Ensuite, je ne suis pas certain qu'il soit nécessaire que l'un ou l'autre ait besoin de terminer

pour dire qu'il est comblé. En tout cas, moi, je n'en ai pas besoin. J'ai pris autant de plaisir à t'en donner que toi à le recevoir.

Je fronce les sourcils. Je n'ai eu qu'un homme avant Griffin dans ma vie et je n'ai jamais rien vécu de tel à ses côtés. Je suis un peu déboussolée par les propos de l'Américain.

— Tu me regardes comme si je venais de dire la plus grosse connerie de la terre.

— Non, c'est juste que… c'est nouveau pour moi. J'ai plutôt l'impression que c'est moi qui sors d'une grotte.

— Absolument pas, c'est juste que le monde s'ouvre enfin aux désirs des femmes, et ce, à tous les niveaux. Et il va falloir continuer de se battre pour ça Madame Betty. Tu viens ?

Il se lève en me tendant la main. Je l'attrape et le suis jusqu'à l'étage. Nous n'attendons pas pour nous glisser sous la couette.

— Tu penses qu'on pourrait rester ici jusqu'à la fin de notre vie ? Loin de tout, de la société, des mauvaises personnes… dis-je, rêveuse.

— J'aimerais beaucoup, tu sais, répond-il.

Il me caresse la joue et je lui offre un sourire.

— Bonne nuit Griffin.

— Bonne nuit Betty.

57
CHALEUR & FRUSTRATION
Elizabeth.

Encore à moitié endormie, je viens me coller contre le torse de Griffin. Son bras passe par-dessus mon épaule pour me serrer contre lui. Son souffle chaud vient caresser ma nuque et je souris.

— Bonjour, murmure-t-il contre ma peau.

— Salut.

Je me retourne dans ses bras, heureuse et apaisée. Nos nez se rencontrent, puis nos lèvres, dans un baiser chaste.

— Tu as bien dormi ? demandé-je.

— Très, très bien. Et toi ?

Je hoche la tête en me pelotonnant toujours plus contre lui.

— Bon, aujourd'hui on va mettre les chevaux en prairie parce qu'ils sont restés toute la journée enfermés hier, c'est pas cool pour eux… Et puis on ira se promener un peu si tu veux ?

— Ça me va.

Nous nous levons et nous habillons sous les yeux emplis de désir de l'un et de l'autre. Nous engloutissons un petit déjeuner rapidement et sortons.

Dehors nous attend le plus incroyable des spectacles. La neige est tombée toute la nuit, recouvrant d'un épais manteau blanc la petite alcôve où se trouve la cabane. Dans le ciel, le soleil brille et les nuages ont déguerpi, laissant le droit au ciel d'arborer son plus beau bleu. Le froid vient me mordre les joues et s'infiltrer dans mes manches. Je frissonne grandement, mais ce détail n'est rien face à la joie que je ressens : j'adore la neige.

— Tu viens, Betty ?

— Oui, j'arrive !

Il me regarde en riant. J'effectue quelques pas, appréciant le bruit de la poudreuse écrasée par mes bottes. Nous contournons l'habitation pour découvrir les chevaux qui nous attendent impatiemment.

— Bon, on ne va pas les sortir très longtemps, mais je pense qu'ils seront contents d'aller se dégourdir les jambes le temps qu'on nettoie la stabulation.

— Oui, je pense aussi !

On leur passe leur licol à chacun, puis je suis Griffin dans la neige jusqu'à un petit enclos un peu plus loin. À peine lâchés, les chevaux s'emballent. Rhys part dans un trot élégant, remontant haut ses jambes, la queue en panache et ronflant des naseaux. Autumn préfère la vitesse à la drague et bondit au galop dans la poudreuse, nous éclaboussant de flocons au passage. Nous restons un moment à les regarder se décharger de ce trop-plein d'énergie. Une fois qu'ils sont calmés, nous retournons au box. L'abri est très bien fait. À gauche se trouve le stock de paille et de foin avec une brouette et quelques fourches et balais. À droite, le parc pour les chevaux.

Je vais chercher le matériel et commence à nettoyer la paille sale tandis que Griffin prépare les seaux de nourriture des deux chevaux. Une fois qu'il a terminé, il vient m'aider.

— Tu as trouvé des infos intéressantes sur le carnet de ma mère alors ?

Je lève la tête et secoue la tête.

— Non, toujours rien de nouveau. Il faudrait demander à ton père si ça lui dit quelque chose ou pas.

— Mmmh…

— Allez, il ne faut pas perdre espoir !

On échange un sourire. Nous finissons de retirer la paille souillée, en mettons de la neuve puis allons chercher les chevaux. Une fois au chaud, nous leur donnons leur seau de nourriture respectif. Pendant qu'ils mangent, on prend soin de les brosser et de sécher la neige fondue qui a mouillé leurs poils.

— Tu n'es pas allée te promener du tout alors, hier ?

— Non, pas du tout.

— Viens.

Il me tend sa main que j'attrape et nous retournons devant la cabane. Du bout des doigts, il commence à me pointer le paysage.

— Juste en bas, ici, il y a un lac qui a gelé et qui s'est fait recouvrir par la neige. Au printemps, tout le restant, qui est une prairie, se recouvre de fleurs de toutes les couleurs.

— Ça m'a l'air magnifique. Comment vous avez fait pour amener tout le matériel jusqu'ici ?

Nous nous mettons en marche. Je le laisse me guider, appréciant le scintillement de la neige tout autour de nous.

— Le matériel ?

— Pour construire la cabane, les boxes, les meubles ?

— Oh ! En fait, il y a une route qui passe juste derrière. On a beau être coupé du monde, la civilisation n'est jamais loin. On venait avec les pick-ups, il y a un chemin qui mène jusqu'à notre propriété.

— C'est quand même dingue. Ta mère aurait adoré, j'en suis certaine.

— Moi aussi.

Il serre un peu plus ma main.

— Ma mère était une Amérindienne. Ici, il existe la confédération des Blackfeet qui regroupe trois tribus vivant au Canada ainsi qu'aux États-Unis. Ma mère, tout comme mes grands-parents, descend des Pikunis. Notre pays leur a attribué une réserve en 1855. C'est la réserve indienne des Blackfeets, dans le Montana.

— C'est incroyable ! m'exclamé-je.

— Ma grand-mère est partie de la réserve quand elle est devenue majeure. Elle a rencontré mon grand-père et puis ils ont eu beaucoup d'enfants, dont ma mère. Qui a ensuite rencontré mon père et puis voilà.

— Tu sais comment Lawrence et Georgia se sont rencontrés ?

Il hausse les épaules, peu certain.

— Je crois que ça implique une chute à vélo dans les bois de Pattee Canyon, à Missoula.

— Tu n'en sais pas plus ?

— Non, désolé, c'est pas le genre de choses que je demande.

— Je trouve ça toujours tellement beau les histoires de rencontre entre deux personnes qui s'aiment très fort…

— Qui sait, peut-être que si on arrive à retrouver le reste de ses carnets, on pourra le découvrir !

— Ou alors on pourrait tout simplement demander à Lawrence, mais je ne suis pas certaine d'avoir envie de faire ressurgir de tels souvenirs.

— Je pense qu'il serait heureux de pouvoir les partager avec nous, tu sais.

— Si tu le dis… LE DERNIER ARRIVÉ À L'ARBRE EST UNE POULE MOUILLÉE ! hurlé-je en détalant comme un lapin.

Quelques secondes de battement s'installent avant que Griffin ne réagisse.

— C'EST DE LA TRICHE BETTY !

Je hurle de rire, fonçant droit vers mon salut. Sur le dernier mètre, une main m'empoigne la jambe et je m'écroule dans la neige. Je mets un petit

moment avant de comprendre ce qu'il vient de se passer. Griffin s'est jeté sur moi pour m'arrêter. J'essaye de me redresser pour terminer ma course, mais il s'écrase de tout son poids sur moi.

— C'est toi qui triches ! Laisse-moi partir ! couiné-je en le repoussant.

— Tu as ouvert le bal en me faisant un coup bas, je te rappelle !

— Et bien en voilà un autre !

J'attrape sa tête et la plonge dans la neige. Je profite de sa surprise pour le pousser sur le côté et n'attends pas pour me remettre debout afin de sauter sur l'arbre !

— C'est toi la poule mouillée !

Je me mets à rire comme une baleine, hilare face à son visage recouvert de neige en train de fondre. Lui, ça n'a pas l'air de l'amuser du tout.

— Alors toi… gronde-t-il.

— Quoi ? Tu n'as jamais entendu parler des bienfaits de la neige sur la peau ? Tu vas avoir de jolies rougeurs naturelles, une peau sèche à souhait et des lèvres gercées. Tu vas être magnifique, gloussé-je.

Il bondit en avant, droit sur moi. Après un hurlement d'amusement et de peur mêlés, je m'élance droit vers la maison.

Je l'entends courir derrière moi, mon souffle haché s'évapore en buée devant mon visage. Nos rires résonnent dans l'alcôve rocheuse, rebondissant sur les versants des montagnes encore et encore. J'ai vraiment l'impression qu'ici, le temps s'arrête.

Quand j'arrive enfin à la cabane, je me retourne juste à temps pour voir l'Américain fendre l'air et me plaquer contre la porte d'entrée.

— Salut toi…

— Salut…

Il écrase ses lèvres contre les miennes. D'une main, il ouvre la maisonnette tandis que de l'autre, il me pousse à l'intérieur. Le froid sec de la pièce nous saisit immédiatement.

— Oh non… On a oublié de faire du feu en se levant.

— Fais chier.

Il me relâche pour enlever ses chaussures et se diriger vers l'âtre froid. Ma déception est aussi grande que ma frustration… Il a réussi à rallumer tout mon brasier intérieur en un baiser et voilà qu'il me délaisse pour s'occuper d'un autre feu.

58
PEAU À PEAU
Griffin.

Il faut vraiment être con pour ne pas sentir à quel point il fait froid dans une pièce en se levant le matin. J'étais complètement distrait par Betty, tous mes sens indéniablement attirés par elle. Je respirais son parfum, ne pensais qu'à la toucher, qu'à la regarder. Fichues hormones ! Il va falloir une bonne heure au moins avant que la pièce ne commence à se réchauffer.

À genoux devant le poêle, je l'ouvre, espérant qu'il reste quelques braises, mais je sais que c'est peine perdue : cela fait bien trop longtemps que le feu s'est éteint. Dépité, je récupère quelques pommes de pin dans la réserve à côté de l'âtre. Je les allume et tandis qu'elles commencent à se consumer tout doucement, je vais chercher du petit bois dans le stock près, des allume-feu. Je les empile avec délicatesse au-dessus de la flamme.

— Tu es mignon quand tu es concentré.

Je sursaute. Je n'ai pas entendu Betty arriver.

— On peut faire beaucoup de choses quand on est bien concentré…

Je lui jette un regard qui veut en dire long et ses joues s'empourprant me font comprendre qu'elle a compris où je voulais en venir.

Une fois que le feu a pris, je peux mettre une première bûche.

— Bon, va falloir le surveiller un moment.

Je vais m'asseoir dans le canapé où je suis vite rejoint par Betty.

— Tu fais quoi quand tu viens tout seul ici ?

Je me tourne vers elle et hausse les épaules.

— Je finis de bricoler à droite et à gauche, je monte à cheval, je lis, je dors… Je réfléchis au sens de ma vie, à mes choix. C'est pas mal pour faire de l'introspection cet endroit.

— Tu m'étonnes… La nature et les animaux seront toujours là pour nous mettre sur le droit chemin. En tout cas, c'est comme ça que ça a fonctionné pour moi.

— Pour moi aussi.

J'essaye de sonder Betty. Les révélations qu'elle m'a faites la veille continuent de me trotter dans la tête. Ce qu'elle a vécu en tant qu'enfant est

atroce. J'aimerais croire que dorénavant tout va mieux. Que depuis qu'elle a été adoptée, sa vie a radicalement changé. Pourtant, j'ai l'intime conviction qu'elle cache encore des choses. J'ai bien vu la veille que les cicatrices qu'elle a sur les fesses, l'intérieur des cuisses et le bas du ventre ne sont pas les mêmes que celles dans son dos. Elle n'a rien dit non plus sur cette alliance et cette bague de fiançailles que j'ai découvert dans sa boîte à bijoux. Et puis, le fait que ses réseaux sociaux soient récents, sans aucun membre de sa famille dans ses amis… J'ai tellement de questions.

Elle m'attrape la main pour commencer à l'observer. Elle remonte ensuite la manche de mon t-shirt pour découvrir mon avant-bras.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Tes cicatrices.

Je lui souris. Je remonte d'abord mon pantalon pour lui dévoiler mon tibia droit.

— Ici, j'ai reçu un coup de sabot quand j'étais un peu plus jeune. J'ai même toujours un trou dans mon cartilage.

J'étire ensuite le col de mon haut pour lui offrir plus de visibilité sur mon épaule.

— Ici, je me suis fait mordre par un étalon qu'on avait avant. Une plaie.

Je termine en relevant le bas de mon t-shirt pour lui montrer mon bas ventre.

— Et j'ai eu l'appendicite.

Avant que je ne puisse camoufler mon début de nudité, Betty vient se coller à moi pour me retirer mon vêtement. Je la laisse faire. Ses lèvres terminent par venir se déposer ici et là sur mon épiderme, dressant mes poils sur leur passage.

— On monte, dit-elle en relevant les yeux vers moi.

— Oui, j'arrive…

Tandis qu'elle se lève, j'attrape une bûche pour la mettre dans le poêle : ce n'est pas le moment de perdre de la chaleur.

Je vais ensuite gravir l'échelle qui mène à la mezzanine. Betty m'attend, assise sur le lit. Ses yeux brillent d'une ardeur nouvelle. Je ne l'ai encore jamais vue aussi sûre d'elle. Féline, elle se lève pour se rapprocher de moi. Ses lèvres se posent sur les miennes pour les dévorer de sa langue et du bout de ses dents. Sa faim ne tarde pas à terminer d'allumer mes propres désirs. Mes mains viennent se refermer sur ses fesses pulpeuses. Je les remonte ensuite sur ses hanches larges puis sur sa taille marquée.

— Je crois que tu es un peu à l'étroit par ici… murmure-t-elle à mon oreille.

Sa main s'est refermée sur ma virilité étriquée dans mon pantalon. Habile, elle défait la multitude de boutons qui servent de fermeture. Mon jean glisse le long de mes jambes, jusqu'à rencontrer le parquet de la chambre.

— Merci, je me sens beaucoup mieux…

Je la regarde retirer son propre t-shirt. J'admire ses muscles bouger sous la peau de ses bras. Betty a un super haut du corps, avec des trapèzes marqués et un dos large… Personne ne voudrait recevoir une baffe de sa part.

Je n'attends pas pour venir butiner la peau fine de ses épaules. Je lui arrache un souffle un peu plus rauque qui me fait vriller complètement. Je la pousse doucement vers le lit, mais elle m'arrête. Elle inverse nos positions et au final, c'est elle qui me bascule sur les draps. Elle vient s'installer à califourchon sur moi, ses yeux inquisiteurs me balayant du regard. Je ne suis pas l'homme le mieux gaulé de la terre. Encore moins le plus beau. Je ne suis jamais coiffé. Encore moins bien habillé. Je ne suis pas musclé comme un taureau de compétition. Je n'ai que ce que la nature m'a offert. Rien de plus.

— Tu es beau.

Je rougis légèrement.

— C'est toi qui es belle.

— On est tous les deux beaux, roucoule-t-elle en se frottant contre moi.

— Ça me va.

Sa bouche reprend le travail là où elle l'a laissé. Pendant qu'elle me dévore, ses mains finissent de nous déshabiller entièrement. Tout d'un coup, j'ai l'impression qu'il fait 30° dans la pièce. Je suffoque presque sous l'assaut de ses baisers, mais j'en veux encore. Je voudrais qu'elle ne s'arrête jamais.

— Tu as des préservatifs ? me glisse-t-elle en se redressant, les yeux allumés d'un désir certain.

— Peut-être bien dans la poche arrière de mon pantalon. Je suis étonné que tu ne t'en souviennes pas…

Elle lève les yeux au ciel en se remémorant notre petit jeu dans la buanderie d'il y a quelques mois. Je ris doucement puis elle m'offre un ultime sourire avant de se détourner pour partir en quête du Graal.

Elle revient quelques secondes plus tard, un petit carré argenté dans la main. Je l'observe déchirer l'emballage. Je n'arrive pas à décrocher de son regard. Le désir qui brille dans ses prunelles me consume littéralement. Habilement, elle fait glisser la protection sur ma virilité. Elle vient ensuite coller son front contre le mien et, c'est toujours yeux dans les yeux qu'elle se laisse glisser sur moi. Un râle profond m'échappe et mes doigts viennent s'enfoncer dans la chair tendre de ses hanches. Nos soupirs se répondent alors. Nos corps ne font plus qu'un, bougeant avec harmonie sans jamais rompre le rythme. Nos souffles s'emmêlent, nos mains se trouvent. Ses cheveux lâchés tombent autour de nos visages, créant une bulle rien que pour nous. Elle est magnifique. J'admire chacun de ses traits se crispant sous le plaisir et l'effort. Tout à coup, j'ai l'impression de revivre. L'impression qu'on m'a insufflé un nouveau souffle. C'est comme si tous mes démons venaient d'être chassés à grand coup de pied. Maintenant, je sais que je vais pouvoir compter sur elle, sur ses oreilles attentives et ses épaules fortes.

Elle explose autour de moi dans un grognement. Je la serre du plus fort que je puisse dans mes bras. C'est le signal qu'il me fallait pour la suivre dans ce feu d'artifice d'émotions. Je viens étouffer mon gémissement dans son cou. Quand je la relâche enfin, elle ne bouge pas, épuisée. Je n'en peux plus non plus. Je halète et transpire comme si je venais de courir un marathon dans le désert. Je laisse mes doigts se perdre dans la crinière de Betty un instant, le temps de bien recouvrer mes esprits. Nous restons un long moment sans rien dire, appréciant tout simplement la proximité de nos deux corps nus.

— Ça va, Betty ?

— Oui, je suis juste ko…

— On va aller manger, faire une petite sieste et ça ira mieux.

— Je valide le programme.

— Je vais aller faire à manger, je meurs de faim. Prends ton temps, lionne des montagnes.

Je lui embrasse le bout du nez et me lève. J'ai l'impression d'avoir enfin retrouvé le moi apaisé. Celui d'avant l'accident. Mes démons se seraient-ils enfin fait chasser ?

ÉPILOGUE

Griffin.

Les chevaux marchent d’un pas nonchalant. La neige n’a pas duré : le soleil a fini de la faire fondre ce matin. Seul le froid est resté, nous glaçant jusqu’aux os, Betty et moi.

Au loin, la silhouette de la ferme commence à se dessiner. Bientôt, nous serons de retour à la maison. Bientôt, nous allons retrouver notre routine et pour la première fois depuis longtemps, j’en suis heureux. Je sais que j’ai encore des temps difficiles qui m’attendent, mais bizarrement, avec Betty à mes côtés, je n’ai plus peur.

Je tourne la tête dans sa direction pour lui offrir un sourire. Elle me le retourne : c’est un de ceux qui me réchauffent le cœur.

— Tu as fait des études au fait ? me demande-t-elle.

— Moi ? Devine ! rié-je.

— Mmh… je pense que oui. Je pense même que tu as fait de longues études !

Mon sourire s’élargit.

— Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

— Et bien, déjà, je pense que Lawrence a dû mettre un point d’honneur à ce que tu poursuives l’école ! Et je pense que ta mère y tenait aussi.

— J’ai bien fait de longues études. Je suis ingénieur agronome, ma petite dame.

— Tu plaisantes ?

— Absolument pas !

— Et toi ? Des études ?

Betty secoue négativement la tête, le regard fuyant.

— Bouarf, tu sais, il n’y a pas besoin d’avoir un bac+5 pour savoir tout ce que tu sais déjà.

Doucement, elle retrouve son sourire.

— Des fois, il vaut mieux avoir de l’expérience qu’un diplôme. Surtout dans notre secteur, ajouté-je.

— Oui, c’est vrai.

Nous sommes presque à la maison dorénavant. C'est le moment où jamais.

— Betty ?

— Oui ?

— Je peux te poser deux questions délicates ?

— Oui ?

— Les cicatrices que tu as sur les fesses et à l'intérieur des cuisses… ce ne sont pas les parents qui te battaient qui te les ont faites.

— Non.

— Et… tes réseaux sociaux… ils sont récents, tu n'as aucun ami français dans tes abonnés… ni ta famille… Je t'avoue que je ne saisis pas.

Le silence s'installe entre nous. Je me concentre sur les oreilles d'Autumn, j'ai peur d'avoir dépassé la limite une fois encore.

— Pour que tu comprennes, il faudrait que je te parle de quelqu'un. Mais je n'en ai pas le courage aujourd'hui. Un jour, peut-être que je t'expliquerai.

Elle me tend la main et je l'attrape. Très bien. Je suis prêt à attendre.

REMERCIEMENTS

C’est avec beaucoup d’émotions que j’écris ces dernières lignes. Ce livre, c’est l’histoire d’une vie remplie d’anecdotes. Alors même s’il n’a pas beaucoup voyagé pendant que je l’écrivais, il aura au moins permis à ma nostalgie de revivre mes plus belles comme mes plus délicates expériences.

Chaque événement vécu ou entendu a fait naître en moi des émotions, éclore des histoires dans mes pensées ou encore, a créé des atmosphères que je me suis empressée d’exploiter à travers mes mots.

Ainsi, Lawrence s’est vu attribuer quelques traits de caractère de mon père. John et Sam sont nés dans le parc national des Cévennes alors que j’ai rencontré la première partie de la personnalité de Kimberley dans le New Hampshire et la seconde en Bretagne. Steve et Jeff incarnent toute la violence du patriarcat que les femmes me murmurent à l’oreille et Cowa… Cowa, quant à elle, existe bel et bien… Je l’ai utilisée afin qu’elle représente nos confidents les plus précieux : les animaux. Le Ranch reflète un lieu sain, plein d’apprentissages, de peine et de beauté dont je tairais le nom.

Alors, merci à Guillaume, qui a su m’épauler lorsque je perdais confiance en moi, qui m’a lue au fur et à mesure et qui m’a encouragée quand j’avais envie de tout arrêter.

Merci à Marie, ma mère, qui a corrigé intégralement ce roman et qui m’a mené sur la voie de l’auto-édition.

Merci à Hervé, mon père, qui m’a légué son engouement pour l’écriture.

Et enfin, merci à ceux qui me supportent et m’entourent quand j’écris : Ladaline, JoeCornuaille, PaulM, KanedaDkaaen, Misssa, Séraphya, StianSamaelle, Johadevivre, Eslin et Clarys Ormane.

DE LA MÊME AUTRICE :

Saute-Mouton, exclusivement sur Wattpad.

Les Bisons de l'Aube – Les Cœurs Animaux, exclusivement sur Wattpad.

Une Bouteille à l'Aber, disponible sur Wattpad (à paraître prochainement).

Les Cœurs Animaux — Tome 2 : Les Secrets de la Lionne, disponible sur Wattpad (à paraître en 2022).

Retrouvez-moi sur :

Plumes & Chatons
https://leschatonsmignons.wixsite.com/plumesetchatons

Wattpad (@Laulkhel)
https://www.wattpad.com/user/Laulkhel

Instagram (@sarah_nieutin_autrice)
https://www.instagram.com/sarah_nieutin_autrice

Facebook (@Sarah Nieutin Autrice)
https://www.facebook.com/Laulkhel

Les Cœurs Animaux

Autrice — Éditrice
Sarah Nieutin
Email : nieutin.sarah@gmail.com

***

***

Imprimé à la demande par Amazon
Dépôt légal : août 2021
ISBN 978-2-9579096-1-2

---

[1] Quarter horse : race chevaline originaire des États-Unis, originellement sélectionnée sur sa rapidité lors de courses de sprint d'un quart de mile, d'où son nom.

[2] Palomino : cheval de couleur champagne à la crinière et à la queue blanches.

[3] Alezan : couleur brun, rougeâtre.

[4] Cornadis : barrière placée devant l'auge. Grâce à un dispositif mobile, la cornadis permet de bloquer les vaches devant l'aliment pendant les repas.

[5] Hongre : cheval mâle castré.

[6] Bull riding : la monte de taureaux est un sport de rodéo qui consiste en un cavalier qui monte un taureau. Il doit essayer de rester en selle pendant que l'animal essaie de se débarrasser du cavalier.

[7] Barrel racing : discipline d'équitation western, pendant laquelle le cavalier et sa monture sont jugés sur leur habileté à tourner le plus rapidement possible autour de tonneaux.

[8] Chanfrein : partie de la tête du cheval qui va du front aux naseaux.

[9] *Special Forces*: unités militaires spécifiquement formées, instruites et entraînées pour mener un éventail de missions particulières, allant des « opérations spéciales » dans le cadre d'un conflit classique à celles relevant de la guerre non conventionnelle.

[10] Sauce *gravy* : sauce brune au jus de viande faite à partir des jus de cuisson

[11] Mammite : Inflammation mammaire.

[12] Mélangeuse : Le rôle d'une mélangeuse est de mélanger des fourrages et des concentrés pour réaliser des rations complètes pour que la ration devienne homogène.

[13] Gants de délivrance : gants qui protègent l'épaule, l'aisselle et la poitrine.

[14] Andouillers : Ramification en forme de corne qui pousse sur le bois du cerf, du chevreuil et du daim

[15] Quartiers : larges pièces généralement souples dont la fonction est de protéger la jambe des boucles de la sangle sur les côtés de la selle.

[16] Chaps: jambières généralement en cuir qui servent à protéger les jambes.

[17] Collier de chasse : Accessoire qui entoure le poitrail du cheval, permettant d'éviter que la selle ne parte malencontreusement vers l'arrière.